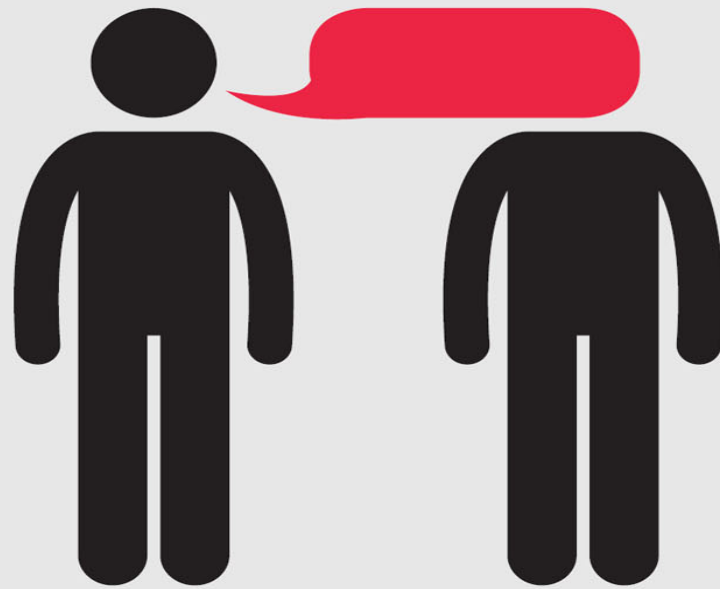


MALCOLM GLADWELL

Auteur du best-seller mondial **LE POINT DE BASCULE**



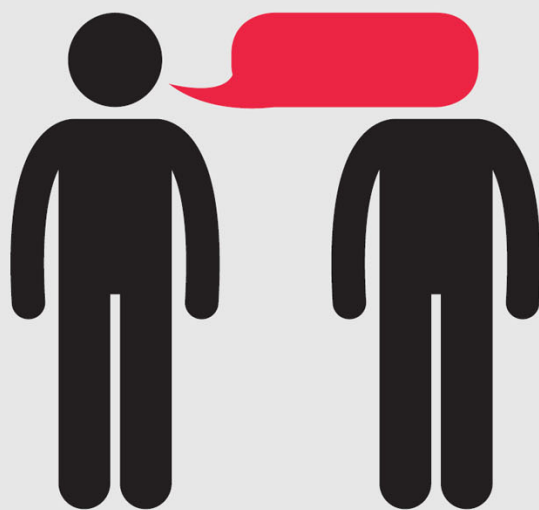
PARLER AUX INCONNUS

Ce qu'on doit savoir sur les gens
qu'on ne connaît pas

Guy Saint-ean
ÉDITEUR

MALCOLM GLADWELL

Auteur du best-seller mondial **LE POINT DE BASCULE**



PARLER AUX INCONNUS

Ce qu'on doit savoir sur les gens
qu'on ne connaît pas



PARLER AUX INCONNUS

Ce qu'on doit savoir sur les gens
qu'on ne connaît pas

Guy Saint-Jean Éditeur

4490, rue Garand
Laval (Québec) Canada H7L 5Z6
450 663-1777
info@saint-jeanediteur.com
saint-jeanediteur.com

.....
Données de catalogage avant publication disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et à Bibliothèque et Archives Canada.
.....

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

Financé par le
gouvernement
du Québec

Canada

SODEC
Québec

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres
– Gestion SODEC

Titre original anglais : *Talking to Strangers*

Première publication : Little Brown and Company, New York NY, USA, 2019

© Malcolm Gladwell, 2019

Pour la traduction française : © Calmann-Lévy, 2020

© Guy Saint-Jean Éditeur, 2020, pour l'édition en langue française publiée en Amérique du Nord

Conception graphique de la couverture : Dorian Danielsen

Conception graphique des pages intérieures et mise en pages : Olivier Lasser

Correction d'épreuves : Johanne Hamel

Adaptation québécoise : Linda Nantel, Isabelle Pauzé, Marie-Suzanne Menier

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Bibliothèque et Archives Canada, 2020

ISBN : 978-2-89758-904-2

EPUB : 978-2-89758-905-9

PDF : 978-2-89758-906-6

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Toute reproduction ou exploitation d'un extrait du fichier EPUB ou PDF de ce livre autre qu'un téléchargement légal constitue une infraction au droit d'auteur et est passible de poursuites pénales

ou civiles pouvant entraîner des pénalités ou le paiement de dommages et intérêts.

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Guy Saint-Jean Éditeur est membre de
l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL).

**MALCOLM
GLADWELL**

PARLER AUX INCONNUS

Ce qu'on doit savoir sur les gens
qu'on ne connaît pas

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-France de Paloméra*

Guy Saint-ean
ÉDITEUR

À Graham Gladwell, 1934-2017

Note de l'auteur

Il y a longtemps, alors que mes parents étaient venus me voir à New York, j'ai décidé de les installer – non sans un brin de malice de ma part – au Mercer Hotel. Le Mercer est un établissement chic et élitiste, le type d'endroit où descendent les gens riches et les célébrités. Mes parents – mon père en particulier – se moquaient éperdument de ce genre de chose. Mon père ne regardait pas la télévision, n'allait pas au cinéma, n'écoutait pas la musique pop. On lui aurait parlé de *People*, il aurait cru à une revue d'anthropologie. Il s'intéressait strictement aux mathématiques, au jardinage et à la Bible.

Un soir que je passais chercher mes parents pour les emmener souper, j'ai demandé à mon père si sa journée avait été bonne. « Magnifique ! » s'est-il exclamé. À ce que j'ai compris, il avait passé l'après-midi à converser avec un homme dans le hall d'accueil de l'hôtel. C'était tout lui : il adorait lier conversation avec des inconnus.

« De quoi avez-vous parlé ?

— De jardinage.

— Comment s'appelait-il ?

— Aucune idée. Mais des gens l'abordaient sans cesse pour prendre des photos et lui faire signer des bouts de papier.

Si ce livre tombe entre les mains d'une star de Hollywood qui se rappelle avoir bavardé un jour avec un Anglais barbu dans le lobby du Mercer, j'aimerais bien qu'elle communique avec moi.

Quant aux autres lecteurs, qu'ils tirent la morale de l'histoire. Parfois les meilleures conversations entre des inconnus leur permettent de rester ce qu'ils sont : des inconnus.

INTRODUCTION

« Descendez de la voiture ! »

1.

En juillet 2015, Sandra Bland, une jeune Afro-Américaine, a fait en voiture le long trajet entre Chicago, en Illinois, où elle résidait, et Prairie View, une localité située au Texas. Elle devait passer un entretien d'embauche à l'Agricultural & Mechanical University de Prairie View, où elle avait obtenu son diplôme quelques années plus tôt. Grande et dotée d'une forte personnalité, la jeune femme ne passait pas inaperçue. Pendant ses études, elle avait été membre de la sororité Sigma Gamma Rho. Elle faisait partie de la fanfare. Elle travaillait comme bénévole dans une association de seniors. Elle postait régulièrement sur YouTube des vidéos courtes et stimulantes intitulées « Sandy Speaks » (« Ici Sandy ») - qui commençaient souvent par « Bonjour, beaux rois et gentes reines » :

« Je me suis levée aujourd'hui en louant Dieu, en bénissant Son nom. En Le remerciant du fond du cœur pas seulement parce que c'est mon anniversaire, mais parce qu'Il m'a permis de mûrir. En Le remerciant pour tout ce qu'Il a apporté à ma vie cette année. En repensant à mes vingt-huit ans de présence sur terre et à tout ce qu'Il m'a montré. Même si j'ai commis quelques erreurs, même si j'ai vraiment échoué, Il continue de m'aimer et je veux que mes

rois et mes reines de par le monde sachent qu'Il continue de les aimer aussi¹. »

Elle a décroché le travail d'été à l'université de Prairie View. Elle exultait. Elle projetait de s'inscrire en même temps à une maîtrise en sciences politiques. Le 10 juillet, dans l'après-midi, elle a pris sa voiture pour faire des courses, et au moment où elle sortait de l'université, tournait à droite et s'engageait sur la route qui longe le campus, un policier l'a obligée à se ranger sur le côté. Il s'appelait Brian Encinia : homme blanc, cheveux foncés coupés court, trente ans. Il s'est montré courtois - du moins au début. Elle avait omis de mettre son clignotant pour signaler qu'elle changeait de voie, lui a-t-il dit. Il lui a posé des questions, auxquelles elle a répondu. Puis elle a allumé une cigarette, qu'il lui a demandé d'éteindre.

L'échange qui a suivi a été enregistré par la caméra fixée au tableau de bord de la voiture de police et a été visionné sous une forme ou une autre* plusieurs millions de fois sur YouTube².

Bland : Je suis dans ma voiture, pourquoi est-ce que je devrais éteindre ma cigarette ?

Encinia : Veuillez descendre de votre véhicule.

Bland : Je ne suis pas obligée.

Encinia : Descendez de votre véhicule.

Bland : Pourquoi est-ce que... ?

Encinia : Descendez de la voiture.

Bland : Non. Vous n'avez pas le droit. Vous n'avez pas le droit !

Encinia : Descendez de la voiture.

Bland : Vous n'avez pas le droit. Vous n'avez pas le droit de m'obliger.

Encinia : J'ai le droit, alors maintenant vous descendez ou c'est moi qui vous fais descendre.

Bland : Je refuse de vous parler sinon pour vous donner mon identité. [*Leurs voix se chevauchent.*] Vous m'obligez à sortir de ma voiture parce que je n'ai pas mis mon clignotant ?

Encinia : Vous descendez ou je vous fais descendre.

Bland : Et moi j'appelle mon avocat.

L'échange se poursuit, traîne en longueur, le malaise s'installe. Le ton monte.

Encinia : Je vais vous faire sortir de là, croyez-moi. [*Il plonge le haut du corps à l'intérieur de la voiture.*]

Bland : Me sortir d'où, de ma voiture ? Ok, parfait.

Encinia : [*appelant du renfort*] Ici 2547.

Bland : Essayez voir.

Encinia : C'est ce que je vais faire. [*Il agrippe Sandra Bland.*]

Bland : Ne me touchez pas !

Encinia : Descendez de la voiture !

Bland : Ne me touchez pas. Ne me touchez pas ! Je ne suis pas en état d'arrestation - vous n'avez pas le droit de me faire sortir de force.

Encinia : Je vous arrête !

Bland : Vous m'arrêtez ? Comment ça ? Pourquoi ? Pour quel motif ?

Encinia : [*Au standard*] 2547 County FM 1098. [*Inaudible*] Envoyez-moi une autre unité. [*À Sandra Bland*] Sortez de la voiture ! Immédiatement !

Bland : Pourquoi est-ce que je suis appréhendée ? Vous voulez me donner une contravention pour un oubli de...

Encinia (*l'interrompant*) : J'ai dit sortez de la voiture !

Bland : Pourquoi suis-je appréhendée ? Vous ouvrez ma portière...

Encinia (*l'interrompant*) : C'est un ordre. Obéissez ou je vous fais sortir de force.

Bland : Vous me menacez de me sortir de force de ma propre voiture ?

Encinia (*criant*) : Sortez du véhicule !

Bland : Et ensuite vous allez me [*Leurs voix se chevauchent.*] ?

Encinia : Je vais vous taser ! Sortez ! Tout de suite ! [*Il dégage un pistolet à impulsion électrique et le pointe sur Sandra Bland.*]

Bland : Wow... Du calme ! [*Elle sort de la voiture.*]

Encinia : Sortez ! Tout de suite ! Sortez de la voiture !

Bland : Pour un oubli de clignotant ? Tout ça pour un oubli de clignotant³ ?

Sandra Bland fut arrêtée et emprisonnée. Trois jours plus tard, elle se suicidait dans sa cellule.

2.

L'affaire Sandra Bland⁴ est survenue au milieu d'une curieuse période qui a marqué la vie publique aux États-Unis. Celle-ci a débuté à la fin de l'été 2014, lorsqu'un jeune Noir de dix-huit ans, Michael Brown, est mort sous les balles d'un policier à Ferguson, dans le Missouri⁵. Motif allégué : un vol à l'étalage – une boîte de cigares – qui venait tout juste d'être commis dans un dépanneur. Durant les quelques années qui ont suivi, on a assisté à une succession d'affaires très médiatisées de violences policières à l'encontre de la population noire. Des émeutes et des manifestations ont éclaté un peu partout au pays. Le mouvement pour les droits civiques Black Lives Matter venait de naître.

Pendant un temps, ces événements ont occupé le devant de la scène. Quelques noms qui ont alors fait l'actualité vous sont peut-être restés en mémoire. À Baltimore, un jeune Noir, Freddie Gray, a été arrêté parce qu'il avait sur lui un couteau de poche ; il est tombé dans le coma alors qu'il

était à l'arrière du fourgon de police. À Minneapolis, Philando Castile, un Noir qui était au volant de sa voiture, a été intercepté par un policier qui lui a tiré sept balles dans le corps après que le jeune homme lui eut tendu son attestation d'assurance. À New York, un Noir nommé Eric Garner a été abordé par un groupe de policiers qui le soupçonnaient de vendre illégalement des cigarettes ; il est décédé par suffocation dans la bagarre qui s'est ensuivie. À North Charleston, en Caroline du Sud, un Noir nommé Walter Scott s'est fait intercepter pour un feu arrière défectueux ; il est sorti de sa voiture et s'est enfui. Il a été abattu de plusieurs balles dans le dos par un policier blanc. C'était le 4 avril 2015⁶. Sandra Bland lui a consacré un épisode de « Sandy Speaks ».

Bonjour, beaux rois et gentes reines... Je ne suis pas raciste. J'ai grandi à Villa Park, dans l'Illinois. J'étais la seule fille noire d'une équipe de meneuses de claques entièrement blanche... Vous, les Noirs, vous ne réussirez jamais dans ce bas monde si vous n'apprenez pas à travailler avec les Blancs. Je veux que les Blancs comprennent vraiment que nous autres, Noirs, nous faisons de notre mieux... et que nous ne pouvons pas nous empêcher d'être révoltés quand nous sommes témoins de situations où il est clair que la vie des Noirs ne compte pas. Quant à ceux d'entre vous qui lui reprochent de s'être enfui, mon dieu ! Pensez plutôt aux actualités que nous avons vues dernièrement : vous pouvez être là et vous rendre à la police, et pourtant vous faire tuer⁷ !

Trois mois plus tard, elle aussi était morte. *Parler aux inconnus* tente de comprendre ce qui s'est réellement passé au bord de la route ce jour-là dans la campagne texane.

Pourquoi écrire un livre sur un contrôle routier qui a dégénéré ? Parce que le débat suscité par la succession de brutalités policières s'est révélé profondément décevant. D'un côté, il y a ceux qui ont concentré la polémique sur le racisme - à des années-lumière du vrai problème. De l'autre, il y a ceux qui ont scruté à la loupe chaque détail de chaque affaire. Quelle était l'apparence *physique* du policier ? Qu'avait-il fait exactement ? Un camp voyait la forêt mais non les arbres ; l'autre, les arbres mais non la forêt. Les deux avaient raison, chacun à sa façon. Aux États-Unis, les préjugés et l'incompétence contribuent pour une large part au dysfonctionnement de la société. Mais comment réagir devant ces deux diagnostics, hormis jurer, en toute sincérité, de faire un effort la prochaine fois ? Il y a de mauvais policiers, il y a des policiers partiaux. Les esprits conservateurs préfèrent la première interprétation, les esprits progressistes la seconde. Finalement, les deux positions s'annulent. Aux États-Unis, les gens continuent de se faire tuer par des policiers. Mais ces morts ne sont plus automatiquement le sujet chaud des actualités. J'imagine qu'il vous a fallu un instant pour vous rappeler qui était Sandra Bland, non ? Après un délai décent, nous écartons ce genre de polémique et nous passons à autre chose.

Moi, je refuse de passer à autre chose.

3.

Au XVI^e siècle, près de 70 guerres opposaient les nations et les États de l'Europe. Les Danois combattaient les Suédois ; les Polonais, les Chevaliers teutoniques ; les Ottomans, les Vénitiens ; les Espagnols, les Français - et ainsi de suite. S'il fallait définir un modèle de conflit sans fin, ce serait, à une majorité écrasante, celui des querelles de voisinage. Vous pourfendiez votre voisin immédiat, qui s'était trouvé de tout temps sur l'autre bord de vos frontières. Ou alors un

individu à l'intérieur de celles-ci : la guerre ottomane de 1509 se livra entre deux frères. Dans la plus grande partie de l'histoire humaine, les affrontements - hostiles ou autres - ont rarement mis en cause des inconnus. Vos adversaires croyaient souvent dans le même Dieu que vous, construisaient leurs édifices et organisaient leurs villes de la même façon que vous, se battaient avec les mêmes armes en vertu des mêmes lois de la guerre.

Mais le conflit le plus sanglant du XVI^e siècle ne se conforma à aucun de ces modèles. Lorsque le conquistador espagnol Hernán Cortés rencontra le souverain aztèque Moctezuma II⁸, ils ignoraient tout l'un de l'autre.

Cortés débarqua au Mexique en février 1519 et s'enfonça lentement à l'intérieur des terres, progressant vers Tenochtitlán, la capitale aztèque. En la découvrant, son armée et lui furent saisis de crainte et d'admiration. Tenochtitlán présentait une vision extraordinaire - infiniment plus grande et plus impressionnante que toutes les cités que Cortés et ses hommes avaient pu voir en Espagne. C'était une ville bâtie sur une île, reliée à la terre ferme par des ponts et traversée de canaux. Elle possédait de larges avenues, un réseau complexe d'aqueducs, des marchés florissants, des temples revêtus de stuc d'un blanc étincelant, des jardins publics, et même une ménagerie. Elle était d'une propreté immaculée - ce qui tenait sûrement du miracle pour qui avait grandi dans les immondices des cités médiévales de l'Europe.

« Quand nous vîmes [...] toutes ces villes et tous ces villages bâtis sur la lagune, d'autres sur la terre, nous fûmes saisis d'admiration et nous disions que cela ressemblait aux villes d'enchantement dont parle le livre d'Amadis, relate Bernal Díaz del Castillo, un officier de Cortés. Nos soldats croyaient rêver. Et que l'on ne s'étonne pas si je raconte ainsi car je modère encore la chose mais je ne sais

comment l'exprimer : voir, comme nous le voyions alors, ce qui n'avait jamais été vu, conté ni rêvé⁹. »

Les Espagnols furent accueillis aux portes de Tenochtitlán par une assemblée de chefs aztèques, puis conduits auprès de Moctezuma. C'était un personnage d'une majesté presque irréelle, porté sur une litière brodée d'or et d'argent, et garnie de fleurs et de pierres précieuses. Un courtisan marchait en tête du cortège, balayant le sol. Cortés descendit de cheval. On abaissa la litière de Moctezuma. Cortés, conformément aux usages espagnols, s'avança les bras tendus pour donner l'accolade au souverain aztèque - aussitôt retenu par les dignitaires de Moctezuma. Personne ne donnait d'*embrassade* à Moctezuma. Au lieu de quoi les deux hommes s'inclinèrent en guise de salutation.

« Est-ce bien vous ? Êtes-vous Moctezuma ?

— Oui, c'est moi¹⁰ », répondit Moctezuma.

Aucun Européen n'avait encore mis le pied au Mexique. Aucun Aztèque n'avait encore rencontré un Européen. Cortés ne savait rien des Aztèques, sinon qu'il était impossible de ne pas être frappé d'admiration devant leurs richesses et la cité prodigieuse qu'ils avaient édifiée. Moctezuma ignorait tout de Cortés, sinon qu'il avait abordé son royaume avec une incroyable audace, équipé d'armes bizarres et accompagné de grands animaux mystérieux - les chevaux - que les Aztèques n'avaient encore jamais vus.

Faut-il s'étonner que la rencontre entre ces deux hommes fascine les historiens depuis tant de siècles ? Le moment - survenu il y a cinq cents ans - où les explorateurs commencèrent à traverser les océans et à mener des expéditions hardies en des terres jusque-là inconnues, marqua l'apparition d'un type de contacts entièrement nouveau. Cortés et Moctezuma voulurent se parler quand

bien même ils ne disposaient d'aucune information l'un sur l'autre. Lorsqu'il demanda à Moctezuma : « Est-ce bien vous ? », Cortés ne le fit pas directement : parlant seulement l'espagnol, il s'était muni de deux interprètes. L'un était une Indienne nommée Malinche, que les Espagnols avaient capturée quelques mois plus tôt. Elle connaissait le nahuatl, la langue aztèque, et la langue maya en usage dans le territoire mexicain où Cortés avait commencé son périple. Cortés était aussi escorté d'un prêtre espagnol, Gerónimo del Aguilar, lequel avait fait naufrage dans le Yucatán et avait appris le maya lors de son séjour dans la presqu'île. Cortés parla donc en espagnol à Aguilar. Lequel traduisit ses propos en maya à Malinche. Et Malinche traduisit le maya en nahuatl à Moctezuma - et quand le souverain répondit : « Oui, c'est moi », la longue chaîne d'interprétation effectua le parcours inverse. Le type de communication facile, en face à face, que chacun pratiquait depuis toujours était brusquement devenu infiniment compliqué* ¹¹.

Cortés fut conduit à l'un des palais de Moctezuma - une résidence « pourvue à l'intérieur d'innombrables pièces, antichambres et salles somptueuses, de matelas faits de grandes étoffes, de coussins en cuir et en fibre d'arbre, d'édredons remplis de duvet, et d'admirables tuniques de fourrure blanche¹² », comme Aguilar la décrit plus tard. Après le repas, Moctezuma se joignit à Cortés et à ses hommes et prononça un discours. Le malentendu se créa d'emblée. À la façon dont l'Espagnol interpréta ses remarques, Moctezuma en vint à une conclusion stupéfiante : il crut que Cortés était un dieu, aux termes d'une ancienne prophétie selon laquelle une divinité en exil effectuerait un jour son retour en arrivant par l'est. Moyennant quoi il offrit sa reddition à Cortés. Vous imaginez sans peine la réaction de l'Espagnol : cette ville merveilleuse était désormais sienne.

Mais Moctezuma l'entendait-il ainsi ? Le nahuatl, la langue des Aztèques, comportait un mode révérenciel. Un personnage royal comme Moctezuma s'exprimait d'une manière plus ou moins codée, en fonction d'une tradition culturelle selon laquelle les puissants mettaient en évidence leur statut en usant d'une fausse humilité très élaborée. Le mot nahuatl désignant un *noble*, souligne l'historien Matthew Restall, est presque identique au mot signifiant *enfant*. En d'autres termes, quand il se disait petit et faible, un souverain de l'envergure de Moctezuma attirait subtilement l'attention, en réalité, sur le fait qu'il était respecté et puissant.

« L'impossibilité de traduire correctement cette forme de langage saute aux yeux », écrit Matthew Restall.

Le locuteur était souvent obligé de dire le contraire de ce qu'il voulait faire comprendre. Le véritable sens se trouvait imbriqué dans l'emploi de la langue révérencielle. Dépouillé de ces nuances dans la traduction et déformé par le recours à plusieurs interprètes... non seulement on pouvait douter qu'un discours comme celui de Moctezuma fût compris avec exactitude, mais il y avait de fortes chances que sa signification fût inversée. Dans cette hypothèse, Moctezuma ne signifiait pas sa reddition, mais son acceptation de la reddition des Espagnols¹³.

Vous avez probablement retenu de vos cours d'histoire comment l'entrevue entre Cortés et Moctezuma se termina. Moctezuma fut pris en otage par Cortés, puis assassiné. Les deux camps entrèrent en guerre. Jusqu'à 20 millions d'Aztèques périrent, soit directement des mains des Espagnols, soit indirectement des maladies qu'ils avaient apportées avec eux. Tenochtitlán fut détruite. L'incursion de Cortés au Mexique inaugura une ère d'expansion coloniale catastrophique. Et elle introduisit aussi un modèle

d'échanges sociaux nouveaux et résolument modernes. Aujourd'hui, nous ne cessons d'entrer en contact avec des personnes dont les présupposés, les points de vue et les origines diffèrent des nôtres. Le monde moderne n'est pas celui de deux frères se disputant l'autorité sur l'Empire ottoman. Mais de Cortés et Moctezuma essayant de se comprendre à travers les couches de sens superposées de la traduction. *Parler aux inconnus* explore les raisons pour lesquelles nous sommes si peu doués dans cet art.

Chacun des chapitres suivants est consacré à une composante du problème posé par les inconnus et à sa compréhension. Beaucoup d'exemples vous reviendront sûrement en mémoire : ils proviennent des actualités. À l'université Stanford, dans le nord de la Californie, un étudiant de première année, Brock Turner, rencontre une jeune femme à une fête et finit la soirée en garde à vue. À l'université d'État de Pennsylvanie, l'ancien entraîneur adjoint de l'équipe de football, Jerry Sandusky, est reconnu coupable d'actes de pédophilie, et le président de l'université et deux de ses principaux assistants sont inculpés pour complicité. Il sera question d'une espionne qui, des années durant, passa inaperçue dans les plus hautes sphères du Pentagone ; de l'homme qui fit tomber l'administrateur de fonds spéculatifs Bernard Madoff ; du verdict de culpabilité prononcé à tort contre Amanda Knox ; et du suicide de la poétesse Sylvia Plath.

Dans tous ces cas, les parties en cause se fièrent à une série de stratégies pour se comprendre. Et dans chacun d'eux, quelque chose fut faussé. Dans *Parler aux inconnus*, je me propose de déchiffrer ces stratégies - de les analyser, de les critiquer, de m'interroger sur ce qui les a inspirées, de découvrir comment les corriger. Je reviendrai à la fin du livre sur Sandra Bland, car quelque chose au sujet de cette confrontation au bord d'une route devrait nous hanter. Imaginez combien c'était *difficile*. Sandra Bland n'était pas

une résidente du quartier ni du voisinage que Brian Encinia connaissait. Sinon la chose eût été facile : « Sandy ! Ça va bien ? Faites un peu plus attention la prochaine fois. » Au lieu de quoi vous avez Brian Encinia originaire du Texas et Sandra Bland originaire de l'Illinois, un homme et une femme, un Blanc et une Noire, un policier et une citoyenne, l'un est armé et l'autre non. Deux parfaits inconnus. Si la société que nous formons était un peu plus attentive – si nous étions disposés à réfléchir en conscience à notre manière d'aborder et de déchiffrer les inconnus –, la vie de Sandra Bland ne se serait pas interrompue dans une cellule de prison au Texas.

Mais d'abord, j'ai deux questions – deux énigmes sur les inconnus. Et ça commence par le récit que fit un certain Florentino Aspillaga, il y a des années, dans un local de débriefing en Allemagne.

-
- * Il existe deux versions de cette vidéo, la première ayant été trafiquée. (*N.d.T.*)
 - * L'idée que Moctezuma prit Cortés pour un dieu a été fortement discréditée par l'historienne Camilla Townsend, entre autres. Selon elle, il s'agissait probablement d'une simple méprise, due au fait que les Nahuatl employaient le mot *teotl* pour désigner Cortés et ses hommes, que les Espagnols traduisirent en *dieu*. Or, d'après Camilla Townsend, ils le firent parce qu'il leur fallait « un qualificatif pour nommer les Espagnols et il n'était pas clair de savoir lequel... Dans le monde nahuatl tel qu'il existait jusque-là, une personne était toujours caractérisée comme originaire de tel ou tel village ou cité-État, ou, avec plus de précision, comme remplissant un rôle social (collecteur d'impôt, prince, serviteur). Les nouveaux venus ne répondaient à aucun critère ».

PREMIÈRE PARTIE

ESPIONS ET DIPLOMATES : DEUX ÉNIGMES

CHAPITRE I

La vengeance de Fidel Castro

1.

La dernière affectation de Florentino Aspillaga le conduisit à Bratislava, dans ce qui s'appelait alors la Tchécoslovaquie. C'était en 1987, deux ans avant la chute du rideau de fer. Aspillaga dirigeait Cuba Tecnica, une société de conseil à vocation commerciale, croyait-on. À tort : c'était une société écran. Aspillaga était un haut responsable de la Direction générale du renseignement à Cuba.

En 1985, les services secrets cubains l'avaient désigné officier du renseignement de l'année. On lui avait remis une lettre de félicitations écrite de la main de Fidel Castro en personne. Il avait servi son pays avec honneur à Moscou, en Angola et au Nicaragua. À Bratislava, il dirigeait le réseau d'agents cubains opérant dans la région.

Mais, à l'apogée de sa carrière dans les services de renseignement, il perdit la foi. Il avait vu Castro prononcer un discours en Angola pour commémorer l'instauration de la République populaire, et l'arrogance et le narcissisme du *líder máximo* l'avaient épouvanté. Le temps d'être nommé à Bratislava, en 1986, ses doutes approchaient de la certitude.

Il décida de faire défection le 6 juin 1987. Un plan savamment échafaudé à l'intérieur du sérail. Le 6 juin se

trouvait être le jour anniversaire de la création du ministère de l'Intérieur cubain - l'institution toute-puissante qui administrait les services secrets du pays. Une célébration incontournable pour qui travaillait à la Direction générale du renseignement. Il y aurait des discours, des réceptions, des cérémonies en l'honneur du réseau d'espionnage cubain. Aspillaga voulait que sa trahison fasse *mal*.

Il donna rendez-vous à son amie Marta dans un parc du quartier d'affaires de Bratislava. C'était un samedi après-midi. Elle aussi était cubaine, comme des milliers de leurs compatriotes embauchés comme travailleurs détachés dans les usines tchèques. Comme eux, elle avait été obligée de déposer son passeport aux bureaux du gouvernement cubain à Prague. Aspillaga se mit en devoir de lui faire passer la frontière clandestinement. Il disposait d'une voiture de fonction, une Mazda. Il retira la roue de secours du coffre, perça un trou d'aération dans le plancher et dit à Marta de se cacher à l'intérieur.

À cette époque, l'Europe de l'Est était encore coupée du reste du continent. Des restrictions sévères pesaient sur les déplacements entre l'Est et l'Ouest. Mais la distance entre Bratislava et Vienne ne représentait que quelques heures de route et Aspillaga avait déjà fait le trajet. On le connaissait aux postes-frontières et il possédait un passeport diplomatique. Les douaniers lui firent signe de passer.

À Vienne, Marta et lui abandonnèrent la Mazda, hélèrent un taxi et se présentèrent à la grille de l'ambassade des États-Unis. C'était le samedi soir. Les diplomates avaient tous regagné leur domicile. Mais Aspillaga éveilla sans peine l'intérêt du planton : « Je suis officier traitant au renseignement cubain. Un *commandante* des services secrets¹. »

Dans le jargon de l'espionnage, la présence d'Aspillaga à l'ambassade à Vienne s'appelle un « walk-in » ; c'est le fait

d'un haut responsable des services d'espionnage d'un pays qui franchit le seuil d'une ambassade étrangère sans avoir été recruté au préalable et lui offre de plein gré ses services. Le « walk-in » de Florentino « Tiny » Aspillaga fut l'un des plus retentissants de la guerre froide. Ce qu'il savait de Cuba - et de sa proche alliée, l'URSS - était si crucial que, à deux reprises, ses anciens patrons de l'espionnage cubain retrouvèrent sa trace et tentèrent de l'assassiner. Et à deux reprises il leur fila entre les doigts. Par la suite, il ne fut localisé qu'une seule fois, par Brian Latell, longtemps chef de la division de l'Amérique latine à la CIA.

Latell reçut un tuyau d'un agent clandestin agissant comme intermédiaire d'Aspillaga. Latell le rencontra dans un restaurant de Coral Gables, à la périphérie immédiate de Miami. Là, on lui donna des instructions pour un autre rendez-vous, plus près de l'endroit où Aspillaga vivait sous sa nouvelle identité. Il loua une suite dans un hôtel, dans un lieu anonyme, et attendit l'arrivée de Tiny.

« Il est plus jeune que moi. J'ai soixante-quinze ans. Lui doit aborder maintenant la fin de la soixantaine, calculait Latell, se remémorant l'entrevue. Mais il avait de gros problèmes de santé. Vous savez, ce n'est pas évident d'être un transfuge et de vivre avec une nouvelle identité. »

Pour autant, d'après Latell, même diminué, on devinait ce qu'avait dû être Aspillaga plus jeune : charismatique, svelte, avec un certain côté théâtral - le goût du risque et du beau geste chargé d'émotion. Il entra dans la suite de l'hôtel, un carton à la main. Il le posa sur la table et se tourna vers Latell.

« Ce sont des mémoires que j'ai rédigés peu après avoir fait défection. Je vous les confie. »

Les pages de l'autobiographie d'Aspillaga livraient un récit ahurissant.

2.

Après son apparition spectaculaire à l'ambassade américaine, Aspillaga fut mis dans un avion qui le déposa au centre de débriefing d'une base de l'armée américaine en Allemagne. À l'époque, le renseignement américain opérait à partir de la Section des intérêts des États-Unis à l'ambassade de Suisse à La Havane. (La délégation cubaine bénéficiait d'un dispositif similaire aux États-Unis.) Avant le commencement du débriefing, Aspillaga déclara avoir une requête, une seule : il voulait que la CIA aille chercher en avion un des anciens chefs du bureau de La Havane, connu du renseignement cubain sous le sobriquet d'« el Alpinista », l'Alpiniste².

L'Alpiniste avait servi la CIA dans le monde entier. Après la chute du mur de Berlin, les dossiers du KGB et de la police secrète est-allemande que l'on récupéra révélèrent que les deux institutions donnaient un cours sur l'Alpiniste à leurs agents. Il présentait des états de service impeccables. En d'autres temps, les cadres du renseignement soviétique avaient tenté de le recruter, alignant, littéralement, des sacs de devises devant lui. Il les avait écartés d'un revers de la main et s'était moqué de ses interlocuteurs. L'Alpiniste était incorruptible. Il parlait l'espagnol comme un Cubain de naissance. Bref, c'était un modèle pour Aspillaga et ce dernier rêvait de le rencontrer.

« J'étais en mission dans un autre pays quand j'ai reçu l'instruction de me rendre séance tenante à Francfort », se souvient l'Alpiniste. (Il a quitté depuis longtemps la CIA, mais préfère être identifié par son surnom.) « C'était à Francfort que nous traitions les transfuges. On m'apprit qu'un collègue avait frappé à la porte d'une ambassade à Vienne. Il arrivait de Tchécoslovaquie en voiture avec sa copine dans le coffre, avait fait défection et voulait absolument me parler. J'ai cru à une histoire de fous. »

L'Alpiniste avait foncé au centre de débriefing. « J'ai découvert quatre officiers traitants qui se morfondaient dans le séjour, se souvient-il. Ils me dirent qu'Aspillaga était reparti dans la chambre faire l'amour avec sa copine, sa principale activité depuis son arrivée à la maison sécurisée. Je l'y ai retrouvé et je lui ai parlé. C'était un type longiligne, mal habillé comme la majorité des Européens de l'Est et des Cubains à l'époque. Un peu nonchalant. Mais on voyait tout de suite qu'on avait affaire à un bonhomme très intelligent. »

En entrant, l'Alpiniste ne dévoila pas tout de suite son identité. Question de prudence : Aspillaga était un facteur inconnu. Mais il ne fallut que quelques minutes à ce dernier pour comprendre. D'abord sidéré, il éclata de rire. Les deux hommes s'étreignirent avec cordialité, à la cubaine.

« Nous avons discuté pendant cinq minutes avant d'entrer dans le vif du sujet. Quand vous interrogez un de ces gars, vous avez besoin qu'il prouve sa bonne foi, poursuivit l'Alpiniste. Je lui ai donc demandé pour l'essentiel ce qu'il pouvait me dire des activités [des services cubains]. »

C'est alors qu'Aspillaga révéla son énorme scoop, les informations qui l'avaient conduit de derrière le rideau de fer à la grille de l'ambassade à Vienne. La CIA disposait d'un réseau d'espions à l'intérieur de Cuba, dont les rapports circonstanciés à leurs officiers traitants aidaient l'Amérique à jauger son adversaire. Aspillaga donna un nom et dit : « C'est un agent double. Il travaille pour nous. » Les assistants accusèrent le coup : personne ne l'aurait soupçonné. Mais Aspillaga ne s'en tint pas là. Il désigna un autre espion. « Lui aussi joue double jeu. » Puis un autre, et encore un autre. Il avait les noms et les détails, il cita ses références. « Le gars que vous avez recruté sur le bateau à Anvers, le petit gros avec une moustache... L'autre qui

boite, qui travaille au ministère de la Défense... » Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eût énuméré 48 espions - le répertoire presque complet des agents secrets américains affectés à Cuba³. Tous travaillaient pour La Havane, nourrissant la CIA d'une bouillie d'informations concoctées par les Cubains eux-mêmes.

« J'étais là à prendre des notes en essayant de ne pas trahir mes émotions, comme nous sommes formés à nous comporter, se souvenait l'Alpiniste. Mais mon cœur battait à tout rompre. »

Aspillaga parlait de l'entourage de l'Alpiniste, des espions avec qui, officier du renseignement jeune et ambitieux, il avait travaillé pendant son affectation à Cuba. À son arrivée à La Havane, il s'était fait un devoir d'exploiter activement ses sources, de leur extirper des informations. « Si vous avez un agent au bureau du président d'un pays, n'importe lequel, mais êtes dans l'incapacité de communiquer avec lui, cet agent n'a aucune valeur, poursuit l'Alpiniste. Mon sentiment était le suivant : on communique et on récolte une information, au lieu d'attendre six mois ou un an qu'il soit affecté ailleurs. » Or, toute cette stratégie s'est révélée être une mascarade. « Je détestais tant Cuba que j'éprouvais beaucoup de plaisir à les berner. Sauf que ce n'était pas moi qui les bernais, ajouta-t-il d'un air penaud. Ça m'a donné un coup. »

L'Alpiniste profita d'un avion de l'armée et gagna directement avec Aspillaga la base aérienne d'Andrews, à l'extérieur de Washington, où ils furent accueillis par deux « gros bonnets » de la division d'Amérique latine. « À la section cubaine, la réaction se résuma en deux mots : sidération et horreur absolues. L'idée qu'ils s'étaient fait avoir à ce point-là, pendant tant d'années, dépassait l'entendement. Cela déclencha une onde de choc. »

Le pire restait à venir. Lorsqu'il apprit qu'Aspillaga avait informé la CIA de l'humiliation qu'elle avait subie, Fidel Castro décida de retourner le couteau dans la plaie. D'abord, il réunit au grand complet la phalange de pseudo-agents de la CIA et la fit parader dans tout Cuba lors d'une tournée triomphale. Puis il diffusa à la télévision cubaine un documentaire ahurissant en 11 épisodes, intitulé *La guerre de la CIA contre Cuba*. Le renseignement cubain, comme il apparut, avait filmé et enregistré *toutes* les activités de la CIA dans le pays au cours des dix dernières années - à la façon d'une série de télé-réalité. *Survivor*: saison *La Havane*. La vidéo se distinguait par une qualité technique inattendue. Elle alternait les plans rapprochés et les mouvements de caméra. La qualité du son indiquait que les Cubains connaissaient à l'avance tous les lieux de rencontre secrets et avaient envoyé leurs techniciens y installer des micros.

On voyait à l'écran, nommément identifiés, des agents de la CIA censés travailler en immersion profonde. Les vidéos détaillaient les gadgets de technologie avancée de l'agence : des transmetteurs dissimulés dans des paniers de pique-nique et des mallettes. Elles expliquaient par le menu sur quel banc de parc les agents de la CIA communiquaient avec leurs sources et comment ils se signalaient discrètement à leurs contacts par la couleur de leur chemise⁴. Un long travelling montrait un responsable de la CIA bourrer de billets et d'informations un grand « rocher » en plastique ; un autre zoomait sur un responsable dissimulant dans une voiture finie des documents secrets à l'intention de ses agents dans une cour de démolition, à Pinar del Río ; dans un troisième, un officier de la CIA fouillait les herbes hautes au bord de la route à la recherche d'un paquet tandis que sa femme fumait une cigarette dans la voiture et s'impatientait⁵. L'Alpiniste faisait une brève apparition dans le documentaire. Son successeur s'en tirait

beaucoup moins bien. « Quand ils ont projeté cette série télévisée, dit l'Alpiniste, on aurait dit qu'un type le filmait caméra à l'épaule partout où il allait. »

Lorsqu'il eut vent du documentaire, le chef du bureau du FBI à Miami téléphona à un officiel cubain pour lui en demander une copie. On lui expédia aussitôt un jeu de cassettes vidéo, sous-titrées - attention délicate - en anglais. Les services de renseignement les plus sophistiqués de la planète étaient le dindon de la farce.

3.

Voilà pourquoi l'histoire de Florentino Aspillaga est absurde. Si Cuba avait floué un groupe de vieillards coupés du monde, comme le font les escrocs, ç'aurait été une chose. Mais les Cubains avaient dupé la CIA, une organisation qui prend très au sérieux la compréhension des inconnus.

Il existait des dossiers volumineux sur chacun de ces agents doubles. L'Alpiniste dit les avoir étudiés avec attention. Et ce, sans relever le moindre signal d'alerte. Comme toutes les agences de renseignement, la CIA comporte une division - le contre-espionnage - dont le travail consiste à vérifier ses propres opérations pour repérer des signes de trahison. Qu'avait-elle détecté ? Rien*.

En repensant à l'épisode des années plus tard, Latell put seulement hausser les épaules et dire que les Cubains avaient vraiment été forts. « Une exécution magnifique », ajouta-t-il.

Fidel Castro a choisi les agents doubles dont il s'est servi comme appâts. Et il l'a fait avec une rare intelligence... Certains d'entre eux étaient formés à ce jeu de dupes. Il y en avait un qui tenait le rôle du naïf... C'était vraiment un

officier du renseignement malin comme un singe, entraîné. Vous le connaissez : niais comme pas un. Vous le voyez en agent double ? Fidel orchestrait toute l'arnaque. Le plus grand acteur de la troupe, c'était lui !

L'Alpiniste déclare quant à lui que la division cubaine de la CIA ne se rendait pas compte du laisser-aller du service. Cette branche de l'agence brillait par sa médiocrité, tout simplement. Il avait travaillé préalablement en Europe de l'Est, en particulier contre les Allemands de l'Est, et là-bas la CIA se distinguait par sa rigueur.

Soit. Mais le bilan de l'agence en Allemagne de l'Est ? // *était aussi mauvais qu'à Cuba.* Après la chute du mur de Berlin, le maître espion est-allemand Markus Wolf écrivit dans ses mémoires que, à la fin des années 1980,

nous étions dans la position enviable de savoir que pas un seul agent de la CIA n'avait travaillé en Allemagne de l'Est sans avoir été retourné ou avoir commencé de travailler pour nous dès le début. Conformément à nos instructions, tous livraient aux Américains une information soigneusement calibrée ou de la désinformation⁶.

La division d'Europe de l'Est censée être si rigoureuse subit en réalité l'une des pires infiltrations de la guerre froide. Aldrich Ames, un des plus hauts responsables du contre-espionnage soviétique de l'agence, travaillait en réalité pour l'Union soviétique. Ses trahisons entraînèrent la capture - et l'exécution - d'innombrables espions américains en Russie. L'Alpiniste le connaissait. Comme n'importe quel responsable de haut niveau à l'agence. « Je n'avais pas grande opinion de lui, dit-il, car je le savais alcoolique et fainéant. » Mais ni lui ni ses collègues ne soupçonnèrent jamais qu'Ames était un traître. « Pour des

vieux de la vieille comme nous, il était impensable qu'un des nôtres puisse un jour se laisser embobiner à ce point par le camp adverse. Qu'il puisse nous trahir comme il l'a fait nous a sidérés. »

L'Alpiniste comptait parmi les éléments les plus doués d'une des organisations les plus sophistiquées de la planète. Il n'en avait pas moins été témoin à trois reprises d'une trahison humiliante – d'abord par Fidel Castro, puis par les Allemands de l'Est, et maintenant, au siège même de la CIA, par une espèce d'alcoolique. Et si la CIA peut être abusée si souvent, de manière si radicale, qu'en est-il alors du commun des mortels ?

Énigme numéro un : pourquoi sommes-nous incapables de dire si le parfait inconnu que nous avons devant les yeux nous ment effrontément ?

* La CIA soumet régulièrement ses agents au détecteur de mensonge – pour prévenir le type de trahison décrit par Aspillaga. Chaque fois qu'un espion cubain de l'agence quittait l'île, la CIA le rencontrait secrètement dans une chambre d'hôtel pour le passer au polygraphe. Parfois, les Cubains réussissaient le test ; le chef de la division de la polygraphie délivra personnellement un « certificat de santé » irréprochable à six agents cubains qui se révélèrent plus tard être des agents doubles. Parfois aussi, ils échouaient. Qu'arrivait-il alors ? Les responsables de la section cubaine n'en tenaient pas compte. Un ancien spécialiste de la division, John Sullivan, se rappelle avoir été convoqué à une réunion après que son équipe eut détecté un peu trop d'atouts cubains douteux. « Ils nous ont piégés, racontait Sullivan. Ils ne voulaient rien entendre. Les officiers traitants nous disaient tous : "Vous autres, vous ne connaissez rien à

votre boulot”, et ainsi de suite. “Vous recaleriez même mère Teresa !” Ils le prenaient vraiment très, très mal. » Mais comment le leur reprocher ? Ces officiers traitants avaient choisi de remplacer une méthode pour comprendre les inconnus (les sangler à un détecteur de mensonge) par une autre : leur intime conviction. Et ce choix se justifiait. La détection de mensonge est, pour le moins, un art inexact. L’officier traitant aurait pu revendiquer des années de contacts avec ses agents : il les voyait, leur parlait, analysait la qualité des rapports qu’ils lui remettaient. L’évaluation d’un professionnel chevronné, établie au fil de nombreuses années, devrait être plus précise que le résultat d’une rencontre hâtive dans une chambre d’hôtel, non ? Sauf que pas du tout. « Beaucoup de nos officiers traitants pensent : “Je suis tellement bon qu’on ne me berne pas.” Le type auquel je pense en particulier – un professionnel de premier ordre – était le meilleur de l’agence de l’avis unanime », poursuivait Sullivan. Il parlait clairement de l’Alpiniste. « Ils l’ont passé au détecteur. Eh bien on l’a filmé en train de déposer un message dans une boîte morte [à l’intention d’un autre espion] ! Hallucinant. »

CHAPITRE II

Apprendre à connaître der Führer

1.

Le soir du 28 août 1938, Neville Chamberlain convoqua ses principaux ministres et conseillers au 10 Downing Street pour une réunion stratégique. Elle allait durer jusque tard dans la nuit. Chamberlain était le premier ministre britannique depuis un peu plus d'un an. Ancien homme d'affaires, réaliste et ayant son franc-parler, il concentrait son intérêt et son expérience sur la politique intérieure. Mais là, il affrontait sa première crise de politique étrangère. Était en cause Adolf Hitler, qui multipliait les déclarations belliqueuses sur une possible invasion du territoire des Sudètes, la portion germanophone de la Tchécoslovaquie¹.

Si l'Allemagne envahissait la Tchécoslovaquie, c'était l'assurance d'une guerre mondiale que Chamberlain voulait éviter à tout prix. Mais Hitler s'était montré particulièrement inaccessible au cours des derniers mois, et les intentions de l'Allemagne restaient si impénétrables que l'inquiétude grandissait dans le reste de l'Europe. Chamberlain était fermement décidé à sortir de l'impasse. L'idée lui était venue de ce qu'il nommait le Plan Z, qu'il soumit à ses conseillers ce soir-là. Ultra secret. Chamberlain écrivait plus tard que l'idée était « si peu conventionnelle et si audacieuse que Halifax [lord Halifax, ministre des Affaires étrangères] en eut le souffle quelque peu coupé² ». Chamberlain pensait prendre un avion pour l'Allemagne et exiger de rencontrer Hitler face à face.

Un trait curieux des terribles heures de la fin des années 1930, alors que Hitler traînait le monde vers la guerre, est que très peu de ses dirigeants connaissaient vraiment le Führer^{*3}. Il demeurait un mystère. Franklin Roosevelt, président des États-Unis durant toute l'ascension de Hitler au pouvoir, ne le rencontra jamais. Joseph Staline, dirigeant de l'Union soviétique, pas davantage. Winston Churchill, le successeur de Chamberlain, faillit le voir lorsqu'il se trouvait à Munich en 1932, où il effectuait des recherches pour un livre. Hitler et lui projetèrent à deux reprises de prendre le thé ensemble, mais chaque fois Hitler lui posa un lapin.

Les seules personnes à avoir passé vraiment du temps avec Hitler avant la guerre étaient les aristocrates britanniques favorables à la cause des nazis, qui traversaient parfois la Manche pour présenter leurs hommages au Führer à l'occasion de réceptions. (« Selon son humeur, il pouvait être très drôle », écrivait Diana Mitford, mondaine et fasciste, dans ses mémoires. Elle dînait souvent avec lui à Munich. « Il faisait des imitations d'une drôlerie merveilleuse⁴... ») Mais il s'agissait de rapports de courtoisie. Chamberlain tentait d'éloigner la menace d'une guerre mondiale, et il pensait avoir tout avantage à jauger Hitler personnellement. Était-il ouvert à une discussion ? Fiable ? Il voulait en avoir le cœur net.

Le matin du 14 septembre, l'ambassadeur britannique en Allemagne adressa un télégramme au ministre des Affaires étrangères de Hitler, Joachim von Ribbentrop. Hitler aimerait-il rencontrer Chamberlain ? Von Ribbentrop répondit par retour de courrier : oui. Virtuose de la politique et doté du sens de la mise en scène, Chamberlain laissa habilement l'information s'ébruiter. Il allait en Allemagne pour voir s'il pouvait négocier la paix. Dans tout le Royaume-Uni, on exulta. D'après les sondages, 70 % de la population estimait que ce déplacement était « de bon augure pour la paix ». La presse le soutint. À Berlin, un correspondant étranger raconta qu'il était au restaurant à l'annonce de la nouvelle et que la salle s'était

levée d'un même mouvement pour porter un toast au premier ministre⁵.

Chamberlain quitta Londres le matin du 15 septembre. Il n'avait encore jamais pris l'avion, mais il conserva son flegme alors même que l'appareil était pris dans des turbulences à l'approche de Munich. Des milliers de personnes s'étaient massées à l'aéroport pour l'accueillir. Quatorze Mercedes l'escortèrent jusqu'à la gare, puis il déjeuna dans le propre wagon-restaurant de Hitler tandis que le train s'enfonçait dans la montagne à destination de Berchtesgaden, le nid d'aigle du Führer. Il arriva en fin d'après-midi, à 17 h. Hitler vint lui serrer la main. Chamberlain rapporta en détail ses premières impressions dans la lettre qu'il écrivit plus tard à sa sœur Ida :

Le Führer se tenait à mi-hauteur des marches, tête nue et vêtu d'un manteau de couleur kaki avec un brassard rouge marqué d'un swastika et la croix de fer à la poitrine. Il arborait un pantalon noir du style de ceux que nous portons en soirée et des chaussures à lacets en cuir vernis. Il a les cheveux châtons, pas noirs, les yeux bleus, une expression plutôt déplaisante, en particulier au repos, et dans l'ensemble il manque entièrement de distinction. Tu ne le remarquerais jamais dans la foule et tu le prendrais pour le peintre en bâtiment qu'il était⁶.

Hitler conduisit Chamberlain dans son bureau à l'étage, seulement suivi d'un interprète. La discussion s'engagea, parfois animée. « Je suis prêt à affronter une guerre mondiale ! » assura Hitler avec véhémence. Il fit clairement comprendre à Chamberlain qu'il s'apprêtait à faire main basse sur le territoire des Sudètes sans se soucier des réactions de la planète. Était-ce sa *seule* ambition ? demanda Chamberlain. Oui, répondit Hitler. Chamberlain le fixa longuement, scrutant son regard, et résolut de le croire.

Dans la même lettre à sa sœur, Chamberlain mentionnait les commentaires qui lui étaient revenus des proches de Hitler : le *Führer* avait exprimé sa satisfaction d'avoir pu s'entretenir « avec un homme ». Il poursuivait :

Bref, j'ai établi un certain climat de confiance, ce qui était mon intention, et pour ma part, malgré la dureté et l'absence de pitié que je pense avoir vues sur son visage, j'ai eu l'impression d'avoir devant moi un homme à qui faire confiance pour tenir parole⁷.

Chamberlain reprit l'avion le lendemain pour l'Angleterre. À l'aéroport de Heston, il prononça quelques mots rapides sur le tarmac. « Hier après-midi je me suis longuement entretenu avec Herr Hitler, dit-il. Je me sens satisfait que nous comprenions pleinement chacun ce que l'autre a dans l'esprit. » Tous deux allaient se revoir, promit-il, cette fois plus près de l'Angleterre. « Ceci pour éviter à un vieux bonhomme un autre voyage interminable », ajouta-t-il en réponse « aux rires et aux applaudissements » dont les assistants gardaient le souvenir⁸.

2.

Les pourparlers de Chamberlain avec Hitler comptent au nombre des plus formidables absurdités de la Seconde Guerre mondiale. Chamberlain tomba sous le charme de Hitler. Il trouva plus fort que lui à la table de négociation. Il se méprit sur les intentions de Hitler, et il omit de lui dire que, s'il revenait sur ses engagements, de graves conséquences s'ensuivraient. L'Histoire n'a pas été tendre envers Neville Chamberlain.

Mais ces critiques cachent une énigme. Chamberlain reprit encore l'avion à deux reprises pour l'Allemagne. Il s'entretint des heures durant avec Hitler. Les deux hommes discutèrent, argumentèrent, partagèrent repas et promenades.

Chamberlain fut le seul dirigeant allié de la période à passer autant de temps avec Hitler. Il consigna avec soin le comportement du Führer. « La façon d'être et de se comporter de Hitler quand je l'ai vu semblait diffuser un avis de tempête », rapportait Chamberlain à sa sœur Hilda après une nouvelle visite à Hitler. Mais « il m'a serré la main entre les siennes, le geste qu'il réserve à ses démonstrations d'amitié appuyées ». De retour à Londres, il dit à son cabinet n'avoir observé chez Hitler « aucun signe d'aliénation mentale mais beaucoup d'exaltation ». Hitler n'était pas fou. Mais rationnel et déterminé. « Il avait réfléchi à ce qu'il voulait et entendait obtenir, et il ne souffrirait aucune opposition au-delà d'un certain point⁹. »

Chamberlain parlait de l'hypothèse que nous posons tous en essayant de jauger des inconnus. Nous croyons que l'information que nous recueillons à partir d'un contact personnel n'a pas de prix. Jamais vous n'engageriez une gardienne pour vos enfants sans la rencontrer d'abord. Les entreprises n'embauchent pas leurs employés à l'aveuglette. Elles les convoquent et les interrogent avec attention, parfois des heures durant, lors d'entretiens qu'elles renouvellent. Elles font ce que fit Chamberlain : elles regardent les gens dans les yeux, observent leur attitude et leur comportement, et tirent des conclusions. *Il m'a serré la main entre les siennes*. Or, ce que retira Chamberlain de ce surcroît d'information lors de ses contacts avec Hitler ne l'aida pas à mieux le déchiffrer. Bien au contraire.

Faut-il y voir un témoignage de la naïveté de Chamberlain ? Peut-être. Il était peu rodé aux relations extérieures. Un de ses détracteurs le compara plus tard à un prêtre entrant pour la première fois dans un pub, incapable de faire la différence entre « une réunion d'amis et un bordel¹⁰ ».

Mais cette disposition n'était pas le propre de Chamberlain. Son ministre des Affaires étrangères, lord Halifax, en était affligé également. Aristocrate de naissance, Halifax s'était

distingué à Eton et à Oxford. Vice-roi des Indes entre les deux guerres, il avait superbement négocié avec le mahatma Gandhi. Il était tout ce que Chamberlain n'était pas : homme du monde, expérimenté, charmeur jusqu'au bout des ongles et intellectuel - un homme d'une piété si inconditionnelle que Churchill le surnommait le « Holy Fox », le saint renard.

Halifax alla à Berlin à l'automne 1937 et rencontra le dirigeant allemand à Berchtesgaden, devenant le seul autre membre du gouvernement britannique à avoir passé du temps avec le Führer. Leur rencontre ne s'en tint pas à une simple entrevue diplomatique vide de sens. Halifax commença par prendre Hitler pour un valet et par lui tendre son chapeau. Après quoi Hitler fut conforme à son personnage pendant cinq heures d'affilée : boudant, hurlant, se perdant en digressions et en imprécations. Il lui dit sa détestation des journalistes, il discourt sur les maux du communisme. Halifax écouta sa prestation avec un « mélange de stupéfaction, de dégoût et de compassion¹¹ ».

Halifax passa cinq jours en Allemagne. Il vit deux grands ministres de Hitler - Hermann Goering et Joseph Goebbels. Il assista à un dîner à l'ambassade de Grande-Bretagne, où il rencontra nombre d'hommes politiques et d'affaires allemands d'envergure. À son retour, il déclara qu'on avait « tout intérêt à nouer des contacts » avec le leadership allemand - difficile de le contredire. C'est ce qu'on attend d'un diplomate. Son entrevue en tête à tête avec Hitler lui avait permis de recueillir des aperçus précieux sur le tempérament brutal et explosif de ce dernier. Pour en conclure quoi ? Que Hitler ne voulait pas la guerre et se montrait ouvert à des négociations de paix. Personne n'avait jamais taxé Halifax de naïveté, pourtant sa rencontre avec le Führer le laissait tout autant à ses illusions que Chamberlain¹².

Le diplomate britannique qui passa le plus de temps avec Hitler fut l'ambassadeur à Berlin, Nevile Henderson. Il rencontra souvent Hitler, il assistait à ses meetings. Hitler lui

avait même attribué un surnom, « l'homme à l'œillet », en raison de la fleur que l'élégant Henderson portait toujours à la boutonnière¹³. Après avoir assisté au tristement célèbre congrès de Nuremberg au début de septembre 1938, Henderson écrivit dans sa dépêche à Londres que Hitler avait paru si « anormal » qu'il avait « peut-être franchi le seuil de la folie¹⁴ ». Henderson ne subissait pas l'emprise du Führer. Mais pensait-il que ce dernier entretenait des ambitions déloyales vis-à-vis de la Tchécoslovaquie ? Pas du tout ! Hitler, estimait-il, « hait la guerre tout autant que n'importe qui¹⁵ ». Lui aussi s'était trompé sur toute la ligne* ¹⁶.

L'aveuglement de Chamberlain, de Halifax et de Henderson ne ressemble en rien à l'énigme numéro un du chapitre précédent. Il s'agissait de l'incapacité d'individus par ailleurs intelligents et professionnels à comprendre qu'on les berne. Il s'agit ici de circonstances où *certaines personnes* se laissèrent duper par Hitler, mais pas d'autres. Et l'énigme tient au fait que les dupes *ne se conforment pas* à vos attentes, et que les protagonistes lucides sont ceux que vous estimiez *pouvoir* duper.

Ainsi Winston Churchill. Il ne vit jamais en Hitler qu'une crapule hypocrite. Il qualifiait la visite de Chamberlain de « stupidité monumentale ». Mais il ne connaissait de Hitler que ce qu'il avait lu ou appris à son sujet. Duff Cooper, l'un des ministres du cabinet de Chamberlain, fit preuve de la même lucidité. Il écouta, horrifié, Chamberlain relater son entrevue avec Hitler. Plus tard, il démissionna du gouvernement en signe de protestation. Cooper connaissait-il Hitler ? Non. Seul un membre de haut rang des services diplomatiques britanniques - Antony Eden, prédécesseur de Halifax aux Affaires étrangères - avait rencontré Hitler et vu clair, lui aussi, dans son jeu. Quant au reste ? Les gens qui déchiffraient correctement Hitler étaient ceux qui le connaissaient le moins. Ceux qui se trompaient sur son compte avaient conversé avec lui durant des heures¹⁷.

On pourrait y voir une coïncidence, certes. Peut-être Chamberlain et son escouade étaient-ils décidés, pour une raison ou une autre, à voir Hitler tel qu'ils voulaient le voir, sans se soucier des preuves qui leur crevaient les yeux et les tympanes. Sauf que ce schéma intrigant surgit partout.

3.

Le juge était un homme entre deux âges, grand, les cheveux blancs ; son accent le situait nettement dans le quartier de Brooklyn. Appelons-le Salomon. Il exerçait ses fonctions de magistrat dans l'État de New York depuis plus de dix ans. Il ne se montrait ni tranchant ni impressionnant. C'était un homme attentif, d'une affabilité inattendue.

On était jeudi, une journée toujours très chargée en comparutions au tribunal auquel il siégeait. Les prévenus avaient tous été appréhendés au cours des vingt-quatre heures précédentes pour des infractions diverses. Ils venaient de passer une nuit blanche en cellule et faisaient leur entrée l'un après l'autre dans la salle d'audience, menottes aux mains. Ils s'assirent sur une banquette basse derrière une cloison, juste à gauche de Salomon. À l'appel de chaque affaire, le greffier tendait à Salomon un dossier contenant le casier judiciaire du prévenu, qu'il commençait à feuilleter pour savoir de quoi il retournait. Le prévenu faisait face à Salomon, encadré par son avocat et le procureur. Chacun des juristes s'exprimait tour à tour. Salomon les écoutait, puis il se prononçait sur l'octroi de la liberté provisoire sous caution et, le cas échéant, sur le montant de celle-ci. *Ce parfait inconnu mérite-t-il d'être remis en liberté ?*

Les dossiers les plus difficiles, déclarait-il par la suite, mettaient en cause des jeunes. Un adolescent de seize ans se présentait sous le coup d'une terrible accusation. Et il savait que s'il fixait une forte caution, le jeune finirait « en cage » à Rikers Island, le centre de détention tristement célèbre de la ville, où - précisa-t-il le plus délicatement possible - « une

émeute est prête à éclater à tout moment* ». Ces dossiers devenaient encore plus difficiles quand il parcourait la salle du regard et voyait la mère du jeune assise dans les rangées. « J'ai une affaire de ce genre tous les jours », dit-il. Il s'était mis à la méditation. D'après lui, elle lui rendait la tâche moins ardue.

Salomon se heurtait, au quotidien, à une version du problème rencontré par Neville Chamberlain et par le service diplomatique britannique à l'automne 1938 : on lui demandait d'évaluer la personnalité d'un inconnu. Et, comme Chamberlain, la justice pénale part du principe que les décisions de cette nature se prennent avec plus d'équité si le juge et le sujet jugé se rencontrent d'abord.

Plus tard ce même après-midi, par exemple, Salomon eut devant lui un homme plus âgé, dont les cheveux coupés court se raréfiaient. Le prévenu était vêtu d'un jeans et d'une chemise élégante ; il parlait seulement l'espagnol. On l'avait arrêté en raison d'un « incident » mettant en cause le petit-fils âgé de six ans de son amie. L'enfant avait aussitôt tout raconté à son père. Le procureur de district demandait une caution de 100 000 \$, somme que le prévenu n'avait pas les moyens de réunir. Si Salomon tranchait en faveur du procureur, l'homme à la chemise allait droit en prison.

Par ailleurs, l'homme niait tout. Son casier judiciaire comptait déjà deux condamnations - mais pour des infractions mineures et qui remontaient à plusieurs années. Il travaillait comme mécanicien, emploi qu'il perdrait s'il allait en prison ; or, il subvenait aux besoins d'une ex-conjointe et de leur fils de quinze ans grâce à ce revenu. Salomon devait donc prendre en considération ce jeune de quinze ans à la charge de son père. Il savait sûrement aussi que le témoignage d'un enfant de six ans n'est pas des plus fiables. Rien ne lui permettait de savoir si l'affaire tournerait à une énorme méprise ou si elle relevait d'un contexte plus inquiétant. En clair, la décision de mettre en liberté provisoire l'homme à la chemise, ou de l'envoyer derrière les barreaux en attendant

son procès, se révélait des plus épineuses. Et pour essayer de juger à bon escient, il fit ce que nous ferions tous en des circonstances analogues : il fixa l'homme droit dans les yeux en s'efforçant d'en prendre la juste mesure. Cela l'aida-t-il ? Ou les juges butent-ils contre la même énigme que Neville Chamberlain ?

4.

La meilleure réponse à cette question nous vient d'une expérience menée par un économiste de Harvard¹⁸, trois informaticiens de haut niveau et un spécialiste des libérations sous caution de l'université de Chicago. Le groupe – pour simplifier, je le citerai sous le nom de l'économiste, Sendhil Mullainathan – porta son choix sur New York comme terrain d'expérimentation. Il rassembla les dossiers de tous les prévenus convoqués avant une mise en accusation pendant la période 2008-2012, soit 554 689 au total. Sur ce nombre, observèrent-ils, un peu plus de 400 000 furent remis en liberté.

Mullainathan conçut ensuite un modèle d'intelligence artificielle, entra les informations que les procureurs communiquent au juge dans tout dossier de mise en accusation (âge et antécédents judiciaires du prévenu) et donna l'instruction à l'ordinateur de traiter ces 554 689 dossiers et de dresser sa propre liste des 400 000 individus à relâcher. Un vrai concours de cuisine : l'homme *contre* la machine. Qui avait pris les meilleures décisions ? Qui avait commis le moins de délits pendant sa période de liberté sous caution et avait le plus de chances de se présenter à la date de son procès ?

Les résultats ne concordaient pas, loin s'en faut. Les prévenus recensés par l'ordinateur étaient à 25 % moins enclins à commettre un délit en attendant leur procès que les 400 000 libérés sous caution par les juges new-yorkais. Vingt-

cinq pour cent ! Dans ce concours, la machine *détruisait* l'homme*.

Pour vous donner un aperçu de la supériorité de l'ordinateur de Mullainathan : il pointait seulement 1 % des prévenus comme étant « très dangereux ». C'est-à-dire ceux que la machine estimait ne devoir surtout pas être remis en liberté avant procès. D'après ses calculs, largement plus de la moitié de ce groupe à haut risque commettrait un autre délit en cas de libération sous caution. Pour autant, lorsqu'ils examinaient le même ensemble de brebis galeuses, les juges humains les estimaient complètement inoffensives. Ils en libéraient 48,5 % ! « De nombreux prévenus estimés à haut risque par l'algorithme sont traités par le juge comme étant à bas risque », concluait l'équipe Mullainathan dans un passage particulièrement désastreux. « Cet exercice montre que les juges ne fixent pas seulement un seuil de mise en détention élevé, mais opèrent des classements erronés... Les prévenus qu'ils décident de placer en détention proviennent de la répartition totale du risque prévisible. » En clair : les décisions des juges en matière de caution ne sont pas concluantes.

Vous en conviendrez, ces résultats sont déconcertants. Quand ils décident d'une libération ou non sous caution, les juges ont accès à trois sources d'information. Ils ont le dossier du prévenu - son âge, ses infractions antérieures, les faits survenus après sa dernière libération sous caution, l'endroit où il vit, celui où il travaille. Ils disposent des chefs d'accusation du procureur et des faits qu'il entend retenir, et des éléments présentés par l'avocat du prévenu ; toute information, de quelque nature que ce soit, est communiquée au tribunal. Enfin, ils ont les éléments de preuve sous les yeux. Quelle est mon *opinion* sur l'homme qui se tient devant moi ?

L'ordinateur de Mullainathan, en revanche, ne pouvait pas voir le prévenu ni entendre la moindre parole prononcée à l'audience. Et il ne disposait que de l'âge du prévenu et de son casier judiciaire. Il n'avait qu'une fraction de l'information

accessible au juge – *et il fit du bien meilleur travail en matière de décision de libération sous caution.*

Dans mon deuxième livre, *Intuition*, j'ai raconté comment les orchestres prennent des décisions plus judicieuses quand ils pratiquent des auditions à l'aveugle, derrière un paravent. L'absence d'information visuelle aiguise les capacités de jugement du comité d'embauche. Mais cela s'explique parce que l'information recueillie par l'observation d'un musicien en train de jouer est en grande partie hors sujet. S'il vous faut juger de ses qualités musicales, savoir si la personne est grande ou petite, belle ou quelconque, blanche ou noire ne vous aidera pas. Ces informations parasiteront probablement votre évaluation et vous compliqueront la tâche.

Mais lorsqu'il s'agit de libération sous caution, l'information supplémentaire dont dispose le juge semble devoir être d'une réelle utilité. Lors d'une affaire antérieure au tribunal de Salomon, un jeune homme en short de basketball et t-shirt gris était accusé d'avoir déclenché une bagarre, puis de s'être acheté une voiture avec la carte de crédit volée à son adversaire. En demandant une caution, le procureur signala qu'il ne s'était pas présenté au tribunal lors de deux arrestations antérieures. C'est un signal d'alarme inquiétant. Mais tous les défauts de comparution ne se ressemblent pas. Et si l'on a indiqué une date erronée au prévenu ? Et s'il perdait son travail parce qu'il prenait sa journée et avait décidé que cela ne valait pas le coup ? Et si son enfant était à l'hôpital ? C'est ce que fit valoir l'avocate du prévenu : son client ne s'était pas présenté pour une raison justifiée. L'ordinateur l'ignorait, à la différence du juge. Comment ne pas en tenir compte ?

Dans le même esprit, Salomon déclarait qu'il se montrait particulièrement attentif en cas de « maladie mentale associée à une allégation de violence ». Les affaires de cette nature sont le pire cauchemar des juges. Ils relâchent un prévenu moyennant caution, puis cette personne cesse de

prendre ses médicaments et commet un terrible crime. « Par exemple, tirer sur un policier », disait-il.

Ou emboutir une camionnette et tuer une femme enceinte et son mari. Ou blesser un enfant, ou pousser quelqu'un sur la voie à l'arrivée de la rame de métro et le tuer. Un fait atroce de quelque côté qu'on l'aborde... Pas un juge ne voudrait être responsable de la décision dans une telle affaire.

Certains indices figurent déjà dans le dossier du prévenu : des rapports médicaux, des hospitalisations antérieures, une mention d'incapacité. Mais d'autres ne sont découverts que sur le moment.

« Il y a aussi les termes qui surgissent en salle d'audience. Vous entendrez parler d'“EDP” - de personnes souffrant de troubles émotionnels, reprit Salomon.

Cela viendra de la police qui a amené le prévenu et vous a remis une enveloppe émanant d'un médecin de l'hôpital où il aura subi un examen au service d'urgence psychiatrique antérieur à l'interpellation... Dans d'autres cas, l'information figurera dans le dossier du procureur et celui-ci posera des questions... C'est un élément que je dois prendre en considération.

Il regardera alors le prévenu - avec attention, le scrutant, cherchant à déterminer, pour le citer,

s'il a le regard vitreux, incapable d'établir un contact visuel. Et je ne parle pas de l'adolescent incapable de vous fixer dans les yeux parce que son lobe frontal n'a pas achevé son développement. Mais de l'adulte en manque de ses médicaments...

La machine de Mullainathan ne peut pas entendre le procureur évoquer une EDP, elle ne voit pas le regard vitreux révélateur. Cela devrait donner un avantage majeur à Salomon et à ses confrères magistrats. Or, pas du tout, allez savoir pourquoi.

Énigme numéro deux : comment le fait de rencontrer un inconnu nous le rend-il parfois encore plus indéchiffrable ?

5.

Neville Chamberlain effectua sa troisième et dernière visite en Allemagne à la fin du mois de septembre, quinze jours après la première. La réunion se déroula à Munich au Führerbau, le siège local du Parti. Benito Mussolini et le président du Conseil français, Édouard Daladier, y étaient aussi conviés. Ils se réunirent tous les quatre, avec leurs assistants respectifs, dans le bureau privé de Hitler. Le matin du deuxième jour, Chamberlain demanda à Hitler s'ils pouvaient se voir en tête à tête. À ce moment précis, il pensait avoir pris la mesure de son adversaire¹⁹.

Lorsque le Führer l'assura que ses ambitions se limitaient à la Tchécoslovaquie, Chamberlain estima que « Herr Hitler disait la vérité²⁰ ». Il ne restait plus qu'à consigner cet engagement par écrit.

Hitler le conduisit à son appartement de Prinzregentenplatz. Chamberlain sortit un papier sur lequel il avait rédigé une simple formule d'accord et demanda à Hitler s'il voulait bien le signer. « Pendant que l'interprète traduisait les mots en allemand, Hitler a éructé "Ja ! Ja !" à plusieurs reprises. Et il a fini par dire : "C'est entendu, je signe" », écrivit plus tard Chamberlain à l'une de ses sœurs. « "Quand le ferons-nous ? " Je lui ai dit "tout de suite", et nous sommes allés à sa table de travail et avons apposé nos signatures sur les deux exemplaires dont je m'étais muni²¹. »

Chamberlain repartit en avion l'après-midi même et fut accueilli en héros sur le sol britannique. Une meute de journalistes fonça vers lui. Il sortit la lettre de sa poche intérieure et la brandit dans leur direction. « Ce matin, j'ai eu un nouvel entretien avec le chancelier Herr Hitler, et voici un document sur lequel figurent son nom ainsi que le mien²². »

Après quoi il regagna sa résidence de premier ministre, au 10 Downing Street, où l'attendait aussi une foule.

« Mes chers amis, c'est la deuxième fois dans notre histoire qu'un premier ministre britannique est revenu d'Allemagne à Downing Street en rapportant la paix avec honneur. Je crois que c'est la paix pour notre temps. Nous vous remercions du fond du cœur.

Chamberlain fut ovationné.

— Rentrez chez vous et dormez en paix²³. »

En mars 1939, Hitler envahit le reste de la Tchécoslovaquie. Il lui fallut moins de six mois pour rompre son accord avec Chamberlain. Le 1^{er} septembre de la même année, il envahit la Pologne : le monde était en guerre.

Autrement dit, nous avons des cadres supérieurs de la CIA incapables de détecter leurs espions, des juges incapables de jauger leurs prévenus, et des premiers ministres incapables de prendre la mesure de leurs adversaires. Nous avons des gens aux prises avec leur première impression. Des gens qui en arrachent à évaluer les intentions d'un inconnu quand ils disposent de mois pour le faire. Des gens qui ne savent pas quoi penser quand ils rencontrent quelqu'un une seule fois, d'autres qui ne le savent pas plus quand ils revoient la même personne encore et encore. Qui peinent à évaluer l'honnêteté d'un inconnu. À juger de sa personnalité profonde. De ses intentions.

C'est le bordel.

Une dernière chose :

Regardez le mot suivant et entrez les trois lettres manquantes. Faites-le vite et sans réfléchir.

BO_ _ _ R

Cet exercice s'appelle la complétion de mots. Les psychologues l'utilisent couramment pour des tests, par exemple de mémoire.

Ma proposition spontanée : BO_ _ _ R comme BOUDER. Le mot suivant est :

_ _ _ NE

Ma proposition : HAINE. Rappelez-vous ces deux mots. Voici les autres :

BAF_ _ _ _ R

F_ _ _ TE

_ _ _ _ GE

T_ _ _

M_ _ _

B_ _ _

PO_ _ _ S

BR_ _ _ _

TR_ _ _ _ ER

BA_ _ _ _ _

ATT_ _ _ _ _

_ OR_

_ IE_ _ _

EN_ _ _ _

P_ _ _ _

_ _ _ _ _ CE

DE_ _ _

SC_ _ _ _

PU_ _ _

_ _ _ GNER

PER_ _ _ _

Je suis parti de BOUDER et HAINE et j'ai abouti à des mots comme ATTAQUE, BAFOUER, DÉFI, ENNUI, PERDRE, PEUR, PIÈGE et TROMPER. Une liste plutôt morbide et morose. Mais je ne pense pas qu'elle laisse entrevoir les ténèbres de mon âme. Je suis de tempérament optimiste. Je pense que le premier mot, BOUDER, a jailli spontanément dans ma tête et que j'ai poursuivi dans la même veine.

Il y a quelques années, une équipe de psychologues dirigée par Emily Pronin proposa le même exercice à un groupe de sujets. Elle leur demanda de remplir les blancs²⁴. Puis elle posa à tout le monde la même question : que pensez-vous que vos choix *révèlent* sur vous ? Par exemple, si vous avez complété BR_ _ _ en inscrivant BRUTE, cela indique-t-il que

vous êtes un autre genre de personne que si vous aviez pensé à BRUIT ? Les sujets adoptèrent la même position que moi : *ce sont juste des mots.*

« Je n'estime pas que mes choix expriment ma personnalité », écrivit l'un d'eux. Tous abondèrent dans son sens :

« Ces exercices ne me paraissent pas dire grand-chose sur moi... Ils sont purement aléatoires. »

« Certains mots que j'ai écrits semblent être l'antithèse de ma vision du monde. Par exemple, j'espère que j'ai autre chose en tête qu'être FORT, au TOP ou GAGNER. »

« Je doute vraiment que l'exercice révèle grand-chose de moi... Les mots sont le fruit du hasard. »

« Pas grand-chose... Ils montrent qu'on a du vocabulaire. »

« Je ne pense vraiment pas qu'il y ait un lien... Juste une affaire de hasard. »

« Les mots MAL, ATTAQUE et MENACE semblent avoir une connotation, mais je ne vois pas en quoi ils révèlent ma personnalité. »

Mais c'est ici que les choses deviennent intéressantes. Emily Pronin proposa au groupe les mots choisis par les autres sujets. Lesquels étaient de parfaits inconnus. Et leur posa la même question. Que pensez-vous que leurs choix révèlent ? Et cette fois, les participants changèrent d'avis du tout au tout.

Il ne semble pas lire beaucoup, car la manière normale de compléter (à mon avis) L_ _RE serait LIVRE. LÈPRE paraît purement aléatoire et pourrait indiquer la volonté de lancer sur une fausse piste. D'après moi il s'agit d'un type assez prétentieux, mais sympa pour l'essentiel.

Rappelez-vous, ce sont exactement les mêmes individus qui, quelques minutes auparavant, avaient nié que l'exercice pouvait avoir une valeur révélatrice.

La personne paraît déterminée et pense à des environnements compétitifs.

J'ai le sentiment que la personne en question est peut-être très souvent fatiguée de la vie qu'elle mène. De plus, elle aimerait avoir des rapports plus étroits et personnels avec quelqu'un du sexe opposé. Elle aime peut-être aussi faire marcher les autres.

Le même sujet qui écrivait : « Je doute vraiment que l'exercice révèle grand-chose de moi » faisait demi-tour et déclarait, à propos d'un parfait inconnu :

Je pense que cette fille a ses règles... Je pense aussi qu'elle se sent, elle ou quelqu'un d'autre, dans une relation sexuelle répréhensible, à en juger par les mots PUTE, PUNI, TRICHER.

Et ainsi de suite. Et personne ne semblait être un tant soit peu conscient d'avoir été pris en contradiction flagrante.

Je pense qu'il existe un lien relationnel... Il parle beaucoup d'argent et de BANQUE. Ici, la corrélation est nettement plus marquée.

Il semble axé sur la compétition et le désir de gagner. Il pourrait s'agir d'un sportif ou de quelqu'un qui voit tout en termes de concurrence. Cet individu semble voir sous un jour en général positif ce qu'il entreprend. La plupart des mots, comme GAGNER, SCORE, BUT, dénotent un esprit de compétition qui, associé au jargon, indique une nature compétitive comme dans le sport.

S'ils avaient vu mes BOUDER, HAINE, ATTAQUE, BAFOUER, DÉFI, ENNUI, PERDRE, PEUR, PIÈGE et TROMPER, mes états d'âme auraient alarmé les sujets de l'échantillon.

Emily Pronin parle à cet égard d'« illusion de connaissance asymétrique ». Elle écrit :

Notre conviction de connaître les autres mieux qu'ils ne nous connaissent – et de pouvoir discerner leurs manques (sans que ce soit réciproque) – nous conduit à parler quand nous ferions mieux d'écouter, et à être moins patients que nous devrions l'être quand les autres disent être convaincus qu'on se méprend sur eux ou qu'on les juge de façon injuste.

C'est le cœur du problème de ces deux premières énigmes. Les officiers traitants du bureau cubain de la CIA étaient convaincus de pouvoir évaluer la loyauté de leurs espions. Les juges ne baissent pas les bras à l'idée d'apprécier la personnalité des prévenus. Ils s'accordent une minute ou deux, puis se prononcent d'autorité. Chamberlain n'a jamais remis en question la sagesse de son plan audacieux pour détourner la guerre. Si les intentions de Hitler étaient floues, il lui incombait, en tant que premier ministre, d'aller en juger sur place en Allemagne.

Nous croyons pouvoir lire facilement dans le cœur des autres à partir d'infimes indices. Nous ne perdons pas une occasion de juger des inconnus. Mais jamais nous n'appliquerions ce traitement à notre personne, naturellement. Nous sommes des êtres nuancés, complexes, énigmatiques. L'inconnu, lui, est clair comme de l'eau de roche.

Si je peux vous convaincre d'une chose dans ce livre, c'est bien du contraire : les inconnus ne sont pas limpides.

- * À une exception notable : le premier ministre canadien, William Lyon MacKenzie King. Il avait fait la connaissance de Hitler en 1938 et *l'adorait* tout bonnement. Il le comparait à Jeanne d'Arc.

- * Le dignitaire nazi que connaissait encore mieux Henderson était Hermann Göring. Henderson chassait le cerf avec lui. Ils entretenaient de longues conversations. Henderson était convaincu que Göring aussi voulait la paix, et qu'un type correct se cachait sous sa faconde nazie. Dans un compte rendu de son affectation à Berlin, rédigé au moment précis où la guerre se déclenchait, Henderson notait que Göring « aimait les animaux et les enfants ; et [qu'] avant d'en avoir à lui, le dernier étage de Karinhall comportait une grande aire de jeu pourvue de tous les jouets mécaniques chers au cœur d'un enfant moderne. Rien ne lui procurait plus de plaisir que d'y monter pour jouer lui-même. Les jouets incluaient parfois, certes, des modèles réduits d'avion larguant de grosses bombes qui explosaient sur des villes ou des villages sans défense, mais, me fit-il observer quand je le lui reprochai, il n'entrait pas dans la conception de la vie qu'avaient les nazis d'être excessivement civilisés ou d'enseigner l'hypersensibilité aux jeunes ». (Au cas où vous vous demanderiez ce qu'était vraiment l'éducation nazie : élever les enfants à la dure.)

- * La loi a changé depuis. Le prévenu doit être âgé d'au moins dix-huit ans pour être envoyé à Rikers.

- * Deux précisions techniques à propos des listes concurrentes de 400 000 prévenus. Lorsqu'il dit que la liste de l'ordinateur établit 25 % de délits en moins que celle du juge, Mullainathan inclut le défaut de comparution à la date du procès. Ensuite, vous vous demandez sûrement comment il pouvait déterminer, avec tant de certitude, qui commettrait ou non un délit pendant sa période de liberté conditionnelle. Il n'avait pas de boule de cristal. Son

estimation repose sur une analyse statistique très sophistiquée. Voici la version courte. Les juges de la ville de New York assurent tour à tour les enquêtes sur remise en liberté. Les prévenus comparaissent devant eux de manière essentiellement aléatoire. À New York (comme dans toutes les juridictions), les décisions et le montant des cautions varient du tout au tout selon les juges. Certains sont très laxistes, d'autres très stricts. Donc, imaginez qu'un groupe de juges stricts se prononce sur 1000 prévenus et en libère 25 % sous caution. Et qu'un autre groupe de juges laxistes voie 1000 prévenus, qui ne diffèrent en rien du premier millier, et en libère 75 %. En comparant les taux de criminalité des prévenus libérés de chaque groupe, on peut se faire une idée du nombre d'individus inoffensifs mis en prison par les juges stricts, et du nombre d'individus dangereux libérés par les juges laxistes. Cette estimation, à son tour, peut être appliquée aux prévisions de l'ordinateur. Lorsqu'il examine son propre millier de prévenus, dans quelle mesure fait-il mieux que les juges stricts d'une part, et les juges laxistes de l'autre ? Cela paraît très compliqué, et à juste titre. Mais c'est une méthodologie bien ancrée. Pour une explication plus exhaustive, je vous encourage à lire la communication de Mullainathan.

DEUXIÈME PARTIE

LA VÉRITÉ PAR DÉFAUT

CHAPITRE III

La Reine de Cuba

1.

Jetons un coup d'œil à une autre histoire d'espion cubain.

Au début des années 1990, des milliers de Cubains commencèrent à fuir le régime de Fidel Castro. Ils bricolèrent des embarcations sommaires - à partir de tuyaux, de barils de métal, de battants de porte en bois et de n'importe quelle pièce détachée leur tombant sous la main - et prirent la mer pour couvrir les quelque 170 milles nautiques du détroit de Floride jusqu'aux États-Unis. D'après une estimation, jusqu'à 24 000 personnes périrent en tentant la traversée. En réaction à cette catastrophe humanitaire, un groupe d'exilés fixés à Miami fondèrent Hermanos al Rescate - Frères à la rescousse en français. Ils créèrent une unité aérienne de fortune composée de monomoteurs Cessna Skymaster et survolèrent sans répit le détroit, à la recherche de réfugiés dont ils transmettaient les coordonnées par radio aux garde-côtes américains. Les Hermanos al Rescate sauvèrent des milliers de vie. Ils devinrent des héros.

Le temps passant, les exilés devinrent plus ambitieux. Ils commencèrent par violer l'espace aérien cubain, larguant sur La Havane des tracts qui enjoignaient au peuple cubain de se soulever contre le régime castriste. Déjà mis dans l'embarras par l'exode de ses citoyens, le gouvernement

cubain fut ulcéré. Les tensions s'accrurent, culminant le 24 février 1996. Cet après-midi-là, trois appareils d'Hermanos al Rescate décollèrent en direction du détroit de Floride. Comme ils approchaient des côtes de l'île, deux avions de combat MiG de l'armée de l'air cubaine abattirent deux Cessna de l'unité, tuant les quatre passagers¹.

La réaction fut immédiate. Le Conseil de sécurité des Nations unies vota une résolution dénonçant le gouvernement cubain. Le président Clinton, le visage grave, tint une conférence de presse. La population d'émigrés cubains de Miami bouillait de rage. Les deux avions avaient été abattus alors qu'ils se trouvaient encore dans l'espace aérien international, ce qui assimilait les frappes à un acte de guerre. Les échanges entre les pilotes cubains furent communiqués à la presse :

« On l'a touché, *cojones* ! on l'a touché ! »

« On les a sortis, *cojones* ! »

« On les a touchés. »

« Imbéciles. »

« Note l'endroit où on les a descendus. »

« Celui-là ne nous embêtera plus. »

Puis, après qu'un des MiG eut fondu en piqué sur le deuxième Cessna : « La patrie ou la mort, bande de salauds ! »

Mais au beau milieu de la polémique, l'histoire prit brusquement un autre tour. Un contre-amiral américain à la retraite, Eugene Carroll, accorda un entretien à CNN². Carroll était une figure d'influence à Washington. Il avait été précédemment directeur des forces armées américaines en Europe, avec 7000 armes à sa disposition. Juste avant la neutralisation des Hermanos al Rescate, déclara Carroll, lui-

même et un petit groupe d'analystes de l'armée avaient rencontré de hauts officiels cubains.

CNN : Amiral, pouvez-vous me dire ce qui s'est passé lors de votre voyage à Cuba, avec qui vous vous êtes entretenu et ce qu'on vous a dit ?

Carroll : Nous avons été accueillis par le ministère de la Défense. Par le général Rosales del Toro... Nous nous sommes déplacés, nous avons inspecté des bases cubaines, des écoles cubaines, leur centrale nucléaire partiellement achevée, etc. Au cours de longues discussions avec le général Rosales del Toro et son cabinet, la question des fameux survols d'appareils américains – non pas des appareils du gouvernement, mais des avions privés opérant depuis Miami – a surgi. Ils nous ont demandé : « Que se passerait-il si nous abattions un de ces appareils ? Nous pouvons le faire, vous le savez. »

Carroll interpréta la question de ses hôtes cubains comme un avertissement à peine déguisé. L'interview se poursuivit :

CNN : À votre retour, à qui avez-vous transmis cette information ?

Carroll : Dès que nous avons pu fixer des rendez-vous, nous avons débattu de la situation... avec des membres du département d'État et des membres de l'Agence du renseignement de la défense.

L'Agence de renseignement de la défense – Defense Intelligence Agency ou DIA – est la troisième branche du triumvirat du renseignement américain, avec la CIA et la NSA. S'il avait pris contact avec le département d'État et la DIA, Carroll avait rendu compte de l'avertissement cubain au plus haut échelon du gouvernement américain. Le département d'État et la DIA se soucièrent-ils de ces mises en garde ? S'interposèrent-ils pour empêcher Hermanos al

Rescate de poursuivre leurs incursions imprudentes dans l'espace aérien cubain ? Manifestement non*.

Les commentaires de Carroll se répercutèrent dans tous les cercles politiques à Washington. C'était une révélation embarrassante³. La destruction des avions survint le 24 février. Carroll avait mis en garde le département d'État et la DIA le 23 février. Un membre du sérail rencontra de hauts responsables américains *la veille* de la crise et les avertit explicitement que les Cubains ne toléreraient plus les agissements de Hermanos al Rescate, avertissement qui fut ignoré. L'atrocité perpétrée par le gouvernement cubain se transforma dès lors en témoignage de l'incompétence diplomatique des États-Unis.

CNN : Qu'en est-il de l'affirmation selon laquelle il s'agissait d'appareils civils non armés ?

Carroll répéta ce qu'on lui avait dit à La Havane.

Carroll : C'est une question très délicate. Où se trouvaient-ils ? Que faisaient-ils ? Je vous donne une comparaison. Supposez que nous ayons des avions partis du Mexique survolant San Diego, larguant des tracts appelant à destituer le gouverneur Wilson. Combien de temps tolérerions-nous ces survols après des mises en garde ?

Fidel Castro ne fut pas invité sur CNN pour se défendre. Il n'en avait pas besoin : un contre-amiral s'en chargeait à sa place.

2.

Les trois prochains chapitres de *Parler aux inconnus* sont consacrés aux idées du psychologue Tim Levine, qui s'est intéressé tout autant que ses confrères en sciences sociales à savoir pourquoi les inconnus réussissent à nous tromper⁴.

Le chapitre iv examine les théories de Levine à la lumière de l'histoire de Bernie Madoff, l'investisseur qui monta le plus grand système de Ponzi de l'histoire. Le chapitre v analyse le cas déconcertant de Jerry Sandusky, l'entraîneur de football de l'université d'État de Pennsylvanie reconnu coupable d'agressions sexuelles. Et le présent chapitre traite des répercussions de ce moment de crise entre les États-Unis et Cuba en 1996.

Rien ne vous chicote dans l'affaire du contre-amiral Carroll et de la destruction des avions par Cuba ? Il y a beaucoup de coïncidences.

1. Les Cubains préparent une attaque meurtrière et délibérée contre des citoyens américains dans l'espace aérien international.
2. Or, il se trouve que, la veille de l'attaque, un militaire de haut rang de ce pays met sérieusement en garde des responsables américains précisément sur l'éventualité d'un acte de cette nature.
3. Et, par hasard, cette mise en garde permet à ce même militaire de haut rang, le *lendemain* de l'agression, de défendre le dossier de Cuba sur l'une des chaînes d'information les plus respectées de la planète.

La synchronisation de ces trois éléments est un peu trop parfaite, non ? Si vous étiez une agence de relations publiques, essayant de mettre en sourdine les retombées d'une action très discutable, c'est exactement le scénario que vous choisiriez. Avoir un expert apparemment neutre disponible - séance tenante - pour dire : « Je les avais prévenus ! »

C'est ce que pensa un analyste de l'armée, Reg Brown, dans les jours qui suivirent l'incident. Brown travaillait à la division d'Amérique latine de la DIA. Il avait pour mission de

comprendre comment le renseignement cubain s'efforçait d'influencer les opérations militaires des États-Unis. En d'autres termes, on lui demandait d'être attentif aux nuances, subtilités et coïncidences inexpliquées qui échappent au commun des mortels. Et Brown ne pouvait s'ôter de l'idée que les Cubains avaient plus ou moins orchestré toute la crise.

Il s'avéra, par exemple, que les Cubains disposaient d'une source au sein de Hermanos al Rescate – un pilote du nom de Juan Pablo Roque. La veille de l'attaque, il s'était volatilisé et avait refait surface ensuite au côté de Castro à La Havane. De toute évidence Roque avait prévenu ses patrons à son retour qu'Hermanos al Rescate préparait un coup pour le 24 février. Difficile pour Brown d'imaginer que la date du briefing de Carroll résultait du hasard⁵. En bonne logique, pour maximiser leur opération de relations publiques, les Cubains souhaitaient que leur avertissement date de la veille, n'est-ce pas ? Le département d'État et la DIA seraient ainsi dans l'impossibilité d'éluder le problème en arguant que l'avertissement était flou, ou remontait à longtemps : ils avaient la déclaration de Carroll sous les yeux le jour où les pilotes avaient décollé de Miami.

Alors qui avait organisé la rencontre ? se demandait Brown. *Qui avait choisi le 23 février ?* Il effectua quelques recherches et le nom qu'il découvrit le laissa sans voix. C'était celui d'une de ses collègues à la DIA, Ana Belen Montes. Ana Montes était une star. Elle avait obtenu régulièrement de l'avancement, croulant sous les accolades et les primes. Ses supérieurs se répandaient en éloges sur son travail. Elle avait quitté le département de la Justice pour la DIA, et dans l'une de ses lettres de recommandation, un de ses anciens chefs de service la décrivait comme la meilleure employée qu'il ait eue. George Tenet, le directeur de la CIA, lui avait même décerné une médaille. Au sein de

la communauté du renseignement, on la surnommait « la Reine de Cuba⁶ ».

Les semaines passaient, Brown se torturait. Accuser une collègue de trahison en vertu de spéculations frôlant la paranoïa représentait un pas de géant terrifiant, surtout quand la collègue en question avait l'envergure d'Ana Montes. Il décida de se confier à un collègue au contre-espionnage de la DIA, Scott Carmichael.

« Il est passé me voir et nous avons marché un moment dans le quartier à l'heure du dîner, se souvient Carmichael à propos de son premier entretien avec Reg Brown. Et il a à peine fait allusion à Ana Montes. Honnêtement, je l'ai surtout entendu dire "Oh mon Dieu !" Il se tordait les mains et répétait : "Je ne veux pas faire le mauvais choix." »

Prenant son temps, Carmichael le fit parler. Tous ceux qui travaillaient sur Cuba se souvenaient de la bombe larguée par Florentino Aspillaga. Les Cubains étaient *bons*. Et Brown disposait personnellement d'une preuve. À la fin des années 1980, il avait rédigé un rapport circonstancié sur l'implication de hauts responsables cubains dans le narcotrafic à l'échelon international. « Il donnait les noms des agents supérieurs cubains qui étaient directement impliqués, puis fournissait les détails. Vols, dates, horaires, lieux, qui faisait quoi, bref, toutes les gammicks. » Or, quelques jours avant la publication du rapport de Brown, les Cubains raflèrent tous les individus mentionnés dans son enquête, éliminèrent plusieurs d'entre eux et publièrent un démenti public. « Reg a dit : "Bon Dieu !" Il y avait une fuite. »

Cela l'avait rendu paranoïaque. En 1994, deux officiers du service de renseignement cubain firent défection et livrèrent un témoignage similaire : les Cubains avaient une taupe haut placée au sein du renseignement américain.

« Qu'est-ce que je devais en déduire ? demanda Brown à Carmichael. Mes soupçons étaient fondés, non ? »

Puis Brown raconta l'autre incident, celui survenu pendant la crise des Hermanos al Rescate. Ana Montes était affectée au bureau de la DIA à Fort Bolling, dans le secteur d'Anacostia à Washington. Quand les avions avaient été abattus, on l'avait convoquée au Pentagone. Si vous êtes un des principaux experts du gouvernement sur Cuba, votre présence s'impose à la salle de crise. L'attaque s'était produite un samedi. Le lendemain soir, Brown avait téléphoné, demandant à parler à Ana Montes.

« Il disait qu'une femme avait décroché et lui avait répondu qu'Ana était déjà partie », poursuit Carmichael. Un peu plus tôt dans la journée, Ana Montes avait reçu un appel – qui l'avait visiblement perturbée. Elle avait annoncé à tout le monde dans la salle de crise qu'elle se sentait fatiguée : il ne se passait rien, elle rentrait chez elle.

Reg n'en croyait pas ses oreilles. Il ne pouvait avaler une histoire pareille, si contraire à la culture du renseignement. Tout le monde comprend qu'en cas de crise on vous convoque parce que votre connaissance du terrain peut contribuer à la prise de décision. Et au Pentagone, vous êtes à leur disposition jusqu'au moment où ils vous disent « Rompez ! ». Ça va de soi. Si quelqu'un, à ce niveau, vous convoque parce que, brusquement, la Corée du Nord a lancé un missile sur San Francisco, vous ne décidez pas de rentrer chez vous sous prétexte que vous êtes fatigué et avez un petit creux. C'est une évidence. Et pourtant elle l'a fait. Reg était abasourdi.

Dans le raisonnement de Brown, si elle travaillait vraiment pour eux, les Cubains avaient désespérément besoin de la contacter : ils voulaient savoir ce qui se passait

à la salle de crise. Avait-elle rendez-vous ce soir-là avec son officier traitant ? Toute cette histoire semblait un peu tirée par les cheveux, d'où les hésitations de Brown. Mais il y avait bien des espions cubains. Il le savait. Et il y avait cette femme qui prend un appel téléphonique personnel et s'éclipse au beau milieu de ce qui représente - pour une spécialiste de Cuba - la crise majeure d'une génération. Pour couronner le tout, elle s'est chargée d'organiser la prestation, on ne peut plus opportune, du contre-amiral Carroll à la télévision.

Brown dit à Carmichael que les Cubains envisageaient depuis des années d'abattre un avion de Hermanos al Rescate. Ils s'en étaient abstenus parce qu'ils savaient qu'on y verrait une énorme provocation. Les États-Unis pouvaient sauter sur ce prétexte pour destituer Fidel Castro ou envahir Cuba. Pour les Cubains, le jeu n'en valait pas la chandelle - sauf s'ils parvenaient, par un moyen quelconque, à retourner l'opinion en leur faveur.

Et il découvre qu'Ana n'était pas seulement une des personnes présentes dans la salle avec l'amiral Carroll, mais qu'elle avait tout organisé. Il a soupesé la chose et a continué : « Oh mon Dieu, j'ai sous les yeux une opération de propagande, et c'est Ana qui a pris l'initiative d'une interview de l'amiral Carroll ? Mais qu'est-ce qui se passe ? »

Les mois passèrent, Brown s'obstina. De guerre lasse, Carmichael sortit le dossier d'Ana Montes. Elle avait passé haut la main son tout dernier polygraphe. Elle n'avait pas de problème secret d'alcoolisme ni des versements inexplicables sur ses comptes bancaires. Rien de suspect. « Après avoir passé au peigne fin les dossiers de la sécurité et les dossiers personnels la concernant, j'ai pensé : "Reg est carrément à côté de la plaque", se souvenait Carmichael.

Cette femme va être la prochaine directrice du renseignement au DIA. Elle est tout bonnement prodigieuse. » Il savait que pour justifier une enquête sur la foi d'une hypothèse, il lui fallait procéder avec minutie. D'après lui, Reg Brown « menaçait de craquer ». Il se devait de répondre à ses soupçons d'une façon ou d'une autre - pour le citer, de « documenter toute cette merde » car si le bruit courait qu'Ana Montes était suspectée, « je me mettais sérieusement dans le trouble ».

Carmichael convoqua Ana Montes. Ils se virent dans une salle de conférence à Fort Bolling. C'était une femme séduisante, intelligente, mince, les cheveux courts et des traits nets, presque sévères. *Une femme qui en impose*, pensa-t-il. « Quand elle a pris place, elle s'est assise presque à côté de moi, à ça de distance environ » - il écarta les mains de moins d'un mètre - « du même côté de la table. Elle a croisé les jambes, à mon avis sans intention cachée, juste une question de confort. Il se trouve que j'aime les jambes des femmes - elle ne pouvait pas le savoir, mais c'est ainsi et je sais que je les ai regardées. »

Il lui posa des questions sur la réunion avec l'amiral Carroll. Elle avait une réponse toute prête. L'idée ne venait pas d'elle du tout. Le fils de quelqu'un qu'elle connaissait à la DIA avait accompagné Carroll à Cuba, et elle avait reçu un coup de téléphone ensuite.

Elle m'a dit : « Je connais son père, son père m'a appelée et il m'a dit : "Si tu veux le dernier scoop sur Cuba, tu devrais passer voir l'amiral Carroll", alors j'ai appelé l'amiral, nous avons comparé nos horaires et conclu que le 23 février était la meilleure date pour lui comme pour moi, voilà tout. »

Or, Carmichael connaissait l'employé de la DIA dont elle parlait. Il la prévint qu'il allait l'appeler pour obtenir une

confirmation. « N'hésitez pas », lui répondit-elle.

Et ce coup de téléphone à la salle de crise ? lui demanda-t-il. Elle dit ne pas se souvenir d'avoir reçu un appel, et Carmichael jugea qu'elle était sincère. Cela avait été une folle journée, d'une intense agitation, qui avait eu lieu neuf mois auparavant. Pourquoi était-elle rentrée chez elle si tôt ?

Elle m'a dit : « Ma foi oui, je suis rentrée. » Reconnaisant d'emblée les faits. Elle ne nie pas, ce qui risquerait de paraître un peu suspect. Elle me dit « Oui, je suis rentrée plus tôt ce jour-là. » Et elle continue : « Vous savez, on était un dimanche, les cafétérias étaient fermées. J'ai un appétit très capricieux, je souffre d'allergies et je ne mange pas les aliments qu'on trouve dans les machines distributrices. J'étais arrivée vers 6 h du matin et il était... environ 8 h du soir. Je mourais de faim, il ne se passait rien, on n'avait pas vraiment besoin de moi, alors j'ai décidé de partir. De rentrer à la maison et d'avaler quelque chose*. » Son histoire m'a paru vraie. Rien ne m'a alerté.

L'entretien terminé, Carmichael entreprit de vérifier ses réponses. La date du briefing semblait vraiment une *pure* coïncidence. Le fils de l'ami d'Ana Montes avait bel et bien accompagné Carroll à Cuba.

J'ai appris que oui, elle a des allergies, elle ne consomme pas les aliments des machines distributrices, elle est très pointilleuse à propos de ce qu'elle mange. J'ai pensé, elle est au Pentagone un dimanche. J'y suis allé, la cafétéria est fermée. Elle a passé toute une journée sans rien avaler, elle est rentrée. Je me suis dit : « Ça se comprend. »

Bref, je n'avais rien. Alors tant pis...

Carmichael conseilla à Reg Brown de ne pas s'inquiéter. Celui-ci porta son attention ailleurs. Ana Montes regagna son bureau. Tout fut oublié et pardonné, jusqu'au jour où, en 2001, quatre ans plus tard, l'on découvrit que, tous les soirs en rentrant chez elle, Ana Montes consignait de mémoire tous les faits et informations dont elle avait eu connaissance ce jour-là au bureau et envoyait son rapport à ses officiers traitants à La Havane.

Depuis le jour où elle était entrée à la DIA, Ana Montes avait espionné pour Cuba.

3.

Dans le roman d'espionnage classique, l'agent secret est par nature fuyant et sournois. Nous sommes mystifiés par la virtuosité de l'ennemi. C'est par ces arguments que de nombreux initiés de la CIA expliquèrent les révélations d'Aspillaga : *Castro est un génie. Les agents étaient des acteurs de premier ordre.* Or, en réalité, les espions les plus dangereux sont rarement des êtres diaboliques. Aldrich Ames, peut-être le traître le plus pernicieux de l'histoire américaine, avait des rapports d'évaluation médiocres, un problème avec l'alcool, et n'essayait même pas de dissimuler les revenus coquets que lui rapportaient ses activités d'espion au profit de l'Union soviétique.

Ana Montes ne brillait pas non plus par sa prudence. Juste avant de l'arrêter, la DIA découvrit les codes de ses dépêches à La Havane... dans son sac. Et dans son appartement, elle rangeait une radio à ondes courtes dans une boîte à chaussures dans son garde-robe.

Brian Latell, le spécialiste des affaires cubaines qui fut témoin de la catastrophe Aspillaga, l'a bien connue.

« Elle s'assoyait en face de moi aux réunions que je convoquais quand j'étais [au renseignement national] », se

souvent-il. Elle n'était ni raffinée ni sympathique. Il savait qu'on en faisait grand cas à la DIA, mais lui l'avait toujours trouvée un peu bizarre.

Je m'efforçais de la faire participer, mais elle réagissait toujours d'une façon étrange. Quand j'essayais de la coincer durant les réunions que j'organisais, en lui demandant par exemple : « D'après vous, quels sont les mobiles de Fidel sur tel ou tel point ? », elle bredouillait. Elle avait l'air de la biche aveuglée par les phares, quand j'y repense. Elle a sursauté. Même son comportement physique me faisait penser : « Elle est nerveuse parce qu'elle est nulle comme analyste. Elle ne sait pas quoi dire. »

Un jour, poursuit-il, Ana Montes fut acceptée au Distinguished Analyst Program de la CIA, obtenant ainsi la sabbatique de recherche rémunérée accordée aux cadres de toutes les agences de renseignement du gouvernement. Quelle affectation demanda-t-elle ? Cuba, bien sûr.

« Elle est allée à Cuba aux frais du programme ! Vous imaginez un peu ? » Latell s'en étranglait. Si vous étiez une espionne cubaine, veillant à dissimuler vos intentions, iriez-vous demander une sabbatique payée à La Havane ? Latell s'exprimait presque vingt ans après les faits, mais l'impudence d'Ana Montes le stupéfiait encore.

Elle est allée à Cuba en tant qu'analyste émérite de la CIA. Naturellement, ils l'ont accueillie avec enthousiasme, surtout à nos frais, et je suis sûr qu'ils l'ont formée à toutes les activités clandestines imaginables pendant son séjour. Je la soupçonne - je ne peux pas le prouver mais j'en mettrais ma main au feu - d'avoir rencontré Fidel. Il aimait connaître ses principaux agents, les encourager, les féliciter, se délecter de leur succès à tous, lui compris, contre la CIA.

À son retour, Ana Montes a rédigé un rapport dans lequel elle ne se souciait même pas de cacher ses partis pris.

Tous les voyants auraient dû s'allumer et des crans de sécurité tomber quand ses chefs en prirent connaissance, car elle disait des choses insensées sur l'armée cubaine, insensées sauf de leur [les Cubains] point de vue.

Mais ces voyants s'allumèrent-ils ? Latell déclare n'avoir pas soupçonné une minute qu'elle espionnait. « Il y avait des officiers de la CIA du même rang que moi ou proche de celui-ci qui voyaient en elle la meilleure analyste des affaires cubaines », disait-il. Il essaya donc de chasser ses réticences. « Je ne lui ai jamais fait confiance, mais pour de mauvaises raisons, et c'est un de mes plus grands regrets. J'étais convaincu qu'elle se trompait du tout au tout sur Cuba. Ce qui était exact en somme. Parce qu'elle ne travaillait pas pour nous. Mais pour Fidel. Mais je n'ai jamais tiré les conclusions qui s'imposaient. »

Ni lui ni personne. Ana Montes avait un frère cadet nommé Tito, qui était un agent du FBI. Jamais Tito ne l'aurait soupçonnée. Elle avait aussi une sœur, également au FBI, qui joua un rôle déterminant en démasquant un réseau d'espions cubains à Miami. Elle non plus ne comprit pas. Le petit ami d'Ana Montes aussi travaillait pour le Pentagone. Sa spécialité ? Croyez-le ou non, l'espionnage cubain. Son boulot consistait à débusquer des espions *tels que sa blonde*. Lui non plus ne l'a pas davantage imaginée mener un double jeu.

Quand Ana Montes fut enfin arrêtée, son chef de section réunit ses collègues et leur annonça la nouvelle. Certains en pleurèrent d'incrédulité. La DIA mobilisa une équipe de psychologues pour leur donner des conseils en ligne. Son chef de service était effondré. Jamais ils ne l'auraient

soupçonnée. Dans son petit bureau, elle avait collé une citation du *Henry V* de Shakespeare sur la cloison, à hauteur des yeux - à la vue du monde entier :

The King hath note

of all they intend

By interceptions

Which they dream not of

[Le Roi est avisé de tout ce qu'ils trament,
par une interception dont ils se doutent bien peu.
(*Henry V*, acte II, scène 2)]

Ou, pour le dire plus simplement : la Reine de Cuba prend note de tout ce que les États-Unis comptent faire sans que son entourage la soupçonne.

L'ennui avec les espions n'est pas qu'*eux* sont d'une intelligence supérieure, mais que *nous*, nous avons un problème.

4.

Au cours de sa carrière de psychologue, Tim Levine a conduit des centaines de versions d'une même expérience simple. Il convie des étudiants à son laboratoire et les soumet à un jeu de questions-réponses. Par exemple, quel est le plus haut sommet d'Asie ? S'ils répondent correctement aux questions, ils remportent un prix en espèces.

Pour les aider, on leur attribue un partenaire. Quelqu'un qu'ils n'ont jamais rencontré avant - et qui, à leur insu, travaille pour Levine. Il y a une meneuse de jeu dans la salle, nommée Rachel. Au beau milieu du test, Rachel reçoit brusquement un appel. Elle se lève et part à un autre étage. Se déroule alors un scénario soigneusement élaboré. « Je ne

te connais pas, mais moi, je saurais quoi faire du prix. Je crois que les réponses sont là », dit le partenaire. Il montre une enveloppe placée bien en vue sur le bureau. « C'est à eux que revient la décision », explique Levine. Dans environ 30 % des cas, ils trichent. « Ensuite, continue Levine, nous les voyons dans un entretien et leur demandons : "Avez-vous triché ?" »

Dans le monde entier, d'innombrables chercheurs s'intéressent à la tromperie chez l'homme. Il existe plus de théories sur les raisons qui nous incitent à mentir que sur l'assassinat de Kennedy. Dans ce champ très encombré, Levine se détache du lot. Il a minutieusement construit une théorie unifiée de la tromperie*. Et cette théorie s'articule sur des observations de cette première étude en forme de quiz.

J'ai visionné les vidéos d'une bonne dizaine de ces entretiens d'après-test avec Levine dans son bureau de l'université d'Alabama, à Birmingham⁷. En voici un exemple typique, mettant en scène un jeune homme qui planait légèrement. Appelons-le Philip.

L'examineur : Avez-vous déjà joué à des jeux de questions-réponses, comme *Trivial Pursuit* ?

Philip : Pas souvent, mais je pense que oui...

L'examineur: Dans ce jeu précis, avez-vous trouvé les questions difficiles ?

Philip : Oui, quelques-unes. Je me demandais : « C'est quoi, cette affaire-là ? »

L'examineur : Si vous deviez les noter de 1 à 10, 1 pour facile et 10 pour difficile, où placeriez-vous le curseur ?

Philip : Je dirais huit.

L'examineur : Huit. Donc plutôt difficiles.

On dit ensuite à Philip que son partenaire et lui ont très bien réussi le test. L'examineur lui demande pourquoi.

Philip : Travail d'équipe.

L'examineur : D'équipe ?

Philip : Ouais.

L'examineur : Bien. À un moment, j'ai appelé Rachel, qui est sortie de la salle un court moment. Pendant son absence, avez-vous triché ?

Philip : Je crois. Enfin, non.

Philip a répondu en marmonnant légèrement. Puis il a détourné les yeux.

L'examineur : Me dites-vous la vérité ?

Philip : Oui.

L'examineur : Bien. Quand j'interrogerai votre partenaire et lui poserai la question, que va-t-elle répondre ?

À ce point de l'enregistrement, on note un silence inconfortable, comme si l'étudiant essayait de faire tenir son histoire. Commentaire de Levine, pince sans-rire : « Visiblement, il réfléchit très fort. »

Philip : Non.

L'examineur : Non ?

Philip : Ouais.

L'examineur : Parfait. Je vous libère.

Philip dit-il la vérité ? Levine a montré la vidéo à des centaines de personnes, et presque toutes ont conclu, correctement, que Philip avait triché. Comme le confirma sa « partenaire » à Levine, à la minute où Rachel a quitté la salle, Philip a fouillé l'enveloppe. Dans son questionnaire d'après-test, il a menti. Et cela sautait aux yeux. Commentaire de Levine : « Il manque de conviction. »

J'avais la même impression. De fait, quand on demande à Philip : « Avez-vous triché ? » et qu'il répond : « Je crois. Enfin, non. », je n'ai pas pu m'empêcher de m'écrier : « Il est archi nul ! » Philip regardait ailleurs. Il était nerveux.

Incapable de rester impassible. Quand l'examineur a enchaîné en demandant : « Me dites-vous la vérité ? », Philip a nettement marqué un temps, comme si la réflexion s'imposait.

On le déchiffrait sans peine. Mais plus on visionne de vidéos, plus l'affaire se complique. Ainsi, dans le cas d'un étudiant nommé Lucas. Beau garçon, s'exprimant avec aisance, sûr de lui.

L'examineur : Je dois vous poser une question. Quand Rachel a quitté la salle, avez-vous triché ?

Lucas : Non.

L'examineur : Non ? Vous me dites la vérité ?

Lucas : Oui, la vérité.

L'examineur : Quand j'interrogerai votre partenaire et lui poserai la même question, que répondra-t-elle à votre avis ?

Lucas : La même chose.

« Tout le monde le croit », me dit Levine. *Moi-même* je le croyais. Lucas mentait.

Nous avons passé la plus grande partie de la matinée à visionner ses vidéos. En fin de compte, j'étais prêt à abandonner. Incapable de me faire une idée de qui que ce soit.

Les recherches de Levine tentaient de résoudre l'une des plus grandes énigmes de la psychologie humaine : notre impuissance à détecter le mensonge. Nous pourrions nous croire compétents en la matière. En bonne logique, les êtres humains ont tout intérêt à savoir quand on les dupe. L'évolution, au fil de millions d'années, *devrait* avoir aidé les individus à repérer les indicateurs subtils de tromperie. Eh bien non.

Dans une version de son expérience, Levine divisait ses bandes enregistrées en deux catégories : 22 menteurs et 22

« diseurs de vérité ». En moyenne, les sujets à qui il montra les 44 vidéos en bloc identifiaient correctement les menteurs dans 56 % des cas. D'autres psychologues ont procédé à des versions similaires de la même expérience. Aboutissant tous à une moyenne de 54 %⁸. Les performances de tous sont lamentables : policiers, juges, thérapeutes – voire cadres de la CIA dirigeant de vastes réseaux d'espionnage à l'étranger. Je dis bien : *tous*. Comment l'expliquer* ?

La réponse de Tim Levine a un nom : la « théorie de la vérité par défaut » (*Truth-Default Theory* ou TDT)⁹.

Levine est parti d'une intuition qui lui vint d'une de ses doctorantes, Hee Sun Park. Il entamait tout juste sa recherche, aussi déconcerté que les autres chercheurs de sa discipline par notre incompetence généralisée dans un domaine où nous devrions, en principe, nous distinguer.

« Sa grande intuition [de Hee Sun Park], la première, était que la moyenne de 54 % de détection du mensonge englobait la vérité et le mensonge, disait Levine. On parvient à une interprétation très différente des résultats si on les ventile... Combien d'individus détectent la vérité, et combien détectent le mensonge. »

En d'autres termes : si je vous dis que le taux d'exactitude relatif aux vidéos de Levine tourne autour de 50 %, l'hypothèse qui vient naturellement à l'esprit est que vous procédez de manière aléatoire – que vous n'avez aucune idée de ce que vous faites. Mais l'observation de Hee Sun Park montrait que c'est faux : nous sommes bien *meilleurs* que le hasard pour identifier correctement les étudiants qui disent vrai. Mais nous sommes bien plus *mauvais* que le hasard pour identifier correctement les étudiants qui mentent. Nous visionnons ces nombreuses vidéos et nous devinons – « vrai, vrai, vrai » – signifiant par là que nous déchiffrons correctement la plus grande partie

des réponses vraies données à l'examineur, et incorrectement la plus grande partie des menteurs. Nous optons pour *la vérité par défaut*: nous partons du principe que les personnes à qui nous avons affaire sont honnêtes.

Levine dit de son expérience qu'elle est l'illustration presque parfaite de ce phénomène. Il invite les sujets à jouer à un quiz pour de l'argent. Brusquement, répondant à un appel, la personne qui mène le jeu quitte la salle. *Et elle laisse les réponses au test en évidence sur son bureau.* Logiquement, poursuit Levine, les sujets de l'expérience devraient tiquer. Ce sont des étudiants, ils ne sont pas idiots, ils se sont inscrits à une expérience en psychologie, on leur a attribué un « partenaire », qu'ils ne connaissent pas et qui les encourage à tricher. Vous croiriez qu'ils pourraient au moins se poser des questions. Pas du tout !

« Parfois, ils comprennent que l'absence inopinée du meneur de jeu est peut-être un piège, dit Levine. Mais presque jamais il ne leur vient à l'idée que leur partenaire est un imposteur... Ils pensent donc qu'il y a peut-être anguille sous roche. Qu'il s'agit d'un coup monté, car c'est bien une expérience, n'est-ce pas ? Mais la personne sympathique avec qui ils bavardent et discutent ? Vous plaisantez ! » Jamais ils ne s'interrogent sur sa présence.

Pour sortir du mode « la vérité par défaut », il faut ce que Levine appelle un « élément déclencheur », un déclic. Un déclic diffère d'un soupçon ou du premier affleurement d'un doute. Nous quittons le mode de la vérité par défaut seulement quand notre hypothèse de départ est définitivement annulée. En d'autres termes, nous ne nous comportons pas en scientifiques sensés, recueillant avec patience les éléments prouvant le caractère véridique ou mensonger d'une chose avant de parvenir à une conclusion : nous faisons l'inverse. Nous commençons par croire. Et nous arrêtons de croire seulement lorsque nos

doutes ou nos craintes atteignent un seuil où nous ne pouvons plus trouver d'explication convaincante.

Cette proposition ressemble au premier abord aux coupages de cheveux en quatre dont se délectent les spécialistes des sciences sociales. Pas du tout, c'est une réalité profonde qui explique de nombreux comportements par ailleurs incompréhensibles.

Prenez, par exemple, l'une des plus célèbres découvertes de la psychologie : l'expérience de Milgram évaluant le degré de soumission à l'autorité¹⁰. En 1961, Stanley Milgram recruta des volontaires à New Haven pour participer à ce qu'il présentait comme une expérience sur la mémoire. Chacun était accueilli par un homme jeune à l'abord sévère et imposant nommé John Williams, qui leur expliquait qu'ils allaient jouer le rôle du « professeur » dans l'expérience. Williams les présentait à un autre volontaire, un individu sympathique entre deux âges, M. Wallace. Celui-ci, leur disait-on, allait incarner l'« élève ». Il serait assis dans une pièce attenante, relié à un appareil compliqué capable d'émettre des décharges électriques allant jusqu'à 450 volts. (Si vous souhaitez connaître l'effet produit, 450 volts représentent le seuil au-delà duquel le choc électrique provoque des lésions tissulaires.)

Le volontaire-professeur recevait l'instruction de donner à l'élève une série de tâches de mémorisation et, en cas d'erreur, de le punir en lui administrant un choc électrique de plus en plus élevé, afin de tester les effets de la punition sur le processus d'apprentissage. À mesure que l'intensité des décharges augmentait, Wallace poussait des cris de douleur, finissant par marteler la cloison pour signaler sa détresse. Mais si les « professeurs » hésitaient, l'instructeur, figure d'autorité, les pressait de ne pas s'arrêter :

« Veuillez poursuivre. »

« L'expérience exige que vous poursuiviez. »

« Il est absolument essentiel que vous poursuiviez. »

« Vous n'avez pas le choix, vous devez continuer. »

Cette expérience doit son immense célébrité au fait que quasiment tous les volontaires obéissent. Soixante-quinze pour cent d'entre eux finirent par infliger la dose maximale au malheureux élève. Dans le contexte de l'après-Seconde Guerre mondiale – et des révélations sur les agissements des gardes allemands dans les camps de concentration nazis –, les découvertes de Milgram firent sensation.

Mais pour Levine, l'expérience livre un deuxième enseignement¹¹. Le volontaire se présente et fait la connaissance du jeune et imposant John Williams. Il s'agissait en réalité d'un professeur de biologie du lycée local, choisi, pour citer Milgram, en raison de son « côté sec et professionnel, le genre que vous verriez plus tard à la télévision dans le cadre du programme spatial ». Tout ce que dit Williams pendant l'expérience provenait d'un script écrit par Milgram lui-même.

Quant à « M. Wallace », il s'appelait en réalité Jim MacDonough. Il travaillait aux chemins de fer. Milgram l'avait sélectionné pour le rôle de victime parce qu'il était « doux et docile ». Ses cris de douleur étaient enregistrés et diffusés par haut-parleur. L'expérience tenait du théâtre *amateur*, ce dernier mot prenant ici toute son importance. Il ne s'agissait pas d'une production destinée à Broadway. M. Wallace, pour reprendre la description qu'en faisait Milgram, était un acteur nullissime. Et tous les éléments de l'expérience étaient, pour le moins, plus qu'improbables. La machine censée appliquer les décharges n'en produisait pas. Plusieurs participants ont vu le haut-parleur dans l'angle de la salle, ne comprenant pas pourquoi les cris de Wallace provenaient de cette source et non de la pièce dans

laquelle était sanglé l'élève. Et si l'expérience visait à mesurer l'apprentissage, pourquoi diable Williams restait-il vissé dans la salle avec l'enseignant au lieu de se trouver de l'autre côté de la porte avec l'élève ? Comment se douter qu'il s'intéressait en réalité à la personne qui infligeait la douleur et non à celle qui la subissait ? Comme dans toutes les supercheries, l'expérience de Milgram était des plus transparentes. Et exactement comme avec le test questions-réponses de Levine, les sujets la prirent pour argent comptant. Ils optèrent pour la vérité par défaut.

« J'ai épluché les notices nécrologiques du *New Haven Register* pendant au moins quinze jours après l'expérience pour voir si j'avais provoqué la mort de l'élève et si j'y avais contribué – intensément soulagé de ne pas y découvrir son nom », écrivait un des sujets à Milgram dans le questionnaire de suivi. Et un autre : « Croyez-moi, quand M. Wallace n'a pas réagi au voltage supérieur, j'ai vraiment cru que le bonhomme y était passé ! »

Mais vient le détail qui tue. Les sujets de Milgram n'étaient pas irrémédiablement crédules. Ils avaient des doutes ! Des tonnes de doutes ! Dans sa chronique passionnante des expériences sur la soumission à l'autorité, *Behind the Shock Machine*, Gina Perry interviewe un ouvrier à la retraite nommé Joe Dimow, l'un des premiers sujets de Milgram. « J'ai pensé : "C'est bizarre" », déclara Dimow à Gina Perry. Il acquit la conviction que Wallace simulait.

J'ai dit que je ne savais pas exactement ce qui se passait, mais que j'avais des doutes. J'ai pensé : « Si mes doutes sont fondés, alors [l'élève] est de mèche avec eux ; forcément. Et je n'administre aucune décharge en fait. Il se contente de brailler de temps à autre. »

Mais M. Wallace sortit alors de la pièce voisine à la fin de l'expérimentation et joua un brin de comédie. Il paraissait, se souvient Dimow, « hagard et bouleversé ». « Il tenait un mouchoir, se tamponnant la figure. Il s'est approché de moi, m'a tendu la main et il a dit : "Je veux vous remercier de vous être arrêté." En le voyant entrer, je me suis dit : "Bon sang, peut-être qu'au fond c'était vrai." » Dimow avait la quasi-certitude qu'on lui mentait. Mais il suffit à l'un des menteurs de simuler un peu plus longtemps - sembler être un peu sous le choc et s'éponger le front avec un mouchoir - pour que Dimow jette ses cartes.

Jetons un coup d'œil aux statistiques complètes de l'expérience de Milgram¹²:

<i>J'étais convaincu que l'élève recevait des chocs douloureux</i>	56,1 %
<i>J'avais des doutes, mais j'ai cru que l'élève recevait probablement les chocs</i>	24,0 %
<i>Je ne savais pas si l'élève recevait les chocs ou non</i>	6,1 %
<i>J'avais des doutes, mais j'ai pensé que l'élève ne recevait probablement pas les chocs</i>	11,4 %
<i>J'étais sûr que l'élève ne recevait pas de chocs</i>	2,4 %

Plus de 40 % des volontaires relevèrent un détail qui leur avait paru bizarre - qui indiquait que l'expérience n'était pas ce qu'elle prétendait être. Mais ces doutes n'avaient pas suffi à les sortir du mode de la vérité par défaut - n'avaient pas causé de déclic. C'est ce que démontre Levine. Vous croyez une personne non parce qu'elle ne vous inspire aucun doute. Croire ne signifie pas l'absence de doute. Vous croyez une personne parce qu'elle ne vous inspire *pas assez* de doutes.

Je reviendrai à la différence entre *quelques* doutes et *assez* de doutes dans la troisième partie de cette section, car je l'estime déterminante. Réfléchissez au nombre de fois où vous avez critiqué quelqu'un d'autre, a posteriori, pour ne pas avoir détecté un menteur. *Tu aurais dû le savoir. Il y avait toutes sortes de signaux d'alarme. Tu avais des doutes.* C'est un raisonnement défectueux, vous dirait Levine. La bonne question est : y avait-il assez de signaux d'alarme pour vous faire outrepasser le seuil de la crédulité ? Non ? Dans ce cas, en optant pour la vérité par défaut, vous vous êtes simplement montré humain.

5.

Ana Belen Montes avait grandi dans les beaux quartiers de Washington. Son père était psychiatre. Elle s'inscrivit à l'université de Virginie, puis décrocha une maîtrise en affaires étrangères à l'université John Hopkins. Elle soutenait ardemment le gouvernement sandiniste marxiste du Nicaragua, que le gouvernement américain s'employait alors à renverser, et son militantisme attira l'attention d'un recruteur du renseignement cubain. En 1985, elle se rendit en secret à La Havane. « Ses agents traitants, avec son aide involontaire, évaluèrent ses points vulnérables et exploitèrent ses besoins psychologiques, ses positions idéologiques et ses troubles de la personnalité pour la recruter et l'inciter à travailler durablement pour La Havane », concluait la CIA dans une analyse rétrospective de sa carrière. Ses nouveaux compatriotes l'encouragèrent à postuler à un emploi dans les services secrets américains. La même année, elle entra à la DIA - et brûla rapidement les étapes.

Le matin, elle gagnait tout droit son bureau, elle dînait sur un coin de table et ne fréquentait guère ses collègues. Elle vivait seule dans un trois et demi du quartier Cleveland

Park, à Washington. Elle ne s'était jamais mariée. Au cours de son enquête, Carmichael, directeur du contre-espionnage à la DIA, consigna tous les qualificatifs que les collaborateurs d'Ana Montes lui appliquèrent pour la décrire. La liste est impressionnante : *timide, silencieuse, solitaire, sans problème, indépendante, autonome, distante, intelligente, sérieuse, tournée vers son travail, concentrée, consciencieuse, vive d'esprit, rapide, manipulatrice, malveillante, insociable, ambitieuse, charmante, sûre d'elle, méthodique, pragmatique, assurée, réfléchie, calme, mature, ne se laissant jamais démonter, capable, compétente.*

Convoquée par Carmichael, Ana Montes crut à un contrôle de sécurité de routine. Tous les agents de renseignement sont régulièrement passés au crible pour la reconduction de leur habilitation de sécurité. Elle le prit mal.

« Dès qu'elle est entrée, elle a essayé de m'envoyer promener en me disant - et c'était exact - qu'elle venait d'être nommée chef de division par intérim, se souvenait Carmichael. Elle avait des tonnes de responsabilités, de réunions et d'obligations, et pas vraiment de temps à me consacrer. » Carmichael est un homme au visage joufflu et désarmant, doté de cheveux blonds et d'un ventre proéminent. Il ressemble, de son propre point de vue, au comédien et acteur aujourd'hui disparu Chris Farley. Elle avait sûrement cru pouvoir l'intimider. « J'ai fait ce qu'on fait en pareil cas », dit-il.

La première fois, on se contente d'en prendre acte. On dit : « Bien sûr, je comprends, d'ailleurs j'étais au courant, félicitations, génial, je sais que votre temps est limité. » Après quoi, on n'en tient plus compte, car s'il faut douze jours d'entretiens, ce sera douze jours. Pas question de lâcher. Mais ensuite elle a recommencé. En insistant. Je ne

m'étais même pas encore installé qu'elle m'a dit : « Sérieusement, je dois repartir à 2 h » ou quelque chose du genre « je suis débordée de travail ».

Et moi de me dire : *Hey, ça va faire, les excuses !* Je n'ai pas perdu mon calme, mais ma patience a lâché ! « Écoutez, Ana. J'ai des raisons de soupçonner que vous pourriez être impliquée dans une opération d'influence de contre-espionnage. Il faut que nous prenions le temps d'en parler. » Et vlan ! Droit entre les deux yeux !

À ce moment précis, et depuis son entrée dans les services, elle n'avait jamais cessé d'espionner pour Cuba. Elle avait rencontré au moins 300 fois ses agents traitants, leur livrant tant d'informations confidentielles qu'elle se place au nombre des espions les plus préjudiciables de l'histoire des États-Unis. Elle s'était rendue clandestinement à Cuba à plusieurs reprises. Après son arrestation, on découvrit que Fidel Castro lui avait officiellement attribué une médaille. Durant tout ce temps, il n'y avait pas eu ne serait-ce que l'ombre d'un soupçon. Et brusquement, alors que débutait ce qu'elle croyait être une vérification d'antécédents de routine, un clown aux airs de Chris Farley pointait sur elle un doigt accusateur. Elle ne bougea pas, en état de choc.

« Elle était là à me fixer, comme une biche éblouie par des phares, à attendre ce que j'allais dire. Juste attendre. »

En repensant à cette entrevue longtemps après, Carmichael comprit que c'était le premier indice à lui avoir échappé : la réaction d'Ana Montes ne s'expliquait pas.

Je n'ai pas relevé le fait qu'elle ne m'a jamais dit : « De quoi parlez-vous ? » Rien de ce genre. Elle n'a pas dit un traître mot. Elle est juste restée là sans bouger, à m'écouter. Si j'avais été plus attentif, je l'aurais remarqué. Pas de

dénégation, pas d'incompréhension, pas de colère. N'importe qui s'entendant soupçonner de meurtre ou autre... S'ils n'ont rien à se reprocher, ils vous lancent : « Que voulez-vous dire ? » Ils se rebellent : « Attendez ! Vous m'accusez de... J'exige de savoir ce que vous voulez dire ! » Finalement ils vous rentrent dedans. Au sens propre. Ana n'a strictement pas réagi, elle est juste restée vissée à son siège.

Carmichael éprouvait des doutes, et ce, d'entrée de jeu. Mais les doutes ne déclenchent l'incrédulité que lorsque l'on est incapable de leur trouver une explication. Et des explications, il en avait. Elle était « la Reine de Cuba », bon sang ! La Reine de Cuba, une espionne ? Aberrant. Il lui avait décoché cette phrase - « J'ai des raisons de soupçonner que vous pourriez être impliquée dans une opération d'influence de contre-espionnage » - seulement parce qu'il voulait qu'elle prenne l'entrevue au sérieux. « J'étais impatient d'entrer dans le vif du sujet et de passer au stade suivant. Comme je l'ai dit, je me suis félicité de ma tactique : "C'est bon, elle l'a fermée. Pas question de l'entendre se plaindre une fois de plus. Maintenant, on y va et on règle l'affaire." Et c'est pourquoi je n'ai rien vu. »

Ils discutèrent de l'exposé de l'amiral Carroll, et elle eut une réponse satisfaisante à propos des raisons pour lesquelles elle avait quitté brusquement le Pentagone ce jour-là. Là encore sa réponse tenait la route. Carmichael commença à se détendre. De nouveau il regarda ses jambes.

Ana s'est mise à faire un truc. Elle avait les jambes croisées et elle agitait l'orteil, comme ça. J'ignore si c'était conscient... mais je sais que ça vous accroche l'œil. Nous avons commencé à nous sentir plus à l'aise l'un avec l'autre et elle m'a fait du charme. Enfin, du charme, je ne sais pas

vraiment, mais un petit quelque chose dans certaines de ses réponses aux questions...

Ils ont parlé de l'appel téléphonique. Elle dit n'en avoir jamais reçu, en tout cas elle ne s'en souvenait pas. Ça aurait dû être un nouveau signal d'alarme : ceux qui se trouvaient avec elle dans la salle de crise ce fameux jour gardent le souvenir précis de cet appel. Mais, là encore, la journée avait été longue et éprouvante. Ils vivaient tous une crise internationale. Peut-être confondaient-ils avec quelqu'un d'autre.

Il y eut autre chose - un autre moment où Carmichael discerna quelque chose dans sa réaction qui l'amena à s'interroger.

Vers la fin de l'entretien, il lui posa une série de questions sur ce qui s'était passé après son départ du Pentagone ce jour-là. Il procédait à une vérification de routine. Il voulait simplement obtenir l'image la plus complète possible de ses allées et venues ce soir précis.

Il lui demanda ce qu'elle avait fait après le travail. Elle était rentrée chez elle en voiture. Où s'était-elle garée ? Dans le parking en face de chez elle. Avait-elle vu quelqu'un pendant qu'elle se garait ? Salué une connaissance ? Elle répondit que non.

Je lui ai dit : « Donc, que faites-vous ? Vous vous garez et vous traversez la rue » - et c'est alors que son attitude a changé. Rappelez-vous, je lui parlais depuis presque deux heures, et Ana et moi étions presque comme de vieux copains, pas si proches, mais tout se passait très bien. Elle plaisantait et lançait régulièrement des remarques amusantes sur différentes choses - disons que la conversation était détendue et chaleureuse.

Et puis, brusquement, Ana a changé du tout au tout. À vue d'œil. Une minute plus tôt, elle me draguait presque et prenait du bon temps... Et brusquement son comportement se modifie. Comme un enfant pris la main dans un pot de bonbons et qui la cache dans son dos, tandis que sa mère lui demande : « Qu'est-ce que tu as pris ? » Elle me regardait et niait, mais son regard disait : « Que savez-vous ? Comment êtes-vous au courant ? Allez-vous m'arrêter ? Je ne veux pas me faire prendre. »

Après son arrestation, les enquêteurs découvrirent ce qui s'était réellement passé ce fameux soir. Les Cubains avaient conçu un code. Si elle repérait un jour un de ses anciens agents traitants dans la rue, cela signifiait que ses maîtres espions devaient lui parler en personne et de toute urgence. Elle devait continuer à marcher comme si de rien n'était et les rencontrer le lendemain matin dans un lieu défini d'avance. Ce soir-là, en rentrant du Pentagone, elle avait aperçu un de ceux-ci près de son immeuble. De sorte que lorsque Carmichael lui demanda, de façon précise : « Qui avez-vous vu ? Avez-vous croisé quelqu'un en rentrant chez vous ? », elle crut sûrement qu'il connaissait le code – qu'il la traquait.

Elle paniquait à mort. Elle pensait que je savais, or je ne savais rien. J'étais à cent lieues de m'en douter, d'imaginer sur quoi j'avais mis le doigt ! Je savais que je tenais quelque chose, que ce n'était pas neutre. Plus tard, je me suis passé et repassé en tête le déroulement de l'entretien... et j'ai fait quoi ? La même chose que n'importe quel être humain... J'ai rationalisé et j'ai évacué le tout.

J'ai pensé : « Bof, peut-être qu'elle sortait avec un type marié... et qu'elle ne voulait pas me le dire. Ou alors elle est lesbienne ou je ne sais quoi et elle couche avec une fille et ne veut pas qu'on le sache et qu'elle s'inquiète. » J'ai

commencé à envisager ces possibilités et je m'en suis satisfait en quelque sorte, histoire de ne pas devenir fou. J'y ai cru.

Ana Montes n'était pas un maître espion. Elle n'avait pas besoin de l'être. Dans un monde où notre détecteur de mensonge est en position « arrêt », un espion aura toujours la tâche facile. Carmichael avait-il fait preuve de négligence ? Absolument pas. Il avait agi comme n'importe qui d'entre nous l'aurait fait conformément à la théorie de la vérité par défaut : il était parti du principe qu'Ana Montes disait la vérité, et – presque sans en avoir conscience – s'était appliqué à faire cadrer toutes ses réponses avec cette hypothèse. Il nous faut un élément déclencheur pour nous arracher à la vérité par défaut, mais le seuil de déclenchement est élevé. À aucun moment Carmichael ne s'en approcha.

La simple vérité, soutient Levine, est que la détection de mensonge ne fonctionne pas – ne *peut* pas fonctionner selon nos attentes. Au cinéma, le super inspecteur de police fait face à son sujet et, à l'occasion, le prend en flagrant délit de mensonge. Mais dans la vie réelle, accumuler assez de preuves pour surmonter nos doutes prend du temps. Vous demandez à votre mari s'il a une liaison, il répond non, vous le croyez. Vous estimez, par défaut, qu'il dit vrai. Et, quelles qu'elles soient, vous évacuez les minuscules contradictions que vous décelez dans ce qu'il vous raconte. Mais trois mois plus tard, vous remarquez par hasard un débit d'hôtel inhabituel dans son relevé de carte de crédit, et ce détail, s'ajoutant à des semaines d'absences inexplicables et d'appels téléphoniques mystérieux, vous fait passer à un nouveau niveau de compréhension. C'est ainsi que le mensonge apparaît au grand jour.

Là réside l'explication de la première énigme, la raison pour laquelle les Cubains ont été si longtemps capables de duper la CIA. Cet exemple ne met pas en cause la compétence de l'agence. Il exprime seulement une réalité : ses responsables sont - comme nous tous - des êtres humains, lestés comme tout le monde du même ensemble de biais cognitifs en matière de vérité.

Revenant à Reg Brown, Carmichael tenta de m'expliquer.

Je lui ai dit : « Reg, je comprends ta réaction, je comprends ton raisonnement, à savoir qu'il s'agissait d'une opération d'influence mûrement réfléchie. Ça en a tout l'air. Mais, malgré tout, je ne peux pas l'exploiter pour dire qu'elle [Ana Montes] était impliquée dans une telle opération. C'est simple, ça ne tient pas... Au bout du compte, j'ai été obligé de fermer le dossier. »

6.

Quatre ans après l'entretien de Carmichael avec Ana Montes, un de ses collègues à la DIA rencontra une analyste de la National Security Administration lors d'une réunion interagence. La NSA est la troisième branche du réseau américain du renseignement, avec la CIA et la DIA. C'est elle qui déchiffre les codes, et l'analyste lui confia que son agence avait remporté quelques succès avec ceux utilisés par les Cubains pour communiquer avec leurs agents.

Ces codes consistaient en de longues séries de chiffres, diffusées à intervalles réguliers sur ondes courtes, et la NSA avait réussi à en déchiffrer des fragments. Elle en avait remis la liste au FBI deux ans et demi plus tôt, qui n'avait pas réagi. Dépitée, l'analyste avait décidé de communiquer quelques détails à son homologue à la DIA. Les Cubains avaient un espion haut placé à Washington, qu'ils

appelaient « l'Agent S », précisa-t-elle. Ledit Agent S s'intéressait à un système dit « *safe* ». Et il s'était rendu, semblait-il, à la base américaine de Guantánamo durant la période du 4 au 18 juillet 1996.

L'homme de la DIA s'alarma. « SAFE* » était le nom de l'ordinateur interne de la DIA gérant l'archivage de sa messagerie. L'information indiquait avec un fort taux de probabilité que l'Agent S appartenait à la DIA ou lui était, au moins, étroitement rattaché. À son retour il en parla à ses supérieurs. Qui répercutèrent l'information sur Carmichael. Il vit rouge. Le FBI travaillait depuis deux ans et demi sur le dossier d'un espion qui était peut-être payé par la DIA et il ne l'en avait pas informé ? Lui, l'enquêteur du contre-espionnage à la DIA !

Il sut exactement quoi faire - une recherche dans le système informatique du Pentagone. Tout employé de la Défense allant à Guantánamo doit impérativement y être habilité. Il a deux courriels à envoyer, le premier requérant l'autorisation de se déplacer, le second celle de parler à la personne avec laquelle il souhaite s'entretenir à la base.

« Donc, deux messages », précisait Carmichael.

Quelqu'un désireux de se rendre à Guantánamo en juillet aurait donc signifié son intention au plus tôt en avril, calcula-t-il. Il disposait de ces paramètres de recherche : les demandes d'autorisation de déplacement et d'habilitation de sécurité relatives à Guantánamo émanant d'employés de la DIA pour la période comprise entre le 1^{er} avril et le 18 juillet 1996. Il dit à son collaborateur, « Gator » Johnson, de procéder simultanément à la même recherche. Deux têtes valent mieux qu'une.

À l'époque, [le système informatisé] créait un fichier de recherches. Il empilait électroniquement tous vos messages et vous disait : « Vous avez consulté X sites ». J'entends

encore Gator... Je l'entends pianoter, je savais qu'il n'avait pas encore terminé sa recherche, moi j'avais déjà mes résultats, du coup j'ai pensé, je jette un rapide coup d'œil, au cas où je verrais un nom connu, et là je suis tombé pile dessus, le 21^e ! Ana B. Montes ! La partie était finie, et en une fraction de seconde ! J'étais tétanisé - sous le choc et sans voix. À en tomber de mon siège. J'ai reculé, littéralement reculé - le siège était à roulettes - j'ai pris mes distances, au pied de la lettre, avec cette abomination... j'ai reculé jusqu'à cogner le mur du fond, et Gator qui est là à pianoter... *clic-clic-clic*...

« Oh, Seigneur », j'ai juste dit.

* Le département d'État avait informé Hermanos al Rescate par voie officielle qu'aucun plan de vol à destination de Cuba ne serait toléré. Mais il est clair que ces mises en garde restèrent lettre morte.

CNN: Amiral, le département d'État a bien signifié d'autres avertissements aux Frères à la rescousse à ce propos ?

Carroll : Peu efficaces... Ces derniers ont rempli de faux plans de vol puis ils sont allés à Cuba, ce qui explique pour une part la colère des Cubains, à savoir que le gouvernement n'appliquait pas ses propres règles.

* Ce qui était exact. Ana Montes surveillait de très près son alimentation, au point de ne manger « que des pommes de terre à l'eau sans assaisonnement ». D'après les conclusions ultérieures de psychologues conduits par la CIA, elle était à la limite des TOC. Elle prenait aussi des douches interminables en utilisant divers types de savons et mettait des gants pour conduire. Il n'est donc pas étonnant que son entourage ait écarté les soupçons.

- * Les théories de Levine sont exposées dans son livre *Duped : Truth-default Theory and the Social Science of Lying and Deception*, Tualosa, University of Alabama Press, 2019. C'est le meilleur point de départ pour la compréhension de la tromperie.
- * Dans *Blink : The Power of Thinking without Thinking*, je parle de Paul Ekman selon qui un petit nombre de personnes sont capables de désigner avec succès les menteurs. Pour une plus longue analyse du débat Ekman-Levine, voir le commentaire détaillé dans les notes.
- * SAFE pour *Security Analyst File Environment*. C'est toujours délectable de voir les gens procéder à rebours et partir de l'acronyme pour créer l'intitulé qu'il représente.

CHAPITRE IV

Le fou sacré

1.

En novembre 2003, Nat Simons, gestionnaire d'investissement pour le fonds spéculatif Renaissance Technologies ayant son siège à Long Island, adressa un courriel inquiet à plusieurs de ses collègues. En vertu d'un ensemble complexe de mécanismes financiers, Renaissance se trouvait détenir une part dans un fonds géré par un investisseur de New York nommé Bernard Madoff, lequel tracassait Simons.

Si vous travailliez dans le monde de la finance à New York dans les années 1990 et au début des années 2000, vous aviez forcément entendu parler de Bernard Madoff. Il exerçait ses activités dans un élégant gratte-ciel de l'Upper East Side, à Manhattan, appelé le Lipstick Building. Il offrait ses services aux conseils d'administration de plusieurs grandes instances sectorielles de la finance. Il évoluait entre les cercles fortunés des Hamptons et de Palm Beach. Il se distinguait par ses manières autoritaires et une chevelure blanche. Il vivait en reclus et se livrait peu. C'était cette discrétion qui chicotait Simons. Des rumeurs circulaient. Quelqu'un en qui il avait toute confiance, écrivait-il dans le courriel groupé, « nous a dit à titre confidentiel que Madoff aurait un sérieux problème avant moins d'un an ».

Simons poursuivait : « Ajoutez à ça que son beau-frère est son réviseur comptable et que son fils aussi est haut placé dans l'organigramme. Il faut donc compter avec le risque d'allégations malveillantes, le gel des comptes, etc. »

Le lendemain, Henry Laufer, l'un des cadres dirigeants de la société, lui répondit. Il abondait dans son sens. Renaissance, ajoutait-il, détenait « une preuve indépendante » que quelque chose n'était pas net chez Madoff. Le gestionnaire des risques de Renaissance à l'époque, Paul Broder - la personne chargée de vérifier la sécurité des placements du fonds -, intervint à son tour avec une analyse copieuse et circonstanciée de la stratégie dont se réclamait Madoff. « Rien ne semble concorder », concluait-il. Tous trois décidèrent alors de mener leur propre enquête en interne. Leurs soupçons s'accrurent. « J'en suis venu à la conclusion que nous ne comprenions pas ce qu'il faisait, dirait Broder par la suite. Nous n'avions aucune idée de comment il se faisait de l'argent. Nous ne trouvions aucun élément de preuve corroborant les chiffres, les volumes de capitaux qu'il disait rentrer. » Bref, Renaissance doutait.

Et le fonds finit par liquider sa position chez Madoff ? Pas tout à fait : il le coupa en deux, il se couvrit. Cinq ans plus tard, après le dévoilement de l'escroquerie de Madoff - maître d'œuvre du plus grand montage Ponzi de l'histoire -, des enquêteurs fédéraux rencontrèrent Nat Simons et cherchèrent à comprendre pourquoi. « Jamais, en qualité de gérant, je n'ai entretenu l'idée que c'était vraiment frauduleux », dit Simons. Il reconnaissait volontiers qu'il ne comprenait pas comment s'y prenait Madoff, et que ce dernier ne lui semblait pas très net. Mais il refusait de croire qu'il était un fieffé menteur. Simons éprouvait des doutes, mais pas assez. Il choisit la vérité par défaut.

Les courriels échangés entre Simons et Laufer furent découverts lors d'un audit de la Securities and Exchange Commission (SEC), l'organisme fédéral américain de réglementation et de contrôle des marchés financiers responsable de la surveillance des fonds spéculatifs. Ce n'était pas la première fois que la SEC relevait des réserves sur les opérations de Madoff. Celui-ci affirmait appliquer une stratégie d'investissement liée au marché financier, autrement dit, comme n'importe quelle autre stratégie fondée sur la Bourse, ses rendements étaient forcément soumis aux variations du marché. Or, les siens affichaient une stabilité imperturbable - au défi de toute logique. Un enquêteur de la SEC nommé Peter Lamore était allé voir un jour Madoff pour obtenir une explication. Madoff lui avait répondu que, pour l'essentiel, il savait anticiper ; il possédait une « intuition viscérale » du moment où sortir du marché juste avant qu'il soit à la baisse et y rentrer juste avant qu'il ne reparte à la hausse. « Je lui ai posé plusieurs fois la question », rappelait plus tard Lamore.

Son intuition viscérale me paraissait bizarre, suspecte. J'ai essayé de le pousser dans ses retranchements. Je pensais que ce n'était pas tout... Qu'il avait une connaissance de l'état du marché en général dont ne disposaient pas les autres intervenants. Disons que je lui ai mis de la pression. J'ai continué à questionner Bernie sans jamais le lâcher, jusqu'à ce que je ne voie vraiment plus quoi faire d'autre.

Lamore fit part de ses réserves à son patron, Robert Sollazzo, qui lui aussi éprouvait des doutes. Mais *pas assez* de doutes. Comme le concluait l'analyse rétrospective de l'affaire : « Sollazzo ne pensait pas que l'allégation de Maddoff, selon laquelle il négociait en fonction de son "intuition viscérale", était "forcément... ridicule." » Tous deux optèrent pour la vérité par défaut, et l'escroquerie

continua. À Wall Street, en réalité, d'innombrables opérateurs ayant eu affaire à Madoff estimaient que quelque chose ne tenait pas la route chez lui. Plusieurs banques d'investissement l'évitaient. Même le courtier en immobilier qui lui louait des locaux à usage de bureau ne le jugeait pas tout à fait net. Mais personne ne réagit ni ne conclut de façon hâtive qu'il était le plus grand escroc de l'histoire. Dans l'affaire Madoff, *tout le monde* choisit la vérité par défaut - c'est-à-dire tout le monde sauf une personne.

Au début 2009 - juste un mois après que Madoff s'était livré aux autorités -, un certain Harry Markopolos témoigna sous serment devant le Congrès lors d'une audition télévisée diffusée à l'échelle nationale. Il travaillait pour un obscur groupe financier basé à Boston. Vêtu d'un complet veston vert olive mal ajusté, il s'exprimait avec nervosité et hésitation, avec un accent du nord de l'État de New York. Personne n'avait jamais entendu parler de lui.

« Mon équipe et moi avons fait de notre mieux pour convaincre la SEC d'enquêter et de mettre un terme au système de Ponzi en lui adressant des mises en garde répétées et fiables à compter de mai 2000 », révéla-t-il à un auditoire captivé. Il expliqua que lui-même et quelques-uns de ses collègues avaient réuni des tableaux et des graphiques, créé des modèles informatiques et effectué des recherches discrètes en Europe, où Madoff levait l'essentiel de ses capitaux. « Nous savions à l'époque que nous avons fourni assez de signaux d'alarme et de preuves mathématiques à la SEC pour lui permettre de le stopper de façon claire et nette sous les sept milliards de dollars. »

La SEC n'ayant pas bougé, Markopolos revint à la charge en octobre 2001. Et de nouveau en 2005, 2007 et 2008. Chaque fois sans résultat. Lisant lentement ses notes, Markopolos décrivit des années de frustration.

Je leur ai apporté sur un plateau, dans un emballage cadeau, le plus grand montage Ponzi de l'histoire, mais, allez savoir pourquoi, ils ne se sont pas souciés de procéder à l'enquête en profondeur qui s'imposait parce qu'ils étaient trop absorbés par des affaires de plus haute priorité. Si un montage Ponzi de 50 milliards de dollars ne figure pas dans les priorités de la SEC, alors je veux savoir qui les définit¹.

Harry Markopolos, le seul à avoir eu des doutes sur Bernie Madoff, ne céda pas aux leurres de la vérité par défaut. Il jugea un inconnu à sa juste valeur. À mi-parcours de l'audition, un membre du Congrès lui demanda s'il accepterait de déménager à Washington pour diriger la SEC. Au lendemain de l'un des pires scandales financiers de tous les temps, le sentiment était que Harry Markopolos pouvait nous en apprendre à tous. Choisir la vérité par défaut est un problème : espions et escrocs ont toute liberté d'agir à leur guise.

Vraiment ? C'est ici que nous en venons à la deuxième composante décisive de la théorie de Tim Levine sur la tromperie et la vérité par défaut.

2.

Harry Markopolos est un homme maigre et nerveux, bourré d'énergie. Bien que d'un âge certain, il paraît beaucoup plus jeune. Il est d'un naturel agréable, attirant la sympathie, à la parole facile – quitte à couper parfois la parole pour faire un bon mot malavisé. Lui-même se qualifie d'obsessionnel, le genre à passer son clavier au désinfectant lorsqu'il ouvre son ordinateur. Il est ce qu'on appelle à Wall Street un « *quant* », abréviation d'analyste quantitatif. « Pour moi, les maths sont la vérité », dit-il. Lorsqu'il analyse une possibilité ou une société d'investissement, il préfère éviter de

rencontrer personnellement les principaux acteurs : il ne veut pas répéter l'erreur de Neville Chamberlain.

Je veux entendre et voir ce qu'ils disent de loin à travers leurs apparitions en public, leurs rapports financiers, et ensuite analyser cette information de façon mathématique en utilisant des techniques simples. Je veux découvrir la vérité. Je ne veux pas me faire une opinion favorable de quelqu'un qui me serre la main avec enthousiasme, parce que cela ne pourrait avoir qu'un effet négatif sur mon dossier.

Né de parents grecs immigrés, Markopolos a grandi à Érié, en Pennsylvanie. Sa famille gérait des points de vente Arthur Treacher's Fish and Chips, une chaîne de restauration rapide de fruits de mer. « Mes oncles pourchassaient les gens qui se poussaient sans payer. Ils fonçaient dehors, les rattrapaient, et les obligeaient à acquitter leur facture », se souvient-il.

J'ai vu mon père se battre avec des clients, leur courir après. J'en ai vu qui piquaient les ustensiles... Même pas de l'argenterie - des ustensiles ordinaires... Je me rappelle un gars, une armoire à glace, qui finissait les assiettes des clients qui étaient partis, et mon oncle lui disant : « Ça ne se fait pas. » Et l'autre qui lui répond : « Eh bien, je le fais, ils n'ont pas tout mangé. » Alors mon oncle passe de l'autre côté du comptoir, saisit le gars par la barbe et commence à le soulever, et continue... Et moi je pense : mon oncle est mort. L'autre faisait un bon six pieds. Mon oncle allait se faire tuer. Heureusement, d'autres clients du restaurant sont intervenus. Sinon je pense que mon oncle y serait resté.

L'anecdote classique de l'entrepreneur immigré illustre le pouvoir rédempteur du courage et de l'ingéniosité. Dans le

récit de Markopolos, ses premiers pas dans l'affaire familiale lui apprirent au contraire que le monde était sombre et dangereux :

J'ai vu beaucoup de vols à l'Arthur Treacher's. De sorte que j'ai pris conscience du phénomène assez jeune, à la fin de l'adolescence et au début de la vingtaine. Et j'ai vu ce dont les gens sont capables, car lorsque vous dirigez une entreprise, de 5 à 6 % de vos revenus sont appelés à disparaître comme ça. Ce sont les statistiques de l'Association of Certified Fraud Examiners (ACFE). J'ignorais tout des statistiques quand j'étais jeune. Cette instance n'existait pas. Mais j'ai vu. J'ai vu nos cuisses de poulet aux crevettes et germes de soja sortir régulièrement par la porte d'en arrière. Ils en mettaient des caisses dans leurs coffres de voiture. « Ils », je parle des *employés* !

Pendant ses études à l'école de commerce, un de ses professeurs lui donna un A. Mais Markopolos contre-vérifia la formule qu'appliquait le professeur pour son système de notation et constata qu'une erreur s'était produite. En réalité, il méritait un « A moins ». Il alla voir le professeur et protesta. Dans son premier emploi après son diplôme, il travailla pour une maison de courtage qui vendait des titres de gré à gré, et l'une des règles de ce marché boursier est que le courtier doit informer le régulateur de n'importe quelle transaction dans les quatre-vingt-dix secondes. Markopolos découvrit que son nouvel employeur dépassait ce délai. Il le lui signala. *Personne n'aime ceux qui dénoncent*, nous apprend-on très tôt, étant entendu que ce qui peut sembler honnête s'accompagne parfois d'un coût social inacceptable. Si on l'avait prévenu quand il était enfant, il n'avait manifestement pas écouté.

Markopolos entendit parler pour la première fois de Madoff à la fin des années 1990. Le fonds spéculatif pour

lequel il travaillait avait remarqué les rendements spectaculaires de ce dernier et on lui demanda d'imiter sa stratégie. Il essaya. Mais sans réussir à définir en quoi consistait la stratégie en question. Madoff affirmait faire de l'argent en négociant essentiellement les produits dérivés. On ne trouvait pourtant pas la moindre trace de Madoff sur ce marché.

« Comme je traitais tous les ans des quantités énormes de produits dérivés, j'étais en rapport avec les plus grosses banques d'investissement qui participent au marché de ces instruments financiers », se souvenait Markopolos.

J'ai donc appelé les gens que je connaissais aux tables de négociation : « Tu négocies en ce moment avec Madoff ? » Ils m'ont tous répondu non. Or, quand on négocie des dérivés, pour les montants qu'il mettait en jeu, on passe forcément par les cinq plus grosses banques. Si les cinq plus grosses banques ne connaissent pas vos opérations et ne voient pas vos transactions, c'est que vous montez, forcément, un Ponzi. L'évidence même. Ce n'était pas plus compliqué que ça. Honnêtement, il m'a suffi de décrocher le téléphone.

À ce moment précis, Markopolos en était arrivé au même stade que les gens de Renaissance, mais avec plusieurs années d'avance. Il avait fait le calcul, et il avait des doutes. L'entreprise de Madoff n'avait aucune logique.

La différence entre Markopolos et Renaissance, toutefois, est que Renaissance accordait sa confiance au système. Madoff faisait partie d'un des secteurs les plus fortement réglementés de tout le marché financier. S'il inventait vraiment, comment expliquer qu'un des nombreux organismes de contrôle du gouvernement ne l'ait pas déjà épinglé ? Comme Nat Simons, le dirigeant de Renaissance,

le déclara par la suite : « On parlait du principe que quelqu'un l'avait à l'œil. »

Il convient de souligner que Renaissance Technologies avait été créé dans les années 1980 par un groupe de mathématiciens et de spécialistes du chiffrage. Au cours de son histoire, ce fonds a probablement engrangé plus de capitaux que n'importe quel autre fonds spéculatif de tous les temps. Laufer, le cadre auprès de qui Simons avait pris conseil, possédait un doctorat de mathématiques de l'université de Princeton et était l'auteur de livres et articles intitulés, entre autres exemples, *Normal Two-Dimensional Singularities* et « On Minimally Elliptic Singularities ». Les collaborateurs du fonds étaient brillantissimes. Or, sur un point crucial, ils réagissaient exactement comme les étudiants de l'expérience de Levine qui voyaient le meneur de jeu quitter la salle et avisaient l'enveloppe des réponses ostensiblement en vue sur le bureau, sans vraiment parvenir à franchir le pas et croire que c'était un piège.

Mais pas Markopolos. Il disposait du même ensemble de faits, mais n'avait pas la même foi dans le système. Pour lui, la malhonnêteté et la stupidité sont omniprésentes. « Les gens croient trop aux grosses structures, disait-il. Ils font confiance aux cabinets d'experts-comptables, auxquels vous ne devriez jamais vous fier, car ce sont des incapables. Au mieux ils sont incompetents, au pis ils sont véreux et aident voire encouragent la fraude en regardant ailleurs. »

Et de poursuivre : « Je pense que le secteur de l'assurance est entièrement corrompu. Ils n'ont jamais été supervisés, et ils traitent des milliards de dollars en actifs et passifs. » D'après lui, de 20 à 25 % des sociétés anonymes faisant appel à l'épargne publique trichaient sur leurs rapports financiers. « Voulez-vous qu'on parle d'une autre arnaque ? » demanda-t-il à un moment, de but en blanc. Il venait de publier ses mémoires et avait pris l'habitude de

passer au crible ses relevés de droits d'auteur. « La quintessence de l'indéchiffrable », comme il les qualifiait. Les escrocs sur lesquels il enquêtait, disait-il, ont des rapports financiers « plus crédibles que ceux de mon éditeur ».

Il racontait que chaque fois qu'il allait chez le médecin, il gardait toujours présent à l'esprit que quarante cents de chaque dollar consacré aux soins de santé alimentent la fraude ou le gaspillage.

Quand j'ai affaire à des médecins, je veille toujours à leur dire que j'enquête sur la criminalité en col blanc et à les informer qu'il existe beaucoup de fraude dans le secteur médical. Je leur cite cette statistique. Afin de m'assurer qu'ils ne cherchent pas à nous avoir, ma famille et moi.

Markopolos ne place pas la barre très haut avant de laisser ses doutes se transformer en incrédulité. Son seuil de tolérance est inexistant.

3.

Dans le folklore russe, il existe un archétype appelé le *yourodivy*, le « fou sacré ». Le fou sacré est un inadapté social - extravagant, rébarbatif, parfois même insensé - qui a néanmoins accès à la vérité. Encore que « néanmoins » ne soit pas le bon terme. Le fou sacré est un diseur de vérité *parce qu'il* est un marginal. Les individus qui n'appartiennent pas aux hiérarchies sociales reconnues sont libres de proférer des vérités gênantes ou de mettre en question ce que le reste d'entre nous tient pour acquis. Dans une fable, un fou sacré voit une célèbre icône de la Vierge Marie et déclare solennellement qu'elle est l'œuvre du diable. C'est une affirmation insultante, hérétique. Mais

quelqu'un jette une pierre à l'image et la surface se craquèle, révélant le visage de Satan.

Toutes les cultures ont leur version du fou sacré. Dans le célèbre conte d'Andersen *Les habits neufs de l'empereur*, le souverain parade dans la rue revêtu de ce qu'on lui a dit être une tenue magique. Personne ne dit mot, sauf un petit garçon qui s'écrie : « Regardez l'empereur ! Il est nu ! » Le petit garçon est un fou sacré. Les tailleurs qui ont vendu à l'empereur ses habits lui ont affirmé qu'il serait invisible aux yeux des incapables, inaptes à leur fonction. Les adultes gardèrent le silence, craignant d'être taxés d'incompétence. L'enfant, lui, s'en moquait. La figure la plus proche que nous en ayons dans la vie moderne est le lanceur d'alerte. Il est prêt à sacrifier sa loyauté à l'entreprise - et, très souvent, le soutien de ses pairs - pour mettre au jour l'escroquerie et la duplicité.

Le fou sacré se distingue du lot parce qu'il a conscience de la possibilité d'une tromperie. Dans la vie réelle, Levine nous le rappelle, les mensonges sont rares. Et ceux qui nous sont rapportés le sont seulement par une poignée de personnes. C'est pourquoi notre incompétence à déceler le mensonge n'a qu'une importance limitée dans la vie réelle. En réalité, choisir la vérité par défaut est logique. Si la personne derrière le comptoir du café vous dit que votre facture, taxe comprise, est de 6,75 \$, vous pouvez vérifier le calcul par vous-même tout en téléphonant, et perdre trente secondes de votre temps. Ou bien partir du principe que le serveur vous dit la vérité parce que, tout bien pesé, c'est ce que font la plupart des gens.

Et c'est ce que fit Scott Carmichael. Deux options se présentaient à lui. Reg Brown disait que le comportement d'Ana Montes était suspect. Par ailleurs, Ana Montes apportait des réponses parfaitement justifiées à ses actes. D'un côté existait la possibilité rarissime qu'une des figures

les plus respectées à la DIA soit une espionne. De l'autre le scénario infiniment plus vraisemblable que Brown soit tout simplement paranoïaque. Carmichael tabla sur la probabilité : ce que nous faisons quand nous choisissons la vérité par défaut. Nat Simons fit de même. Madoff était *peut-être* la tête pensante de la plus gigantesque escroquerie de l'histoire, mais quelle était la probabilité qu'il le fût ?

Le fou sacré ne raisonne pas ainsi. D'après les statistiques, le menteur et l'escroc sont rares. Mais pour le fou sacré, ils sont omniprésents.

Il faut, de temps à autre, des fous sacrés. Ils jouent un rôle précieux. C'est pourquoi nous les idéalisons. Harry Markopolos fut le héros de la saga Madoff. Des films racontent l'histoire de ces lanceurs d'alerte. Mais la seconde partie de l'argumentation de Levine, décisive, est que nous ne pouvons pas être tous des fous sacrés. Ce serait une catastrophe.

Au cours de l'évolution, soutient Levine, les êtres humains n'ont jamais acquis la compétence élaborée et rigoureuse leur permettant de déceler la tromperie lorsqu'elle survient parce qu'on ne trouve aucun avantage à scruter en permanence les paroles et les comportements de ceux qui nous entourent. Pour les êtres humains, le bénéfice réside dans le fait de postuler que les inconnus disent la vérité.

Comme il le souligne, nous attachons une énorme importance au compromis entre la vérité par défaut et le risque d'être trompés.

Ce que nous obtenons en échange de notre vulnérabilité à un mensonge occasionnel est une communication efficace et la coordination sociale. Les bénéfices sont énormes, et les coûts insignifiants en comparaison. Certes, on nous

ment de temps à autre. C'est le prix à payer quand on fait des affaires².

Cela paraîtra cynique, car on voit sans peine les dégâts commis par les Ana Montes et les Bernie Madoff. Du fait de notre confiance implicite, les espions passent inaperçus, les criminels se promènent en toute liberté, et des vies sont gâchées. Mais renoncer à cette stratégie, pointe Levine, a un coût beaucoup plus élevé. Si tout le monde à Wall Street se comportait comme Harry Markopolos, il n'y aurait pas de fraude à la place boursière - mais l'air y serait si chargé de soupçons et de paranoïa qu'il n'y aurait pas *non plus* de Wall Street*³.

4.

À l'été 2002, Harry Markopolos se rendit en Europe accompagné d'un collègue. Tous deux créaient un nouveau fonds et recherchaient des investisseurs. Markopolos rencontra des gestionnaires d'actifs à Paris et à Genève, et dans tous les centres financiers de l'Europe de l'Ouest, et ce qu'il apprit le sidéra : tout le monde avait investi chez Madoff. Si vous séjourniez à New York et discutiez avec des gens dans Wall Street, vous en déduisiez que Madoff était un phénomène local, un des nombreux gestionnaires de portefeuille qui servent les intérêts des nantis de la Côte Est. Or, Madoff, constata Markopolos, avait une envergure internationale. La dimension de son empire frauduleux dépassait de loin, de très loin ce qu'il avait imaginé au départ.

C'est alors qu'il commença à penser que sa vie était en danger. D'innombrables acteurs riches et puissants de par le monde avaient tout intérêt à ce que Madoff garde la tête hors de l'eau. Était-ce pour cette raison que ses avertissements pressants aux contrôleurs n'aboutissaient à

rien ? Markopolos était un nom connu des hauts responsables à la SEC. Tant que le montage Ponzi ne serait pas révélé au public, rien ne garantissait sa sécurité.

En bonne logique, estima-t-il, il lui fallait passer à un stade supérieur et se rapprocher du procureur général de l'État de New York, Eliot Spitzer, un des rares élus à s'être montrés disposés à enquêter de plus près sur Wall Street. Mais la prudence s'imposait. Spitzer appartenait à une famille new-yorkaise fortunée. Et si lui aussi avait investi avec Madoff ? Markopolos apprit que Spitzer était attendu à Boston, où il devait s'exprimer à la Bibliothèque John F. Kennedy. Il imprima ses documents au propre, supprimant toutes les références à sa propre personne, et plaça le tout dans une simple enveloppe kraft 9 x 12. Puis, pour plus de sécurité, il glissa celle-ci dans une enveloppe tout aussi anonyme et de plus grand format. Il avait mis des gants afin de ne laisser aucune empreinte sur les documents. Il enfila des vêtements épais, puis le pardessus le plus volumineux qu'il possédait. Il ne voulait pas être reconnu. Il gagna la bibliothèque JFK et s'assit discrètement sur le côté. À la fin du discours, il se dirigea vers Spitzer pour lui remettre les documents en main propre. Ne pouvant l'approcher d'assez près, il les tendit à une employée qui semblait être l'assistante de l'attorney, en lui demandant de les transmettre à son patron.

« Je suis dans la salle, j'ai les documents avec moi », se souvient Markopolos.

Je veux les lui donner, mais, la réunion finie, je les confie à une femme en la chargeant de les transmettre à Eliot Spitzer car impossible de l'approcher : on se presse autour de lui. Puis il se dirige vers la porte du fond. Je me dis qu'il va aux toilettes et qu'un dîner est organisé, d'accord ? Moi, je ne suis pas invité. En fait, il s'éclipse et s'engouffre dans

une limousine à destination de l'aéroport pour attraper le dernier vol de la soirée pour New York... Eliot n'a jamais eu mon enveloppe.

Il faut dire qu'à l'époque Markopolos était président de Boston Security Analysts Society, un groupe spécialisé de 4000 experts. Rien ne l'obligeait à assister incognito au discours de Spitzer, en gros pardessus et agrippant une liasse de documents protégés par deux enveloppes kraft. Il pouvait tout simplement appeler le bureau de Spitzer et demander un rendez-vous.

Je l'ai interrogé à ce sujet :

Markopolos : C'est un autre de mes regrets. Je m'en veux. Spitzer était le bon interlocuteur. J'aurais dû lui téléphoner. Rien ne dit qu'il aurait accepté mon appel, mais je pense que oui.

Malcolm Gladwell : Vous n'étiez pas le premier venu, mais le...

Markopolos :... président de Security Analysts... Si le président précédent, ou l'actuel... appelait le patron pour lui dire : « J'ai l'escroquerie du siècle. Et elle est chez vous », je pense qu'il décrocherait.

MG : Pourquoi ne pas l'avoir fait, selon vous ?

Markopolos : Je pouvais, j'aurais pu, j'aurais dû. Les regrets après-coup, vous connaissez. L'enquête parfaite n'existe pas, et je commets mon lot d'erreurs moi aussi. J'aurais dû.

Son erreur, Markopolos la voit aujourd'hui avec l'avantage que lui donnent plus de dix ans de recul. Mais au cœur de l'affaire, l'esprit brillant capable de démêler les duperies de Madoff se montrait incapable d'amener les personnes aux postes de responsabilité à le prendre au sérieux. C'est la conséquence du choix de la vérité par

défaut. Si vous ne commencez pas en étant en confiance, vous ne pourrez pas avoir d'échanges sociaux significatifs.

Comme l'écrit Levine :

Être trompés de temps à autre ne va pas nous empêcher de transmettre nos gènes ou constituer une menace sérieuse pour la survie de l'espèce. En revanche, une communication efficace s'accompagne d'immenses conséquences pour notre survie. Il ne s'agit pas d'un prêt pour un rendu⁴.

La communication de Markopolos à la bibliothèque manquait d'efficacité, c'est le moins qu'on puisse dire. L'employée à qui il remit son enveloppe ? Elle n'était pas une assistante de Spitzer. Elle travaillait à la bibliothèque. Elle n'avait pas plus accès que lui à Spitzer. Et quand bien même, elle aurait certainement jugé qu'il lui incombait de protéger un personnage public comme Spitzer d'individus bizarres en pardessus trop grand serrant dans leurs mains des enveloppes de papier brun.

5.

Après ses déboires auprès de la SEC, Markopolos prit bientôt l'habitude de se munir d'un Smith & Wesson. Il s'en fut voir le chef de la police de la petite ville du Massachusetts où il vivait. Il lui parla de son enquête sur Madoff. Sa vie était en danger, lui dit-il, en le suppliant toutefois de ne pas consigner sa déclaration dans les registres du commissariat. Souhaitait-il un gilet pare-balles, lui demanda ce dernier. Markopolos déclina la proposition. Il avait passé dix-sept ans dans l'armée de réserve et connaissait une chose ou deux en matière de techniques létales. Ses assassins seraient des professionnels. Ils lui expédieraient deux balles dans le crâne, de dos. Gilet pare-balles ou non. Markopolos installa chez lui un système d'alarme high-tech. Changea les

serrures. Veilla à rentrer chaque soir chez lui par un itinéraire différent. Gardait l'œil dans son rétroviseur.

Quand Madoff se livra à la police, Markopolos crut - un moment - se sentir peut-être enfin en sécurité. Mais il comprit que la menace avait seulement changé. Et s'il avait la SEC aux trousses ? Après tout, il détenait la preuve soigneusement documentée d'années au moins d'incompétence, au pis de complicité criminelle de la commission. Si ses sbires s'en prenaient à lui, conclut-il, son seul espoir consisterait à les neutraliser le temps d'obtenir de l'aide. Il chargea une carabine de calibre 12 mm et ajouta six cartouches. Il accrocha une cartouchière de 20 cartouches supplémentaires dans son armoire à fusils. Puis il récupéra son masque à gaz datant de l'armée. Et s'ils faisaient irruption chez lui avec des gaz lacrymogènes ? Il se terra à son domicile, terrifié - tandis que nous autres vaquions à nos affaires.

* Une minute. N'attendons-nous pas des cadres du contre-espionnage qu'ils soient des fous sacrés ? N'est-ce pas une profession où il est logique de suspecter tout un chacun ? Pas du tout. Un des prédécesseurs de Scott Carmichael de triste mémoire fut James Angleton, qui dirigea les opérations du contre-espionnage de la CIA durant les dernières décennies de la guerre froide. Angleton acquit la conviction que l'agence hébergeait une taupe soviétique dans sa haute hiérarchie. Il enquêta sur un total de 120 principaux responsables de la CIA. Sans parvenir à débusquer l'espion. Dans sa frustration, Angleton ordonna à de nombreux cadres de la section pour l'Union soviétique de plier bagage. Des centaines d'employés - des spécialistes russes possédant une immense connaissance et expérience du principal adversaire des États-Unis - s'en furent poser leur sac

ailleurs. Le moral chuta. Les officiers traitants cessèrent de recruter de nouveaux agents. Finalement, un collaborateur de haut niveau d'Angleton se pencha sur les coûts rédhibitoires de plus d'une décennie de paranoïa et aboutit à une conclusion tout aussi paranoïaque et définitive : si vous étiez l'Union soviétique et que vous vouliez paralyser la CIA, vous ne sauriez mieux vous y prendre qu'en enjoignant à votre taupe de procéder à une chasse à la taupe minutieuse, destructrice et interminable. *En clair : la taupe était forcément Angleton.* La victime ultime de la chasse aux sorcières de James Angleton ? Lui-même. Il fut évincé de la CIA en 1974, après 31 ans de service. Si Scott Carmichael s'était comporté comme lui et avait vu des espions partout, la DIA se serait désagrégée dans un nuage de paranoïa et de méfiance comme ce fut le cas de la division soviétique de la CIA.

CHAPITRE V

Étude de cas : Le garçon dans les douches

1.

Accusation : Quand vous étiez assistant diplômé en 2001, s'est-il produit un fait inhabituel ?

McQueary : Oui.

A : Pourriez-vous en faire part au jury ?

21 mars 2017. Tribunal du comté de Dauphin à Harrisburg, Pennsylvanie. Le témoin est Michael McQueary, ancien quart arrière devenu entraîneur-assistant de l'équipe de football de l'université d'État de Pennsylvanie : bâti, sûr de lui, cheveux ras couleur paprika. Il répond aux questions de la procureure adjointe de l'État, Laura Ditka.

McQueary : Je suis allé un soir au pavillon de football - le Lasch Football Building - et je me suis dirigé vers l'un des vestiaires... J'ai ouvert la porte. J'ai entendu une douche qui coulait, des bruits de claques, et je me suis dirigé vers une autre entrée qui était déjà ouverte. Mon casier était tout de suite à droite, dans une rangée de casiers. Je suis allé dans cette direction, et je savais forcément qu'il y avait quelqu'un au vestiaire qui prenait une douche. Et les bruits m'ont indiqué qu'il ne s'agissait pas juste d'une douche.

À ce point du récit, Laura Ditka l'arrête. Quelle heure était-il ? 20 h 30, un vendredi. Ce secteur du campus est silencieux. Le Lasch Building est quasiment désert. Les portes sont verrouillées.

A: Bien. Je vous ai interrompu. Je voulais vous poser une autre question. Vous avez mentionné des bruits de claques. Vous ne parlez pas de claquements de main, comme des applaudissements ?

McQueary : Non, pas du tout.

A : Vous parliez d'un autre genre de bruit ?

McQueary : Oui.

McQueary déclara avoir jeté un coup d'œil derrière son épaule droite vers un miroir fixé au mur, qui réfléchissait en oblique l'intérieur des douches. Il avait vu un homme, nu, debout derrière ce qu'il appelait un « mineur ».

A : Étiez-vous en mesure de reconnaître – un mineur, avez-vous dit. Parlons-nous d'un jeune de seize, dix-sept ans, ou de quelqu'un qui paraissait plus jeune ?

McQueary : Oh ! plus jeune.

A : Bien. Quel âge le garçon que vous avez vu avait-il d'après vous ?

McQueary : Entre dix et douze ans.

A : Bien. Tous deux étaient-ils vêtus ou dévêtus ?

McQueary : Dévêtus, nus.

A : Avez-vous distingué un mouvement ?

McQueary : Oui. Très lent, très léger, à peine visible.

A : Bien. Mais ce mouvement très lent, très léger que vous avez vu, à quoi ressemblait-il ? Qu'est-ce qui bougeait ?

McQueary : C'était Jerry derrière le garçon, debout contre lui.

A : Peau contre peau ?

McQueary : Oui, absolument.

A : Ventre contre dos ?

McQueary : Oui.

Le « Jerry » dont parlait McQueary était Jerry Sandusky, l'entraîneur de la ligne de défense de Penn State, qui venait de prendre sa retraite. Dans cette université obsédée de football, c'était une véritable icône. McQueary le connaissait depuis des années.

McQueary remonta l'escalier quatre à quatre et téléphona chez lui. « Il est grand et plutôt bâti, et pas du genre peureux. Mais il était secoué, déclara le père à la cour après que son fils eut achevé son témoignage. Nettement secoué. On l'entendait à sa voix. Au point que sa mère s'en est rendu compte à l'appareil sans même le voir. Elle m'a dit : "John, il y a un problème." »

Après avoir surpris Sandusky dans la douche en février 2001, McQueary alla voir son patron, Joe Paterno, l'entraîneur-chef légendaire de l'équipe de football de Penn State.

A : Lui avez-vous expliqué que Jerry Sandusky était nu dans la douche ?

McQueary : Oui, absolument.

A : Lui avez-vous expliqué qu'il s'agissait d'un contact peau contre peau avec le garçon ?

McQueary : Je crois, Madame. Oui.

A : Et lui avez-vous expliqué que vous aviez entendu des bruits de claques ?

McQueary : Oui.

A : Bien. Quelle a été - je ne vous demande pas ce qu'il a dit - quelle a été sa réaction ? Son comportement ?

McQueary : Du chagrin. Il s'est pour ainsi dire affaissé dans son fauteuil et a porté la main à sa figure, et ses yeux étaient pleins de chagrin.

Paterno en parla à son supérieur, le directeur sportif de Penn State, Tim Curley. Lequel en parla à un autre

administrateur important de l'université, Gary Schultz. Schultz et Curley en parlèrent alors au président de l'université, Graham Spanier. Une enquête s'ensuivit. Sandusky fut arrêté « en temps utile » par la suite et un scénario peu ordinaire émergea durant son procès. Dix jeunes hommes témoignèrent que Sandusky avait abusé d'eux des centaines de fois au fil des ans, dans des chambres d'hôtel et dans des douches de vestiaires, voire dans le sous-sol de sa résidence pendant que sa femme se trouvait à l'étage. Il fut reconnu coupable de 45 chefs d'accusation pour violences sexuelles sur des mineurs. Penn State versa 100 millions de dollars de dommages et intérêts aux victimes*. Il devint - pour reprendre le titre d'un livre sur l'affaire - « l'homme le plus détesté d'Amérique ».

L'élément le plus ahurissant de l'affaire Sandusky, cependant, fut la formulation « en temps utile ». McQueary surprit Sandusky dans les douches en 2001. L'enquête sur le comportement de l'entraîneur-assistant ne débuta que presque dix ans plus tard, et Sandusky ne fut arrêté qu'en novembre 2011. Pourquoi fallut-il tout ce temps ? Une fois Sandusky derrière les barreaux, les feux de l'actualité se fixèrent sur la haute hiérarchie de l'université. JGøering Paterno, l'entraîneur en chef de Penn State, démissionna à la suite du scandale et mourut peu de temps après. Sa statue érigée quelques années plus tôt fut retirée. Tim Curley et Gary Schultz, les deux principaux administrateurs de l'université que McQueary avait rencontrés, se virent accusés d'entente délictueuse, d'obstruction à la justice et de non-déclaration d'abus sexuels sur enfant**. Tous deux furent condamnés à des peines d'emprisonnement. Et, dans la conclusion ultime et dévastatrice du scandale, l'accusation s'intéressa au président de l'université, Graham Spanier. À la tête de l'institution depuis seize ans, il en avait fait un établissement d'excellence. On l'adorait. En

novembre 2011, il fut révoqué. Et six ans plus tard, reconnu coupable de mise en danger d'enfant***.

Au plus fort de la polémique, Sandusky accorda une interview à Bob Costas, le présentateur sportif de NBC¹.

Costas : Vous dites que vous n'êtes pas pédophile.

Sandusky : Exact.

Costas : Mais vous êtes un homme qui, de son propre aveu, s'est douché avec de jeunes garçons. Une conduite extrêmement déplacée... De nombreux témoignages rapportent que vous couchiez avec de jeunes garçons qui séjournèrent chez vous dans une pièce au sous-sol. Comment expliquez-vous ce comportement ? Et si vous n'êtes pas pédophile, qu'êtes-vous alors ?

Sandusky : Disons que je suis quelqu'un qui s'est vivement intéressé à... Je suis quelqu'un de passionné en ce sens que j'essaie de changer la vie de certains jeunes. Je me suis donné énormément de mal pour communiquer avec eux...

Costas : Mais ne décrivez-vous pas ici la manière d'opérer caractéristique de nombreux pédophiles ?

Sandusky : Eh bien - je vous laisse libre de vos opinions. Je ne sais pas.

Rire nerveux de Sandusky, qui se lance ensuite dans une longue explication pour se justifier. Puis :

Costas : Éprouvez-vous une attirance sexuelle pour les jeunes garçons - pour des mineurs ?

Sandusky : Si j'éprouve une attirance sexuelle pour des mineurs ?

Blanc.

Costas : Oui.

Nouveau blanc.

Sandusky : Une attirance sexuelle ? Disons... j'aime les jeunes. Je... j'adore les côtoyer. Je... je... non, je n'éprouve pas d'attirance sexuelle pour les jeunes garçons.

C'est *cet homme-là* que Graham Spanier laissait rôder sur le campus de Penn State.

Mais j'ai une question - à la lumière d'Ana Montes, de Bernie Madoff, de Harry Markopolos et du moindre fragment de preuve réuni par Tim Levine sur notre difficulté à surmonter notre tendance à opter pour la vérité par défaut. Croyez-vous que, si vous étiez président de Penn State, confronté au même ensemble de faits et d'interrogations, vous auriez eu un autre comportement ?

2.

Jerry Sandusky a grandi à Washington. Son père dirigeait le centre de loisirs local, où il organisait des activités sportives pour les jeunes. La famille habitait à l'étage. Leur maison était remplie de bâtons de baseball et de ballons de basketball et de football. Il y avait des enfants partout. Adulte, Sandusky recréait le monde de son enfance. Le fils de Sandusky, E. J., déclara un jour que son père était « un directeur de terrain de jeux frustré ». Sandusky organisait des jeux de kickball dans la cour et, toujours selon E. J., « papa voulait que tout le monde participe. Nous organisions les plus grands matchs de kickball aux États-Unis - avec 40 enfants ». Sandusky et sa femme, Dottie, avaient adopté six enfants et tenaient le rôle de parents d'adoption pour d'innombrables autres enfants livrés à eux-mêmes. « Ils prenaient tant d'enfants sous leur aile que même leurs amis les plus proches en oubliaient le décompte², écrit Joe Posnanski dans une biographie du patron de Sandusky, Joe Paterno. Sandusky était entouré

d'enfants en permanence, au point d'en faire une partie intégrante de sa personnalité³. »

Sandusky était espiègle et farceur. Une grande part de son autobiographie - intitulée, si incroyable que cela paraisse, *Touched* - est consacrée au récit de ses facéties : le jour où il a enduit de charbon le récepteur du téléphone de son professeur de chimie, le jour où il s'est attiré les foudres d'un maître-nageur parce qu'il semait la pagaille dans une piscine publique avec sa progéniture. Quatre pages et demie racontent en détail des batailles de ballons d'eau qu'il orchestrait dans ses premières années de fac. « Partout où j'allais, c'était à croire que j'attirais les ennuis », écrivait Sandusky. Il poursuit : « Je vis une grande partie de ma vie dans un monde imaginaire. J'aimais faire semblant d'être un enfant, et j'adore continuer à le faire en tant qu'adulte avec les jeunes. Faire semblant a toujours été indissociable de ma nature⁴. »

En 1977, Sandusky fonda une association caritative appelée The Second Mile. Il s'agissait d'un projet d'activités de loisirs pour des garçons perturbés. Au fil des ans, des milliers d'enfants issus de foyers défavorisés et instables en bénéficièrent. Sandusky emmenait ses recrues du Second Mile à des matchs de football. Il s'exerçait à la lutte avec eux. Il leur offrait des cadeaux, leur écrivait des lettres, les emmenait en voyage et les invitait chez lui. Beaucoup de ces garçons étaient élevés par des mères célibataires. Il s'efforçait d'être le père qui leur manquait.

« Si Sandusky n'avait pas un côté si humain, on serait tenté dans le coin [à Penn State] de le canoniser⁵ », déclara un collaborateur de *Sports Illustrated* lorsque Sandusky démissionna de l'équipe d'entraîneurs de Penn State. Voici, datant de la même époque, l'extrait d'un article du *Philadelphia Inquirer*:

Dans plus d'un couloir de motel, chaque fois que vous le croisiez en lui adressant ne fût-ce que l'ombre d'un compliment, il rougissait et un sourire engageant teinté de modestie se dessinait sur son visage. Il ne recherche pas la considération. Sa ligne de défense évolue devant des millions de spectateurs. Mais quand il ouvre sa porte pour accueillir un nouvel enfant à la rue, personne n'est là pour le voir. La noblesse de cet homme est d'avoir choisi une tâche qui s'accomplit loin de l'attention du public⁶.

Les premiers doutes sur la conduite de Sandusky surgirent en 1998. Un garçon du Second Mile rentra chez lui après une journée passée avec Sandusky, et sa mère vit qu'il avait les cheveux mouillés. Il lui dit qu'il s'était entraîné à l'extérieur avec Sandusky et qu'ils avaient pris ensuite une douche dans les vestiaires. D'après le garçon, Sandusky l'avait coincé solidement dans ses bras en lui lançant : « Attends voir que je t'étripe ! » Puis il l'avait soulevé « pour lui ôter le savon des cheveux », les pieds du garçon prenant appui sur sa cuisse⁷.

La mère parla de l'incident à la psychologue de son fils, Alycia Chambers. Elle ne savait pas trop quoi penser. « Est-ce que je dramatise ? » lui demanda-t-elle. Son fils, quant à lui, n'y voyait rien d'inconvenant. Il se disait « le garçon le plus chanceux au monde⁸ », car lorsqu'il se trouvait avec Sandusky, il avait le droit de s'asseoir au bord du terrain durant les matchs de football à Penn State.

L'affaire fut classée.

Le deuxième incident à être signalé survint dix ans plus tard, concernant cette fois un garçon nommé Aaron Fisher⁹. Fisher suivait le projet Second Mile depuis la dernière année de primaire. Il venait d'une famille à problèmes. Il avait fini par bien connaître Sandusky et restait souvent dormir chez lui. Pour sa mère, Sandusky était « comme qui dirait un

ange ». Mais en novembre 2008, âgé de quinze ans, Fisher confia à sa mère qu'il se sentait parfois gêné par le comportement de Sandusky. L'entraîneur le serrait étroitement dans ses bras et le forçait à se plier en deux. Sa technique de lutte aussi lui paraissait bizarre.

Fisher fut orienté vers un pédopsychologue, Mike Gillum, tenant de la théorie selon laquelle les victimes d'abus sexuels enfouissent parfois si profondément leurs souvenirs traumatiques qu'ils ne peuvent refaire surface qu'après beaucoup d'attention et de patience. Il était convaincu que Sandusky avait agressé sexuellement Fisher, mais que l'adolescent était incapable de se le remémorer. Tous deux se virent régulièrement durant des mois¹⁰, parfois tous les jours, Gillum amadouant et encourageant Fisher. Comme devait le déclarer par la suite un des enquêteurs de police intervenant dans le dossier : « Il a fallu des mois pour [faire parler] le premier garçon après qu'on nous a eu signalé son cas. En l'occurrence "Oui, il me massait les épaules", ensuite nous avons insisté le temps qu'il a fallu, et il a fini par nous dire ce qui s'était passé. » En mars 2009, Fisher hocha la tête affirmativement lorsqu'on lui demanda s'il avait eu des rapports sexuels oraux avec Sandusky. En juin, il répondit enfin : « Oui. »

Nous avons donc deux plaintes déposées contre Sandusky en l'espace de dix ans. Pour autant, aucune des deux n'aboutit à son interpellation. Pourquoi ? Parce que, de nouveau, la vérité par défaut prévalut.

Le doute et les soupçons atteignirent-ils alors un seuil annulant toute explication convaincante à l'affaire des douches de 1998 ? Pas du tout. La psychiatre du garçon, Alycia Chambers, rédigea un rapport qu'elle remit à la police. D'après elle, le comportement de Sandusky correspondait à la définition d'un « possible comportement pédophile visant à instaurer la confiance et à mettre

progressivement en place un contact physique, dans le contexte d'une relation "spéciale" et "aimante" ». Le terme *possible* est à noter. Puis un éducateur spécialisé chargé du dossier par le département de l'assistance publique de Pennsylvanie à Harrisburg procéda à une enquête et se montra encore plus sceptique. Il estima que l'incident appartenait à la « zone grise » à la limite de l'interdit. Un psychologue, John Seasock, soumit alors le garçon à une deuxième évaluation et conclut : « Il ne semble pas y avoir eu d'incident pouvant être qualifié d'abus sexuel, et on ne relève aucun enchaînement logique et comportemental habituellement observé chez des adultes ayant des problèmes d'abus sexuel d'enfants. » Seasock ne détectait strictement rien de répréhensible. Il recommandait que quelqu'un explique à Sandusky comment « éviter ce genre de situations ambiguës à l'avenir ».

L'éducateur spécialisé et un inspecteur de la police locale rencontrèrent Sandusky. Celui-ci leur dit qu'il avait serré le garçon dans ses bras mais qu'il n'y avait « rien de sexuel » dans ce contact. Il reconnut s'être douché en d'autres temps avec d'autres garçons. Il déclara : « Je jure devant Dieu qu'il ne s'est rien passé. » Et, rappelez-vous, le garçon aussi l'avait affirmé. Que faites-vous alors ? Vous optez pour la vérité par défaut.

On relevait la même ambiguïté dans le témoignage d'Aaron Fisher*. Ce dont il se souvenait, durant ses nombreux entretiens avec son thérapeute et les auditions devant le grand jury, changeait sans cesse. Une fois, il dit que les abus avaient pris fin en novembre 2007 ; une autre, qu'ils avaient commencé à l'été 2007 et continué jusqu'en septembre 2008 ; une autre encore, qu'ils avaient débuté en 2008 et s'étaient poursuivis en 2009. Il déclara avoir fait des fellations à Sandusky à de nombreuses reprises. Une semaine après, que ce n'était arrivé qu'une fois ; puis, cinq mois plus tard, il nia tout acte de cette nature. Aaron Fisher

témoigna deux fois en 2009 devant un grand jury, mais apparemment sans le convaincre de sa crédibilité : il refusa d'incriminer Sandusky.

La police entreprit alors d'interroger systématiquement d'autres garçons qui étaient passés par The Second Mile, cherchant des victimes. Sans résultat. Ceci durant *deux ans*. Le procureur qui instruisait l'affaire était prêt à jeter l'éponge. Vous avez un adulte qui aime chahuter avec de jeunes garçons. Certaines personnes exprimaient des doutes sur sa personne. Mais, rappelez-vous, le doute n'est pas l'ennemi de la foi ; ils vont de pair.

Puis, sans qu'on s'y attende, en novembre 2010, le bureau du procureur reçut un courriel anonyme : « Je vous contacte au sujet de l'enquête sur Jerry Sandusky, lisait-on. Si vous ne l'avez déjà fait, vous devez contacter et interroger l'entraîneur-assistant de football de Penn State, Mike McQueary. Il aurait été témoin de quelque chose concernant Jerry Sandusky et un enfant¹¹. »

Fini les adolescents perturbés aux souvenirs confus. Avec Michael McQueary, l'accusation avait enfin les moyens de présenter ses arguments contre Sandusky et la direction de l'université. Un homme est témoin d'un viol, en parle à son supérieur, et il ne se passe rien *pendant onze ans*. Si vous vous êtes intéressé à l'affaire Sandusky à l'époque, c'est la version que vous avez probablement entendue, sans la moindre trace de doute et d'ambiguïté.

« Vous connaissez l'adage, "le pouvoir absolu corrompt absolument", déclara la procureure Laura Ditka dans son réquisitoire final au procès de Spanier. Et je vous dirais quant à moi que Graham Spanier a été corrompu par son pouvoir personnel et aveuglé par l'attention que lui portaient les médias et la réputation dont il jouissait ; et qu'il est un dirigeant qui a failli à sa tâche. » À Penn State, la conclusion définitive fut que la responsabilité criminelle

de Sandusky remontait jusqu'au sommet de la hiérarchie. Comme le résumait Laura Ditka, Spanier avait fait un choix : « On n'en parle à personne », l'imaginait-elle enjoindre à Curley et à Schultz. « On ne fait pas de rapport, on ne le signale pas aux autorités. »

Si seulement les choses étaient aussi simples.

3.

Michael McQueary mesure 1,96 mètre (6 pi 5 po). Lorsqu'il commença à jouer comme quart arrière pour Penn State, son dossier indique qu'il pesait 102 kilos. À l'époque de l'incident des douches, il avait vingt-sept ans et était, physiquement, au meilleur de sa forme. Sandusky avait trente ans de plus, et une longue liste d'affections médicales diverses et variées.

Première question : si McQueary avait la certitude absolue d'avoir été témoin d'un viol, pourquoi n'était-il pas intervenu sur-le-champ ?

Dans la troisième partie de *Parler aux inconnus*, je relaterai un cas d'agression sexuelle tristement célèbre survenu à l'université de Stanford. Il fut découvert par deux étudiants diplômés qui traversaient le campus à bicyclette à minuit et aperçurent un jeune homme et une jeune femme allongés sur le sol. Il était couché sur elle, exerçant des mouvements répétés du bassin. La femme ne bougeait pas. Les deux étudiants s'approchèrent du couple, l'homme s'enfuit, ils le pourchassèrent. Il y avait suffisamment d'éléments suspects pour provoquer chez les deux étudiants le déclic excluant la présomption de vérité par défaut et l'idée qu'il s'agissait d'ébats innocents.

McQueary était confronté à une situation nettement plus suspecte - au moins en théorie. Il ne s'agissait pas de deux adultes. Mais d'un homme et d'un *garçon*, nus tous les

deux. Or, McQueary n'intervint pas. Il battit en retraite, remonta l'escalier quatre à quatre et téléphona à son père. Ce dernier lui dit de rentrer à la maison. Ensuite, il demanda à un ami de la famille, un médecin nommé Jonathan Dranov, de passer chez eux pour entendre le récit de Michael.

Dranov, témoignant sous serment, décrit ce que McQueary lui raconta :

Il m'a dit avoir entendu des bruits, des « bruits sexuels ». Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire par là. Il m'a seulement dit : « Vous savez bien, des bruits, des bruits sexuels. » Je ne savais pas trop de quoi il parlait. Il n'a pas donné plus de précisions ni de détails, mais à mesure que j'insistais, il est devenu clair qu'il s'en tiendrait là pour le moment. Je lui ai demandé ce qu'il avait vu. Il a répondu qu'il n'avait rien vu, mais, là encore, il était sous le choc et tendu.

Dranov est médecin. Il est tenu de signaler tout abus sexuel sur mineurs dont il a connaissance. Deuxième question : pourquoi Dranov ne contacte-t-il pas, alors, la direction ? Elle lui fut posée pendant le procès.

Défense : Donc, vous avez insisté sur ce point précis ce soir-là et vous vouliez savoir ce qu'il avait vu exactement, mais, à ce que je comprends, il ne vous l'a pas dit. Est-ce exact ?

Dranov : Oui.

D : Parfait. Il vous a raconté... mais vous êtes reparti en ayant le sentiment qu'il avait entendu des bruits de rapports sexuels. Est-ce exact ?

Dranov: Ce que lui interprétait comme étant des bruits de rapports sexuels.

Ce que *lui interprétait* comme étant des bruits de rapports sexuels.

D: Et vous – la démarche que vous lui avez suggérée ou conseillée était d’aller le dire à son patron, Joe Paterno. Est-ce exact ?

Dranov : Oui.

D : Vous ne lui avez pas dit de signaler les faits aux Children and Youth Services. Est-ce exact ?

Dranov : Oui.

D : Vous ne lui avez pas dit qu’il devait les signaler à la police ? Est-ce exact ?

Dranov : Oui.

D : Vous ne lui avez pas dit qu’il devait les signaler à la sécurité du campus ? Est-ce exact ?

Dranov : Oui...

D : Vous n’avez pas pensé devoir rapporter des faits fondés sur un oui-dire. Est-ce exact ?

Dranov : Oui.

D : Et la raison pour laquelle vous n’avez pas dit à Mike McQueary de le signaler aux Children and Youth Services ou à la police est que vous ne pensiez pas que ce que vous rapportait Mike McQueary était suffisamment déplacé pour un signalement de cette nature. Est-ce exact ?

Dranov : Oui.

Dranov écoute les faits que lui rapporte McQueary, en personne, *le soir où ils sont survenus*, et il n’est pas convaincu.

La situation devient même plus compliquée. McQueary a dit au début avoir vu Sandusky dans les douches le vendredi 1^{er} mars 2002. C’était les vacances de printemps. Il se souvenait d’un campus désert et déclarait être allé trouver Paterno le lendemain – le samedi 2 mars. Mais lorsqu’ils reprurent les courriels de l’université de la période, les enquêteurs constatèrent que McQueary se trompait. Son entrevue avec Paterno datait en réalité d’un an plus tôt – le samedi 10 février 2001 –, l’incident des douches s’étant

alors produit le soir précédent : le vendredi 9 février. Logiquement.

Or, cela ne tient pas. McQueary se souvient d'un campus désert le soir où il a vu Sandusky dans les douches. Mais ce vendredi de février, le campus de Penn State était tout sauf désert. L'équipe de hockey de l'université jouait contre celle de West Virginia au Greenberg Pavillon, à deux pas de là, et le match avait débuté à 21 h 15. La foule se pressait forcément dans l'allée d'accès, attendant d'être admise peu à peu dans le stade. Et à cinq minutes à pied, au Bryce Jordan Center, un groupe de rock canadien très prisé, les Barenaked Ladies, se produisait. Ce soir-là, il régnait un désordre indescriptible dans ce secteur de Penn State.

D'après John Ziegler, un journaliste qui a écrit de nombreux articles sur la polémique de Penn State, le seul vendredi soir où le campus aurait pu être désert autour de cette date est celui du 29 décembre 2000 - pendant les vacances de Noël. S'il a raison - et ses arguments sont persuasifs -, une troisième question se pose alors : s'il avait été témoin d'un viol, pourquoi McQueary aurait-il attendu cinq semaines - de la fin décembre au début février - pour en parler à quelqu'un de l'administration de l'université* ?

Au procès Sandusky, l'accusation nia l'existence de ces incertitudes et ambiguïtés. Elle affirma au public que tout était limpide. L'acte d'accusation fédéral accablant, long de 23 pages et remis en novembre 2011, déclare que l'« entraîneur-assistant diplômé » - à savoir McQueary - « a vu un garçon nu... les mains plaquées contre le mur, soumis à un rapport sexuel anal par le dénommé Sandusky, nu ». Puis que le lendemain McQueary « s'est rendu au domicile de Paterno, où il a rapporté ce qu'il avait vu¹² ». Or, aucune de ces assertions ne correspond aux faits, nous sommes bien d'accord ?

Quand il lut les formulations de l'acte d'accusation, McQueary adressa un courriel à Jonelle Eshbach, procureure principale de l'affaire¹³. Il était furieux. « J'ai le sentiment que mes propos ont été légèrement déformés et ne sont pas rendus en toute exactitude dans la présentation [à la Cour], écrivait-il. Je tiens à m'assurer de nouveau que vous avez connaissance des faits au cas où je n'aurais pas été clair. » Puis : « Je ne peux pas dire à mille pour cent qu'il s'agissait de sodomie. Je n'ai pas vu de pénétration. C'était un acte sexuel et cela dépasse les limites selon moi, quels que soient les agissements en question. » Il voulait corriger le compte rendu. « Quelles sont les options envisageables pour que je fasse une déclaration ? » demandait-il à la procureure.

Imaginez ce qu'a dû éprouver McQueary en lisant ses propres réponses ainsi déformées. Il avait vu quelque chose qu'il estimait perturbant. Pendant cinq semaines, aux prises avec sa conscience, il avait dû vivre un enfer. *Qu'ai-je vu ? Dois-je en parler ? Et si je me suis trompé ?* Puis il lit l'acte d'accusation, et que découvre-t-il ? Que les procureurs, afin de servir leur objectif, ont transformé le gris en noir et blanc. Et sous quel jour apparaî-t-il alors ? Celui d'un lâche qui a été témoin d'un viol, s'est enfui pour téléphoner à ses parents et n'en a jamais parlé à la police.

« Ma vie a changé radicalement, du tout au tout », écrivait-il à Jonelle Eshbach. Le Sandusky qui se douchait avec de jeunes garçons à une heure tardive était pour lui un inconnu, et la procureure avait refusé d'admettre combien il est difficile de comprendre un inconnu. « Ma vie de famille a changé radicalement, poursuivait-il. Les médias nationaux et l'opinion publique m'ont entièrement démoli, dans absolument tous les domaines. Pour aboutir à quoi ? »

Il est utile de comparer le scandale Sandusky à un autre cas d'abus sexuel sur mineur encore plus retentissant qui survint quelques années plus tard. Il mit en cause un praticien de l'État du Michigan nommé Larry Nassar. Nassar était le médecin attitré de l'équipe nationale de gymnastique féminine des États-Unis. Porteur de lunettes, volubile, un peu gauche, il *semblait* inoffensif. Il couvrait ses patientes. Le genre de personne que vous appelez à 2 h du matin et qui arrivait en courant. Les parents l'adoraient. Il soignait les hanches, les mollets et les chevilles, et les innombrables blessures causées par l'énorme stress que la gymnastique de compétition impose à de jeunes corps.

Sa spécialité était le traitement du « dysfonctionnement du plancher pelvien », comme on l'appelle, qui l'amenait à introduire ses doigts dans le vagin de sa patiente pour masser les muscles et tendons raccourcis par les exigences physiques de l'entraînement. Il pratiquait cette technique avec régularité et avec une bonne volonté manifeste. Ceci sans consentement préalable, sans porter de gants, et quand elle n'était pas nécessaire. Il massait les seins de ses patientes. Il pratiquait également le toucher rectal, sans gants non plus et sans aucune raison apparente. Il usait de ces procédures médicales pour satisfaire ses besoins sexuels personnels. Reconnu coupable à l'échelon fédéral à l'été 2017, il passera le reste de ses jours en prison.

En matière de scandale d'abus sexuels, l'affaire Nassar est d'une remarquable simplicité. Ici, pas de « il a dit », « elle a dit ». La police récupéra le disque dur de l'ordinateur de Larry Nassar et découvrit toute une bibliothèque de pédopornographie, 37 000 images au total, dont certaines particulièrement choquantes. Il gardait des photographies de ses jeunes patientes qu'il installait dans sa baignoire et soumettait à des bains glacés avant traitement. Il n'avait pas une seule et unique accusatrice, signalant un fait contestable. Mais des centaines

d'accusatrices, rapportant des faits remarquablement similaires. Ainsi Rachael Denhollander, dont les allégations contre Larry Nassar furent décisives pour établir sa culpabilité¹⁴.

À 15 ans, comme je souffrais d'un mal au dos chronique, Larry m'a agressée sexuellement de manière répétée sous prétexte de traitement médical pendant près d'un an. Il l'a fait alors que ma mère était présente dans la pièce, en prenant soin de lui boucher parfaitement la vue de façon qu'elle ne sache pas ce qu'il faisait.

Rachael Denhollander avait des preuves, des justificatifs. Quand j'ai porté plainte en 2016, j'ai apporté tout un dossier d'éléments de preuves avec moi... J'ai apporté les rapports médicaux d'une infirmière praticienne établissant avec précision que j'avais subi des abus sexuels... J'avais mon journal intime exprimant ma détresse psychologique depuis l'agression... J'ai amené un témoin à qui je m'étais confiée... J'ai apporté les témoignages de deux autres femmes n'ayant aucun lien avec moi qui affirmaient aussi avoir subi des violences sexuelles.

L'affaire Nassar était limpide. Or, combien de temps fallut-il pour le traduire en justice ? *Des années*. Larissa Boyce, autre victime de Larry Nassar, déclara qu'il avait abusé d'elle en 1997, quand elle avait seize ans. Et qu'arriva-t-il ? Rien. Larissa Boyce en parla à l'entraîneuse de gymnastique de l'État du Michigan, Kathie Klages. Celle-ci demanda des explications à Nassar. Il nia tout, elle le crut. Elle crut Nassar, pas Larissa Boyce. Les allégations éveillèrent des doutes, mais pas assez de doutes. Les agressions continuèrent. Au procès de Nassar, lors de minutes déchirantes, Larissa Boyce s'adressa directement à lui : « Je redoutais mon rendez-vous suivant avec vous parce

que j'avais peur que Kathie vous parle de mes craintes », lui dit-elle.

Et malheureusement, j'avais raison. J'avais honte, je me sentais humiliée et accablée d'en avoir parlé à Kathie. Je garde le souvenir précis de quand vous êtes entré dans la pièce, que vous avez fermé la porte derrière vous, tiré votre tabouret et vous êtes assis en face de moi, et m'avez dit : « J'ai parlé à Kathie. » Dès que j'ai entendu ces mots, mes forces m'ont abandonnée. On avait trahi ma confiance. Je voulais disparaître dans le trou le plus profond, le plus obscur, et me cacher¹⁵.

Au cours de sa carrière de prédateur sexuel, des personnes en position d'autorité furent alertées à 14 occasions que quelque chose n'était pas net chez Nassar : des parents, des entraîneurs, des responsables. Aucune réaction de leur part. En septembre 2016, l'*Indianapolis Star* publia un compte rendu accablant des agissements de Nassar, étayé par les accusations de Rachael Denhollander. De nombreuses personnes proches du médecin volèrent alors à sa rescousse. Le doyen d'Osteopathic Medicine du Michigan aurait déclaré à ses étudiants : « Cela montre seulement qu'aucun de vous n'a assimilé l'enseignement le plus fondamental en médecine, l'article 101 du code de déontologie... Ne croyez pas vos patients. Les patients mentent pour attirer des ennuis au praticien¹⁶. » Kathie Klages demanda aux gymnastes de son équipe de signer une carte postale à l'attention de Nassar : « On pense à vous. »

Il fallut la découverte du disque dur de l'ordinateur de Nassar, avec son accumulation d'images effarantes, pour enfin voir les avis changer.

Quand éclate un scandale de cette nature, notre premier mouvement consiste, entre autres, à accuser les responsables d'avoir couvert le prédateur – ils l'ont protégé, ils ont délibérément fermé les yeux, ils ont fait passer leurs intérêts institutionnels ou financiers avant la vérité. Nous cherchons un complot derrière ce mutisme. Mais l'affaire Nassar nous rappelle la vanité de cette interprétation. Un grand nombre des principaux défenseurs de Nassar étaient les parents de ses patientes. Ils ne participaient à aucune conspiration du silence pour protéger des intérêts supérieurs, institutionnels ou financiers. *Ces patientes étaient leurs enfants.*

Prenons la mère d'une gymnaste – elle-même médecin, c'est à noter – répondant à une interview de *Believed*, un podcast magistral sur le scandale. Cette femme était présente dans la pièce tandis que Nassar dispensait ses soins à sa fille, assis à quelques pas d'elle.

Je me souviens avoir aperçu du coin de l'œil ce qui ressemblait à une possible érection. Et je me rappelle avoir juste pensé : « C'est bizarre. Vraiment bizarre. Le malheureux. » Comme si, disons, ce serait très étrange pour un médecin de bander dans la chambre d'une patiente alors qu'il l'ausculte... Mais sur le moment, quand vous êtes dans la pièce et qu'il procède à l'examen, vous pensez seulement qu'il est un bon praticien et qu'il fait de son mieux pour votre enfant. Il était terriblement habile. Complètement lisse¹⁷.

Dans un autre exemple, une jeune fille va consulter Nassar avec son père. Nassar introduit ses doigts en elle, alors que le père est assis dans la pièce. Plus tard le même jour, la gymnaste en parle à sa mère. Celle-ci se souvient :

Je l'entends encore, comme si ça s'était passé il y a cinq secondes. Je suis sur le siège du conducteur, elle sur celui du passager, et elle me dit : « Larry m'a fait aujourd'hui quelque chose qui m'a gênée.

Moi : C'est-à-dire ?

— Eh bien, il m'a... touchée. Je lui demande alors : Il t'a touchée... où ça ? Et elle me répond : En bas. » Et pendant qu'elle le dit vous savez de quoi elle parle, mais vous essayez de vous raisonner et de penser que ça ne peut pas être ça.

Elle téléphone alors à son mari. Est-il sorti de la pièce à un moment quelconque de la consultation ? Non, l'assure-t-il.

Et... Dieu me pardonne, j'ai laissé tomber. J'ai rangé ça dans le garde-robe familial jusqu'en 2016.

Au bout d'un temps, tous les témoignages commencèrent à se ressembler. Un autre parent:

Elle est là, dans la voiture, très silencieuse et abattue. Et elle me sort : « Papa, il ne fait rien pour mon mal de dos. On n'y va plus. » Sauf que c'est Larry. Le médecin du sport. S'il ne la guérit pas, personne ne le pourra non plus. Seul Dieu est plus compétent que Larry. « Un peu de patience, ma puce. Il faut du temps. Les bonnes choses n'arrivent pas en un jour. » C'est ce que nous enseignons toujours à nos enfants. En fait, je lui disais : « Mais oui, on y retourne la semaine prochaine. Et puis la semaine d'après.

Et tu vas commencer à sentir les progrès. »

Elle m'a dit : « D'accord, papa. C'est toi qui sais. Je te fais confiance. »

Le fait que Nassar accomplissait un acte monstrueux sur leurs enfants illustre très exactement la position invivable des parents. S'il avait fait preuve de grossièreté avec leurs filles, ils l'auraient dénoncé séance tenante. Si leurs filles leur avaient dit pendant le trajet du retour que l'haleine de Nassar sentait l'alcool, leur vigilance aurait aussitôt été éveillée. Il n'est pas impossible d'imaginer que les médecins se montrent grossiers ou ont trop bu à l'occasion. La vérité par défaut devient un problème lorsque nous sommes forcés de choisir entre deux possibilités, ce qui est vraisemblable et ce qui dépasse l'imagination. Ana Montes est-elle l'espionne cubaine la plus haut placée dans l'histoire de l'espionnage, ou Reg Brown souffrait-il tout bonnement de paranoïa ? La vérité par défaut nous polarise vers l'interprétation la plus vraisemblable. Scott Carmichael crut Ana Montes, jusqu'au moment où il devint absolument impossible de la croire. Les parents firent de même, non par négligence, mais parce que les êtres humains sont ainsi configurés pour la plupart.

Et un grand nombre de femmes dont il avait abusé prirent de fait la défense de Nassar. Elles non plus ne parvinrent pas à voir au-delà de la vérité par défaut. Trinea Gonczar fut traitée à 856 reprises par Nassar au cours de sa carrière de gymnaste. Quand une de ses coéquipières vint lui dire que Nassar avait introduit ses doigts en elle, elle tenta de la rassurer : « Il me le fait tout le temps¹⁸ ! »

Lorsque l'*Indiana Star* révéla le scandale, elle se montra solidaire de Nassar. Elle ne doutait pas une seconde qu'il serait blanchi : c'était un malentendu monumental. Quand revint-elle enfin sur sa première idée ? Seulement lorsque les preuves incriminant le médecin devinrent accablantes. À son procès, lorsqu'elle se joignit au chœur de ses victimes et témoigna contre lui, elle céda enfin à ses doutes :

J'ai dû faire un choix extrêmement difficile cette semaine, Larry. J'ai dû choisir entre continuer à te soutenir dans cette affaire, ou les soutenir elles, les filles. Ce sont elles que j'ai choisies, Larry. J'ai choisi de les aimer et de les protéger. De cesser de me soucier de toi et de te soutenir. J'ai choisi de te regarder en face et de te dire que tu nous as fait du mal, que tu m'as fait du mal... J'espère que tu verras dans mes yeux aujourd'hui que j'ai toujours cru en toi jusqu'au moment où cela m'est devenu impossible. J'espère que tu pleureras comme nous pleurons. J'espère que tu te sentiras abject pour ce que tu as fait. J'espère plus que tout qu'à chaque jour qui passe ces filles pourront en souffrir moins. J'espère que tu nous le souhaites, mais c'est mon adieu, Larry, et cette fois il est temps pour moi de refermer la porte. De prendre fait et cause pour ces petites filles et plus pour toi désormais, Larry.

Adieu, Larry. Que Dieu bénisse ton âme noire et brisée¹⁹.

J'ai toujours cru en toi jusqu'au moment où cela m'est devenu impossible. N'est-ce pas la formulation presque parfaite de la vérité par défaut ?

La vérité par défaut est à l'œuvre, même si le prédateur détient 37 000 images pornographiques impliquant des mineurs sur son disque dur et a été accusé à d'innombrables reprises, par de nombreuses personnes, au cours de sa carrière. L'affaire Nassar était limpide - pour autant des doutes subsistaient. Imaginez maintenant le même scénario, mais dans un dossier *opaque*. L'affaire Sandusky.

5.

Une fois les accusations contre Sandusky portées sur la place publique, on releva parmi ses défenseurs les plus

farouches un ancien participant du Second Mile, Allan Myers. Alors qu'elle interrogeait des jeunes passés par le centre pour tenter de corroborer les faits imputés à l'entraîneur-assistant, la police de Pennsylvanie contacta Myers, qui fut catégorique. « Myers dit ne pas croire les allégations qui ont été émises, et que l'accusateur... cherche seulement à en tirer de l'argent, lit-on dans son rapport. Myers continue d'être en contact avec Sandusky une ou deux fois par semaine au téléphone. » Myers déclara à la police qu'il s'était souvent douché avec Sandusky après l'entraînement et que rien d'inconvenant ne s'était produit.

Deux mois plus tard, Myers alla plus loin. Il se rendit au cabinet de l'avocat de Sandusky et fit une révélation stupéfiante. Après avoir lu les détails du témoignage de McQueary, il s'était rendu compte que le garçon dans les douches ce soir-là n'était autre que *lui*. Curtis Everheart, un des enquêteurs de l'avocat, consigna les grandes lignes de son entretien avec Myers. Il mérite d'être longuement cité :

J'ai posé une question précise : « Jerry a-t-il procédé à des attouchements que vous avez jugés déplacés ou qui vous ont paru empiéter sur votre intimité ? » À laquelle Myers a répondu avec beaucoup de vigueur : « Il ne s'est jamais, jamais rien produit de pareil ! »

Myers a déclaré : « Jamais durant la période où j'ai vécu avec Jerry je ne me suis senti gêné ou violé. Pour moi, Jerry est le père que je n'ai jamais eu. » Myers s'est exprimé sur sa Senior Night à West Branch High School : « J'ai demandé à Jerry de venir sur le terrain avec ma mère. On a annoncé au micro "son père, Jerry Sandusky" en même temps que le nom de ma mère.

« J'ai invité Jerry et Dottie à mon mariage. Pourquoi aurais-je demandé à Jerry, que je considère comme mon père et que j'avais invité à la Senior Night, de prendre la parole à ma

remise de diplôme, ce qu'il a fait, s'il y avait eu un problème ? Pourquoi aurais-je fait le trajet pour les matchs, pourquoi serais-je allé chez lui et aurais-je été de tous les déplacements si Jerry m'avait agressé ? Si c'était arrivé, j'aurais cherché à prendre au maximum mes distances avec lui²⁰. »

Myers décrivait clairement la soirée en question.

Myers a déclaré que Jerry et lui venaient de terminer une séance d'entraînement et sont allés dans les vestiaires pour se doucher avant de partir. « Je m'entraînais une fois ou deux par semaine, mais ce soir précis m'est resté très clairement dans la tête. On était dans les douches et on faisait claquer les serviettes en essayant d'attraper l'autre. Je tapais les murs et je glissais sur le plancher de la douche, et je vous garantis que ça résonnait dans les vestiaires en bois. Pendant qu'on était là, j'ai entendu le bruit d'une porte de vestiaire, un bruit que je connais. Je n'ai jamais vu qui l'a fermée. Le rapport du grand jury dit que le coach McQueary a déclaré nous avoir vus, Jerry et moi, nous livrer à une activité sexuelle. Ce n'est pas vrai, et McQueary ne dit pas la vérité. Il ne s'est rien passé ce soir-là dans les douches.

Pour autant, quelques semaines plus tard, Myers confia son dossier à un avocat qui représentait plusieurs victimes présumées de Sandusky. Puis il fit une déposition à la police dans laquelle il revenait du tout au tout sur ses premières déclarations. Il *était* une victime de Sandusky, affirmait-il maintenant.

Vous perdez le fil ? On vous pardonne. Le garçon dans les douches était le témoin essentiel de l'affaire. Les procureurs avaient remué ciel et terre pour le retrouver, car il porterait le coup de grâce à Sandusky. Il refait enfin surface, nie qu'il soit arrivé quoi que ce soit, puis revient presque aussitôt sur ses déclarations : oui, il s'est *vraiment* passé quelque chose.

Myers devient-il alors le témoin-clé de l'accusation au procès Sandusky ? Cela tomberait sous le sens. Il était la pièce capitale de tout le puzzle. Eh bien, non. L'accusation renonça à le convoquer parce qu'elle n'avait pas confiance en ses dires*.

Myers ne déposa qu'une seule fois au tribunal, en qualité de témoin au procès en appel de Sandusky. Il le fit à la requête de Sandusky, qui espérait le voir revenir à sa première version des faits et dire qu'il ne s'était rien produit dans les douches. Myers contraria ses attentes. Tandis que les avocats de Sandusky lui lisaient chacune de ses déclarations datant de moins d'un an auparavant, attestant l'innocence de leur client, il garda un visage de marbre, accueillant tout avec un haussement d'épaules d'ignorance, notamment une photo de lui rayonnant de bonheur au côté de Sandusky. Qui sont les personnes sur la photo ? lui demanda-t-on.

Myers : C'est moi et votre client.

Défense : Et quand cette photo a-t-elle été prise ? En admettant que vous le sachiez.

Myers : Je ne m'en souviens pas.

C'était une photo de Myers et de Sandusky prise au mariage de Myers. Il déclara à 34 reprises au total qu'il ne se souvenait pas²¹.

Vint ensuite Brett Swisher Houtz, un enfant du Second Mile dont Sandusky avait été très proche. Il fut sans doute le témoin le plus accablant du procès. Houtz déclara avoir été régulièrement victime d'agressions sexuelles et d'abus - évoquant des dizaines de rencontres scabreuses avec Sandusky quand il était adolescent, dans des douches, des saunas et des chambres d'hôtel.

Accusation : Monsieur Houtz, pouvez-vous dire aux membres du jury combien de fois approximativement

l'accusé, soit dans les vestiaires d'East Area soit dans les douches du bâtiment Lash, a introduit son pénis dans votre bouche ?

Houtz : Je dirais une quarantaine de fois au moins.

A : Étiez-vous consentant - **Houtz** (l'interrompant) : Non.

A : - À l'une ou l'autre de ces occasions ? **Houtz** : Non.

Puis Dottie, l'épouse de Sandusky, fut appelée à la barre. On lui demanda quand son mari et elle avaient vu Houtz pour la dernière fois.

Dottie Sandusky : Je dirais il y a trois ans, ou deux ans. Je ne suis pas sûre.

Les faits décrits par Houtz seraient survenus au cours des années 1990. Et voilà que Dottie Sandusky affirmait que, vingt ans après avoir été victime d'agressions sexuelles brutales et répétées, Houtz avait décidé de leur rendre visite.

Défense : Pouvez-vous nous en parler ?

Dottie Sandusky : Tout à fait. Jerry a reçu un coup de téléphone. C'était Brett. Il a dit : « Je voudrais juste passer. Amener ma copine et mon bébé pour vous les montrer. » Le bébé devait avoir dans les deux ans. Ils sont passés, mon amie Elaine Steinbacher était là, et nous sommes allés dîner au Kentucky Fried Chicken. C'était une visite très sympathique.

Cet exemple est beaucoup plus déconcertant que le comportement de Trinea Gonczar dans l'affaire Nassar. La gymnaste ne nia jamais qu'il s'était passé quelque chose lors de ses séances avec le médecin. Elle décida de ne pas attacher d'importance à ses agissements - pour des raisons très compréhensibles - jusqu'au jour où elle entendit les témoignages de ses coéquipières au procès de Nassar. Sandusky, à l'inverse, ne procédait pas à des manipulations médicales ambiguës. Il est présumé coupable de violences

sexuelles répétées. Et ses présumées victimes ne se sont pas méprisées sur ce qu'il leur faisait. Ces garçons se sont comportés comme s'il ne s'était jamais rien passé. Ils ne se sont pas confiés à leurs amis. Ils n'ont pas consigné leur détresse dans un journal intime. Ils ont rendu une visite inopinée, des années après, à leur prédateur pour lui montrer avec fierté leur bébé. Ils l'ont invité à leurs mariages. L'un d'eux s'est douché avec Sanduski et s'est ensuite vanté d'être « le garçon le plus chanceux au monde ». Un autre jeune, après des mois d'exploration en thérapie, produisit sous serment un témoignage qui ne réussit pas à convaincre un grand jury.

Les dossiers d'abus sexuels sont *compliqués*, enveloppés de multiples épaisseurs de honte, de déni et de souvenirs altérés, et quelques affaires retentissantes se révélèrent aussi ardues que celle de Jerry Sandusky. Réfléchissez maintenant à ce que signifie cette complexité pour ceux qui doivent tirer une explication logique de ce tourbillon de contradictions. Les doutes persistent toujours sur Sandusky. Mais comment douter assez quand les victimes partagent avec bonheur un repas au Kentucky Fried Chicken avec leur prédateur ?

6.

Donc McQueary déboûle un samedi chez son patron, Joe Paterno. Un Paterno alarmé tient conseil avec Tim Curley et Gary Schultz le lendemain, le dimanche. Ceux-ci téléphonent séance tenante à l'avocat de l'université, puis informent le président de l'institution, Graham Spanier, le lundi. Après quoi Curley et Schultz convoquent Mike McQueary.

On ne peut qu'imaginer ce que pensent Curley et Schultz en l'écoutant. S'il s'agissait vraiment d'un viol, pourquoi ne pas être intervenu ? Si ce que vous avez vu était si

perturbant, pourquoi personne - y compris l'ami de vos parents, un médecin - n'a-t-il pas prévenu la police ? Et si vous - Mike McQueary - étiez si bouleversé par ce que vous aviez surpris, pourquoi attendre tout ce temps pour nous alerter ?

Curley et Schultz téléphonent ensuite à l'avocat-conseil de l'université. Mais McQueary ne leur a pas livré beaucoup d'éléments. Ils optent instinctivement - comme nous le faisons tous - pour l'explication la plus bénigne : Jerry, fidèle à lui-même, faisait l'idiot. L'avocat de Penn State, Wendell Courtney, relate sa conversation avec Gary Schultz.

Courtney : À un moment je lui ai demandé si cette bagarre entre Jerry et un jeune garçon revêtait un quelconque caractère sexuel. Il m'a répondu qu'il l'ignorait... Telle que je vois la scène, du moins telle qu'elle m'a été décrite dans ma conversation avec M. Schultz, les jets d'eau étaient ouverts en grand, une véritable inondation, ce sont des douches collectives, vous connaissez, et un jeune garçon gambadait comme un fou et s'amusa à glisser sur le carrelage...

Accusation : Êtes-vous sûr qu'il n'a pas mentionné des bruits de claques ou de quoi que ce soit de nature sexuelle ?

Courtney : Je suis absolument certain qu'il ne m'a jamais parlé de claques ni de quoi que ce soit de nature sexuelle survenu dans les douches et qu'on lui aurait rapporté.

Courtney déclarait avoir réfléchi à la question et envisagé le scénario le plus scabreux, car il s'agissait, tout de même, d'un homme et d'un garçon dans les douches après la fermeture des lieux. Puis s'être dit qu'il connaissait la réputation de Jerry Sandusky, « quelqu'un qui passait son temps à faire l'idiot en public avec les jeunes du Second Mile », une image qu'il avait retenue par défaut*.

Schultz et son collègue, Tim Curley, vont trouver ensuite le président de l'université, Graham Spanier.

Accusation : Vous avez bien parlé de « chahutant » à Graham Spanier ?

Schultz : Ouais.

A : Quand l'avez-vous fait ?

Schultz : Eh bien, le mot « chahutant » figure dans le premier témoignage qu'on a eu, qu'on nous a rapporté. Jerry Sandusky avait été vu dans les douches chahutant avec un gamin... Et je pense qu'on a répété le mot au président Spanier, disant que... qu'il chahutait.

Spanier écouta Curley et Schultz et posa deux questions. « Êtes-vous certains que c'est la description qu'on vous en a faite ? "Chahutait" ? » Oui, répondirent-ils. Puis Spanier leur demanda : « Êtes-vous certains que c'est tout ce qu'on vous a dit ? » Oui, certains. Spanier connaissait à peine Sandusky. Penn State compte des milliers d'employés. Et on avait repéré l'un d'eux - à présent à la retraite - dans les douches ?

« Je me souviens que nous sommes restés un moment à nous creuser la cervelle, façon de parler bien sûr, à nous demander s'il y avait lieu de rebondir sur ce "chahutait", expliqua-t-il plus tard. C'était la première fois qu'on me rapportait un tel incident. »

S'il avait été président de Penn State à l'époque de l'affaire Sandusky, Harry Markopolos n'aurait jamais retenu par défaut cette explication d'une naïveté confondante. Un homme dans des douches ? Avec un jeune garçon ? L'individu qui perça la duperie de Madoff dix ans avant n'importe qui d'autre en serait aussitôt venu à la conclusion la plus incriminante : *Quel âge avait le gamin ? Que faisaient-ils là à une heure pareille ? N'y avait-il pas eu déjà une affaire pas nette avec Sandusky, quelque temps avant ?*

Mais Graham Spanier n'est pas Harry Markopolos. Il se rallia à l'explication la plus probable : Sandusky était la personne qu'il disait être. Regrette-t-il de ne pas avoir posé une question supplémentaire, de ne pas s'être informé discrètement auprès de son entourage ? Oui, bien sûr. Mais opter pour la vérité par défaut n'est pas un crime. C'est une tendance foncièrement humaine. Spanier ne se comporta pas autrement que l'Alpiniste, que Scott Carmichael, Nat Simons et Trinea Gonczar, et pratiquement tous les parents des gymnastes suivies par Larry Nassar. Ces parents ne se trouvaient-ils pas dans la pièce où Nassar abusait de leurs propres filles ? Celles-ci ne leur avaient-elles pas dit qu'il y avait quelque chose de pas net chez le médecin ? Pourquoi s'obstinaient-ils à les envoyer encore et toujours se faire soigner par lui ? Or, dans l'affaire Nassar, personne n'a jamais émis l'idée que les parents des gymnastes méritaient la prison pour avoir failli à leur devoir de protéger leur progéniture contre un prédateur. Nous convenons que notre qualité de parents exige que nous ayons un degré de confiance fondamental dans la communauté de personnes entourant notre enfant.

Si l'on posait l'hypothèse que tout entraîneur est pédophile, pas un seul parent ne laisserait son enfant sortir de la maison, et aucun individu sain d'esprit ne se porterait volontaire pour être entraîneur. Nous choisissons la vérité par défaut - même lorsque cette décision s'accompagne de terribles risques - faute d'option de rechange. Sinon la société ne peut pas fonctionner. Et dans les très rares exemples où la vérité aboutit à la trahison, les victimes de la vérité par défaut méritent notre compassion, non notre condamnation.

Tim Curley et Gary Schultz furent les premiers à être accusés. Deux des plus hauts responsables d'une des plus prestigieuses universités d'État américaines furent placés en garde à vue. Spanier convoqua le personnel d'encadrement à une réunion chargée d'émotion. Pour lui, Penn State formait une grande famille. Curley et Schultz étaient ses amis. Lorsqu'ils lui avaient affirmé que l'incident des douches n'était probablement que du chahut, il les avait crus sincères.

« Vous verrez que tout le monde va prendre ses distances avec Gary et Tim », déclara-t-il. Mais pas lui.

Tous ici avez travaillé avec Tim et Gary pendant des années. Certains d'entre vous pendant trente-cinq ou quarante ans, leurs temps de présence respectifs à l'université... Vous avez travaillé avec eux tous les jours de votre vie, ces seize dernières années pour ma part... Si l'un d'entre vous se comporte comme nous sommes toujours convenus de le faire dans cette université - avec honnêteté, franchise, intégrité, accomplissant toujours ce qui sert au mieux l'intérêt supérieur de l'université -, si l'on vous accusait à tort d'un méfait, je ferais la même chose pour n'importe lequel d'entre vous ici présent. Je tiens à ce que vous le sachiez... Aucun [d'entre vous] ne doit craindre de faire les bons choix, ou d'être accusé d'actes répréhensibles quand il se savait faire ce qu'il faut... car cette université vous soutiendra*²².

Voilà pourquoi Spanier était aimé. Pourquoi il avait poursuivi une carrière si brillante à Penn State. Pourquoi vous et moi voudrions travailler pour lui. Nous voulons Graham Spanier pour président - pas Harry Markopolos, armé jusqu'aux dents, attendant qu'une escouade de fonctionnaires du gouvernement force sa porte d'entrée.

C'est la première idée à garder à l'esprit quand on s'interroge sur la mort de Sandra Bland. Nous *pensons* vouloir des protecteurs prêts à réagir au moindre doute. Nous les blâmons quand ils choisissent la vérité par défaut. Lorsque nous essayons d'envoyer derrière les barreaux des gens comme Graham Spanier, nous adressons un message à toutes les personnes en position d'autorité sur le comportement que nous attendons d'elles face à des inconnus - sans prendre le temps de réfléchir aux conséquences d'un tel message.

Mais c'est aller un peu vite en affaires.

* À l'époque, c'était une somme record versée par une université américaine pour un cas d'agression sexuelle. Ce record fut rapidement battu par l'affaire Larry Nassar à l'université d'État du Michigan, où les dommages payés par l'établissement atteindront peut-être 500 millions de dollars.

** Les chefs d'accusation inclurent aussi le parjure (vite abandonné) et la mise en danger d'enfant. Au final les deux hommes plaidèrent coupables pour le seul chef de « mise en danger d'enfant », afin que les autres motifs ne soient pas retenus.

*** Au moment où ce livre est mis sous presse, la condamnation de Spanier a été annulée par un juge fédéral, la veille de son incarcération, et on ignore si le procureur fera appel de cette décision.

* Cela n'avait rien d'inhabituel. Sandusky prenait régulièrement une douche après l'entraînement avec les garçons du Second Mile et adorait les blagues dans les vestiaires. « Il arrivait que le brouhaha tourne à la

bataille de savon, témoigna un ancien du Second Mile au procès Sandusky. Il y avait des distributeurs de savon liquide à côté de chaque douche, et il s'en remplissait la main et en lançait partout. »

- * L'idée que les souvenirs traumatiques sont refoulés et ne peuvent être retrouvés que dans le cadre d'une thérapie est – pour le moins – sujette à controverse. Voir la section Notes pour une analyse plus développée.
- * Les éléments de preuve réunis par Ziegler forcent l'attention. Par exemple, quand il témoigna sous serment au procès Spanier, Dranov dit avoir rencontré Gary Schultz à un tout autre sujet à la fin février et évoqué le problème de Sandusky, « car l'incident devait remonter à trois mois et qu'[ils] n'avaient entendu parler d'aucune suite ». Connaîtrons-nous un jour la date exacte ? Probablement pas.
Parmi ceux qui croient que Sandusky a été accusé à tort, Ziegler est le plus véhément. Voir aussi : Mark Pendergrast, *The Most Hated Man in America*. Certains arguments de Ziegler sont plus convaincants que d'autres. Pour davantage de détails, voir la section Notes.
- * Le rapport de l'accusation sur Allan Myers est d'une rare ineptie. Un enquêteur nommé Michael Corricelli contacta l'avocat de Myers, qui lui dit que son client affirmait à présent avoir été violé à maintes reprises par Sandusky. L'avocat produisit une déposition que Myers aurait rédigée, décrivant les agressions sexuelles que Sandusky aurait commises. Les procureurs lurent le document et le soupçonnèrent d'avoir été écrit non par Myers, mais par son avocat. De guerre lasse, l'accusation écarta l'un des témoins-clés de l'affaire.

- * Courtney doutait de l'innocence de Sandusky. Mais en définitive la version officielle de Sandusky se révéla plus convaincante. *Quelqu'un qui passait son temps à faire l'idiot en public avec les jeunes du Second Mile.* Curley appela ensuite le directeur exécutif du centre, John Raykovitz. Celui-ci lui promit d'en toucher un mot à Sandusky et de lui dire de ne plus amener de jeunes garçons sur le campus. « Je ne peux parler que pour moi, mais je pensais que Jerry avait un problème de limites à ne pas franchir, d'appréciation, qu'il fallait résoudre », expliqua Curley. Sandusky devait se montrer prudent, estimait-il, sinon on le croirait pédophile. « Je lui ai dit, rappelait Raykovitz, qu'il serait plus convenable - s'il allait se doucher avec quelqu'un après l'entraînement - de porter un slip de bain. Et je lui ai fait cette remarque... parce qu'à cette période beaucoup d'histoires sortaient sur les scouts et l'encadrement religieux, et sur les agissements de cette nature. »

- * Il ne s'agit pas ici d'une retranscription littérale des propos de Spanier mais plutôt d'une paraphrase, fondée sur ses souvenirs.

TROISIÈME PARTIE

LA TRANSPARENCE

CHAPITRE VI

Les faux-semblants de Friends

1.

À sa cinquième saison, *Friends* semblait bien partie pour figurer parmi les séries télévisées les plus populaires de tous les temps. C'était l'une des premières grandes comédies de situation mettant en vedette un groupe d'amis. Monica, Rachel, Phoebe, Joey, Chandler et Ross vivent des colocations turbulentes dans un immeuble du centre de Manhattan, se mettent en couple ou se séparent, se font la cour ou se bagarrent, mais surtout se contentent de discuter sans fin sur un ton hilarant.

La saison s'ouvre sur le mariage de Ross avec une fille extérieure au groupe. À mi-parcours de la saison, le couple se sera défait et, à la fin de l'épisode, Ross sera retombé dans les bras de Rachel. Phoebe donne naissance à des triplés et se met en couple avec un policier. Et, ressort essentiel de la saison, Monica et Chandler s'éprennent l'un de l'autre - péripétie qui crée aussitôt un problème, car Monica est la sœur de Ross, et Chandler le meilleur ami de Ross, et qu'aucun des deux n'a le courage d'en informer ce dernier.

Au début de l'épisode 15 - intitulé « Celui qui prenait des coups » dans la version française -, les faux-fuyants de Chandler et Monica sont éventés. Regardant l'appartement d'en face par sa fenêtre, Ross surprend sa sœur Monica et

son ami Chandler chaudement enlacés. Abasourdi, il se précipite chez Monica et veut entrer, mais la chaîne de sécurité l'en empêche. Il colle son visage dans l'entrebâillement de la porte.

« Chandler ! Je t'ai vu par la fenêtre ! J'ai vu ce que tu faisais à ma sœur. Sors d'ici ! »

Chandler prend peur et veut s'enfuir par la fenêtre, mais Monica le retient. « Je vais m'occuper de Ross », l'assure-t-elle. Elle ouvre la porte. « Quoi de neuf, frérot ? »

Ross se rue à l'intérieur, fonce sur Chandler et le pourchasse autour de la table de la cuisine en hurlant : « Qu'est-ce que tu fais là ? »

Chandler se cache derrière Monica, Joey et Rachel font irruption dans la pièce.

Rachel : Que se passe-t-il ?

Chandler : Je pense - je *crois* - que Ross est au courant pour Monica et moi.

Joey : Fais gaffe. Il est juste là.

Ross : Je croyais que tu étais mon meilleur ami ! C'est ma sœur ! Mon meilleur ami et ma sœur ! Je rêve¹ ?

Vous avez bien suivi ? Au vu des innombrables rebondissements et intrigues - et fluctuations narratives et sentimentales - d'une saison type de *Friends*, on pourrait croire que le spectateur ne saurait s'y retrouver sans tableau explicatif. Or, rien n'est plus éloigné de la réalité. Si vous avez déjà regardé un épisode de la série, vous savez qu'il est presque impossible de s'y perdre. La comédie est limpide. Claire comme de l'eau de roche. On peut probablement suivre le fil sans même mettre le son.

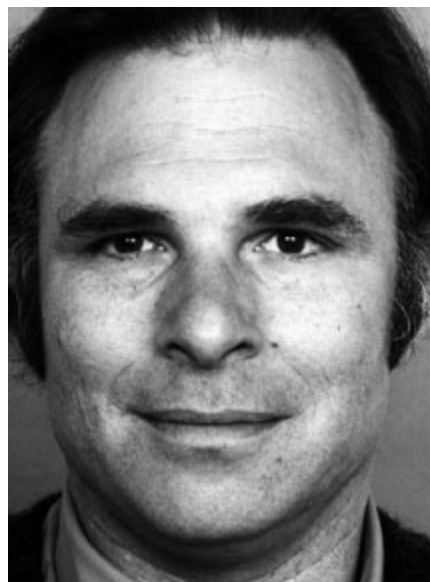
La deuxième énigme qui ouvrait ce livre évoquait la difficulté de fixer le montant des cautions : comment expliquer que les juges évaluent les prévenus avec moins de succès qu'un logiciel, même s'ils en savent beaucoup

plus sur leur compte qu'un simple ordinateur ? Cette partie de *Parler aux inconnus* tente de la résoudre en prenant d'abord l'exemple de la transparence de séries télévisées comme *Friends*.

2.

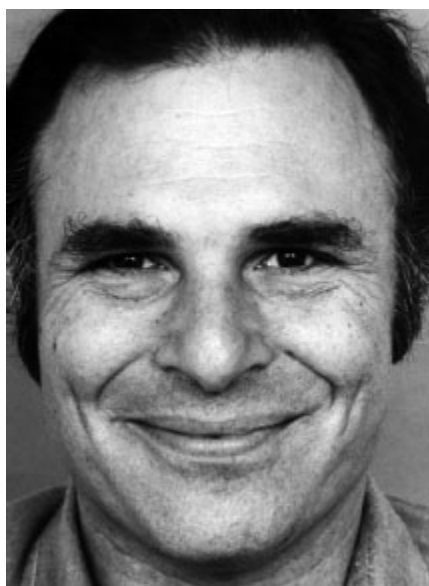
Pour vérifier mon idée sur la transparence de *Friends*, j'ai contacté la psychologue Jennifer Fugate, qui enseigne à l'université du Massachusetts, à Dartmouth. C'est une spécialiste du Facial Action Coding System (FACS), ou système de codage d'action faciale*². Dans le système FACS, chacun des 43 mouvements des muscles du visage s'accompagne d'un numéro, formant une *action unit* (AU) ou unité d'action. Les personnes formées à ce système, comme Jennifer Fugate, peuvent examiner les expressions faciales d'un individu et les évaluer, exactement comme un musicien peut écouter un morceau de musique et le transcrire par une série de notes sur une portée.

Par exemple, jetez un coup d'œil à la photo ci-dessous :



C'est ce qu'on appelle un sourire faux, ou social, ou encore « Pan American » - le genre de sourire que vous adresse un préposé quand il s'efforce d'être poli. Pour ce faire, on relève les coins des lèvres en contractant le muscle grand zygomatique, mais sans mobiliser le reste du visage. D'où cette impression de sourire artificiel qui ne traduit aucune émotion. Dans la nomenclature FACS, le sourire Pan Am mobilisant le grand zygomatique correspond à AU 12.

Et regardez maintenant celle-ci :



C'est un sourire dit de Duchenne³. La photo montre à quoi ressemble un vrai sourire. Soit, en termes techniques, AU 12 plus AU 6 - un mouvement facial qui met en jeu la partie extérieure du muscle orbiculaire de l'œil, lehaussement des joues, et qui crée les fameuses pattes d'oie révélatrices au coin des yeux.

Le système de codage d'action faciale est un outil d'une complexité extraordinaire. Il recense - dans les moindres détails - des milliers de mouvements musculaires, dont certains ne s'inscrivent qu'une fraction de seconde sur le visage. Le manuel FACS comporte plus de 500 pages. Si Jennifer Fugate avait effectué une analyse FACS de l'épisode

« Celui qui prenait les coups » dans son intégralité, il lui aurait fallu des jours. Je lui ai donc demandé de se concentrer sur la scène d'ouverture alors que Ross surprend Chandler et Rachel chaudement enlacés, et qu'il se précipite à l'appartement, fou de colère.

Que voit la spécialiste ?

Lorsque Ross aperçoit sa sœur dans les bras de son meilleur ami par l'entrebâillement de la porte, son visage présente les unités d'action 10 + 16 + 25 + 26. Soit : le muscle releveur de la lèvre supérieure (*Levator labii superioris, Caput infraorbitalis*), l'ouverture de la lèvre inférieure (muscle abaisseur de la lèvre inférieure ou *Depressor labii*), l'ouverture de la bouche et la séparation légère des lèvres (muscle abaisseur de la lèvre inférieure, ou relaxation du muscle orbiculaire de la bouche ou *Depressor labii, de Mentalis* et d'*Orbicularis oris*), et l'ouverture de la mâchoire (muscle masséter ; muscle temporal relâché et muscle ptérygoïdien médial)⁴.

Dans la codification FACS, les mouvements faciaux se voient aussi attribuer une mesure d'intensité allant de A à E, A étant la plus faible, et E la plus forte. Les quatre mouvements musculaires de Ross sont tous E à cet instant précis. Si vous regardez l'épisode et revenez en arrière pour faire un arrêt sur image au moment où Ross glisse un œil dans l'ouverture de la porte, vous verrez exactement ce que les codeurs FACS décrivent. Ross a une expression sans équivoque de colère et d'écœurement.

Ross se précipite ensuite dans l'appartement de Monica. La tension de la scène s'accélère, de même que les émotions de Ross. Son visage exprime à présent : 4C + 5D + 7C + 10E + 16E + 25E + 26E. Là encore, quatre E !

« [AU] 4 est un abaissement et un rapprochement des sourcils », explique Jennifer Fugate.

C'est ce qu'on fait quand on fronce les sourcils. Sept est un plissement des yeux. On parle de « tension de la paupière ». Disons que [Ross] se renfrogne et ferme les yeux en même temps, la mimique stéréotypée de la colère. Puis le 10 de cet exemple précis est le signe très classique du dégoût. On remonte la partie supérieure de la lèvre, sans vraiment bouger le nez, mais on croirait qu'il se retrousse. Le 16 est parfois mobilisé simultanément. C'est un muscle abaisseur de la lèvre inférieure. Ainsi quand on abaisse la lèvre inférieure pour montrer les dents du bas.

Monica, dans l'entrebâillement de la porte, essaie de prétendre que tout est normal. Elle sourit à son frère. Mais c'est un sourire Pan Am, pas un sourire de Duchenne : un brin de 12 (étirement de la commissure des lèvres), un atome très peu crédible de 6 (remontée des joues).

Ross pourchasse Chandler autour de la table de cuisine. Chandler se cache derrière Monica et lance à Ross qui s'approche : « Ce n'est pas seulement sexuel. Je l'aime. Je suis amoureux d'elle. »

Sur ce, Monica tend le bras et s'empare de la main de Ross. « Désolée que tu l'apprennes comme ça. Désolée, mais c'est vrai. Moi aussi je l'aime. »

Long silence tandis que Ross les dévisage, traitant une avalanche d'émotions contradictoires. Puis un large sourire illumine son visage, il leur donne une grande accolade en répétant, cette fois avec bonheur : « Mon meilleur ami et ma sœur ! Je rêve ! »

Quand Monica avoue à son frère qu'elle est amoureuse de Chandler, Jennifer Fugate déchiffre ainsi son expression : 1C + 2D + 12D. Le 1 et 2 associés expriment la tristesse : Monica a remonté la partie interne et externe de ses sourcils. 12D (étirement du coin des lèvres) renvoie, naturellement, au sourire Pan Am de circonstance.

« Elle lui donne en quelque sorte - si bizarre que cela puisse paraître - un indicateur de tristesse, dit Jennifer Fugate, mais ensuite de bonheur. Selon moi, c'est logique, car elle s'excuse, mais elle montre ensuite à Ross que la situation lui convient. »

Ross fixe sa sœur pendant de longues minutes. Son visage exprime la tristesse type. Puis il passe subtilement à 1E + 12D. Ross renvoie à sa sœur exactement le même mélange d'émotions : la tristesse associée aux prémices du bonheur. Il perd sa sœur, mais en même temps il veut lui faire savoir qu'il comprend son bonheur.

L'analyse de Jennifer Fugate nous montre que les acteurs de *Friends* veillent à ce que leur visage exprime avec exactitude toutes les émotions profondes de leur personnage - celles qu'il est censé éprouver. C'est pourquoi vous pouvez regarder la scène en coupant le son tout en suivant le fil de l'histoire. Les mots sont là pour nous faire rire ou pour expliquer des nuances particulières du récit. Mais les expressions faciales des acteurs portent l'intrigue. Dans *Friends*, le jeu des acteurs est *transparent*.

La transparence est l'idée que le comportement et l'attitude des individus - leur façon *extérieure* de se présenter - ouvrent une fenêtre authentique et crédible sur leurs sentiments *intérieurs*. C'est le deuxième outil que nous utilisons pour comprendre les inconnus. Quand nous ne connaissons pas une personne, que nous ne pouvons pas communiquer avec elle ou que nous n'avons pas le temps de la comprendre correctement, nous croyons pouvoir y parvenir en déchiffrant son comportement et son attitude.

3.

L'idée de transparence a une longue histoire. En 1872, treize ans après sa première présentation de son célèbre

traité sur l'évolution, Charles Darwin publia *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*. Sourire, froncer les sourcils et plisser le nez de dégoût, soutenait-il, étaient des mimiques que faisaient tous les êtres humains dans le contexte de l'adaptation évolutionniste. Communiquer nos émotions rapidement et avec précision revêtait une importance si cruciale pour la survie de l'espèce que le visage était devenu comme le tableau d'affichage de nos émotions⁵.

Cette idée de Darwin est profondément intuitive. Partout les enfants sourient quand ils sont heureux, froncent les sourcils quand ils sont tristes, et crient de joie quand quelque chose les amuse, non ? On ne parle pas seulement des spectateurs rivés à leur télé devant *Friends* à New York, Montréal ou Toronto qui sont en mesure de comprendre les sentiments de Ross et de Rachel, mais bien de tout le monde.

Les enquêtes sur remise en liberté décrites au chapitre 2 représentent de même un exercice de transparence. En matière de justice, le juge ne communique pas avec les parties en cause par courriel ou par téléphone. Pour lui, il est capital de *voir* les prévenus. Il y a quelques années, une femme du Michigan, de confession musulmane, était la plaignante d'une action en justice, et elle se présenta au tribunal en niqab traditionnel, entièrement voilée hormis les yeux. Le juge lui demanda de l'enlever, elle refusa, le juge classa l'affaire. Il lui était impossible, argua-t-il, de se prononcer sur un désaccord entre deux parties quand il ne pouvait en voir qu'une seule. Il lui dit ceci :

Quand je vous écoute témoigner sous serment, j'ai besoin de voir votre visage et de voir de quoi il retourne. Et si vous ne voulez pas enlever [votre niqab], je ne peux pas savoir si vous me dites la vérité, ni voir certains traits de votre

comportement et de votre caractère, lesquels me sont indispensables pour me prononcer dans un tribunal*⁶.

Pensez-vous que le juge avait raison ? C'est sans doute le cas pour beaucoup d'entre vous. Nous ne passerions pas notre temps à dévisager les gens si nous ne pensions pas obtenir des informations précieuses. Nous lisons dans les romans « ses yeux s'agrandirent sous le choc » ou « son visage se défit sous le coup de la déception », et nous acceptons sans arrière-pensée qu'un visage se défasse réellement et que les yeux s'agrandissent tout aussi littéralement en réaction au choc ou à la déception. Nous sommes capables de déchiffrer les 4C + 5D + 7C + 10E + 16E + 25E + 26E de Ross et savoir ce qu'ils signifient - avec le son coupé - parce que des milliers d'années d'évolution ont transformé 4C + 5D + 7C + 10E + 16E + 25E + 26E en l'expression qui s'affiche sur le visage des êtres humains en proie à ces émotions. Nous sommes convaincus que la conduite d'un individu ouvre une fenêtre sur son âme. Mais cela nous ramène à l'énigme numéro deux. Les juges disposent d'une fenêtre sur l'âme du prévenu. Malgré cela, ils sont beaucoup moins outillés pour prédire lequel rechutera que l'ordinateur de l'économiste Sendhil Mullainathan, lequel n'a pourtant aucune ouverture sur l'âme humaine.

Si la vraie vie ressemblait à *Friends*, les juges l'emporteraient haut la main sur les ordinateurs. Or, ce n'est pas le cas. Donc, la vraie vie *ne ressemble pas* à *Friends*.

4.

Les atolls connus sous le nom d'îles Trobriand s'égrènent à 140 milles nautiques de la côte orientale de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, en pleine mer des Salomon. Ce minuscule archipel compte 40 000 habitants. Il est isolé et tropical. La

population y vit de pêche et d'agriculture d'une façon très voisine de celle de ses ancêtres il y a des milliers d'années, et ses mœurs se sont révélées d'une remarquable pérennité, même au vu des empiètements inévitables du XXI^e siècle. De même que les constructeurs d'automobiles testent leurs modèles dans l'Arctique afin de les soumettre aux conditions les plus extrêmes, les spécialistes des sciences sociales soumettent leurs hypothèses au « test de résistance » en des endroits comme les Trobriand. Si quelque chose fonctionne à Londres et à New York *et* aux Trobriand, vous pouvez avoir la quasi-certitude de son caractère universel - d'où la présence de deux scientifiques espagnols dans les îles Trobriand en 2013.

Sergio Jarillo est anthropologue. Il avait déjà travaillé dans les Trobriand et connaissait la langue et la culture de la population locale. Carlos Crivelli, lui, est psychologue. Il a consacré le début de sa carrière à étudier les limites de la transparence. Il avait notamment visionné des dizaines de vidéos de judokas⁷ qui venaient de remporter leur combat afin de déterminer à quel moment précis ils souriaient. Était-ce au moment même de la victoire ou plutôt *après* avoir gagné ? À une autre occasion, il a observé des personnes en train de se masturber pour déterminer ce qu'on lisait sur leur visage au moment de l'orgasme⁸. On peut présumer qu'un orgasme constitue un moment de bonheur authentique. Ce bonheur est-il évident et observable à ce moment précis ? Eh bien non, pas dans ces deux exemples, qui ne tiennent pas la route si nos expressions sont le reflet de nos émotions. Ces études ayant soulevé un doute, Jarillo et lui décidèrent de mettre Darwin à l'épreuve.

Ils commencèrent par l'examen de six portraits photographiques exprimant la joie, la tristesse, la colère, la peur et le dégoût - le dernier montrant une personne au

visage neutre. Avant leur départ pour les Trobriand, ils apportèrent leurs photos dans une école primaire de Madrid pour les tester sur un groupe d'enfants. Ils les étalèrent toutes les six devant un de leurs sujets et lui demandèrent : « Laquelle montre un visage triste ? » Puis ils demandèrent au sujet suivant : « Laquelle montre un visage en colère ? » et ainsi de suite, répétant inlassablement la même procédure. Les résultats sont reproduits ci-dessous. L'exercice n'avait posé aucune difficulté aux enfants.

Marqueur émotionnel	« Joyeux » : souriant	« Triste » : boudant	« En colère » : fronçant les sourcils	« Apeuré » : réprimant un cri	« Dégoûté » : plissant le nez	Neutre
<i>Espagnols (n = 113)</i>						
Joie	1,00	,00	,00	,00	,00	,00
Tristesse	,00	,98	,00	,00	,00	,02
Colère	,00	,00	,91	,00	,09	,00
Peur	,00	,07	,00	,93	,00	,00
Dégoût	,00	,02	,00	,15	,83	,00

Puis Jarillo et Crivelli s'envolèrent vers les îles Trobriand et répétèrent la procédure⁹.

Les habitants des Trobriand se montrèrent amicaux et coopératifs. Leur langue, riche et nuancée, se révélait idéale pour une étude de l'émotion, comme l'expliquait Jarillo.

Pour dire qu'une chose vous a vraiment étonné de façon positive, ils disent : cela a « ravi mon esprit » ou « emporté mon esprit ». Puis, quand vous reprenez leur expression et dites : « Cette chose a-t-elle emporté votre esprit ? », ils répondent : « Non, celle-là, c'est plus comme si elle avait emporté mon estomac. »

En d'autres termes, ils n'étaient pas du genre à se laisser décontenancer si on leur demandait de comprendre la

réalité émotionnelle de quelque chose. Si Darwin avait vu juste, les Trobriandais devaient déchiffrer les visages avec la même compétence que les enfants de Madrid. L'évolution a inscrit les émotions dans nos gènes. Bref, les individus vivant en pleine mer des Salomon devraient forcément avoir les mêmes mécanismes de fonctionnement, non ?

Faux.

Examinez le tableau suivant, qui compare les taux de réussite des Trobriandais avec ceux des enfants de dix ans de l'école madrilène. Les Trobriandais en arrachaient.

Marqueur émotionnel	« Joyeux » : souriant	« Triste » : boudant	« En colère » : fronçant les sourcils	« Apeuré » : réprimant un cri	« Dégoûté » : plissant le nez	Neutre
<i>Trobriandais (n = 68)</i>						
Joie	,58	,08	,04	,08	,00	,23
Tristesse	,04	,46	,04	,04	,23	,19
Colère	,20	,17	,07	,30	,20	,07
Peur	,08	,27	,04	,31	,27	,04
Dégoût	,18	,11	,08	,29	,25	,11
<i>Espagnols (n = 113)</i>						
Joie	1,00	,00	,00	,00	,00	,00
Tristesse	,00	,98	,00	,00	,00	,02
Colère	,00	,07	,91	,00	,09	,00
Peur	,00	,02	,00	,93	,00	,00
Dégoût	,00	,02	,00	,15	,83	,00

Les « marqueurs émotionnels », colonne de gauche des tableaux, sont les photos des personnes présentant des visages différents que Jarillo et Crivelli montraient à leurs sujets. Les intitulés en haut des tableaux indiquent comment les sujets identifiaient ces photos. Ainsi, 100 % des 113 écoliers espagnols identifiaient un visage joyeux comme tel, mais seulement 58 % des Trobriandais, alors que 23 % regardaient un visage souriant et le qualifiaient de

« neutre ». Et la joie est l'émotion sur laquelle les enfants trobriandais et espagnols s'accordent le plus souvent. Quant au reste, les émotions telles que les perçoivent les Trobriandais semblent aux antipodes des nôtres.

« Ce qui nous a le plus étonnés, je pense, est le fait que l'idée que se font les sociétés occidentales d'un visage effrayé, de quelqu'un qui a peur, ressemble plus à une expression de menace dans les îles Trobriand », constatait Crivelli. Ce qu'il démontrait en mimant un visage réprimant un cri : les yeux exorbités, le visage du célèbre tableau éponyme d'Edvard Munch.

« Dans notre culture, mon visage exprimerait "j'ai peur, je suis terrifié", poursuivait Crivelli. Dans leur culture, c'est... le visage de quelqu'un qui tente de faire peur à quelqu'un d'autre... C'est l'inverse [de ce qu'il signifie pour nous]. »

La sensation de peur, chez les Trobriandais, n'est pas différente de la peur que vous et moi ressentons. Ils éprouvent le même creux au ventre. Mais, pour une raison quelconque, ils ne le montrent pas de la même façon que nous.

La colère était tout aussi déconcertante. On penserait - n'est-ce pas ? - que tout le monde, aux quatre coins de la planète, sait à quoi ressemble un visage en colère, tellement cette émotion est fondamentale.

La colère, la voici¹⁰. Nous sommes bien d'accord ?



Les yeux durs, la bouche crispée. Mais les Trobriandais *restèrent cois* devant la colère. En témoignent les résultats recueillis : 20 % y virent un visage joyeux, 17 % un visage triste, 30 % déchiffraient une expression de dégoût, et seulement 7 % l'identifiaient comme presque tous les écoliers espagnols. Crivelli notait :

Ils émettaient une foule de qualificatifs... Ils se bornaient à constater, par exemple : « Ils froncent les sourcils. » Ou citaient un proverbe signifiant que son front est sombre, ce qui peut se traduire de toute évidence par : « Il fronce les sourcils. » Mais sans en déduire pour autant que la personne est en colère.

Pour s'assurer que les Trobriandais ne constituaient pas un cas à part, Jarillo et Crivelli se rendirent ensuite au Mozambique pour étudier les Mwani, un groupe isolé pratiquant la pêche de subsistance. Les résultats furent désastreux une fois de plus. Les Mwani firent légèrement mieux que le simple hasard avec les visages souriants, mais les visages tristes ou en colère les plongèrent dans la perplexité. Un autre groupe, dirigé par Maria Gendron,

gagna les montagnes du nord-ouest de la Namibie pour voir si la population réussirait à trier correctement les photos selon l'expression émotionnelle du sujet¹¹. Ce fut un échec.

Même les historiens se sont mis de la partie. Si vous pouviez embarquer dans une machine à remonter le temps et montrer aux Grecs et aux Romains de l'Antiquité des photos d'individus des temps modernes souriant à pleines dents, interpréteraient-ils comme nous cette expression ? Probablement pas. Comme l'écrit Mary Beard, spécialiste des lettres classiques, dans son livre *Laughter in Ancient Rome*:

Non que les Romains n'aient jamais relevé les coins de la bouche pour former ce que nous verrions volontiers comme un sourire ; bien sûr qu'ils le faisaient. Mais ce retroussement ne signifiait pas grand-chose dans la gestuelle socioculturelle significative à Rome. Inversement, d'autres mimiques auxquelles nous n'accorderions guère d'attention étaient lourdes de sens¹².

Si vous organisiez une projection du fameux épisode de *Friends* pour les insulaires des Trobriand, ils verraient Ross affronter Chandler en croyant que Chandler est en colère et que Ross a peur. Ils auraient tout faux ! Et si vous programmiez un visionnement de *Friends* dans la Rome antique pour Cicéron, l'empereur et leurs amis, ils regarderaient les grimaces et les contorsions extravagantes des visages des acteurs en pensant : *Ils sont malades ou quoi ?*

5.

Passons. Qu'en est-il *au sein* d'une culture ? Si nous nous en tenons au monde industrialisé – et oublions les observations

distantes et la Rome antique –, les règles de la transparence fonctionnent-elles ? Non, pas du tout.

Imaginez le scénario suivant. On vous conduit au bout d'un long couloir étroit jusqu'à une pièce obscure. Vous prenez place et écoutez un enregistrement d'une nouvelle de Kafka, suivi d'un test de mémoire sur ce que vous venez d'entendre. Le test terminé, vous reprenez le couloir. Mais pendant que vous écoutiez Kafka, une équipe n'a pas chômé. Le couloir consistait, en fait, en cloisons provisoires. On les a retirées afin de créer un espace d'un seul tenant. Les murs sont vert fluo, une ampoule unique pendue au plafond éclaire un fauteuil rouge vif et, assis dans ce fauteuil, se trouve votre meilleur ami, la mine solennelle. Vous sortez, vous attendant à emprunter le même couloir étroit et vlan ! vous tombez sur une pièce qui n'a rien à faire là. Et sur votre ami qui vous dévisage comme dans un film d'horreur.

Seriez-vous étonné ? Naturellement. Et quelle expression auriez-vous ? Pas celle d'un insulaire des Trobriand ni d'un citoyen de la Rome antique vivant la même situation, mais une expression appartenant à votre culture, ici et maintenant, et qui manifeste l'étonnement tel que fixé par la norme. Nous en avons un exemple parfait dans ce même épisode de *Friends*. Le colocataire de Ross, Joey, se rue dans l'appartement de Monica et découvre deux de ses meilleurs amis essayant de s'entretuer. Son visage nous donne alors toutes les informations nécessaires : AU 1 + 2 (sourcils fusant vers le haut) plus AU 5 (yeux agrandis) plus AU 25 + 26, valable aussi pour vous qui en restez bouche bée. Vous feriez la même tête que Joey, exact ? Faux.

On doit ce scénario à deux psychologues allemands, Achim Schützwohl et Rainer Reisenzein, qui le soumirent à 60 sujets¹³. Sur une échelle de 1 à 10, ceux-ci donnèrent une note à leur sentiment d'étonnement quand ils ouvraient

la porte après leur séance avec Kafka : 8,14. Ils étaient sidérés ! Et quand on leur posa la question, presque tous étaient convaincus que l'étonnement se lisait sur tout leur visage. Or, pas du tout. Schützwohl et Reizenzein avaient installé dans un angle une caméra vidéo dont ils se servirent pour coder les expressions de leur échantillon comme Jennifer Fugate l'avait fait pour l'épisode de *Friends*. Les yeux agrandis, le brusque relèvement des sourcils et la mâchoire tombante n'apparaissaient que dans 5 % des cas ! Dans 17 %, ils relevèrent une combinaison de ces expressions. Sinon, ils observèrent une absence de combinaison, un petit quelque chose et des éléments - comme les sourcils froncés - qu'on n'aurait nullement associés à l'étonnement*.

« Dans tous les cas, les participants surestimaient largement leur expressivité », écrivait Schützwohl. Pourquoi ? Ils « déduisaient leur probable expression faciale devant un fait étonnant de... croyances courantes sur les associations émotion-visage¹⁴ ». La psychologie populaire est la psychologie simpliste que nous puisons à des sources culturelles comme les comédies de situation. Mais il n'en va pas ainsi dans la vie réelle. La transparence est un mythe - une idée que nous avons récupérée à force de trop regarder la télévision et de lire trop de romans où « sa mâchoire [celle du héros] béa d'étonnement » ou « ses yeux [toujours ceux du héros] s'agrandirent de stupéfaction ». Schützwohl poursuivait : « Les participants semblaient croire que, puisqu'ils s'étaient sentis étonnés, et que l'étonnement est associé à une expression faciale caractéristique, ils avaient sûrement affiché cette expression. Dans la plupart des cas, leur déduction était erronée. »

Je ne pense pas que cette erreur - s'attendre à ce que les événements extérieurs correspondent très exactement à l'impression intérieure qu'ils produisent - inquiète nos amis. Connaître quelqu'un consiste pour une part à comprendre

que ce quelqu'un peut avoir une manière très personnelle d'exprimer ses émotions. Un jour, mon père se trouvait sous la douche dans une maison louée pour les vacances, quand il entendit ma mère hurler. Il arriva en courant et trouva un jeune voyou qui pointait un couteau en direction de ma mère. Que fit-il ? N'oubliez pas qu'il avait soixante-dix ans, qu'il était nu et trempé. Il braqua son doigt sur l'assaillant et lui lança d'une voix claire et forte : « Hey, toi, dehors ! TOUT DE SUITE ! » L'intrus déguerpit.

Intérieurement, mon père était terrifié. L'être le plus précieux de sa vie – son épouse bien-aimée depuis un demi-siècle – était sous la menace d'un couteau. Mais je doute fort que cette peur ait transparu sur son visage. Ses yeux ne s'agrandirent pas de terreur, sa voix ne sauta pas d'une octave. Si vous connaissiez mon père, vous l'auriez déjà vu dans d'autres situations tendues et finiriez par comprendre que le visage « effrayé » ne figurait pas à son répertoire. Allez savoir pourquoi ! En situation de crise, il devenait d'un calme imperturbable. Mais *si vous ne le connaissiez pas*, qu'auriez-vous pensé ? En auriez-vous conclu qu'il était un homme froid ? insensible ? Lorsque nous sommes devant un inconnu, il nous faut remplacer une idée – un stéréotype – par l'expérience directe. Et le stéréotype est trop souvent faux.

À propos, savez-vous comment les habitants des îles Trobriand expriment leur étonnement ? Lorsqu'il fit son apparition, Crivelli était muni d'un petit iPod Apple, et les insulaires se pressèrent autour de lui avec étonnement. « Ils m'abordèrent. Je leur ai montré l'appareil... Ils paniquaient, mais pas du genre à « réprimer un cri » ! Il mima un AU 1 + 2 + 5 impeccable. « Pas du tout ! Ils faisaient ceci. » Crivelli fit claquer sa langue contre son palais. « Ils n'arrêtaient pas, *clic, clic, clic.* »

C'est l'explication à la seconde énigme du chapitre 2, le fait que les ordinateurs l'emportent sur les juges pour décider des cautions. Contrairement aux juges, l'ordinateur ne peut pas voir le prévenu. Et il semblerait logique que cette bribe d'information supplémentaire leur donne un avantage. Salomon, le magistrat de l'État de New York, était en mesure de scruter le visage de l'individu debout devant lui afin de déceler les indices éventuels d'une maladie mentale - œil vitreux, affect perturbé, yeux fuyants. Le prévenu se tenant à trois mètres de lui tout au plus, il peut espérer s'en faire une idée. Mais ce supplément d'information ne lui est d'aucune utilité. Les gens étonnés ne trahissent pas forcément leur étonnement. Les gens souffrant de problèmes émotionnels n'ont pas toujours l'air d'être atteints.

Il y a quelques années, un cas célèbre marqua les annales judiciaires du Texas. Un jeune homme nommé Patrick Dale Walker colla un revolver sur la tempe de son ex-petite amie - mais l'arme s'enraya quand il actionna la détente¹⁵. Le juge fixa la caution à un million de dollars, puis la rabaisa à 25 000 \$ après que Walker eut passé quatre jours en prison, arguant que sa détention avait été assez longue pour le « calmer ». Walker, expliqua-t-il par la suite, avait un casier vierge, « même pas une contravention ». Il était bien élevé : « C'était un jeune homme poli et discret. Un garçon, à ce que je comprends, vraiment intelligent. Le premier de sa classe. Diplômé de l'université. Et il s'agissait, en théorie, de sa première petite amie. » Surtout, d'après le juge, Walker manifestait du remords.

Pour le juge, Walker était transparent. Mais que signifie « manifester du remords » ? Arborait-il un visage triste, les yeux au sol, la tête baissée, comme il avait vu les gens le faire dans un millier d'émissions de télévision ? Et pourquoi pensons-nous que si les gens ont le visage triste, fixent le

sol et baissent la tête, c'est qu'un énorme changement s'est produit dans leur cœur ? La vie n'est pas *Friends*. Le fait de voir Walker n'aidera pas le juge, mais lui fut préjudiciable. Il en oublia que Walker avait collé une arme sur la tempe de son amie et ne l'avait pas tuée pour la simple raison que l'arme s'était enrayée. Quatre mois plus tard, libéré sous caution, Walker abattait son ex-petite amie.

L'équipe Mullainathan écrit :

Quelles que soient les variables non observables qui détournent les juges de l'appréciation prévisible - un état intérieur, comme l'humeur, ou des données spécifiques de l'affaire qui sont trop visibles ou trop intrusives, telle l'apparence du prévenu -, celles-ci sont moins une source d'information personnelle qu'une source d'appréciation erronée. Les éléments non observables génèrent un bruit, pas un signal¹⁶.

Traduction : l'avantage que détient le juge sur l'ordinateur ne l'avantage pas vraiment.

Devrions-nous porter l'étude Mullainathan à sa conclusion logique ? Dissimuler le prévenu au juge ? Lorsqu'une femme se présente au tribunal en niqab, la réaction appropriée n'est peut-être pas de refuser de l'entendre, mais d'exiger que tout le monde porte le voile. Dans le même ordre d'idées, il vaut la peine aussi de demander si l'on doit rencontrer personnellement la gardienne d'enfants ou si votre employeur a eu raison de vous rencontrer en personne avant de vous proposer un poste.

Mais comment faire l'impasse sur l'entretien personnel ? Le monde ne fonctionne plus si tout échange significatif devient anonyme. J'ai posé la question au juge Salomon, et sa réponse mérite qu'on s'y arrête.

Malcolm Gladwell : Cela ferait-il une différence si vous ne voyiez pas le prévenu ?

Salomon : Vous me demandez si je préférerais cette solution ?

MG : Oui.

Salomon : Une partie de mon esprit me répond par l'affirmative, car la décision difficile de mettre quelqu'un en prison serait moins pénible. Mais pas équitable... Vous avez un être humain placé en garde à vue par l'État, à qui il revient de justifier qu'il prive un être humain de sa liberté. D'accord ? Mais j'y vois maintenant un simple gadget.

Le problème de la transparence aboutit au même résultat que la vérité par défaut. Nos stratégies pour gérer des inconnus sont profondément défectueuses, mais nécessaires aussi dans une société. Il nous faut la procédure délinquant-justice, la méthode d'embauche et le choix des gardiennes d'enfants. Mais, pour exister, cette humanité exige que nous tolérions une dose d'erreur considérable. Là réside le paradoxe de parler à des inconnus. Nous avons besoin de le faire. Mais nous sommes nuls dans la pratique de cet art - et, nous le verrons dans les deux chapitres suivants, pas toujours honnêtes avec autrui sur l'étendue de notre incompetence en la matière.

Salomon : Alors qu'une part infime de mon esprit me dit : « Ce serait tellement plus facile de ne pas voir », j'ai le prévenu qui me regarde, et je suis là à le jauger. J'ai les familles à l'audience qui me font des signes pendant la plaidoirie, et lui a trois membres de la sienne derrière lui. Cela devrait... Comment ignorer que votre décision se répercute sur un être humain ? Comment le prendre à la légère ?

- * Ce système a été élaboré par l'éminent psychologue Paul Ekman, dont j'ai parlé dans mon deuxième livre, *La force de l'intuition*. Voir les Notes, où j'explique comment ma position sur les recherches d'Ekman a évolué depuis.
- * La plaignante s'appelait Ginnah Muhammad. Elle rétorqua : « D'abord et avant tout, je suis musulmane et pratiquante et c'est ma culture, je crois au saint Coran et Dieu passe avant tout dans ma vie. Je n'ai pas de problème pour ôter mon voile devant une femme juge, dites-moi si vous avez une femme devant qui je puisse comparaître. Là, je n'aurai pas de problème. Sinon, je ne peux suivre cette injonction. »
- * Les 17 % incluent les trois personnes (5 %) qui affichèrent les trois expressions. Seulement sept affichèrent exactement deux expressions. Par ailleurs, si la grande majorité des sujets pensaient avoir manifesté leur étonnement, un seul, particulièrement préoccupé de sa personne, estimait être resté impassible.

CHAPITRE VII

Une explication (concise) de l'affaire Amanda Knox

1.

Rudy Guede tua Meredith Kercher dans la nuit du 1^{er} novembre 2007. Après une quantité prodigieuse d'argumentations, de spéculations et de controverses, sa culpabilité est une certitude. Guede était un individu douteux qui traînait autour de la maison de Pérouse, en Italie, où Meredith Kercher, étudiante, résidait pendant son année d'études à l'étranger. Il avait des antécédents judiciaires. Il reconnaissait avoir été présent au domicile de la victime la nuit du meurtre - et ne pouvait fournir que des alibis particulièrement invraisemblables pour justifier le fait. Son ADN était partout présent sur la scène de crime. Après la découverte du corps, il avait aussitôt quitté l'Italie pour se réfugier en Allemagne.

Mais Rudy Guede ne fut pas l'objet exclusif de l'enquête de la police - ni plus qu'un sujet d'intérêt très secondaire dans la tornade médiatique qui suivit la découverte du corps. Les projecteurs se braquèrent plutôt sur la colocataire de Meredith Kercher. Elle s'appelait Amanda Knox. Un matin, alors qu'elle venait de regagner leur maison, elle remarqua du sang dans la salle de bains. Elle et son petit ami, Raffaele Sollecito, appelèrent la police. En arrivant, les agents

découvrirent le corps inanimé de Meredith dans sa chambre ; en moins de quelques heures, les enquêteurs ajoutèrent Amanda Knox et Raffaele Sollecito à leur liste de suspects. Le crime, croyaient-ils, résultait de jeux sexuels exacerbés par l'alcool et la drogue et qui avaient mal tourné, impliquant Guede, Sollecito et Amanda Knox. Tous trois furent arrêtés, inculpés, déclarés coupables et envoyés en prison - chacune de ces étapes étant abondamment couverte par la presse à scandale.

« Un meurtre passionne toujours le public. Un brin d'intrigue, un soupçon de mystère, une énigme policière... », déclare le journaliste Nick Pisa dans le documentaire intitulé *Amanda Knox* - un exemple parmi d'autres de la pléthore de livres grand public, essais universitaires, articles de magazine, films et émissions de télévision inspirés par l'affaire. « Et nous avons là une petite ville, belle et pittoresque, perchée sur une colline au cœur de l'Italie. Un meurtre particulièrement atroce. La gorge a été tranchée, le corps à demi dénudé, et il y avait du sang partout. Que demander de plus¹ ? »

D'autres affaires criminelles retentissantes, comme celle d'O.J. Simpson et de JonBenét Ramsey, sont tout aussi fascinantes quand on les redécouvre cinq ou dix ans plus tard. Mais pas l'affaire Amanda Knox. Même avec le recul, elle est inexplicable. Il n'y a jamais eu de preuve physique les reliant, elle et son ami, au crime. Et pas davantage d'explication plausible au fait qu'Amanda Knox - fille de la classe moyenne de Seattle, immature et protégée - ait été tentée par des jeux sexuels dangereux avec un garçon à la dérive et perturbé qu'elle connaissait à peine. Il apparut plus tard que l'enquête menée par la police pour établir sa culpabilité fut scandaleusement bâclée. L'analyse des preuves ADN censées l'incriminer ainsi que Sollecito fut entièrement contaminée. Le procureur se révéla d'une incompétence effarante, obsédé par des fantasmes de

crimes sexuels particulièrement pervers. Or, il fallut une décision de la Cour suprême italienne, *huit* ans après le crime, pour que l'innocence d'Amanda Knox soit enfin reconnue. Pour autant, de nombreuses personnes par ailleurs intelligentes et sensées ne désarmèrent pas.

Lorsque Amanda Knox sortit de prison, une foule en colère convergea vers la place centrale de Pérouse pour protester contre sa libération. L'affaire Amanda Knox n'a aucune explication logique.

Je pourrais vous livrer une analyse point par point des ratés de l'enquête. Elle remplirait aisément ce livre. Je pourrais aussi vous renvoyer à quelques-unes des études les plus exhaustives sur les carences judiciaires de l'enquête, par exemple la rigoureuse « Analysis and Implications of the Miscarriages of Justice of Amanda Knox and Raffaele Sollecito » de Peter Gill, publiée par la revue de criminologie *Forensic Science International* dans sa livraison de juillet 2016, où l'on peut lire ceci :

L'élément d'ADN de l'échantillon B a également fait l'objet d'une électrophorèse capillaire sur gel. La représentation graphique a montré des pics inférieurs au seuil mentionné et un déséquilibre des allèles dans la plupart des loci. J'ai dénombré seulement six allèles au-dessus du seuil mentionné. La représentation graphique de l'électrophorèse montrait un profil génétique partiel que l'on affirmait correspondre à celui de Meredith Kercher. Par conséquent, l'échantillon B était à la limite de l'exploitable pour une interprétation².

Laissez-moi plutôt vous donner l'explication la plus simple et la plus concise de l'affaire Amanda Knox. Dans son cas, c'est la transparence qui est à l'œuvre. Si vous croyez que l'aspect physique et le comportement d'une personne

inconnue constituent un indice fiable de ses émotions – si vous succombez aux faux-semblants de *Friends* –, attendez-vous à commettre des erreurs. Amanda Knox fut une erreur.

2.

Revenons un moment aux théories de Tim Levine que j'ai évoquées au chapitre III. Levine, rappelez-vous, avait organisé toute une mise en scène pour des étudiants du premier cycle.

Il leur remet un test questions-réponses. Pendant qu'ils le remplissent, la personne qui mène le jeu quitte la salle, laissant les réponses sur son bureau. La tâche effectuée, Levine interroge les étudiants et leur demande de but en blanc s'ils ont triché. Les uns mentent, les autres non. Puis il montre les vidéos de ces entretiens à des tiers en leur demandant s'ils peuvent repérer les étudiants qui ont menti.

Les spécialistes des sciences sociales proposent depuis longtemps diverses versions de ce type d'expérience. Vous avez un « émetteur » – un sujet – et un « juge », et vous mesurez avec quel degré d'exactitude le juge décèle les mensonges de l'émetteur. Les observations de Levine correspondent à celles des psychologues dans ces expériences : nous ne brillons pas par nos performances en matière de détection de mensonge. En moyenne, 54 % des juges repèrent les menteurs³ – juste un peu mieux que le hasard. Et ce, indépendamment de qui émet le jugement. Étudiants, agents du FBI, officiers de la CIA, avocats : tous obtiennent des résultats calamiteux. Une poignée de « super-détecteurs » réussiront parfois contre toute attente. Mais ils sont l'exception. Pourquoi ?

La première réponse, nous l'avons abordée au chapitre III : nous sommes a priori en faveur de la vérité. Pour des raisons qui se révèlent justifiées, nous accordons aux gens

le bénéfice du doute et postulons que nos interlocuteurs sont sincères. Mais cette explication ne satisfaisait pas Levine. Le problème est clairement plus profond que la vérité par défaut. Levine était frappé, en particulier, par le fait que les mensonges ne sont le plus souvent découverts qu'après coup - des semaines, des mois, voire des années plus tard.

Ainsi, quand Scott Carmichael dit à Ana Montes lors de leur premier entretien : « J'ai des raisons de soupçonner que vous pourriez être impliquée dans une opération d'influence de contre-espionnage », celle-ci ne réagit pas, le fixant comme un chevreuil ébloui par les phares d'une voiture. Avec le recul, Carmichael interprétait son attitude comme un signal d'alarme. Si elle avait été innocente, elle aurait dit quelque chose - poussé un cri, protesté avec véhémence. Mais Ana Montes ? Elle n'a « strictement pas réagi, elle est juste restée vissée sur son siège ». Sur le moment, cependant, cet indice échappa à Carmichael. Ana Montes fut démasquée quatre ans plus tard par le plus grand des hasards. Ce qu'observait Levine, c'est que, presque toujours, les indices décisifs nous échappent sur le moment, et la chose l'intriguait. Pourquoi ? Que se passe-t-il au moment précis où quelqu'un dit un mensonge qui, *précisément*, nous met en échec ? En quête de réponse, il réexamina ses enregistrements vidéo.

Voici un mini-fragment d'une autre vidéo qu'il me montra. Il s'agit d'une jeune femme - appelons-la Sally. Levine lui pose une série de questions directes, apparemment anodines. Puis vient le moment crucial :

Interrogateur : A-t-on triché après que Rachel a quitté la salle ?

Sally : Non.

Interrogateur : Me dites-vous la vérité ?

Sally : Oui.

Interrogateur : Quand j'interrogerai votre partenaire, je vais lui poser la même question. Que va-t-elle répondre ?

Sally marque un temps, semble indécise.

Sally : Probablement... la même chose.

Au moment où Levine pose la question, « A-t-on triché ? », le visage et les bras de Sally commencent à virer à l'écarlate. Parler de rougir d'embarras serait très faible. Sally est le flagrant délit personnifié. Puis vient la question déterminante : que dira votre partenaire ? La rougissante Sally ne parvient même pas à émettre un « elle le confirmera » convaincant. Elle bafouille un piteux « probablement... la même chose ». *Probablement ?* Rouge comme une pivoine, Sally ment, et *toutes les personnes* invitées à en juger sur pièce s'en rendent compte.

Levine me montre une autre vidéo. Celle d'une femme qui a tortillé une mèche de cheveux d'un geste obsessionnel durant tout l'entretien. Nous l'appellerons Nelly-la-Nerveuse.

Interrogateur : Rachel a dû quitter la salle à cause d'un appel. A-t-on triché pendant son absence ?

Nelly-la-Nerveuse : En fait, ma partenaire voulait vérifier les réponses - elle disait genre : « Je veux voir combien nous avons de bonnes réponses. » Mais j'ai dit non, parce que je ne triche pas. Je pense que ce n'est pas honnête, alors je n'ai pas voulu. J'ai dit non, dans le sens « Je fais pas ce genre de chose ». Mais elle a insisté : « Oh, allez, on en regarde juste une. » Moi, je ne voulais pas, j'étais en mode « Oublie ça, je ne ferai pas ça ». Je ne sais pas si ça faisait partie du test, mais on n'a pas regardé.

Interrogateur : Ok, donc me dites-vous la vérité sur une tricherie éventuelle ?

Nelly-la-Nerveuse : Oui, nous n'avons pas triché... elle voulait... ma partenaire a été franche, elle a dit « juste une ». Moi, je n'étais pas partante, genre « Hey, c'est pas cool, je veux pas faire ça ». La seule chose que j'ai dite, c'était : « Ça m'étonne qu'ils aient laissé traîner de l'argent. » Sincèrement, je ne vole pas, je ne triche pas, j'ai des principes. Mais j'étais étonnée, parce que normalement, si les gens laissent traîner de l'argent, vous le prenez - c'est ce que tout le monde fait. Mais nous n'avons pas triché, nous n'avons rien volé.

Tortillement de couette incessant. Explications répétitives, exagérément sur la défensive, hachées. Nervosité et agitation de faible intensité, et ce, tout au long de l'interrogatoire.

Interrogateur : D'accord. Donc, quand j'appellerai votre partenaire pour l'interroger, que va-t-elle répondre à cette question ?

Nelly-la-Nerveuse : Je pense qu'elle dira qu'elle voulait jeter un coup d'œil.

Interrogateur : D'accord.

Nelly-la-Nerveuse : Si elle dit le contraire, c'est franchement pas cool parce que moi j'ai dit : « Non, je ne veux pas tricher. » Elle a juste dit : « Pourquoi ne pas en regarder juste une ? » Et elle a dit : « Les réponses sont là ! » et moi je pensais « Non, je ne suis pas d'accord. Je ne suis pas comme ça. C'est pas mon genre ».

J'étais persuadé que Nelly-la-Nerveuse mentait. À la voir, vous auriez abouti à la même conclusion. *Tout le monde* en était convaincu. Eh bien, pas du tout ! Quand elle répondit à Levine, sa partenaire confirma tout ce qu'avait dit Nelly.

C'était un modèle récurrent, comme Levine put le constater⁴. Dans le cas d'un groupe, par exemple, les juges se trompèrent dans 80 % des cas. Dans le cas d'un autre

groupe, plus de 80 % des personnes interrogées évaluèrent correctement les sujets.

Comment l'expliquer ? À cause du postulat de la transparence, dit Levine. Nous tendons à juger la sincérité des gens à leur comportement. Les personnes qui s'expriment bien, qui ont une poignée de main franche et qui se montrent cordiales et engageantes sont considérées comme crédibles. À la différence des individus nerveux, fuyants, bégayants, mal à l'aise, qui se perdent dans des explications abondantes et confuses. Dans une étude des comportements délibérément trompeurs effectuée il y a quelques années sur des milliers de sujets dans 58 pays du monde entier, 63 % des personnes interrogées disaient surtout se fier, pour détecter un mensonge, au « regard qui se détourne »⁵. Nous pensons que les menteurs se comportent dans la vie réelle comme ceux de *Friends* - télégraphiant leur état intérieur en se tortillant, le regard furtif.

C'est absurde, pour ne pas dire plus. Les menteurs ne détournent pas le regard. Mais, comme le montre Levine, notre croyance obstinée en un ensemble quelconque de conduites non verbales liées à la tromperie explique le modèle qu'il observe dans ses vidéos sur le mensonge. Les personnes que nous jugeons correctement sont celles qui *concordent*, dont le degré de véracité correspond à leur apparence. La rougissante Sally concorde. Elle se comporte comme notre stéréotype du comportement du menteur. *Et* il se trouve qu'elle ment. D'où notre évaluation correcte. Dans l'épisode de *Friends*, quand elle met enfin son frère Ross au courant de ses amours, Monica lui prend la main et lui dit : « Désolée que tu l'apprennes comme ça. Désolée, mais c'est vrai. Moi aussi je l'aime. » Nous la croyons d'emblée - elle est sincèrement désolée et sincèrement amoureuse, parce que tout correspond à nos attentes. Elle est sincère et cela se voit.

Pour autant, quand un menteur se comporte comme une personne sincère, ou quand une personne sincère se comporte en menteur, nous sommes déstabilisés. Nelly-la-Nerveuse ne cadre pas. Elle a l'apparence de quelqu'un qui ment, or elle ne ment pas : elle est juste nerveuse ! En d'autres termes, les êtres humains ne sont pas par eux-mêmes de mauvais détecteurs de mensonges. Nous le sommes *dans les situations où la personne que nous jugeons « ne concorde pas »*.

À un moment de sa traque de Bernie Madoff, Harry Markopolos contacta un journaliste financier chevronné appelé Michael Ocrant. Il le persuada d'envisager sérieusement que Madoff pût être un escroc, au point qu'Ocrant prit rendez-vous avec l'intéressé pour le juger lui-même. Que se passa-t-il ?

« Ce ne sont pas tant ses réponses qui m'ont frappé, mais plutôt tout dans son attitude », déclara Ocrant des années plus tard.

Il était presque impossible d'être assis là avec lui et de croire à un imposteur. Je me rappelle m'être dit : « Si [l'équipe de Markopolos] a raison et qu'il a monté une chaîne de Ponzi, il est soit le meilleur acteur que j'aie jamais vu, soit un sociopathe absolu. » On ne relevait même pas chez lui la moindre trace de culpabilité, de honte ou de remords. Il était très sobre, presque comme amusé qu'on l'interviewe. Son attitude semblait vouloir dire : « Quelle personne de bon sens pourrait avoir des doutes sur moi ? Je n'en reviens pas qu'on se pose la question⁶. »

Madoff ne cadrait pas. C'était un menteur qui se comportait en homme honnête. Et Ocrant – conscient, sur le plan intellectuel, d'un défaut de concordance – fut si influencé par cet entretien qu'il renonça à son article. Peut-

on le lui reprocher ? D'abord il y a la vérité par défaut, qui donne à l'escroc une longueur d'avance. Mais quand vous y ajoutez le défaut de concordance, comment s'étonner que Madoff ait berné si longtemps tant d'esprits crédules ?

Et pourquoi tant d'hommes politiques britanniques qui rencontrèrent Hitler se laissèrent-ils abuser à ce point sur sa personne ? Parce que Hitler ne cadrait pas non plus. Rappelez-vous la remarque de Chamberlain sur Hitler l'accueillant en lui serrant la main entre les deux siennes, un geste que le Führer réservait, selon lui, aux personnes dignes de sa sympathie et de sa confiance. Pour nombre d'entre nous, une poignée de main chaleureuse et enthousiaste ne signifie pas que nous éprouvons des sentiments chaleureux et de l'enthousiasme pour la personne que nous rencontrons. Mais dans le cas de Hitler : il est le mystificateur qui joue la sincérité* 7, 8.

3.

Le problème d'Amanda Knox ? Elle ne « concordait » pas. Elle était la personne innocente qui se comportait en coupable. Elle était Nelly-la-Nerveuse.

Amanda Knox déconcertait ceux qui ne la connaissaient pas. À l'époque du crime, elle avait vingt ans et elle était belle, un visage aux pommettes hautes et aux yeux d'un bleu saisissant. On la surnommait « Foxy Knoxy », la bombe sexuelle. La presse à sensation se procura une liste qu'elle avait établie de tous les hommes avec qui elle avait couché. Elle était la femme fatale - impudente et sensuelle. Le lendemain du meurtre brutal de sa colocataire, on l'aperçut qui achetait des sous-vêtements rouges dans une boutique de lingerie en compagnie de son ami.

En réalité, son surnom n'avait rien à voir avec le sexe. Il lui avait été accolé à l'âge de treize ans par son équipe de

football, pour ses qualités de dribbleuse. Elle acheta de la lingerie rouge quelques jours après l'assassinat de sa colocataire parce que, la maison étant désormais une scène de crime, elle n'avait plus accès à ses vêtements. Elle n'était pas une femme fatale*. Mais une jeune femme immature libérée depuis quelques années seulement de l'inconfort de l'adolescence et de ses boutons disgracieux. Impudente et sensuelle ? Amanda Knox était en réalité légèrement marginale.

« Moi, j'étais la gamine marginale qui traînait avec les lecteurs de manga maussades, avec les enfants homosexuels ostracisés et les passionnés de théâtre », écrit-elle dans les Mémoires qu'elle publia en 2011, après être enfin sortie d'une prison italienne.

Au lycée, elle était l'élève de la classe moyenne bénéficiant d'une bourse scolaire, entourée de condisciples de familles favorisées. « J'apprenais le japonais et chantais à tue-tête dans les couloirs en passant d'une classe à l'autre. Ne me sentant pas vraiment intégrée, je faisais un peu n'importe quoi ; autrement dit la meilleure méthode pour ne jamais m'intégrer. »

Les personnes qui « cadrent » correspondent à nos attentes. Leurs intentions concordent avec leur comportement. Les personnes non concordantes nous déroutent et sont imprévisibles : « Je faisais des choses propres à embarrasser la plupart des adolescents et des adultes - descendre une rue de profil comme une Égyptienne ou de façon pataude comme un éléphant - ce qui faisait rire les enfants⁹. »

Le meurtre changea le comportement du cercle d'amies de Meredith Kercher. Elles pleuraient en silence, baissaient la voix, exprimaient leur compassion en chuchotant. À la différence d'Amanda Knox.

Écoutez un échantillon de citations que j'ai empruntées – au hasard – au livre du journaliste britannique John Follain, *Death in Perugia*¹⁰. Croyez-moi, elles sont explicites. Follain décrit la réaction des amies de Meredith en retrouvant Amanda Knox et Raffaele Sollecito au commissariat le lendemain du meurtre.

« Oh, Amanda ! Je suis vraiment désolée ! » s'exclama Sophie en la prenant spontanément dans ses bras. Amanda ne lui rendit pas son étreinte. Elle se raidit, les bras ballants. Elle ne prononça pas un mot. Étonnée, Sophie la libéra après quelques secondes et recula d'un pas. Le visage d'Amanda n'exprimait aucune émotion.

Raffaele s'approcha d'Amanda et la prit par la main ; le couple demeura immobile, se fixant dans les yeux sans tenir compte de Sophie.

Puis :

Amanda était assise, les pieds sur les genoux de Raffaele... tous deux se caressaient et s'embrassaient ; parfois même ils riaient.

Comment Amanda peut-elle se comporter ainsi ? se demanda Sophie. Elle s'en fiche ou quoi ?

Puis :

La plupart des amies de Meredith étaient en larmes ou paraissaient effondrées, mais Amanda et Raffaele faisaient du bruit avec leurs lèvres quand ils s'embrassaient ou s'envoyaient des baisers.

Et encore :

« Espérons qu'elle n'a pas souffert, dit Natalie.

— Qu'est-ce que tu crois ? Natalie, ils lui ont tranché la gorge ! Elle a saigné à mort, comprends-tu ? lui renvoya Amanda.

Les mots d'Amanda glacèrent Natalie ; elle fut étonnée qu'Amanda lui parle de plusieurs tueurs, et aussi par la froideur du ton de sa voix. Elle eut l'impression que la mort de Meredith la laissait indifférente.

Interviewant Amanda Knox, Diane Sawyer, d'ABC News, évoqua ce dernier échange au commissariat, dans lequel elle remettait sèchement l'amie de Meredith Kercher à sa place en lui lançant : « Elle a saigné à mort, comprends-tu¹¹ ? »

Amanda Knox : D'accord. J'étais en colère. Je marchais de long en large en pensant à ce que Meredith avait dû subir.

Diane Sawyer : Vous le regrettez maintenant ?

Amanda Knox : De ne pas avoir réagi de façon plus adulte ? Certainement.

Dans un contexte qui exige normalement une attitude compatissante, Amanda Knox se montrait agressive, à bout de nerfs. L'interview se poursuit :

Diane Sawyer : Vous voyez bien que ça ne ressemble pas à du chagrin. Cela n'exprime pas du chagrin.

L'interview se déroulait longtemps après que le déni de justice dans l'affaire Kercher était devenu flagrant. Amanda Knox venait d'être libérée après avoir passé quatre ans dans une prison italienne pour le crime de ne pas s'être comportée comme nous pensons qu'on est censé le faire après le meurtre d'une colocataire. Or, que lui dit Diane Sawyer ? Elle la réprimande pour ne pas s'être comportée

comme nous pensons que les gens le font après le meurtre de leur colocataire.

Introduisant le sujet, la présentatrice rappelle que l'affaire Knox reste litigieuse parce que, pour une part, « les protestations d'innocence [de l'accusée] ont paru à beaucoup de personnes être froides et calculées plutôt qu'empreintes de remords » - une précision encore plus étrange, non ? Pourquoi nous attendrions-nous à des remords de la part d'Amanda Knox ? De la part de coupables, oui. Or, elle n'a commis aucun crime. Mais on continue de retenir contre elle ses remarques « froides et calculées ». À chaque instant sa *bizarrierie* la rattrape.

Amanda Knox : Je pense que la réaction devant l'horreur varie en fonction des gens.

Elle a raison ! Qu'est-ce qui vous interdit de réagir à un meurtre par de la colère et non de la tristesse ? Si vous étiez l'ami ou l'amie d'Amanda Knox, son attitude et ses propos ne vous étonneraient pas. Vous l'auriez vue imiter la démarche d'un éléphant dans la rue. Mais lorsqu'il s'agit d'inconnus, nous ne tolérons pas les réactions qui sortent du cadre de nos attentes.

Alors qu'elle attendait d'être interrogée par la police, quatre jours après la découverte du corps de Meredith Kercher, Amanda Knox éprouva le besoin de se dégourdir les jambes. Elle avait passé des heures avachie sur une chaise. Se levant, elle se plia en deux et toucha ses pieds, puis étira ses bras au-dessus de sa tête. « Vous m'avez l'air très souple », lui lança le policier de garde.

J'ai répondu : « Oui, j'ai fait pas mal de yoga. » Il m'a dit : « Pouvez-vous me montrer ? » Que savez-vous faire d'autre ? J'ai effectué quelques pas vers l'ascenseur et j'ai fait un grand écart. Ça me faisait du bien de voir que j'en étais encore capable. À cet instant, l'ascenseur s'ouvrit sur

Rita Ficarra, la policière qui nous avait réprimandés, Raffaele et moi, pour nous être embrassés. « Que faites-vous ? » me demanda-t-elle d'un ton méprisant*.

L'enquêteur principal de l'affaire, Edgardo Giobbi, dit avoir éprouvé des soupçons sur Amanda Knox dès l'instant où elle parcourut avec lui la scène de crime. En enfilant des bottes de protection, elle s'écria « ta-dah » et leva les bras comme si elle posait pour une pub.

« Nous avons été en mesure d'établir la culpabilité en observant avec attention les réactions psychologiques et comportementales de la suspecte pendant l'interrogatoire, déclara Giobbi. Nous n'avons pas besoin de nous en remettre à d'autres types d'investigation¹². »

Le procureur chargé de l'affaire, Giuliano Mignini, balaya d'un geste les critiques grandissantes sur la façon dont son bureau avait géré le meurtre. Pourquoi accordons-nous autant d'attention à l'analyse bâclée de l'ADN ? « Tout élément de preuve comporte une dose d'incertitude », alléqua-t-il. Le vrai problème était *Amanda* et son ambiguïté. « Je dois vous rappeler que son comportement était complètement inexplicable. Totalement irrationnel. Ce point ne fait aucun doute**¹³. »

De Bernard Madoff à Amanda Knox, nous ne brillons pas face à la non-concordance.

4.

La conclusion la plus troublante des travaux de Levine apparut lorsqu'il montra ses vidéos sur le mensonge à un échantillon d'experts du maintien de l'ordre - des professionnels ayant quinze ans ou plus d'expérience de l'interrogatoire. Il les avait soumises jusque-là à des étudiants et à des adultes de toute condition sociale. Ils ne

s'étaient guère distingués, mais on pouvait peut-être s'y attendre. Si vous êtes agent immobilier ou étudiant en philosophie, détecter la tromperie lors d'un interrogatoire ne fait pas forcément partie de vos activités quotidiennes. Mais, réfléchit Levine, les sujets dont le travail consistait à faire exactement ce qu'il mesurait obtiendraient-ils de meilleurs résultats ?

Ce fut le cas dans un domaine. Sur les émetteurs « concordants », les interrogateurs chevronnés firent un sans-faute. Vous ou moi donnerions probablement des réponses exactes dans 70 ou 75 % de cet ensemble de vidéos. Mais *tous les membres* du groupe d'experts hautement qualifiés de Levine évaluèrent correctement *tous* les émetteurs. Sur les émetteurs non concordants, néanmoins, leurs évaluations furent catastrophiques : 20 % de bonnes réponses. Quant à la sous-catégorie de menteurs affichant la sincérité, la proportion chuta à 14 % - un chiffre si bas qu'il devrait donner le frisson à toute personne coincée dans une salle d'interrogatoire avec un agent du FBI. Devant une rougissante Sally - l'exemple facile -, ils sont irréprochables. Mais ils ont plus de difficulté face aux Amanda Knox et Bernard Madoff de la planète.

C'est inquiétant, car nous n'avons pas besoin d'experts en maintien de l'ordre pour nous aider devant des inconnus qui « concordent ». Nous déterminons correctement si les personnes de cette catégorie nous trompent ou nous disent la vérité. Mais il nous faut de l'aide pour celles qui ne « concordent pas » - les cas compliqués. Un interrogateur expérimenté devrait déchiffrer habilement ce que cachent les signes de comportement déconcertants, comprendre que Nelly-la-Nerveuse, lorsqu'elle est sur la défensive et se perd en explications, exprime exactement qui elle est - une personne sur la défensive et qui se perd en explications. Le policier devrait repérer la fille au comportement bizarre qui détonne dans une culture très différente de la sienne en

mimant une publicité et comprendre qu'elle est tout simplement une fille au comportement étrange, dans une culture très différente de la sienne. Or, que constatons-nous ? Les personnes d'autorité à qui il incombe de déterminer l'innocence et la culpabilité semblent aussi incompétentes *sinon plus encore* que le commun des mortels devant les cas les plus ambigus.

Cela explique-t-il en partie les erreurs judiciaires ? Le système judiciaire est-il, de par sa nature, incapable de rendre justice aux individus qui ne « concordent » pas ? Est-ce la raison pour laquelle un juge se révèle infiniment moins performant qu'un ordinateur ? Envoyons-nous en prison des personnes absolument inoffensives en attente de leur procès pour de simples raisons d'apparence ? Nous admettons tous les imperfections et les défaillances des décisions institutionnelles lorsque nous croyons que ces erreurs sont aléatoires. Mais les recherches de Tim Levine montrent que le hasard n'est pas en cause : nous avons construit un monde où une discrimination systématique s'exerce contre une catégorie de personnes qui, sans aucune faute de leur part, violent nos idées ridicules sur la transparence. L'histoire d'Amanda Knox mérite d'être racontée à nouveau, non parce que les ingrédients de cette saga policière – une femme belle, une petite ville italienne pittoresque perchée sur une colline, un crime atroce – ne se trouvent que très rarement réunis. Mais parce que cela arrive tout le temps.

« On ne voyait pas de tristesse dans ses yeux, et je me rappelle m'être demandé si elle pouvait y avoir été mêlée¹⁴ », déclarait une amie de Meredith Kercher.

Amanda Knox fut, pendant des *années*, la cible de ce genre de remarques émises par de parfaits inconnus persuadés de connaître sa nature profonde en se fiant uniquement à l'expression de son visage.

« Il n'existe aucune trace de ma présence dans la pièce où Meredith a été assassinée, dit Amanda Knox à la fin du documentaire. Mais vous essayez de trouver la réponse dans mes yeux... Vous me regardez. Pourquoi ? Ce sont mes yeux. Ils ne sont pas une preuve objective. »

* Prenons un autre exemple : Dzhokhar Tsarnaev, l'un des deux frères tchéchènes qui posèrent plusieurs bombes meurtrières au marathon de Boston en 2013. La grande question à son procès fut de savoir s'il allait échapper à la peine capitale. La procureure, Nadine Pellegrini, se prononça avec force en ce sens, arguant qu'il n'éprouvait aucun remords. À un moment donné, elle montra aux jurés une photographie de Tsarnaev dans sa cellule, faisant un doigt d'honneur à la caméra de surveillance fixée dans un angle. « Il avait un seul et dernier message à envoyer », dit-elle, décrivant un Tsarnaev « indifférent, sans remords et inchangé ». Dans *Slate Magazine*, la veille du verdict, Seth Stevenson écrit :

« Et, bien qu'il soit hasardeux de surinterpréter les postures avachies et les tics, Tsarnaev ne s'est guère soucié de paraître assagi ou accablé de remords devant les jurés. Les images de l'enceinte du tribunal retransmises mardi en direct à la salle des médias n'étaient pas d'assez haute résolution pour que je puisse l'affirmer à 100 %, mais j'ai la quasi-certitude que Tsarnaev a eu un sourire satisfait après que Nadine Pellegrini a produit la photo de lui faisant un doigt d'honneur. »

Tsarnaev, on s'en doute, fut reconnu coupable et condamné à mort. Plus tard, 10 des 12 jurés se dirent certains qu'il n'avait éprouvé aucun remords. Mais, comme le souligne la psychologue Lisa Feldman Barrett, le fait même de s'interroger sur les remords éventuels de

Tsarnaev est la parfaite illustration des pièges de la transparence. Les jurés partaient du principe que les sentiments profonds de Tsarnaev, quels qu'ils fussent, s'afficheraient automatiquement sur son visage, en concordance avec les idées des Américains sur l'expression des émotions. *Mais Tsarnaev n'était pas américain.* Dans son livre intitulé *How Emotions Are Made*, Lisa Feldman Barrett écrit :

« Dans l'affaire de l'attentat du marathon de Boston, s'il éprouvait des remords de ses actes, comment Tsarnaev l'aurait-il montré ? Aurait-il pleuré en public ? Imploré le pardon de ses victimes ? Disserté sur l'étendue de ses fautes ? Peut-être, à condition de se conformer aux stéréotypes américains de l'expression du remords, ou s'il s'était agi d'un procès dans un film hollywoodien. Mais Tsarnaev est un jeune homme de confession musulmane, d'origine tchéchène... La culture tchéchène veut qu'un homme se montre stoïque dans l'adversité. S'il perd la bataille, il doit accepter la défaite avec courage, en vertu d'une logique de guerre dite du "loup tchéchène". Ainsi, s'il éprouvait du remords, Tsarnaev pourrait parfaitement être resté de marbre. »

- * La liste de ses amants avait une explication. Cherchant à l'intimider, la police italienne lui avait menti et dit qu'elle était séropositive. Amanda Knox, affolée et seule dans sa cellule, dressa par écrit la liste de ses anciens partenaires sexuels pour déterminer la véracité de cette affirmation.
- * Les incidents de cette nature abondent. Pour le procureur qui suivait le dossier, le moment révélateur fut celui où il emmena Amanda Knox dans la cuisine pour lui montrer le tiroir à couteaux et lui demander s'il manquait quelque chose. « Elle s'est mise à se frapper les oreilles avec ses paumes. Comme au souvenir d'un bruit, d'un son, d'un

cri. Le cri de Meredith. Naturellement, j'ai commencé à la soupçonner. » Ou ceci : Dînant au restaurant avec des amies de Meredith, Amanda se mit brusquement à chanter. « Mais ce qui faisait rire [à Seattle] ne me valut que des regards gênés à Pérouse, écrit-elle. L'idée ne m'avait même pas effleurée que ces mêmes excentricités qui plaisaient tant à mes copains pouvaient offenser des gens qui acceptaient moins la différence. »

** « Ce qui me fascine chez Amanda Knox, c'est que son léger décalage la perdit, le décalage ordinaire que l'on constate dans toutes les cours d'école et dans tous les lieux de travail, écrivait le critique Tom Dibblee dans des essais pénétrants sur l'affaire. C'est ce type de décalage léger qui suscite les rumeurs et les soupçons, qui s'infiltrer dans notre vie quotidienne et gouverne nos choix en matière d'affiliation et de prise de distance. »

*Étude de cas:
la fête de la fraternité d'étudiants*

1.

Accusation : Et en allant au pavillon Kappa Alpha, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel sur le trajet ?

Jonsson : Oui.

A : Qu'avez-vous vu ?

Jonsson : Nous avons remarqué un gars sur... je dirais une personne sur une autre personne.

A : Et où exactement ?

Jonsson : Tout à côté du pavillon Kappa Alpha.

Palo Alto, Californie. 18 janvier 2015. Aux alentours de minuit. Deux étudiants suédois en troisième cycle à l'université Stanford traversent le campus à bicyclette pour se rendre à une fête d'étudiants. Ils aperçoivent ce qui leur paraît être deux personnes allongées au sol, à proximité d'une maison de fraternité où une fête bat son plein. Ils ralentissent pour ne pas déranger le couple. « On a pensé que c'était un moment intime », déclara l'un des étudiants, Peter Jonsson¹, lors de son témoignage au tribunal. En se rapprochant, ils voient que l'homme se trouve au-dessus. Et que sous lui il y a une jeune femme.

Accusation : Que faisait la personne qui se trouvait au-dessus ? Avez-vous remarqué un mouvement quelconque de sa part ?

Jonsson : Oui. Disons qu'au début, elle bougeait juste un peu. Puis elle s'est mise à donner des coups de reins plus énergiques...

A : Et que faisait la personne qui se trouvait au-dessous ?

Jonsson : Rien.

Jonsson et son ami, Carl-Fredrik Arndt, descendent de vélo et s'approchent. « Ça va ? Il y a un problème ? » lance Jonsson. L'individu se redresse et lève les yeux. Jonsson s'avance. L'individu se relève et commence à s'éloigner.

« Mais que fais-tu ? s'écrie Jonsson. Elle n'a pas l'air bien ! » Il répète sa question. L'individu se met à courir. Jonsson et son ami le rattrapent et le plaquent au sol.

L'individu que Jonsson avait immobilisé s'appelait Brock Turner. Âgé de dix-neuf ans, il était en première année à Stanford et membre de l'équipe de natation de l'université. Moins d'une heure plus tôt, il avait fait la connaissance d'une jeune femme à la fête de Kappa Alpha. Turner déclara plus tard à la police qu'ils avaient dansé, bavardé, étaient sortis et s'étaient allongés par terre. La jeune femme venait d'obtenir sa licence. Conformément à la législation protégeant les victimes d'agression sexuelle, nous l'appellerons Emily Doe. Elle s'était rendue à la fête avec un groupe d'amies. À présent elle gisait, inerte, sous un pin, à côté d'une benne à ordures. Sa jupe était retroussée autour de la taille, ses sous-vêtements par terre à côté d'elle, le haut de sa robe tiré partiellement vers le bas révélait un sein. Lorsqu'elle fut conduite à l'hôpital quelques heures plus tard ce matin-là, un policier lui dit qu'elle avait peut-être été violée. Elle avait l'esprit confus. Elle se leva, alla aux toilettes et découvrit que ses sous-vêtements avaient disparu. Ils figuraient désormais comme pièces à conviction.

Accusation : Que s'est-il passé après que vous êtes allée aux toilettes ?

Emily Doe : J'ai senti quelque chose me gratter dans le cou et je me suis rendu compte que c'était des aiguilles de pin. Et j'ai cru que j'étais peut-être tombée d'un arbre, car je ne savais pas ce que je faisais là.

A : Y avait-il un miroir dans les toilettes ?

Emily Doe : Oui.

A : Pouvez-vous voir vos cheveux dans le miroir ?

Emily Doe : Oui.

A : Pouvez-vous décrire vos cheveux ? Dans quel état étaient-ils ?

Emily Doe : En désordre et avec des petits trucs qui pointaient.

A : Avez-vous une idée de ce qui était arrivé à vos cheveux ?

Emily Doe : Aucune.

A : Qu'avez-vous fait après avoir fini d'utiliser les toilettes ?

Emily Doe : Je me suis recouchée. On m'a donné une couverture et je me suis enroulée dedans. Et je me suis rendormie.

2.

Tous les ans, dans le monde entier, surviennent d'innombrables rencontres semblables à celle qui finit si mal sur la pelouse proche de la fraternité Kappa Alpha, à l'université Stanford. Deux jeunes font plus ample connaissance et entament la conversation. Ce peut être très éphémère ou durer des heures. Ils rentreront ensemble ou les choses en resteront là. Mais, à un moment quelconque de la soirée, la situation tourne mal. Terriblement. Environ une étudiante américaine sur cinq dit avoir été victime

d'agression sexuelle². Un bon pourcentage de ces cas suit le même scénario.

La difficulté dans ce genre d'affaire est de reconstituer les faits. Les deux parties étaient-elles consentantes ? Une des parties a-t-elle refusé, l'autre ne tenant aucun compte de ce refus ? Ou comprenant mal sa signification réelle ? S'il complique la tâche des policiers jugeant des suspects, ou des juges s'efforçant de « déchiffrer » des accusés, le postulat de transparence va manifestement dérouter les adolescents et les adultes qui explorent le domaine, complexe entre tous, des rapports humains.

Prenez les résultats d'un sondage effectué auprès de 1000 étudiants par le *Washington Post* et la Kaiser Family Foundation³. On demandait à ces derniers s'ils estimaient qu'un des comportements suivants « indique un consentement à *aller plus loin* dans l'activité sexuelle ».

1. Ôter ses vêtements

	Oui	Non	Ça dépend	Sans opinion
En moyenne	47	49	3	1
Hommes	50	45	3	2
Femmes	44	52	3	1

2. Prendre un préservatif

	Oui	Non	Ça dépend	Sans opinion
En moyenne	40	54	4	1
Hommes	43	51	4	2
Femmes	38	58	4	1

3. Hoher la tête en signe d'accord

	Oui	Non	Ça dépend	Sans opinion
En moyenne	54	40	3	3
Hommes	58	36	3	3
Femmes	51	44	3	3

4. Engager des préliminaires comme s'embrasser et se caresser

	Oui	Non	Ça dépend	Sans opinion
En moyenne	22	74	3	*
Hommes	30	66	3	*
Femmes	15	82	3	*

5. Ne pas dire « Non »

	Oui	Non	Ça dépend	Sans opinion
En moyenne	18	77	3	1
Hommes	20	75	4	1
Femmes	16	80	2	1

Le consentement serait clairement établi si tous les étudiants convenaient que prendre un préservatif signifie un consentement implicite à l'acte sexuel, ou si tous convenaient que les préliminaires, tels que s'embrasser ou se caresser, *ne constituent pas* une invitation à passer à quelque chose de plus sérieux. Quand les règles sont claires, chaque partie peut déduire facilement et exactement ce que l'autre veut selon son comportement.

Mais ce que montre le sondage, c'est qu'il n'y a pas de règles. Sur chaque point, on trouve des femmes qui ont des avis différents, des hommes qui pensent comme certaines femmes mais pas d'autres, et un nombre étonnant d'individus des deux sexes qui ne pensent rien.

29. Pour chacun des points suivants, veuillez me dire si vous pensez que la situation EST une agression sexuelle, N'EST PAS une agression sexuelle, ou est ambiguë.

Si les deux personnes n'ont pas signifié clairement leur accord

	Est une agression	N'est pas une agression	Ça dépend	Sans opinion
En moyenne	47	6	46	*
Hommes	42	7	50	1
Femmes	52	6	42	–

Est-ce à dire que la moitié de tous les jeunes hommes et femmes ne savent pas vraiment si une activité sexuelle exige un accord clair et net ? Qu'ils n'y ont pas réfléchi avant ? Qu'ils préfèrent procéder au cas par cas ? Qu'ils se réservent le droit de s'y livrer tantôt en l'absence de consentement explicite, tantôt en insistant sur ce point ? Amanda Knox fut à l'origine d'une erreur judiciaire parce que son comportement ne concordait pas avec ses émotions. Mais il s'agit ici d'un défaut de transparence exacerbé. Quand deux étudiants se rencontrent - même dans le cas où tous deux sont animés des meilleures intentions -, la tâche de deviner l'intention sexuelle de l'autre en observant son comportement est un peu comme un jeu de pile ou face. Comme le demande la juriste Lori Shaw : « Comment pouvons-nous espérer que les étudiants

respectent les limites s'il n'existe aucun consensus à propos de celles-ci⁴ ? »

Toutefois, un second facteur vient encore compliquer un grand nombre de ces rencontres. Lorsqu'on lit les détails des agressions sexuelles commises sur les campus, si fréquentes aujourd'hui, on est frappé de constater que le scénario est quasiment identique chaque fois. Une jeune femme et un jeune homme font connaissance lors d'une fête, puis se méprennent bientôt tragiquement sur leurs intentions réciproques - *et ils sont ivres*.

3.

Défense : Qu'aviez-vous bu ?

Brock Turner : À peu près cinq bières Rolling Rock.

Brock Turner avait commencé à boire bien avant de gagner la fête. Il était passé plus tôt ce soir-là à l'appartement de son ami Peter.

D : Outre les cinq bières que vous avez mentionnées, avez-vous bu d'autres boissons alcoolisées dans la chambre de Peter ?

Turner : Oui. J'ai pris quelques Fireball Whiskey.

D : Et comment les avez-vous consommés ?

Turner : Directement à la bouteille.

Arrivé à la fête, Turner avait poursuivi sur sa lancée. En Californie, le taux légal d'alcoolémie au volant est une concentration d'alcool de 0,08 ; au-dessus de cette limite, vous êtes en état d'ivresse. À la fin de la soirée, le taux d'alcoolémie de Turner atteignait le double.

Emily Doe arriva en groupe à la fête - avec sa sœur et ses amies, Colleen et Trea. Un peu plus tôt ce soir-là, Trea avait consommé, entre autres, une pleine bouteille de

champagne. Leur amie Julia les avait rejointes, elle aussi sous l'influence de l'alcool.

Accusation : Aviez-vous bu au dîner ?

Julia : Oui.

A : Qu'aviez-vous bu ?

Julia : Une bouteille de vin.

Puis :

A : Qu'avez-vous fait après le dîner ?

Julia : J'ai appelé un taxi pour aller à un endroit appelé Griffin Suite...

A : Et que se passait-il à Griffin Suite ?

Julia : Une avant-fête.

A : Une avant-fête ?

Julia : Oh, pardon. C'est une expression. Une fête avant la fête où l'on commence déjà à boire.

Après les libations de l'avant-fête, Julia se rend à la fête de Kappa Alpha, où elle découvre une bouteille de vodka intacte au sous-sol.

Julia : Je l'ai ouverte, on a rempli des verres et on a bu.

Reste Emily Doe.

A : Vous avez donc commencé avec une dose de bourbon. Et combien ensuite... combien de verres avez-vous bu avant de partir de chez vous ?

Emily Doe : Quatre.

A : Et était-ce la même chose que la première fois : une dose de bourbon ?

Emily Doe : J'ai pris quatre doses de bourbon et un verre de champagne.

A : Bien. Savez-vous environ combien de temps s'est écoulé pendant que vous consommiez les quatre doses de whisky et le verre de champagne ?

Emily Doe : C'était probablement entre 20 h et 20 h 45.

Après quoi ses amies et elle partent à la fête.

A : Bien. Et pendant que vous vous lâchiez, étant le comité d'accueil, qu'avez-vous fait ?

Emily Doe : Julia a trouvé une bouteille de vodka.

A : Et comment décririez-vous cette bouteille de vodka ?

Emily Doe : Je dirais... de cette taille-là, le genre qu'on trouve au Costco.

A : Et que s'est-il passé quand elle a montré la vodka ?

Emily Doe : J'ai versé une dose à vue de nez dans un gobelet de plastique rouge.

A : Bien. Aviez-vous une idée de la quantité de vodka que vous avez versée dans votre gobelet ?

Emily Doe : Je croyais que oui, mais je ne suis pas arrivée à mesurer. J'ai versé jusqu'au-dessous de la deuxième marque du gobelet en pensant que ça ferait deux ou trois doses. En réalité, cela faisait plutôt trois ou quatre doses, car c'était la marque des cinq onces.

A : Vous parlez bien d'un gobelet en plastique rouge ?

Emily Doe : Oui.

A : Le genre qu'on voit habituellement à une fête ?

Emily Doe : Oui...

A : Parfait. Maintenant, quand vous étiez... après avoir servi la vodka, qu'avez-vous fait ?

Emily Doe : Je l'ai bue.

A : De quelle façon ?

Emily Doe : Juste... cul-sec.

A : Vous voulez dire, d'un coup ?

Emily Doe : Presque. Je devais sûrement me sentir déjà partie pour arriver à faire ça.

Et ensuite :

A : Comment... décrivez-nous votre degré d'ébriété à ce point.

Emily Doe : Hum... passablement abruti. Je n'étais plus moi-même, j'avais l'esprit vide et je ne disais pas

grand-chose. J'étais juste là*.

A : Avez-vous une idée de l'heure ?

Emily Doe : Peut-être autour de minuit.

C'est à ce moment précis que Brock Turner s'approche d'Emily Doe. D'après ce qu'il déclara, elle dansait seule. Il l'a abordée et lui a dit qu'il aimait sa façon de danser. Elle a ri. Ils ont bavardé. Il l'a invitée à danser, elle a accepté. Ils ont dansé pendant une dizaine de minutes, ils ont commencé à s'embrasser.

Défense : Semblait-elle réceptive, vous rendait-elle vos baisers ?

Brock Turner : Oui.

D : Vous souvenez-vous d'avoir continué à lui parler ?

Turner : Oui. Je lui ai demandé si elle voulait qu'on aille dans ma chambre.

D : A-t-elle réagi ?

Turner : Oui.

D : Qu'a-t-elle dit ?

Turner : Elle a dit « oui ».

D : Il devait donc être environ minuit et demi passé. Exact ?

Turner : Oui.

D : Vous êtes-vous enquis de son nom cette nuit-là ?

Turner : Oui. Je le lui avais demandé quand on dansait, mais je ne m'en souvenais plus.

Il dit avoir passé son bras autour d'elle et que tous deux ont quitté la fête. Toujours selon ses déclarations, ils auraient glissé en traversant la pelouse derrière le pavillon.

Turner : Elle a perdu l'équilibre et a failli tomber. Et elle s'est agrippée à moi pour se retenir, ce qui m'a fait tomber aussi...

D : Que s'est-il passé ensuite ?

Turner : Ça nous a fait rire et je lui ai demandé si ça allait.

D : Vous a-t-elle répondu ?

Turner : Absolument. Elle m'a dit qu'elle pensait que oui.

D : Que s'est-il passé ensuite ?

Turner : On a commencé à s'embrasser.

Normalement, dans une affaire d'agression sexuelle, l'accusation présenterait des témoins pour contester le récit de l'accusé. Or, ce ne fut pas le cas dans *People vs Brock Turner*. À ce moment-là, Trea avait atteint un tel degré d'ébriété que la sœur d'Emily et son amie Colleen l'avaient ramenée dans la chambre de Julia, à la résidence de celle-ci. L'ami de Turner, Peter, n'arriva jamais à la fête : il était trop ivre et avait dû être reconduit à la sienne par deux autres amis de Turner. D'autres personnes présentes à la fête auraient probablement pu corroborer ou réfuter le récit de Turner. Mais il était minuit passé, on avait baissé la lumière et des étudiants dansaient sur les tables.

Nous ne disposons donc que de la version de Turner :

D : Que s'est-il passé ensuite ?

Turner : On s'est embrassés pendant encore un petit moment, puis je lui ai demandé si elle voulait que je la caresse.

D : Vous a-t-elle répondu ?

Turner : Oui.

D : Qu'a-t-elle dit ?

Turner : Elle a dit oui...

D : Après avoir obtenu son assentiment ou sa permission pour la caresser, ce que vous avez fait, que s'est-il passé ?

Turner : Je l'ai caressée pendant un moment. Et j'ai cru qu'elle avait joui. Et puis je... bon, pendant ce temps-là, je lui ai demandé si elle aimait ça et elle a dit : « Oui oui. »

Puis :

D : Et ensuite, après cela, qu'avez-vous fait ?

Turner : Je me suis remis à l'embrasser et on a commencé à se froter l'un contre l'autre.

Aux termes de la législation californienne, une personne est dans l'incapacité de consentir à une activité sexuelle si elle est inconsciente ou dans un état d'ébriété avancé l'« empêchant de résister ». La juriste Lori Shaw :

Il ne suffit pas que la victime ait été dans un certain état d'ébriété ou que cette ébriété ait réduit ses inhibitions sexuelles... Le degré d'ébriété et l'altération mentale qui en résulte doivent être suffisamment intenses pour que la victime ne puisse plus exercer son jugement raisonnable. Comme l'expliquait un procureur californien, « la victime en état d'ébriété doit être "ailleurs", au point de ne pas comprendre ce qu'elle fait ou ce qui se passe autour d'elle. Il ne s'agit pas d'un état dû au fait que la victime avait simplement "trop bu" ».

Emily Doe était-elle consentante au moment de l'activité sexuelle - et avait-elle perdu conscience après ? Ou bien se trouvait-elle *déjà* dans l'incapacité de consentir au moment où Turner la pénétrait du doigt ? *People vs Brock Turner* est un procès à propos de l'*alcool*. L'affaire entière se polarisait sur le degré d'ébriété d'Emily Doe.

En définitive, le jury se prononça contre Turner : sa version des faits n'était pas convaincante. Si - comme il le laissait entendre - ils avaient eu une rencontre sexuelle chaleureuse et consensuelle, pourquoi s'était-il mis à courir au moment où les deux étudiants l'ont apostrophé ? Pourquoi se « frottait-il » à elle après qu'elle eut perdu conscience ? Juste après minuit, Emily Doe laissa un message vocal à son petit ami. On fit écouter l'enregistrement de cette conversation au jury. La jeune

femme était à peine cohérente. Si la loi requiert que la victime soit « “ailleurs” au point de ne pas comprendre ce qu’elle fait », Emily semblait dangereusement proche de cet état.

Dans ses réquisitions finales, l’accusation montra au jury une photo d’Emily Doe prise alors qu’elle gisait au sol. Elle est à demi dévêtue. Ses cheveux sont en désordre. Elle est allongée sur un tapis d’aiguilles de pin. On aperçoit une benne à ordures à l’arrière-plan. « Pas une seule femme qui se respecte, consciente de ce qui se passe, ne désire être pénétrée dans ces conditions, souligna la procureure. Cette seule photo suffit à vous dire qu’il a abusé de quelqu’un qui ne savait pas ce qui se passait. » Turner fut reconnu coupable de trois chefs d’accusation associés à l’usage contraire à la loi de son doigt : voies de fait avec l’intention de violer une personne en état d’ébriété ou non consciente, pénétration sexuelle d’une personne en état d’ébriété, et pénétration sexuelle d’une personne inconsciente. Il fut condamné à six mois de prison, et sa qualité d’agresseur sexuel figurera dans son casier judiciaire jusqu’à la fin de ses jours.

Le *qui* de l’affaire Brock Turner ne fut jamais remis en question. Le *quoi* fut déterminé par le jury. Mais le *pourquoi* subsiste. Comment une rencontre à première vue inoffensive sur une piste de danse se termina-t-elle en affaire criminelle ? Nous savons que notre croyance erronée selon laquelle les gens sont transparents entraîne toutes sortes de problèmes entre des inconnus. Elle nous conduit à prendre l’innocent pour le coupable et le coupable pour l’innocent. Dans le meilleur des cas, le manque de transparence transforme la rencontre d’un homme et d’une femme lors d’une fête en un événement hasardeux. Que dire alors lorsque l’alcool s’ajoute au mélange ?

Après avoir obtenu sa licence en anthropologie à l'université Yale au milieu des années 1950, Dwight Heath choisit la Bolivie comme terrain de recherche pour sa thèse. Sa femme, Anna Heath, et lui prirent un vol pour Lima avec leur bébé, où ils attendirent durant cinq heures que les mécaniciens installent des turbogénérateurs pour alimenter les moteurs de l'appareil. « Il s'agissait d'avions dont les États-Unis s'étaient débarrassés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, se souvient Heath. Ils n'étaient pas censés voler à plus de 10 000 pieds (3000 mètres) d'altitude. Mais La Paz, notre destination, culmine à plus de 3500 mètres. » Au moment de survoler les Andes, dit Anna Heath, ils aperçurent par le hublot les épaves des « nombreux avions pour lesquels les turbogénérateurs n'avaient pas suffi ».

De La Paz, ils s'enfoncèrent à l'intérieur de la Bolivie orientale jusqu'à la petite ville frontalière de Montero, à 800 kilomètres de la capitale. C'est dans cette partie de la Bolivie que le bassin de l'Amazone rejoint la région du Chaco - d'immenses étendues de jungle et de prairie. La zone était habitée par les Camba, un peuple métis descendant des Indiens autochtones et des colons espagnols. Leur langue est un mélange de langues indiennes locales et d'espagnol parlé en Andalousie au XVII^e siècle. « C'était un espace vide sur la carte, précise Heath. Un chemin de fer était prévu, et aussi une autoroute, et aussi... un gouvernement national. »

Ils s'installèrent dans une maison minuscule à la limite de la localité. « Il n'y avait pas de revêtement sur les chaussées, pas de trottoirs », se souvient Anna Heath.

En cas d'arrivage de viande, ils jetaient la carcasse dans la rue, comme ça vous saviez où en trouver, vous apportiez des feuilles de bananier en guise de récipient. Il y avait des

maisons en pisé crépi à la chaux, avec des toits en tuile, et une place centrale pourvue de palmiers. Les chars à bœufs faisaient un bruit d'enfer en roulant. Les prêtres disposaient d'une jeep. Quelques-unes des femmes vous servaient un bocal de riz et de la sauce : c'était le restaurant. Un Allemand faisait le café. L'année où nous étions en Bolivie, le pays a accueilli 85 étrangers en tout et pour tout. Pas vraiment une destination branchée.

À Montero, le couple fit de l'ethnographie à l'ancienne - « recueillant absolument tout, apprenant tout », dit Dwight Heath. Ils persuadèrent les Camba qu'ils n'étaient pas des missionnaires en fumant des cigarettes devant eux. Ils prirent des milliers de photographies. Ils déambulaient dans la ville et engageaient la conversation chaque fois que possible. Dwight rentra ensuite à la maison et passa la nuit à taper ses notes. Au bout d'un an et demi, ils firent leurs bagages - photographies et notes comprises - et regagnèrent New Haven. Dwight entreprit alors de rédiger sa thèse - découvrant après coup qu'il avait failli passer à côté du trait peut-être le plus fascinant de la communauté qu'il avait étudiée. « Est-ce que tu te rends compte, demanda-t-il à sa femme en parcourant ses notes, que tous les week-ends que nous avons passés en Bolivie, nous avons bu de l'alcool⁵ ? »

Tous les samedis soir, pendant tout leur séjour, les Heath furent invités à des soirées bien arrosées. L'hôte achetait la première bouteille et lançait les invitations. Une dizaine de personnes se retrouvaient alors, donnant le coup d'envoi à la soirée - qui se poursuivait souvent jusqu'à ce que tout le monde reparte au travail le lundi matin. La composition du groupe variait ; parfois l'on conviait des gens de passage. Mais le déroulement de la soirée suivait un rituel très organisé. Le groupe s'asseyait en cercle. Parfois quelqu'un jouait du tambour ou de la guitare. On plaçait sur une table

une bouteille de rhum provenant d'une raffinerie de sucre de la région et un verre à dégustation. L'hôte se levait, remplissait le verre, puis s'approchait d'un membre du cercle. Debout devant la personne ainsi honorée, il la saluait d'un petit signe de tête et levait le verre à sa santé. Celle-ci souriait et lui retournait son salut. L'hôte buvait ensuite la moitié du verre et le lui tendait, et elle le vidait. Puis elle se levait à son tour, remplissait le verre de nouveau, et répétait le rituel avec un autre membre du cercle. Lorsqu'ils étaient trop fatigués ou trop ivres, les participants se couchaient par terre en chien de fusil et sombraient dans l'inconscience, rejoignant le groupe lorsqu'ils se réveillaient.

« Ils buvaient un alcool infâme, se souvenait Anna. Ça nous tirait littéralement les larmes des yeux. La première fois que j'en ai bu, je me suis demandé ce qui se passerait si je ne pouvais pas me retenir de vomir. Même les Camba ne le trouvaient pas bon. Il a mauvais goût, disent-ils, il brûle. Le lendemain, ils l'exsudent à pleins pores. L'odeur est reconnaissable. » Mais le couple ne se laissa pas décourager.

« Le diplômé en anthropologie des années 1950 estimait qu'il devait jouer le jeu, dit Dwight. Il n'était pas question d'offenser qui que ce soit en déclinant une invitation. Je serrais les dents et j'acceptais les verres.

— Nous ne nous sommes pas tellement soûlés, embraya Anna, car on ne buvait pas autant à notre santé qu'à celle des autres participants. Nous étions des étrangers. Mais un soir il y a eu une grande fête - de 60 à 80 personnes. Les invités buvaient, puis perdaient connaissance. Ensuite ils se réveillaient et c'était reparti pour un tour. Et j'ai découvert, dans leurs rituels où l'alcool était à l'honneur, que je pouvais passer mon verre à Dwight. Le mari est obligé de boire à la place de sa femme. Je revois Dwight, le bras autour d'une lampe de camping, et moi lui disant : "Dwight,

tu te brûles le bras.” Elle mima son mari décollant son bras du manchon de la lampe. Et lui me répond, très objectif : “C’est exact.” »

De retour à New Haven, les Heath firent analyser une bouteille de rhum des Camba et apprirent que *sa teneur en alcool était de 70 degrés*. C’était de l’alcool de *laboratoire* – la concentration utilisée par les scientifiques pour préserver les tissus. Personne n’en boit. Ce fut la première observation ahurissante de leur recherche – et au début, on pouvait s’y attendre, personne ne les crut.

« Un éminent alcoologue travaillait au centre Yale, se souvenait Heath. Il s’appelait Leon Greenberg. “Vous avez le chic pour raconter des histoires, me dit-il, mais vous ne me ferez pas croire que vous avez vraiment avalé un truc pareil !” Il m’a asticoté pour en avoir le cœur net. Je lui ai dit : “Vous voulez que je vous montre ? J’ai une bouteille.” Et c’est ainsi qu’un samedi j’en ai ingurgité une petite dose dans des conditions contrôlées. Il me faisait une prise de sang toutes les vingt minutes et, bien entendu, j’ai bu, comme je le lui avais raconté. »

Greenberg avait une ambulance prête à reconduire Heath chez lui. Mais il décida de rentrer à pied. Anna l’attendait à l’appartement qu’ils louaient au troisième étage d’une vieille résidence de fraternité sans ascenseur. « J’étais penchée à la fenêtre, et je vois une ambulance remonter la rue très lentement, et Dwight qui marchait à côté. Il me fait signe, il paraît normal. Puis il monte les trois étages, m’annonce “Je suis complètement soûl”, et s’étale de tout son long ! Il est resté inconscient pendant trois heures. »

Nous avons là une communauté d’individus, dans une partie pauvre et sous-développée du monde, qui organise une séance de consommation d’alcool à 70 degrés *tous les*

week-ends, du samedi soir au lundi matin. Les Camba payaient sûrement leurs excès très cher, non ? Faux.

« On ne relevait aucune pathologie sociale - rien de cette nature, soulignait Dwight Heath. Pas de querelles, pas de conflits, pas d'agressions sexuelles, pas d'empoignades verbales. Simplement une conversation plaisante, ou alors le silence. » Il poursuivait : « La boisson n'avait pas d'incidence sur leur travail... Elle ne suscitait pas l'intervention de la police. Et il n'y avait pas d'alcoolisme non plus. »

Heath consigna ses observations dans un article aujourd'hui célèbre⁶, publié dans le *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*. Au cours des années suivantes, d'innombrables anthropologues firent état du même phénomène. L'alcool conduisait parfois les buveurs à hausser le ton, à se disputer et à tenir des propos qu'ils regrettaient ensuite. Mais ce n'était pas la norme. Les Aztèques nommaient le pulque - la boisson alcoolisée traditionnelle consommée au cœur du Mexique central - « les 400 lapins » en raison de la variété, apparemment infinie, de comportements qu'il pouvait susciter. L'anthropologue Mac Marshall, qui étudia les îles Truk, dans le Pacifique Sud, observa que l'ivresse entraînait des comportements agressifs et anarchiques chez les jeunes hommes. Mais une fois que les insulaires atteignaient le milieu de la trentaine, elle exerçait un effet inverse.

À Oaxaca, au Mexique, les Indiens Mixe étaient connus pour les bagarres tumultueuses auxquelles ils se livraient sous l'empire de l'alcool. Mais lorsque Ralph Beals, autre anthropologue, entreprit d'étudier ces affrontements, ils ne lui parurent absolument pas incontrôlés. Ils semblaient tous se conformer au même scénario :

Bien que j'aie probablement été témoin de centaines de bagarres, je n'ai jamais constaté l'usage d'une arme quelconque, alors que presque tous les hommes étaient munis de machettes, et beaucoup d'entre eux de fusils. La plupart des rixes débutent par une querelle d'ivrognes. Quand le ton des voix atteint un certain seuil, tout le monde s'attend à ce qu'on en vienne aux mains. Les intéressés remettent leurs armes aux spectateurs et commencent à se battre avec leurs poings, décochant leurs coups sans retenue jusqu'à ce que l'un d'eux aille au sol, [après quoi] le vainqueur aide son adversaire à se relever et, habituellement, tous deux se donnent l'accolade⁷.

C'est à n'y rien comprendre. L'alcool est une drogue puissante. Elle a un effet *désinhibant*. Elle fait tomber les contraintes qui maintiennent notre comportement sous contrôle. Aussi n'est-il pas surprenant que l'ivresse soit liée si massivement à la violence, aux accidents de voiture et aux agressions sexuelles.

Mais si les beuveries des Camba exerçaient si peu d'effets secondaires sur leurs rapports sociaux, et si les Mixe du Mexique semblent se conformer à un scénario dans leurs rixes alcoolisées, notre vision de l'alcool faisant tomber les défenses ne tient pas. Il s'agit forcément d'autre chose. L'expérience de Dwight et Anna Heath en Bolivie a été à l'origine d'un réexamen complet de notre compréhension de l'ivresse. Beaucoup de chercheurs ne considèrent plus l'alcool comme un agent de désinhibition. Mais comme un agent de myopie.

5.

La théorie de la myopie alcoolique (ou TMA) fut d'abord formulée par les psychologues Claude Steele et Robert Joseph, *myopie* signifiant ici que l'alcool produit

principalement un rétrécissement de notre champ de vision mental et émotionnel⁸. L'alcool crée, pour les citer, « un état d'irréflexion dans lequel certains aspects immédiats et superficiellement compris de la perception revêtent une influence disproportionnée sur les conduites et les émotions ». L'alcool met en relief ce qui est à l'arrière-plan, et atténue l'importance de ce qui occupe le premier plan. Sous son effet, les prises en considération à court terme remplissent le champ, alors que celles à plus long terme et plus exigeantes sur le plan cognitif s'estompent.

Prenons un exemple. Beaucoup de personnes boivent quand elles ont une baisse de moral en croyant que l'alcool chassera leurs problèmes. Elles pensent en termes de désinhibition : l'alcool va me mettre de bonne humeur. Mais ce n'est manifestement pas le résultat. *Parfois*, l'alcool nous remonte le moral. Mais dans d'autres cas, une personne anxieuse qui boit ne fait qu'accroître son anxiété. La réponse de la théorie de la myopie à ce phénomène ne manque pas d'intriguer : tout dépend de l'activité à laquelle cette personne se livre lorsqu'elle est sous l'influence de l'alcool. S'il s'agit d'un individu anxieux assistant à un match de football au milieu de supporters enragés, l'excitation et l'ambiance du moment vont supplanter temporairement ses préoccupations matérielles pressantes. Seul le jeu compte, ses soucis passent à l'arrière-plan. Mais si le même individu boit en solitaire dans le recoin d'un bar, il se sentira encore plus déprimé. Il n'a rien pour distraire son attention. Boire vous met à la merci de ce qui vous entoure. Cette activité évince tout, sauf les ressentis les plus immédiats* ⁹.

Voici un autre exemple. Une observation centrale de la théorie de la myopie alcoolique est que l'ébriété exerce le maximum d'effet dans les situations de « conflit aigu », où deux ensembles de prises en considération, l'un proche, l'autre éloigné, sont en opposition. Supposez que vous

soyez un comique professionnel à succès. Tout le monde vous trouve drôle, vous-même le pensez aussi. Si vous vous enivrez, vous ne vous croyez pas encore plus drôle. L'alcool n'aura pas de conséquence sur la qualité de votre humour. Mais supposez que vous vous trouviez très drôle et que tout le monde ne soit pas de cet avis. Chaque fois que vous essayez d'amuser un groupe de personnes avec une histoire drôle, un ami vous prend à l'écart le lendemain matin et vous décourage gentiment de récidiver. Dans des conditions normales, le souvenir de cette conversation gênante avec votre ami suffit à vous retenir. Mais si vous avez bu ? L'alcool éloigne le conflit. Vous ne pensez plus à la rétroaction corrective du lendemain sur vos plaisanteries minables. Il vous est maintenant possible de vous croire d'une drôlerie irrésistible. Quand vous êtes ivre, *votre compréhension de votre vraie personnalité change.*

Ce phénomène est la conséquence essentielle de la myopie induite par l'ébriété. La vieille notion de désinhibition sous-entendait qu'elle dévoilait une sorte de version distillée, épurée de votre moi non alcoolisé - sans aucun des effets opacifiants de la délicatesse et des convenances. Vous accédez à votre vrai vous. Et comme le dit le vieil adage, *in vino veritas*: « Dans le vin, la vérité. »

Mais l'adage a vécu. Les conflits qui contrôlent nos pulsions en temps normal sont un élément essentiel de la formation de notre personnalité. Nous la construisons tous en gérant le conflit entre des considérations proches et immédiates, et des considérations à long terme, plus compliquées. C'est ce que signifie être moral, ou productif, ou responsable. Le bon parent est quelqu'un qui accepte de maîtriser ses besoins égoïstes immédiats (qu'on cesse de le contrarier, qu'on le laisse dormir) pour favoriser des objectifs à plus long terme (élever un enfant sage). L'alcool, en annulant ces contraintes à plus long terme imposées à notre conduite, efface notre vrai moi.

Qui étaient donc les Camba en réalité ? Heath relève que leur société se caractérisait par un curieux manque d'« expression communautaire ». Ils étaient des travailleurs agricoles nomades. Les liens de parenté se révélaient peu solides. Leur labeur s'effectuait souvent en solitaire durant de longues heures.

Il existait peu d'associations de voisinage ou civiques. Les exigences de la vie quotidienne compliquaient la socialisation. De sorte que, le week-end, ils utilisaient le pouvoir transformateur de l'alcool pour créer l'« expression communautaire » qui leur faisait terriblement défaut du lundi au vendredi. Ils se servaient de la myopie alcoolique pour se créer temporairement un monde différent. Ils se fixaient des règles strictes pour boire : une bouteille à la fois, une séquence organisée de toasts, tous assis en formant un cercle, uniquement le week-end, jamais seuls. Ils ne buvaient que dans le cadre d'une structure, et la structure de ces cercles alcoolisés au cœur de la Bolivie définissait un monde de musique douce et de conversations feutrées : un monde d'ordre et d'amitié, prévisible et ritualisé. C'était là une nouvelle société camba, construite à l'aide d'une des plus puissantes drogues de la Terre.

L'alcool n'est pas un révélateur. C'est un agent de transformation.

6.

En 2006, la Grande-Bretagne a connu un cas semblable au procès Brock Turner, une affaire retentissante et très médiatisée mettant en cause un concepteur de logiciels âgé de vingt-cinq ans, Benjamin Bree, et une femme désignée par le tribunal de la seule majuscule « M ». C'est un exemple classique des complications créées par la myopie alcoolique.

Tous deux se rencontrèrent pour la première fois dans l'appartement du frère de Bree et sortirent ensemble le soir même. Au cours de la soirée, M but un litre de cidre et quatre à six vodkas mélangées à du Red Bull. Bree, qui avait déjà bu de l'alcool un peu plus tôt dans la journée, ne se laissa pas distancer. Les images des caméras en circuit fermé les montraient regagnant son appartement à elle, bras dessus bras dessous, vers 1 h du matin. Ils eurent un rapport intime. Consensuel, estimait Bree, contrairement à M. Il fut inculpé pour viol et condamné à cinq ans d'emprisonnement - verdict annulé plus tard en appel.

Si vous avez lu d'autres comptes rendus d'affaires de ce genre, les ingrédients vous paraîtront tristement connus : chagrin, regret, mépris et colère. Bree décrit sa version des faits :

Je voulais éviter de dormir par terre et je me suis dit que je pouvais peut-être partager son lit, ce qui, avec le recul, semble une pure idiotie.

Je ne cherchais pas une partenaire sexuelle, juste un matelas et la compagnie de quelqu'un. Elle s'est réveillée, je me suis allongé à ses côtés et on a fini par s'enlacer et ensuite s'embrasser.

C'était un peu inattendu, mais sympathique. On s'est livrés à des préliminaires pendant environ une demi-heure et elle a paru y prendre plaisir¹⁰.

Extrait de la décision du tribunal :

Aux dires [de l'accusé], M a paru accueillir favorablement ses avances, qui sont allées de caresses de nature apaisante à des attouchements sexuels. Elle n'a rien dit ni fait pour l'inter-rompre. [L'accusé] a déclaré au jury qu'on doit s'assurer qu'il y a consentement et que c'est pour cette raison qu'il l'a caressée si longuement. La plaignante n'a

pas pu démentir que ces préliminaires ont duré un certain temps. Finalement il a inséré l'extrémité de ses doigts dans la ceinture du pantalon de pyjama [de la plaignante], ce qui aurait donné à celle-ci la possibilité de le décourager. Elle ne l'a pas fait. Elle a paru particulièrement réceptive lorsqu'il a glissé la main dans son pantalon de pyjama. Il l'a légèrement baissé, puis elle-même l'a ôté¹¹.

Bree croyait pouvoir deviner l'état intérieur de M à son comportement. Il a estimé qu'elle était transparente. Il se trompait. Voici, d'après les pièces présentées au tribunal, ce que M éprouvait réellement :

Elle n'avait aucune idée de la durée du rapport sexuel. Quand il a pris fin, elle était toujours tournée vers le mur. Elle ne savait pas si le requérant avait utilisé un préservatif, ni s'il avait éjaculé. Ensuite, il lui a demandé si elle voulait qu'il reste. Elle lui a dit « non ». Dans son esprit elle pensait « sors de ma chambre », mais elle ne l'a pas vraiment formulé. Elle ne savait pas « quoi dire ou penser, s'il allait s'en prendre à [elle] et [la] frapper. [Elle se souvient] de l'avoir entendu partir et d'avoir entendu la porte se refermer ». Elle s'est levée, a fermé sa porte à clé puis s'est recouchée, recroquevillée en boule sur son lit, mais elle ne se rappelle pas pendant combien de temps.

À 5 h du matin, M téléphona à sa meilleure amie, en larmes. Bree, pendant ce temps, était encore si peu conscient de l'état de M qu'il frappa à sa porte quelques heures plus tard et lui proposa d'aller ensemble prendre des *fish and chips* pour le dîner. Après plusieurs mois de détention, Bree fut remis en liberté lorsqu'une cour d'appel conclut à l'impossibilité de déterminer les actes et le consentement des intéressés dans la chambre de M cette nuit-là. « Tous deux étaient adultes », écrivait le juge.

Aucun des deux n'a agi contrairement à la loi en buvant avec excès. Ils étaient libres de choisir jusqu'à quel point ils voulaient boire, et avec qui. Tous deux étaient libres, s'ils le souhaitaient, d'avoir des rapports sexuels l'un avec l'autre. Il n'y a rien d'anormal, d'étonnant, voire d'inhabituel qu'un homme et une femme aient des rapports sexuels consentis quand l'un, ou l'autre, ou les deux ont consommé délibérément une grande quantité d'alcool... La réalité est qu'il existe des domaines de la conduite humaine qui se révèlent inadaptés à un cadre législatif détaillé*.

On peut souscrire ou non à cette décision. Mais il est difficile de contester l'argument fondamental du magistrat - le fait qu'ajouter l'alcool à la compréhension des intentions d'autrui rend un problème déjà ardu carrément insoluble. L'alcool est une drogue qui restructure le sujet qui a bu en fonction des contours de son environnement immédiat. Dans le cas des Camba, cette restructuration de la personnalité et du comportement ne portait pas à conséquence. Leur environnement immédiat était construit avec soin et de façon intentionnelle : ils voulaient utiliser l'alcool pour créer une version d'eux-mêmes temporaire et - dans leur esprit - améliorée. Mais lorsque les jeunes, aujourd'hui, boivent de façon excessive, ils ne le font pas dans un environnement prévisible, ritualisé, construit avec soin pour créer une meilleure version de leur personne. Ils le font dans l'anarchie hypersexualisée des fêtes d'étudiants et des bars.

Défense : Qu'aviez-vous personnellement observé dans le genre d'ambiance qui régnait à des fêtes antérieures de Kappa Alpha ?

Turner : Beaucoup de collé-serré et...

D : Que voulez-vous dire par collé-serré ?

Turner : La fille danse le dos tourné contre un garçon, qui épouse ses mouvements.

D : Bien. Vous décrivez donc une position dans laquelle...
les deux regardent dans la même direction ?

Turner : Oui.

D : Mais le garçon est placé derrière la fille ?

Turner : Oui.

D : À quelle distance leurs corps sont-ils pendant ce
genre de collé-serré ?

Turner : Ils se touchent.

D : Est-ce courant à ces fêtes que vous avez observées ?

Turner : Oui.

D : Dansait-on sur les tables ? Est-ce courant aussi ?

Turner : Oui.

Un consentement se négocie entre deux parties, étant entendu que chacune est ce qu'elle dit être. Mais comment déterminer l'existence du consentement quand, au moment de la négociation, les deux parties sont si éloignées de leur vrai moi ?

7.

Ce qui nous arrive quand nous nous enivrons est fonction du trajet particulier qu'effectue l'alcool en traversant nos tissus cérébraux. L'effet commence dans les lobes frontaux, la partie du cerveau située derrière le front qui contrôle l'attention, la planification et l'apprentissage. Le premier verre « ralentit » l'activité dans cette région. Il nous rend légèrement plus stupides, moins aptes à gérer des considérations compliquées entrant en conflit. Il affecte les centres de récompense du cerveau, les régions qui régissent l'euphorie, et leur imprime une petite décharge. Il s'insinue dans l'amygdale. L'amygdale a pour fonction de nous dire comment réagir au monde qui nous entoure. Nous menaçt-on ? Devrions-nous avoir peur ? L'alcool atténue la vigilance de l'amygdale. La combinaison de ces trois effets est à l'origine de la myopie. Nous ne disposons pas des

ressources intellectuelles nous permettant de traiter des considérations à long terme, plus complexes. Le plaisir inattendu procuré par l'alcool détourne notre attention. Notre système d'alarme neurologique est désactivé. Nous devenons des versions altérées de nous-mêmes, inféodées à l'instant. L'alcool affecte aussi notre cervelet, placé juste à l'arrière du cerveau, qui joue un rôle essentiel dans l'équilibre et la coordination. C'est la raison pour laquelle vous commencez à trébucher et à vaciller quand vous avez trop bu. Ce sont les effets prévisibles de l'ébriété.

Mais dans certaines circonstances très particulières - notamment si l'on ingère très rapidement une forte dose d'alcool -, un autre phénomène survient. L'alcool affecte l'hippocampe - les petites régions en forme de saucisse situées de part et d'autre du cerveau et qui sont impliquées dans la formation de nos souvenirs des événements vécus. À un taux d'alcoolémie d'environ 0,08 g/l - limite autorisée d'alcool dans le sang -, l'hippocampe commence à souffrir. Lorsque vous vous réveillez au lendemain d'un cocktail et vous rappelez avoir fait la connaissance d'une personne, mais êtes strictement incapable de vous remémorer son nom ou l'anecdote qu'elle vous a racontée, c'est parce que les deux petits verres de bourbon que vous avez ingérés coup sur coup sont parvenus à votre hippocampe. Si vous buvez juste un peu plus, les lacunes s'amplifient - au point que vous vous souviendrez peut-être de fragments de la soirée, mais ne pourrez convoquer d'autres détails qu'avec une immense difficulté.

Aaron White, qui travaille aux National Institutes of Health, à la périphérie de Washington, est un expert mondial des trous de mémoire. D'après lui, les fragments de souvenirs récupérés et ceux qui sombrent dans l'oubli n'obéissent à aucune logique. « La prégnance des émotions ne semble pas avoir d'incidence sur le fait que votre hippocampe retienne une chose ou une autre, dit-il. En

d'autres termes, vous pouvez, en tant que femme, aller à une réception et vous rappeler avoir bu un verre au rez-de-chaussée, mais ne pas vous souvenir d'avoir été violée. Mais vous vous revoyez monter dans le taxi. » Ce taux dépassé - en gros autour de 0,15 g d'alcool dans le sang -, l'hippocampe ne répond plus.

« Dans un trou de mémoire typique, poursuit-il, c'est simple : il n'y a rien. Rien dont on puisse se souvenir. »

Dans l'une des toutes premières études sur les *black-out*, Donald Goodwin, chercheur en alcoologie, préleva 10 chômeurs dans une file de demandeurs d'emploi à Saint-Louis, laissa à la disposition de chacun une bouteille de bourbon presque pleine pendant quatre heures, puis leur demanda d'accomplir une série de tests de mémoire. Il écrit:

Un test consistait à montrer au sujet une poêle à frire protégée par un couvercle, lui suggérer qu'il avait peut-être faim et ôter le couvercle, révélant trois souris mortes dans la poêle. On peut affirmer en toute confiance que les individus qui n'ont pas bu d'alcool se souviendront de l'expérience, probablement pour le restant de leurs jours¹².

Mais ceux qui avaient bu du bourbon ? Un blanc total. Rien une demi-heure après, rien le lendemain matin. Les trois souris mortes ne leur laissèrent strictement aucun souvenir en mémoire.

En état de *black-out* - dans cette fenêtre d'extrême alcoolisation et avant que leur hippocampe ne redevienne opérationnel -, les personnes alcoolisées ressemblent à des fantoches, vaquant à leurs affaires sans en garder le moindre souvenir.

Goodwin ouvrait un essai sur le *black-out* avec l'anecdote suivante :

Un représentant de commerce de trente-neuf ans se réveilla dans une chambre d'hôtel inconnue. Il avait une légère gueule de bois, mais il se sentait normal. Ses vêtements étaient dans le garde-robe ; il était rasé de frais. Il s'habilla et descendit à la réception. L'employé lui apprit qu'il se trouvait à Las Vegas et qu'il s'était enregistré à l'hôtel deux jours avant. Il avait visiblement bu, lui dit l'employé, mais ne paraissait pas très éméché. On était le samedi 14. Son dernier souvenir était d'être assis dans un bar de Saint-Louis le lundi 9. Il avait bu toute la journée et était ivre, mais gardait un souvenir précis de ses activités jusqu'à 15 h, quand, « comme un rideau qui tombe », sa mémoire cessa de fonctionner. Elle resta inactive pendant environ cinq jours. Trois ans plus tard, elle était toujours vide. Cet épisode le terrifia au point qu'il ne but pas une goutte d'alcool pendant deux ans.

Le représentant de commerce avait quitté le bar de Saint-Louis, gagné l'aéroport, acheté un billet d'avion pour Las Vegas, trouvé un hôtel, s'était enregistré, avait suspendu son costume, était rasé et semblait parfaitement à l'aise dans le monde environnant, le tout sans jamais sortir du mode *black-out*. C'est le propre de ces épisodes. Avec un taux de plus ou moins 0,14 g d'alcool dans le sang, l'hippocampe ne répond plus et les souvenirs cessent de se former, mais absolument rien n'empêche les lobes frontaux, le cervelet et l'amygdale du même individu en état d'ébriété de continuer - en même temps - à jouer leur rôle plus ou moins normalement.

« En état de *black-out*, vous êtes capable de faire tout ce que vous pouvez faire quand vous êtes ivre », expliquait White.

Simplement, vous n'en garderez aucun souvenir. Comme passer une commande sur Amazon. Les gens n'arrêtent pas de me citer cet exemple... Ils sont capables d'effectuer des activités très complexes. Acheter des billets, voyager, une foule de choses. Et ne rien se rappeler.

D'où la difficulté très réelle de dire, juste en se fiant à l'apparence d'une personne, si elle est en état de *black-out*. Cela revient à essayer de savoir si quelqu'un a mal à la tête exclusivement à l'expression de son visage. « Je semblerai peut-être légèrement éméché ou carrément bourré, mais je serai capable de vous parler », poursuivait White.

Je peux entretenir une conversation. Je peux nous commander à boire. Je peux effectuer des actions qui exigent d'emmagasiner l'information à court terme. Je peux vous parler du temps où nous avons grandi ensemble... Même les épouses d'alcooliques invétérés déclarent ne pas pouvoir vraiment dire si leur mari est sous l'emprise de l'alcool ou non* ¹³.

Lorsqu'il effectuait ses travaux précurseurs, dans les années 1960, Goodwin estimait que seules les personnes alcooliques boivent jusqu'au *black-out*. Cet état était rare. Dans les revues médicales, les scientifiques l'évoquaient comme ils l'auraient fait d'une pathologie jusque-là inconnue. Prenez les résultats d'une des premières enquêtes globales sur la consommation d'alcool à l'université¹⁴. Elle fut menée à la fin des années 1940 et au début des années 1950 dans 27 établissements américains. On demanda aux étudiants quelle dose d'alcool ils buvaient, en moyenne, « lors d'une séance de beuverie ». (Pour des raisons de simplicité, les quantités d'alcool furent réparties en trois groupes. « Peu » signifiait pas plus de deux verres de vin, deux bouteilles de bière ou deux boissons

mélangées. « Modérément » allait de trois à cinq bouteilles de bière ou verres de vin, ou trois à quatre boissons mélangées. « Plus » couvrait toutes les doses supérieures.)

Bière		
	Hommes (%)	Femmes (%)
Peu	46	73
Modérément	45	26
Plus	9	1

Vin		
	Hommes (%)	Femmes (%)
Peu	79	89
Modérément	17	11
Plus	4	0

Boissons alcoolisées		
	Hommes (%)	Femmes (%)
Peu	40	60
Modérément	31	33
Plus	29	7

À ces niveaux de consommation, très peu de personnes boivent assez pour atteindre le *black-out*.

Depuis, deux facteurs ont modifié ce tableau. D'abord, les gros buveurs d'aujourd'hui boivent infiniment plus que leurs homologues d'il y a cinquante ans. « Quand vous parlez aux étudiants [d'aujourd'hui] de quatre ou cinq verres, ils vous rétorquent "Pfuitt ! c'est juste une mise en

train” », rapporte Kim Fromme, chercheuse en alcoologie. La catégorie des gros buveurs à consommation ponctuelle immodérée comporte désormais des personnes qui ont plus de 20 boissons à leur actif en une seule séance de beuverie. Les *black-out*, jadis exceptionnels, sont devenus courants. Aaron White a effectué récemment une enquête sur plus de 700 étudiants à l’université Duke¹⁵. Sur les sujets alcoolisés de ce groupe, plus de la moitié avaient fait l’expérience d’un épisode de ce genre à un moment de leur vie, 40 % au cours de l’année précédente, et presque 1 sur 10 au cours des quinze jours qui venaient de s’écouler* ¹⁶.

Ensuite, la différence de consommation entre hommes et femmes, si marquée il y a une génération, s’est considérablement amenuisée – en particulier chez les femmes blanches¹⁷. (La même tendance est loin d’être aussi accentuée chez les Asiatiques, les Hispaniques et les Afro-Américaines.)

« Je pense que c’est un problème de prise en charge de soi », fait valoir Kim Fromme.

J’ai une grande activité de conseil auprès de l’armée, et il m’est plus facile d’en juger car, dans l’armée, les femmes sont vraiment soumises aux mêmes critères que les hommes en matière d’entraînement physique, de formation et tout le reste. Elles ont travaillé très dur pour essayer de dire : « Nous sommes comme les hommes, donc nous pouvons boire comme eux. »

Pour des raisons physiologiques, cette évolution a considérablement augmenté le risque de *black-out* pour les femmes. Si un homme américain de poids moyen consomme huit boissons en quatre heures – ce qui en ferait un buveur modéré à une fête d’étudiants –, il finira avec un taux de 0,107 g d’alcool dans le sang. Il a trop bu pour

conduire, mais c'est bien au-dessous du niveau de 0,15 associé en général au *black-out*. En revanche, si une femme de poids moyen consomme huit boissons en quatre heures, son taux est de 0,173 g d'alcool par litre de sang. Elle est en état de *black-out** ¹⁸.

L'affaire se complique : les femmes boivent aussi de plus en plus de vin et de spiritueux, lesquels accroissent le taux d'alcoolémie beaucoup plus vite que la bière. « Les femmes sont aussi plus portées que les hommes à sauter un repas quand elles boivent », souligne White.

Avoir un repas dans l'estomac quand vous buvez réduit votre pic de BAC [concentration d'alcool dans le sang] d'environ un tiers. Autrement dit, si vous buvez en ayant l'estomac vide, vous allez atteindre un BAC beaucoup plus élevé et le faire beaucoup plus rapidement, et si vous buvez du vin et des spiritueux, toujours l'estomac vide, un BAC encore plus élevé et encore plus vite. Et si vous êtes une femme, le volume d'eau dans l'organisme élève ce taux encore plus haut et plus rapidement.

La conséquence du *black-out* ? Il place les femmes en position de vulnérabilité. Notre mémoire, dans n'importe quelle interaction avec un inconnu, dresse notre première ligne de défense. Nous discutons pendant une demi-heure avec quelqu'un lors d'une réception et soupons les informations acquises. Nous utilisons notre mémoire pour comprendre qui est cette personne. Nous recueillons ce qu'elle nous a dit et ce qu'elle a fait, et modelons notre réaction en conséquence. L'exercice n'est pas exempt d'erreurs, même dans le meilleur des cas. Mais il se révèle nécessaire, en particulier quand il s'agit de savoir si vous laisserez la personne en question vous raccompagner chez vous. Or, si vous ne vous rappelez rien des informations emmagasinées, votre décision ne sera pas aussi éclairée

que celle que vous auriez prise si votre hippocampe répondait toujours. Vous avez renoncé à contrôler la situation.

« Soyons parfaitement clairs : les auteurs de crimes en sont les responsables, et ce sont eux qui doivent être traduits en justice », écrit la critique Emily Yoffe dans *Slate*:

Mais nous ne savons pas expliquer aux femmes que lorsqu'elles se privent elles-mêmes de leurs défenses, on peut leur faire des choses terribles. Les jeunes femmes reçoivent un message faussé selon lequel leur droit à éгалer les hommes en buvant autant qu'eux, verre pour verre, est un enjeu féministe. Le vrai message féministe devrait être que lorsque vous n'êtes plus en mesure d'être responsable de vous-même, vous accroissez considérablement le risque d'attirer le genre de personnes qui, dirons-nous, ne prennent pas vos intérêts à cœur. Ce n'est pas rejeter la faute sur les victimes, c'est essayer d'empêcher que leur nombre augmente²⁰.

Mais qu'en est-il de cet inconnu qui vous parle ? Il ne sait pas forcément que vous êtes en état de *black-out*. Peut-être qu'il se penche vers vous et tente de vous toucher, et que vous vous raidissez. Dix minutes après il revient à la charge, avec un peu plus de subtilité. Dans votre état normal, vous vous raidiriez de nouveau, parce que vous reconnaîtriez sa façon de faire. Mais vous ne réagissez pas à cette deuxième tentative, parce que vous n'avez aucun souvenir de la première. Et cette absence de réaction incite l'inconnu à penser de façon entièrement similaire, conformément à l'hypothèse de transparence, que vous accueillez ses avances. Dans son état normal, il traiterait cette hypothèse avec prudence : l'amitié n'est pas une invitation à l'intimité. Mais lui aussi a bu. Il est sous l'emprise de la myopie alcoolique, et les considérations à long terme susceptibles

de réfréner son comportement (que va-t-il m'arriver demain si j'ai mal interprété la situation ?) ont disparu de son champ de vision.

L'alcool transforme-t-il tous les hommes en monstres ? Non, bien sûr. La myopie résout les conflits aigus : elle supprime les contraintes les plus exigeantes qui modèrent notre conduite. Un homme réservé, conscient en temps normal que ses blagues n'amuse pas les gens, commencera peut-être à jouer les humoristes. Ces hommes-là sont inoffensifs. Mais qu'en est-il de l'adolescent à la sexualité agressive - dont les pulsions sont habituellement réfrénées par la compréhension du caractère inacceptable de ces conduites ? Une version de la mise en garde qu'Emily Yoffe donnait aux femmes peut aussi s'appliquer aux hommes :

Nous ne savons pas expliquer aux hommes que lorsqu'ils se rendent myopes, ils peuvent faire des choses terribles. Les jeunes hommes reçoivent un message faussé selon lequel boire à l'excès est une pratique sociale inoffensive. Le vrai message devrait être que lorsque vous n'êtes plus en mesure d'être responsable de vous-même, vous accroissez considérablement le risque de commettre un crime sexuel. Reconnaître le rôle de l'alcool n'est pas excuser la conduite des agresseurs. C'est essayer d'empêcher d'autres jeunes gens de devenir des agresseurs.

On sous-estime terriblement le pouvoir de la myopie. Dans l'étude du *Washington Post*/Kaiser Family Foundation, on demandait aux étudiants de dresser la liste des mesures qui, selon eux, étaient les plus efficaces pour réduire le nombre d'agressions sexuelles. Ils plaçaient en tête de liste : châtier plus sévèrement les agresseurs, entraîner les femmes aux techniques d'autodéfense, et inculquer aux hommes un plus grand respect des femmes. Combien

d'entre eux pensaient-ils qu'il serait « très efficace » de moins boire ? Trente-trois pour cent. Combien pensaient-ils que des restrictions sur la consommation d'alcool sur les campus seraient très efficaces ? Quinze pour cent*.

Des opinions contradictoires s'il en est. Les étudiants pensent que ce serait une excellente idée d'être formé aux techniques d'auto-défense, et *pas* une si bonne idée de sévir contre la consommation d'alcool. Mais à quoi bon connaître les techniques d'autodéfense si l'on est ivre mort ? Les étudiants estiment que c'est une excellente idée d'inculquer aux hommes un plus grand respect des femmes. Or, le problème n'est pas de savoir comment les hommes se comportent avec les femmes quand ils sont sobres. Mais bien comment ils se comportent avec les femmes quand ils sont ivres et que l'alcool a transformé leur compréhension du monde environnant. Le respect de l'autre exige de savants calculs où l'une des parties consent à modérer ses désirs, à prendre en considération les conséquences à long terme de sa conduite personnelle sans s'arrêter à ce qu'elle a sous les yeux. Et c'est exactement ce que la myopie associée à la consommation d'alcool rend si difficile.

Les enseignements de la myopie sont d'une simplicité élémentaire. Si l'on veut que les gens se comportent selon leur vraie nature dans un contact social avec une personne inconnue - expriment leurs désirs clairement et en toute honnêteté -, ils ne peuvent pas être ivres morts. Et s'ils le sont, donc à la merci de ce qui les entoure, il ne peut y avoir pire contexte que des hommes et des femmes dansant collé-serré sur la piste et sautant sur les tables. Une fête Kappa Alpha *n'est pas* une réunion camba placée sous le signe de l'alcool.

« Les personnes apprennent sur l'ébriété ce que leur société leur inculque et, en se comportant selon ce que celle-ci leur a enseigné, elles deviennent la confirmation

vivante des enseignements de cette société, concluent Craig MacAndrew et Robert Edgerton dans leur ouvrage de 1969, *Drunken Comportment*, aujourd'hui un classique. Puisque les sociétés, comme les individus, obtiennent les conduites alcooliques qu'elles autorisent, elles récoltent ce qu'elles méritent²¹. »

8.

Donc, à la fête Kappa Alpha de Stanford, à un moment quelconque juste après minuit, Emily Doe a été victime d'un *black-out*. C'est ce qui arrive quand vous entamez la soirée avec un dîner léger, quatre doses vite avalées de bourbon et un verre de champagne - suivis par trois ou quatre doses de vodka versées à vue de nez dans un gobelet en plastique.

Accusation : Et vous rappelez-vous qu'à un moment donné votre sœur a quitté la fête ?

Emily Doe : Absolument pas.

A : Après être sortie pour aller vous soulager dehors, après avoir regagné le patio, avoir bu les bières et vu certains garçons en boire aussi, de quoi vous souvenez-vous ?

Emily Doe : Je me suis réveillée à l'hôpital.

Emily n'a aucun souvenir d'avoir fait la connaissance de Brock Turner, d'avoir dansé avec lui ou de l'avoir embrassé, d'avoir accepté d'aller dans sa chambre, d'avoir consenti à une activité sexuelle. A-t-elle résisté quand ils ont quitté la fête ? S'est-elle débattue ? A-t-elle flirté avec lui ? S'est-elle contentée de le suivre aveuglément en titubant ? Nous ne le saurons jamais. Après les faits, quand elle n'était pas sous l'emprise de l'alcool, Emily Doe a affirmé catégoriquement qu'elle n'aurait jamais quitté la fête de son plein gré en compagnie d'un homme. Elle était engagée dans une relation sérieuse. Or, ce n'était pas la vraie Emily Doe qui

avait rencontré Brock Turner. Mais une Emily Doe ivre et en état de *black-out*, et notre moi ivre et en état de *black-out* n'est pas le même que notre moi non alcoolisé.

Brock Turner déclara se rappeler les événements de la soirée, et qu'Emily Doe s'était comportée tout le long en personne consentante. Mais il le fit à son procès, après des mois de préparation et d'élaboration d'une stratégie avec ses avocats. La nuit de son arrestation, en état de choc dans la salle d'interrogatoire du commissariat de police local, il n'éprouvait pas les mêmes certitudes sur Emily Doe.

Question : Vous deux, aviez-vous déjà commencé à vous embrasser ou... avant même de partir ?

Turner : Je pense que oui. Mais à vrai dire, je ne sais pas exactement quand on a commencé à s'embrasser.

Puis le policier lui demande pourquoi il a filé en courant quand les deux étudiants les ont découverts allongés par terre, Emily Doe et lui.

Turner : Je ne crois pas avoir filé.

Q : Vous ne vous rappelez pas que vous couriez ?

Turner : Non.

N'oubliez pas que le fait en question est survenu *juste* un peu plus tôt cette nuit-là, et que Turner, tout en répondant au policier, masse son poignet douloureux - il s'est blessé quand on l'a intercepté en pleine course. Mais il ne se souvient de rien.

Q : L'avez-vous regardée pendant qu'elle... pendant que ça se passait, que les gars se sont approchés et vous ont parlé ?

Turner : Non.

Q : Comment se fait-il qu'elle n'ait pas réagi à ce moment-là ?

Turner : Sincèrement, je l'ignore, car je... disons que je ne me rappelle pas vraiment. Que je... je crois que

j'étais plus ou moins confus après, euh... depuis le moment où j'ai tenté ma chance... où j'ai essayé de la séduire, jusqu'à ce que je me retrouve au sol avec les autres gars. Je ne me rappelle vraiment pas comment c'est arrivé.

Je crois que j'étais plus ou moins confus. Toute cette histoire de flirt, de baisers et d'Emily Doe acceptant d'aller dans sa chambre à lui relevait de la fiction : c'était ce qu'il espérait s'être passé. Mais la réalité des faits restera pour toujours un mystère. Peut-être Turner et Emily Doe se sont-ils contentés de rester sur la piste de danse en se répétant les mêmes choses, encore et toujours, sans se rendre compte qu'ils se trouvaient piégés dans un *black-out* tournant en boucle.

À la fin du procès, dans l'enceinte du tribunal, Emily Doe lut une lettre à haute voix ; elle était adressée à Brock Turner. Tous les jeunes hommes et toutes les jeunes filles qui vont dans un bar ou à une fête d'étudiants devraient lire cette lettre. Elle est courageuse et éloquente, et un puissant rappel des conséquences d'une agression sexuelle : que ce qui survient entre deux inconnus en l'absence de consentement authentique cause une douleur et une souffrance très réelles.

Ce qui arriva cette nuit-là, dit-elle, l'a brisée :

Mon indépendance, ma joie innée, ma douceur et la vie paisible que je connaissais ont été déformées au point d'être méconnaissables. Je me suis renfermée, la colère m'habitait, je m'autodépréciais, j'étais fatiguée, irritable, vide. L'isolement était parfois insupportable.

Elle arrivait en retard au travail, puis sortait pleurer dans la cage d'escalier. Le soir, elle pleurait jusqu'au moment où le sommeil l'emportait, et le matin, au réveil, elle posait des

cuillers glacées sur ses yeux pour les dégonfler et pouvoir les ouvrir.

Je n'arrive pas à dormir seule la nuit sans qu'il y ait une lumière allumée, comme un enfant de cinq ans, parce que je fais des cauchemars dans lesquels on me touche et je n'arrive pas à me réveiller, j'en suis même venue à attendre que le soleil se lève afin de me sentir assez en sécurité pour dormir. Pendant trois mois, je suis allée me coucher à 6 h du matin.

Avant, j'étais fière de mon indépendance, aujourd'hui j'ai peur d'aller me promener le soir, de me rendre à des soirées avec des amis parce qu'il y a de l'alcool, alors que je devrais me sentir détendue. J'ai toujours besoin d'être en présence de quelqu'un, d'avoir mon petit ami avec moi, dormant à mes côtés, me protégeant. La vulnérabilité que je ressens, ma façon craintive d'aborder la vie, toujours sur mes gardes, sur la défensive, prête à me mettre en colère, suscitent chez moi un sentiment de honte.

Puis elle en vient à la question de l'alcool. A-t-il été un *facteur* de ce qui est arrivé cette nuit-là ? Bien sûr. Mais elle poursuit :

Mais ce n'est pas l'alcool qui m'a déshabillée, touchée, qui a laissé le sol écorcher mon visage, mon corps presque nu. Boire plus que de raison fut une erreur de débutante que je veux bien reconnaître, mais qui n'a rien de criminel. Tout le monde dans cette pièce a déjà regretté une soirée trop arrosée, ou connaît quelqu'un dont c'est le cas. Regretter un abus d'alcool, ce n'est pas la même chose que regretter une agression sexuelle. On était tous les deux soûls, la différence c'est que je n'ai pas enlevé ton pantalon et tes

sous-vêtements, je ne t'ai pas touché de manière inappropriée et je ne me suis pas enfuie. Voilà la différence.

Dans sa propre déclaration à la cour, Turner avait dit qu'il envisageait de créer un programme pour les étudiants afin de « dénoncer la culture de l'alcool des campus et la promiscuité sexuelle qui s'ensuit ». Emily Doe est cinglante :

La culture de l'alcool sur les campus. C'est ça qu'on veut dénoncer ? Tu crois que c'est contre ça que j'ai passé un an à me battre ? Pas à sensibiliser aux agressions sexuelles sur les campus, ou bien au viol, ou apprendre à reconnaître un consentement. La culture de l'alcool sur les campus. À bas Jack Daniels. À bas la vodka Skyy ! Si tu veux parler d'alcoolisme aux gens, va à une réunion des AA. Tu te rends compte qu'avoir un problème d'alcool, c'est différent de boire puis essayer avec acharnement d'avoir une relation sexuelle avec quelqu'un. Montre aux hommes comment respecter les femmes, pas comment boire moins d'alcool²².

Mais est-ce tout à fait exact ? La dernière phrase devrait être :

« Montre aux hommes comment respecter les femmes *et* comment boire moins », car les deux vont de pair. Brock Turner devait effectuer cette nuit-là une tâche d'une importance primordiale - comprendre les désirs et les motivations d'une personne inconnue. Une tâche terriblement ardue pour nous tous, autant que nous sommes et dans le meilleur des cas, parce que l'hypothèse de la transparence sur laquelle nous fondons ces rencontres se révèle terriblement défailante. Demander à un jeune de dix-neuf ans, immature et soûl, d'accomplir cette tâche, dans l'anarchie hypersexualisée d'une fête d'étudiants, est une invitation au désastre.

Le dénouement de *People vs Brock Turner* rendit justice à Emily Doe. Mais aussi longtemps que nous refuserons de reconnaître les effets de l'alcool sur les échanges entre des inconnus, cette soirée à Kappa Alpha se répétera. Encore et toujours.

Accusation : Vous avez écouté le message [d'Emily], n'est-ce pas ?

Turner : Oui.

Turner répond au contre-interrogatoire de la procureure. Elle évoque l'appel bredouillant que passa Emily Doe à son petit ami à un moment quelconque après son *black-out*.

A : Vous conviendrez avec moi que, dans ce message vocal, elle paraît être dans un état d'ébriété aigu ?

Turner : Oui.

A : C'est dans cet état qu'elle était avec vous cette nuit-là, n'est-ce pas ?

Turner : Oui.

A : Elle était très ivre, n'est-ce pas ?

Turner : Pas plus que les autres avec qui je suis sorti.

* Au moment de l'incident, son taux de concentration d'alcool dans le sang (BAC) était de 0,249. Le sien à lui de 0,17. Soit le triple de la limite légale pour elle, le double pour lui. Ces valeurs figurent dans le rapport du témoin expert.

* Un groupe de psychologues canadiens, sous la direction de Tara McDonald, est allé récemment dans une série de bars et a demandé aux clients de lire un petit texte. Ils devaient imaginer qu'ils avaient rencontré une personne attirante dans un bar, l'avaient raccompagnée chez elle (chez lui) et avaient fini la soirée dans son lit - découvrant au dernier moment que ni l'un ni l'autre n'avait de préservatif. Les sujets devaient noter de 1

(très improbable) à 9 (très probable) la proposition suivante : « Si je me trouvais dans cette situation, j'aurais une relation sexuelle. » On penserait que les sujets très alcoolisés seraient plus portés à répondre par l'affirmative - et ce fut exactement le cas. Sur l'échelle de 9, les consommateurs en état d'ébriété se situaient à 5,36, en moyenne, les consommateurs sobres à 3,91. Les buveurs alcoolisés étaient incapables d'évaluer les conséquences à long terme de rapports non protégés. Mais Tara McDonald refit sa tournée des bars et tamponna sur la main de certains clients l'inscription « le sida tue ». Les consommateurs à la main tamponnée furent *légèrement moins enclins* que les consommateurs sobres à vouloir avoir un rapport sexuel dans une telle situation : ils ne parvenaient pas à raisonner correctement pour écarter le risque du sida. Lorsque les règles et les normes sont claires et perceptibles, le buveur alcoolisé peut devenir plus assujéti aux règles que son homologue sobre.

- * Le consentement sous l'empire de l'alcool est-il encore un consentement ? Oui, aux termes de la décision. Sinon la grande majorité des gens se livrant joyeusement à des rapports sexuels en état d'ébriété ont leur place en prison, aux côtés du petit nombre d'individus pour qui ces mêmes rapports dans des conditions identiques constituaient un acte délictueux. En outre, si M peut dire qu'elle n'était pas responsable de ses décisions parce qu'elle avait bu, pourquoi Benjamin Bree ne pourrait-il pas invoquer le même argument ? Le principe selon lequel « un consentement sous l'effet de l'alcool reste un consentement », souligne la décision, « agit aussi comme un rappel du fait qu'un individu ivre qui entend commettre un viol, et le commet, n'est pas disculpé par le fait que son intention est celle d'un ivrogne ». La décision de la Cour en vient ensuite à la question

soulevée par l'opinion de la Californie. Et si l'une des parties est *réellement* ivre ? Comment diable pouvons-nous décréter ce que *réellement* ivre signifie ? Tenons-nous vraiment à ce que nos législateurs créent un algorithme compliqué, à variables multiples, régissant quand nous pouvons ou non avoir des rapports sexuels dans l'intimité de notre chambre à coucher ? Le juge conclut : « Les problèmes ne viennent pas des principes juridiques. Ils résident dans les innombrables contextes de la conduite humaine, surviennent habituellement en privé sans preuve indépendante, et dans la difficulté qui en résulte, pour établir la preuve de ce très grave délit. »

- * Curieusement, à ce propos, dire si quelqu'un est tout bonnement ivre ne va pas de soi. En témoigne le cas type des contrôles d'alcoolémie effectués par la police. Un policier oblige plusieurs conducteurs à se ranger sur le côté d'une route très fréquentée un vendredi soir à une heure tardive, discute avec chacun d'eux, fait le tour de chaque véhicule - puis soumet à un alcootest tous ceux qu'il estime avoir dépassé la limite légale de consommation d'alcool. Savoir, au premier regard, quels sont les candidats à l'alcootest relève de l'exploit. La meilleure preuve en est que largement plus de la moitié de conducteurs ivres passent le contrôle haut la main. Dans une étude menée dans le comté d'Orange, en Californie, plus de 1000 conducteurs furent dirigés vers une aire de stationnement tard dans la nuit. On leur demanda de remplir un questionnaire sur leurs activités de la soirée, puis des étudiants de troisième cycle formés à la détection de l'alcoolémie les examinèrent. La démarche du conducteur ? Son élocution ? Une haleine alcoolisée ? Des canettes ou des boîtes de bière dans la voiture ? Le diagnostic posé, on soumit les conducteurs à l'alcootest. Combien de conducteurs ivres furent-ils

correctement identifiés par les interrogateurs ? Vingt pour cent.

* Dans un remarquable essai publié dans le *New YorkTimes*, Ashton Katherine Carrick, étudiante à l'université de la Caroline du Nord, décrit un jeu alcoolisé appelé *cuff and chug*, « menotté-cul-sec ». Deux personnes sont menottées ensemble jusqu'à ce qu'elles aient avalé le contenu d'une bouteille d'alcool de 750 ml. Elle écrit : « Aux hypercompétitifs, on inscrivait au marqueur sur le bras le rapport entre le nombre de verres bus et le temps nécessaire pour perdre conscience, les garçons tirant fierté d'un score élevé. » Elle poursuit : « La façon dont nous autres étudiants traitons la perte de conscience de nos pairs est aussi en partie responsable de la généralisation de cette pratique. Nous la trouvons du plus haut comique. Nous plaisantons le lendemain sur l'aspect grotesque de nos amies qui gisaient inconscientes sur le plancher des toilettes ou utilisaient Snapchat tout en dansant et en flirtant avec le premier venu, ce qui validait leurs actes et les encourageait à recommencer. Disjoncter est devenu si normal que même si, personnellement, vous évitez de le faire, vous comprenez pourquoi d'autres le font. C'est une méthode mutuellement admise pour se détendre. Il serait moralisateur d'y voir autre chose. »

* Le poids n'est pas seul en cause. Il existe aussi des différences importantes dans la façon dont les deux sexes métabolisent l'alcool. Le corps des femmes renferme moins d'eau que celui des hommes, ce qui accélère la pénétration de l'alcool dans leur circulation sanguine. À nombre égal de verres consommés par un homme et une femme pesant l'un comme l'autre 88 kg (194 lb), le taux d'alcoolémie de l'homme . sera de 0,107 g/l, celui de la femme de 0,140 g/l¹⁹.

- * Les adultes s'en font une tout autre idée : 58 % d'entre eux pensent que « moins boire » serait très efficace pour réduire le nombre d'agressions sexuelles.

QUATRIÈME PARTIE

ENSEIGNEMENTS

KSM: Qu'arrive-t-il quand l'inconnu est un terroriste ?

1.

« Ma première impression a été qu'il ressemblait à un troll, se souvient James Mitchell. Hargneux, vindicatif, me fusillant du regard. Comme il s'agissait d'un premier interrogatoire, je lui ai parlé en gros comme je vous parle maintenant. Je lui ai ôté sa cagoule et je lui ai demandé : "Comment est-ce que je dois t'appeler ?" »

L'homme a répondu en anglais avec un accent à couper au couteau : « Appelle-moi Mukhtar. *Mukhtar* signifie *le cerveau*. J'étais le cerveau des attentats du 11 Septembre¹. »

On était en mars 2003, dans une prison clandestine de la CIA quelque part « sur la face cachée du monde », pour citer Mitchell. Mukhtar était Khalid Sheikh Mohammed, aussi appelé KSM - l'un des plus hauts responsables d'Al-Qaïda jamais capturés. Il était nu, il avait les fers aux mains et aux pieds et une arrogance féroce au visage.

« On lui avait déjà rasé la tête et la barbe, poursuit Mitchell. Mais je n'avais jamais vu de type si poilu, et il était petit, vraiment petit. Avec un ventre monstrueux, une vraie truie, comme les Vietnamiens. J'ai pensé : "C'est ce gars-là qui a tué autant d'Américains ?" »

Mitchell a un physique de coureur, grand et mince, des cheveux blancs plutôt longs séparés au milieu, et une barbe soignée. Il s'exprime avec un léger accent du Sud. « Je ressemble à monsieur Tout-le-monde », résume-t-il pour se décrire, peut-être avec trop de dérision. Il dégage une assurance inébranlable, comme s'il dormait toujours d'un sommeil réparateur peu importe ce qu'il a fait subir à quelqu'un dans la journée ou ce qui lui est arrivé.

Il a une formation de psychologue clinicien. Après le 11 Septembre, la CIA l'a recruté ainsi que son collègue Bruce Jessen pour leur compétence à mener des interrogatoires importants. Jessen est plus massif que Mitchell, plus silencieux, et arbore une coupe de cheveux militaire. D'après Mitchell, il ressemble à « [Jean-]Claude van Damme en plus vieux ». Jessen ne s'exprime pas en public. Si vous lancez une recherche en ligne, vous trouverez des extraits d'une déposition enregistrée sur vidéo qu'ils firent un jour, Mitchell et lui, alors qu'ils faisaient l'objet d'une action en justice en raison de leurs pratiques d'interrogatoire². Imperturbable, volubile, Mitchell semble presque mépriser la procédure ; Jessen se montre laconique et réservé : « Nous étions des soldats et nous obéissions aux ordres. »

Leur première mission, après la chute des tours, fut de collaborer à l'interrogatoire d'Abou Zubaydah, un des premiers agents opérationnels importants d'Al-Qaïda à avoir été capturés. Pour-suivant sur leur lancée, ils interrogèrent personnellement de nombreux présumés terroristes de « haute valeur » pendant plus de huit ans dans les « sites noirs » de la planète. Dans le lot, KSM était leur plus grosse prise.

« Il m'a frappé par son intelligence », se souvient Mitchell. Pendant les séances, quand il lui posait une question, KSM répondait : « Ce n'est pas la question que je poserais. Vous obtiendrez une réponse, vous la jugerez utile

et vous penserez que ça vous suffit. Moi, voilà ce que je vous demanderais. » Mitchell posait alors la question que lui suggérait KSM, « et il me donnait une réponse beaucoup plus détaillée, beaucoup plus exhaustive ». KSM dissertait alors sur les méthodes de l'engagement terroriste, sur sa vision stratégique personnelle, sur les buts du djihad. Avant d'être capturé, il projetait toute une panoplie d'attentats dans le sillage de ceux de septembre. « Sa description de frappes rudimentaires réalisées par des loups solitaires vous glaçait le sang, continue Mitchell. Imaginer qu'il était là, à réfléchir en termes d'économie d'échelle quand il s'agissait de tuer des gens... » Il hoche la tête avec incrédulité.

« Il m'a carrément épouventé quand il a parlé de Daniel Pearl. Ç'a été le summum... J'en ai pleuré et j'en pleure encore tellement c'était atroce. » Daniel Pearl était le reporter du *Wall Street Journal* qui fut enlevé - puis tué - au Pakistan en janvier 2002. KSM aborda le sujet de son propre chef, puis se leva et mima - avec un brin de délectation, d'après Mitchell - la technique employée pour décapiter Daniel Pearl avec un poignard. « Le plus horrible est qu'il se comportait comme s'il avait une sorte de relation privilégiée avec Daniel. Il ne cessait de l'appeler "Daniel" avec une voix spéciale, pas comme s'ils avaient été vraiment amants, mais en tout cas les meilleurs amis du monde, ou je ne sais quoi. C'était l'horreur absolue. »

Mais cela viendrait plus tard - après que KSM aurait décidé de parler. En mars 2003, quand Mitchell et Jessen l'affrontèrent pour la première fois, gnome velu et ventru, la situation était très différente.

« Il faut se rappeler qu'à ce moment précis tout [nous] portait à croire, preuves à l'appui, qu'Al-Qaïda prévoyait une nouvelle vague d'attentats majeurs », rappelle Mitchell.

Une foule de rumeurs circulaient. Nous savions qu'Oussama ben Laden avait rencontré des scientifiques pakistanais qui transmettaient de la technologie nucléaire de façon clandestine, et [nous] savions qu'ils lui avaient dit : « Le plus gros problème va être d'obtenir le matériau nucléaire. » Ben Laden avait alors répondu : « Et si nous l'avions déjà ? » Toute la communauté du renseignement en avait eu la chair de poule.

Les agents de la CIA écumaient Manhattan avec des compteurs Geiger, à la recherche d'une bombe sale*. Washington restait placé en alerte maximale. Et quand on mit la main sur KSM, personne ne doutait que si quelqu'un savait quoi que ce soit sur les attentats prévus, ce serait lui. Mais il se murait dans le silence et Mitchell ne se sentait guère optimiste : KSM leur donnerait du fil à retordre.

La première équipe d'enquêteurs dépêchée pour lui poser des questions avait joué la carte de la courtoisie. Ils l'avaient mis à l'aise, lui avaient fait du thé et lui avaient posé des questions empreintes de respect. En pure perte. Il s'était contenté de les regarder en se balançant d'avant en arrière.

Après quoi on avait confié KSM aux soins du « nouveau shérif de la ville », comme l'appelle Mitchell, un interrogateur qui donnait dans le sadisme - soumettant KSM à toute une gamme de postures de « tension », comme lui attacher les mains dans le dos, puis les élever au-dessus de sa tête presque au point de lui déboîter les épaules. « Le gars m'a dit s'être initié à ce genre d'interrogatoire auprès des rebelles communistes en Amérique du Sud, expliquait Mitchell. Il a entamé un rapport de force avec KSM. Le nouveau shérif tenait à ce qu'on l'appelle "monsieur". C'était sa seule préoccupation. » Mais KSM n'avait aucune intention de donner du « monsieur » à qui que ce soit. Après

une semaine d'efforts, le nouveau shérif renonça. Le prisonnier fut alors confié à Mitchell et Jessen.

La suite des événements suscita une âpre controverse. Les méthodes d'interrogatoire appliquées à KSM firent l'objet de poursuites devant la justice, d'enquêtes du Congrès et d'interminables débats publics. Ceux qui les approuvaient parlèrent de « technique d'interrogatoire renforcée » (*enhanced interrogation technique* ou EIT). Leurs adversaires les qualifièrent de torture. Mais laissons un moment de côté ces questions d'éthique plus générales et concentrons-nous sur ce que l'interrogatoire de KSM peut nous enseigner sur nos deux énigmes.

L'imposture d'Ana Montes et de Bernie Madoff, l'erreur judiciaire dans l'affaire Amanda Knox, la détresse de Graham Spanier et d'Emily Doe sont autant de preuves de notre difficulté profonde à comprendre les personnes que nous ne connaissons pas. La vérité par défaut nous offre une stratégie d'une importance déterminante qui, par moments et de manière inévitable, nous égare ; la transparence, une hypothèse de base à première vue logique, se révèle illusoire. Pour autant, toutes deux soulèvent la même question : une fois nos failles reconnues, quelle solution adopter ? Avant de revenir à Sandra Bland - et à ce qui s'est réellement passé au bord de cette route du Texas -, j'aborderai la variante peut-être la plus extrême de la communication avec un inconnu : un terroriste décidé à ne rien lâcher, et un interrogateur résolu à presque tout pour le faire parler.

2.

Mitchell et Jessen firent connaissance à Spokane, dans l'État de Washington, où tous deux mettaient leurs compétences de psychologues au service du programme SERE - *Survival, evasion, resistance, escape* - de l'armée de l'air. Toutes les

branches des forces armées américaines exploitent leur propre version de SERE, notamment pour former leur personnel sensible aux techniques qui lui permettront de survivre s'il tombe aux mains de l'ennemi.

La formation commençait ainsi : la police locale interpellait inopinément les officiers de l'armée de l'air, puis les conduisait à un centre de détention maquillé en camp de prisonniers de guerre ennemi. « On les interpellait et on les arrêtait, explique Mitchell. Puis on les remettait au responsable chargé de tester leur préparation opérationnelle. »

Un exercice concernait des équipages de bombardiers emportant des armes nucléaires. Une mission ultra confidentielle dont ils ignoraient tout. Si leur avion s'écrasait en territoire hostile, l'ennemi s'intéresserait sûrement de près au contenu de l'appareil. Le programme SERE était censé préparer l'équipage à ce qui pourrait s'ensuivre.

On envisageait diverses situations : le froid, la faim, l'obligation de rester debout - éveillé - dans une caisse durant des jours. Puis venait l'interrogatoire. « Histoire de voir si on réussissait à leur soutirer des informations », résume Mitchell. Il qualifie la procédure de « très réaliste ». SERE avait mis au point une technique particulièrement efficace, le *walling*. L'interrogateur place une serviette de bain autour du cou du prisonnier, le tire vers lui, puis le repousse d'un coup sec contre un mur spécialement conçu à cet effet.

« Une fausse cloison », explique Mitchell.

Il y a un claquoir à l'arrière qui fait un bruit assourdissant, la structure est flexible, et vos oreilles commencent à siler. Il ne s'agit pas de provoquer des lésions. Disons que ça ressemble à un matelas de lutte, mais en plus sonore. Ce n'est pas douloureux, c'est juste que vous devenez confus.

Vous ne pouvez plus penser logiquement et ça vous déstabilise. Ça vous déstabilise complètement.

Dans le cadre de la conception du programme SERE, Mitchell faisait parfois lui-même l'expérience du protocole de formation. Un jour, raconte-t-il, il participa à un exercice exploitant une des plus vieilles ficelles de la pratique : l'interrogateur menace non pas le sujet, mais un de ses coéquipiers. D'après ses observations, les hommes et les femmes réagissent de façon très différente à ce scénario. Les hommes tendent à céder. Pas les femmes.

« Par exemple, vous êtes une femme pilote et ils vous menacent de s'en prendre à l'autre aviateur. Beaucoup réagissaient ainsi : "Tant pis pour toi. Tu fais ton boulot, je fais le mien. Je protège le secret. Je suis désolée de ce qui t'arrive, mais tu le savais quand tu t'es engagé." » Mitchell en fit pour la première fois l'expérience en débriefant des femmes qui avaient été prisonnières de guerre pendant l'opération Tempête du désert, en Irak.

Ils traînaient ces femmes dehors et menaçaient de les frapper chaque fois que les hommes refusaient de parler. Et elles étaient furieuses contre ces hommes s'ils parlaient. Elles disaient : « On m'aurait peut-être tabassée ou agressée sexuellement, mais ça ne serait arrivé qu'une fois. En leur montrant qu'ils arrivent à leurs fins en me traînant dehors, ils recommencent à chaque coup. Alors laisse-moi faire mon travail, et toi, fais le tien. »

Lors d'un exercice du programme SERE, Mitchell eut pour partenaire une femme officier supérieur de l'armée de l'air. Les enquêteurs dirent à celle-ci qu'ils allaient torturer Mitchell si elle ne parlait pas. Elle déclara, bien sûr, qu'elle ne dirait rien. Mitchell explique :

Ils m'ont placé dans une caisse de 200 litres, ils ont mis le couvercle et l'ont enterrée. De l'eau froide dégouttait par un tuyau qui traversait le couvercle... Je ne le savais pas à cause de la position dans laquelle on m'avait mis, mais il y avait des trous de vidange en haut, à la hauteur de mon nez.

Le caisson se remplit, lentement.

Mitchell : Je savais qu'ils n'allaient pas tuer le psychologue qu'ils venaient de récupérer, j'en avais la certitude mais sans en être vraiment convaincu. Vous voyez ce que je veux dire ?

Malcolm Gladwell : Comment vous sentiez-vous pendant ce temps-là ?

Mitchell : Pas franchement bien. Vous êtes coincé les genoux repliés contre la poitrine et vous ne pouvez pas sortir. Les bras pendent le long du corps. Impossible de bouger. Ils vous passent une sangle par en dessous pour vous descendre dans le truc.

MG : Quand vous a-t-on sorti ?

Mitchell : Environ une heure après.

MG : Jusqu'où l'eau vous arrivait-elle ?

Mitchell : Jusqu'au nez. Comme elle n'arrête pas de couler, on ne sait pas vraiment. En fait, elle vous monte jusqu'au cou, elle dépasse les oreilles.

MG : Vous étiez dans l'obscurité ?

Mitchell : Totale... Une heure, je ne sais pas vraiment, peut-être moins. Sûrement moins sinon j'aurais été en hypothermie. Mais c'est l'impression que j'ai eue. Peu importe, je suis dans cette boîte, ils me descendent, je me dis : « Ils me placent dans une caisse pour voir si je suis claustrophobe. Je ne le suis pas, ça ne me fait ni chaud ni froid. » Sauf qu'ils introduisent le tuyau et

posent le petit couvercle en métal, qu'ils recouvrent de pierres.

MG : Vous annoncent-ils ce qu'ils vont faire ?

Mitchell : Ils vous le disent en le faisant.

MG : Tout ce qu'ils infligeaient aux stagiaires, vous y avez eu droit aussi ?

Mitchell : Et comment !

« Beaucoup de gens ont passé du temps dans cette satanée caisse », m'explique Mitchell. À l'époque, cela faisait partie de l'entraînement de base.

Mitchell : J'ai aussi suivi la formation avancée. Alors si vous trouvez que l'entraînement de base est brutal...

3.

De là résultait le programme de « technique d'interrogatoire avancée » de la CIA. L'agence contacta Mitchell et Jessen pour leur demander conseil. Depuis des années, les deux psychologues travaillaient à la mise au point de la technique d'interrogatoire à leur sens la plus efficace qu'on pût imaginer, et la CIA voulait savoir quels procédés donnaient des résultats. Mitchell et Jessen dressèrent une liste, inscrivant en priorité la privation de sommeil, le *walling* et le *waterboarding*.

Le *waterboarding*, ou simulation de noyade, consiste à vous attacher sur une planche la tête plus bas que les pieds ; on vous couvre le visage d'une serviette et l'on vous déverse de l'eau dans la bouche et les narines pour produire une sensation de noyade. Or, il se trouve que le *waterboarding* était l'une des rares techniques que Mitchell et Jessen *n'utilisèrent pas* au SERE. Du point de vue de l'armée de l'air, la simulation de noyade était trop efficace. Ils voulaient apprendre à leurs employés qu'on peut résister à la torture, et cela n'avait guère de sens de les soumettre à

une technique qui, chez la plupart des individus, annulait toute possibilité de résistance*. Mais sur de présumés terroristes ? Beaucoup, à la CIA, pensaient le contraire. Par précaution, Jessen et lui la testèrent d'abord sur eux-mêmes, chacun soumettant l'autre à la simulation de noyade en appliquant le protocole le plus rigoureux : l'eau serait déversée pendant 40 secondes d'affilée.

« Nous voulions être sûrs que les médecins pouvaient concevoir des procédures de sécurité et que les gardes savaient ce qu'ils allaient faire. Et nous voulions savoir à quoi [les prisonniers] allaient être soumis », résume-t-il.

MG : Votre impression ?

Mitchell : Vous êtes-vous déjà trouvé en haut d'un immeuble super élevé en pensant que vous pourriez sauter dans le vide ? En sachant que vous ne le feriez pas mais que vous risquiez de le faire ? C'est ce que j'ai ressenti. Pas l'impression que j'allais mourir, mais la peur d'être à deux doigts de mourir.

Lorsque le département de la Justice dépêcha sur le site deux procureurs chevronnés pour confirmer la légalité des techniques envisagées, Mitchell et Jessen les soumièrent eux aussi à une simulation de noyade. L'un des juristes, se souvient-il, une femme, se redressa après l'opération et se sécha les cheveux. « C'est quelque chose... », fut son seul commentaire.

Mitchell et Jessen établirent un protocole. Si un détenu refusait de répondre aux questions, on commencerait par la « méthode renforcée » la moins agressive. S'il persistait, on monterait en puissance, avec le *walling* ou la privation de sommeil. Le département de la Justice prévoyait un maximum de soixante-douze heures d'éveil, une durée inutile de l'avis de Mitchell et Jessen. Ils préféreraient laisser un individu dormir, mais pas suffisamment, casser son cycle de sommeil paradoxal.

On ne recourait à la simulation de noyade qu'en dernier ressort. Pour ce faire, on utilisait une civière d'hôpital inclinée à 45 degrés. La Justice autorisa des déversages de vingt à quarante secondes, séparés par un intervalle de trois respirations, et sur une durée de vingt minutes au total. Eux se montraient partisans de verser l'eau pendant quarante secondes, puis deux fois vingt secondes, le reste de trois à dix secondes. L'important, souligne Mitchell,

est que l'eau n'aille pas dans les poumons, juste dans les sinus. Nous n'avons aucun intérêt à noyer la personne. Au début, nous utilisions une bouteille d'un litre d'eau, mais les médecins nous ont demandé de remplacer l'eau par du sérum physiologique parce qu'il y en a qui avalaient l'eau, et ils ne voulaient pas qu'ils soient victimes d'une intoxication hydrique.

Avant de commencer à verser l'eau, ils prenaient un t-shirt noir et en couvraient le visage du sujet, obstruant les narines. « Comme ça », expliquait Mitchell en faisant le geste de rabattre le t-shirt.

Ensuite on relève, on rabaisse, on relève, on rabaisse, on relève, on rabaisse.

Si l'on procède au pied de la lettre, quand on relève le t-shirt, celui qui verse l'eau s'interrompt. Un gars surveille l'opération, chronomètre en main, et comme il compte les secondes, je sais combien de temps s'écoule. Nous avons un médecin sous la main.

Et pas seulement un médecin. On se bousculait dans la salle ; en temps normal il y avait le chef de base, l'analyste du renseignement chargé du dossier et un psychologue. Entre autres. Dehors, un autre groupe observait la

procédure sur un grand écran de télévision : encore des experts de la CIA, un avocat, des gardes. Bref, il y avait du monde.

Aucune question n'était posée pendant la procédure. Les questions viendraient plus tard.

Mitchell : Vous ne hurlez pas. Vous versez juste l'eau en disant au gars, pas vraiment sur le ton de la conversation, mais pas sur un ton agressif non plus : « On n'est pas obligé d'en venir là. Nous voulons des informations pour mettre fin aux attentats sur le sol américain. Nous savons que vous ne les avez pas toutes, mais que vous en avez une partie... » Je lui dis ça pendant qu'on procède : « On n'est pas obligé d'en venir là. À vous de choisir. »

MG : Comment savez-vous - en général, avec les EIT, comment savez-vous que vous êtes allés aussi loin que nécessaire ?

Mitchell : Ils commencent à parler.

« Parler » signifiant livrer des éléments précis - des détails, des noms, des faits.

Mitchell : Vous lui donniez une photo en disant : « Qui est-ce ? » Il répondait : « Celui-là, c'est bien lui, mais vous savez, l'autre à l'arrière, c'est untel, et voilà ce qu'il prépare... » et vous teniez votre réponse - il allait plus loin que la question.

Mitchell et Jessen concentraient leurs efforts sur la soumission des sujets. Ils voulaient qu'ils parlent, livrent d'eux-mêmes des informations et répondent aux questions. Et d'entrée de jeu avec KSM, ils surent qu'il leur faudrait recourir à toutes les techniques de leur arsenal pour y parvenir. Il ne s'agissait pas d'un homme de main opérant dans le sillage d'Al-Qaïda, laissant planer le doute sur sa participation à des actions terroristes. Les hommes de main

ne se perdent pas en complications. Ils n'ont pas grand-chose à dire - et peu de chose à perdre s'ils parlent. Ils coopéreront avec leurs interrogateurs, car ils savent que c'est leur seule chance de recouvrer la liberté.

Mais KSM savait qu'il ne reverrait plus jamais la lumière du jour. Rien ne l'incitait à coopérer. Mitchell connaissait toutes les techniques psychologiques dont usaient ceux qui ne croyaient pas à l'interrogatoire renforcé, et il estimait qu'on pouvait obtenir des résultats utiles avec « les terroristes ordinaires capturés sur le champ de bataille, les djihadistes anonymes qui combattaient les Américains », comme il les qualifiait. Mais pas avec « les purs et durs ».

Et KSM était de ceux-là. Mitchell et Jessen ne disposaient que du *walling* et de la privation de sommeil pour le faire parler car, difficile à croire, le *waterboarding* n'avait aucun effet sur lui³. Curieusement, KSM réussissait à ouvrir ses sinus, et l'eau qui lui passait par le nez filait droit dans sa bouche. Personne ne comprenait comment il s'y prenait. C'était son truc magique, disait Mitchell. Après quelques séances, KSM saisit la cadence des déversements. Il se moquait des assistants en comptant les secondes sur ses doigts - puis en signalant d'un geste sec la fin du décompte. Un jour, en pleine séance, Mitchell et Jessen s'éclipsèrent pour discuter avec un collègue ; à leur retour, KSM ronflait. « Il dormait ! s'exclame Mitchell en éclatant de rire à ce souvenir. Je sais que je ris alors que les gens se font une image potentiellement terrifiante, mais c'est quand même... » Il secoue la tête avec incrédulité. « Je n'avais jamais entendu parler d'un cas pareil. Et croyez-moi, quand la CIA faisait preuve de zèle, elle appelait la JPRA. » La JPRA, à savoir une agence du Pentagone qui surveille les programmes SERE mis en œuvre par les différentes branches du service. Elle avait un dossier sur la simulation de noyade. « La personne qu'ils ont eue au bout du fil a confirmé l'efficacité de la méthode sur 100 % de nos

stagiaires. Nous n'avons jamais eu personne qui n'ait pas capitulé. »

Mitchell et Jessen administrèrent le traitement complet à KSM pendant trois semaines. Il finit par céder. Mais sa capitulation durement acquise ne signifia pas que l'affaire était classée. En réalité, les difficultés ne faisaient que commencer.

4.

Quelques années avant le 11 Septembre, un psychiatre nommé Charles Morgan participait à une conférence de l'armée sur les neurosciences. Il effectuait des recherches sur le syndrome du stress post-traumatique (SSPT), essayant de comprendre pourquoi certains anciens combattants en souffrent et d'autres non, même s'ils ont vécu exactement les mêmes expériences. Un champ difficile à explorer, comme il l'exposait à ses collègues, car il s'agit d'identifier un groupe de sujets éventuels *avant* qu'ils n'aient subi le traumatisme, et de suivre leurs réactions en temps réel. Comment procéder ? Aucune guerre ne sévissait à l'époque, et il était impossible de soumettre tous les sujets simultanément à une attaque à main armée ou à une perte affective dévastatrice. La meilleure idée qui lui était venue jusque-là, déclara Morgan sur le ton de la plaisanterie, consistait à étudier des couples la veille de leur mariage.

Mais un colonel de l'armée de terre vint le trouver après la conférence. « Je crois pouvoir résoudre votre problème », lui dit-il. Le colonel travaillait dans un centre de formation SERE à Fort Bragg, en Caroline du Nord. Il invita Morgan à passer le voir. Le centre était la version armée de terre de celui où travaillaient Jessen et Mitchell, à Spokane. « C'était surréaliste », se souvient Morgan. L'armée avait construit la réplique d'un camp de prisonniers de guerre - le genre

qu'on pourrait trouver en Corée du Nord ou aux confins de l'ancienne Union soviétique. « Comme j'ai eu droit à la visite complète des installations à un moment où aucun exercice n'était en cours, ç'a vraiment été une matinée glauque. Elle m'a rappelé un film de guerre : on débarque dans un camp de concentration vide. » Morgan poursuivit :

Tous les cycles de formation se terminaient inmanquablement par le témoignage d'un ancien prisonnier de guerre qui déclarait aux stagiaires : « Voilà ce qui m'est arrivé. Vous avez passé trois heures coincés dans une cage. Moi, j'ai vécu quatre ans dans une cage semblable. C'est dans ces conditions qu'ils ont testé leurs petits jeux sur moi. »

Morgan avait été fasciné mais sceptique. Il étudiait le stress post-traumatique. SERE offrait une simulation de ce que signifiait être capturé et interrogé par l'ennemi, réaliste certes, mais une simulation tout de même. En fin de journée, les participants se trouvaient toujours en Caroline du Nord, avec la possibilité de boire une bière et de regarder un film avec leurs camarades. « Ils savent qu'ils sont en formation et à l'entraînement. Comment pourraient-ils être stressés ? » avait-il demandé. Les instructeurs s'étaient contentés de sourire. « Ensuite, ils m'ont proposé d'assister au stage en observateur pendant une période de six mois. C'est ainsi que j'y ai passé quinze jours tous les mois, en gentil petit anthropologue prenant des notes. »

Il commença par la phase « interrogatoire » de la formation, recueillant des échantillons de sang et de salive des stagiaires après la séance. Morgan décrit ainsi les résultats dans la revue scientifique *Biological Psychiatry*:

Le stress réaliste du laboratoire de formation entraînait des variations rapides et importantes du cortisol, de la testostérone et des hormones thyroïdiennes. Ces changements étaient d'une amplitude comparable à celle observée chez des individus soumis à des facteurs physiques de stress tels qu'une intervention chirurgicale lourde ou des combats réels⁴.

Il s'agissait d'un interrogatoire fictif. Les séances duraient une demi-heure. Plusieurs sujets appartenaient aux Bécots verts et aux Forces spéciales - l'élite. *Et ils réagissaient comme s'ils se battaient vraiment.* Médusé, Morgan vit les stagiaires s'effondrer l'un après l'autre, en larmes. « Ça m'a sidéré, raconte-t-il. Je n'en croyais pas mes yeux. »

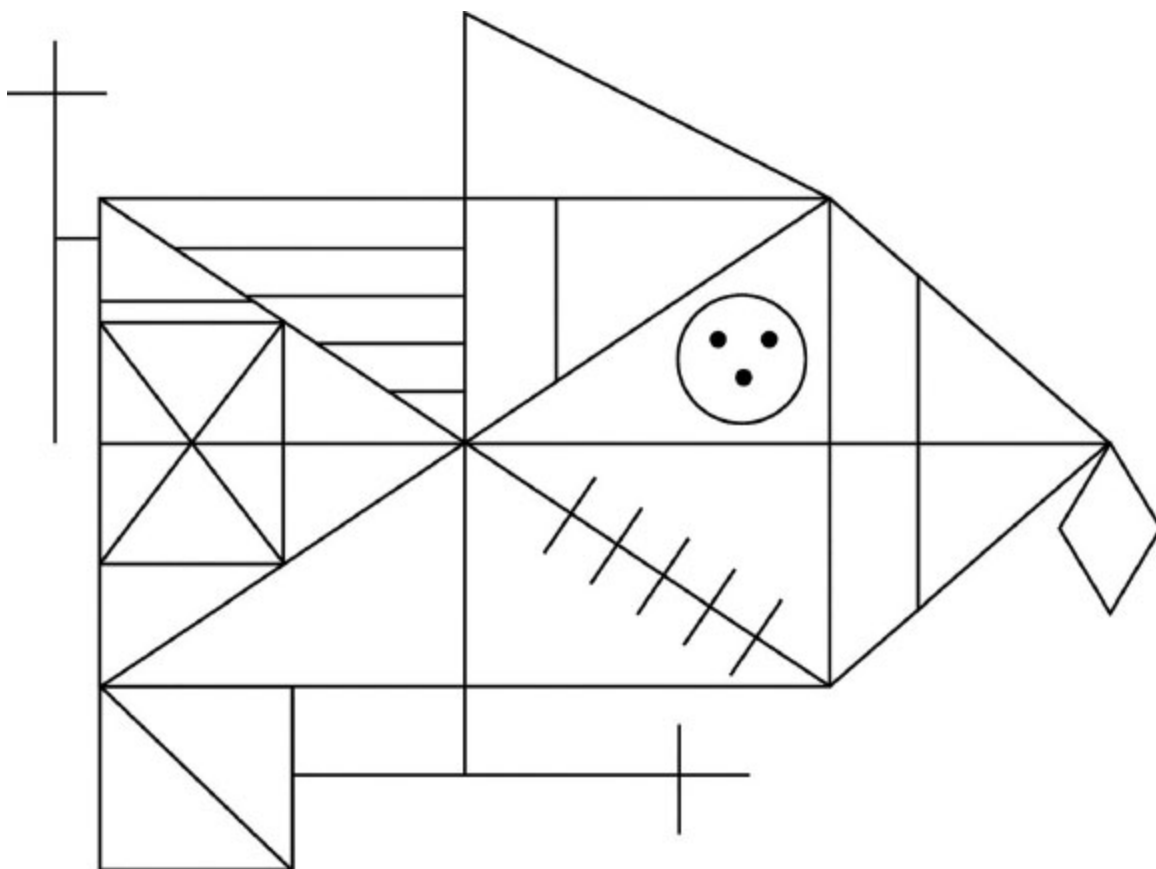
Je m'étais dit : « Ce sont des individus vraiment coriaces - pour eux, cela va être un jeu. » Je ne m'étais pas attendu à les voir dans une telle détresse et pleurer. Et pas à cause de la pression physique. Et pas parce qu'on les maltraitait.

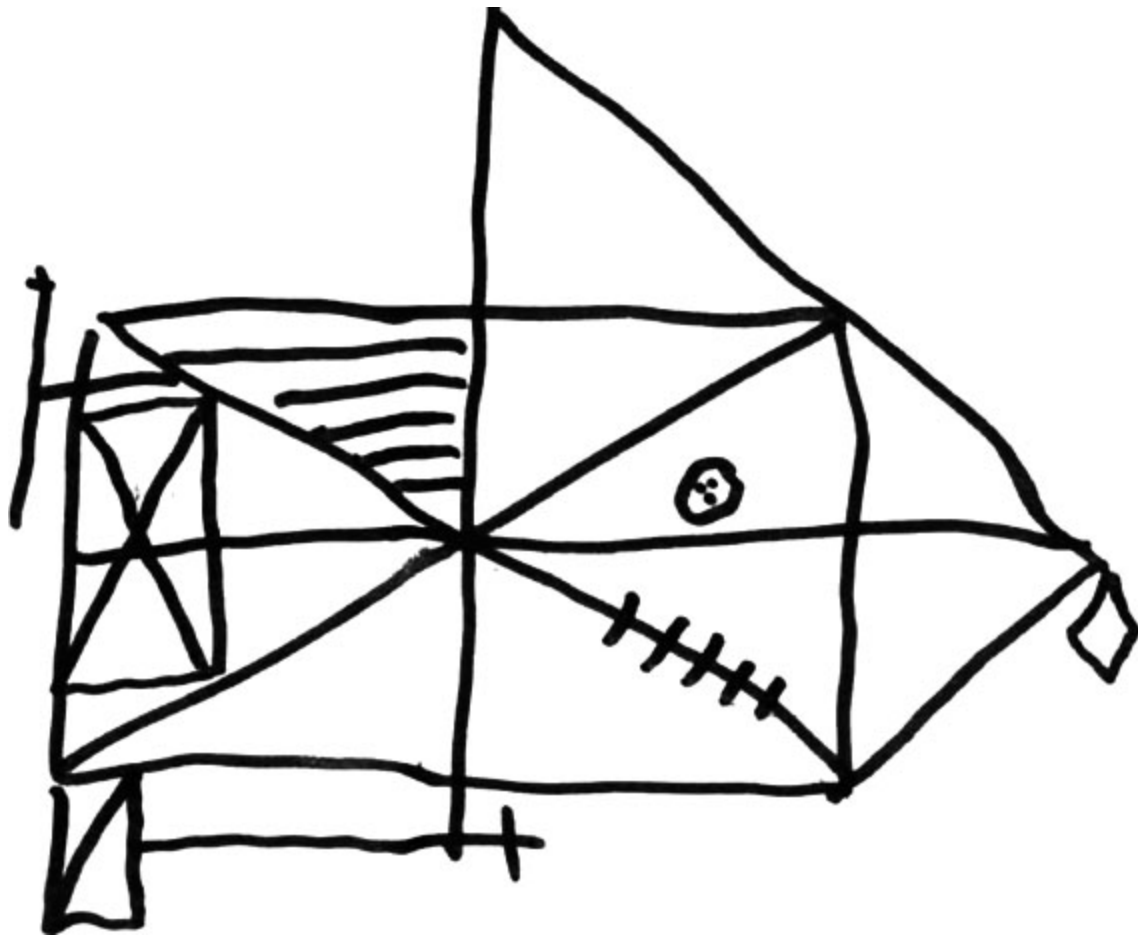
Ces hommes étaient des soldats - organisés, disciplinés, motivés - et Morgan comprit que c'était la précarité de leur situation qui les déstabilisait.

Beaucoup [d'entre eux] étaient toujours partis du principe : « Si je connais les règles du jeu, je saurai quoi faire. » Et je pense qu'une grande part du stress, comme je m'en suis rendu compte avec le temps, était largement régie par un sentiment d'alarme authentique : « Je ne connais pas la bonne réponse. »

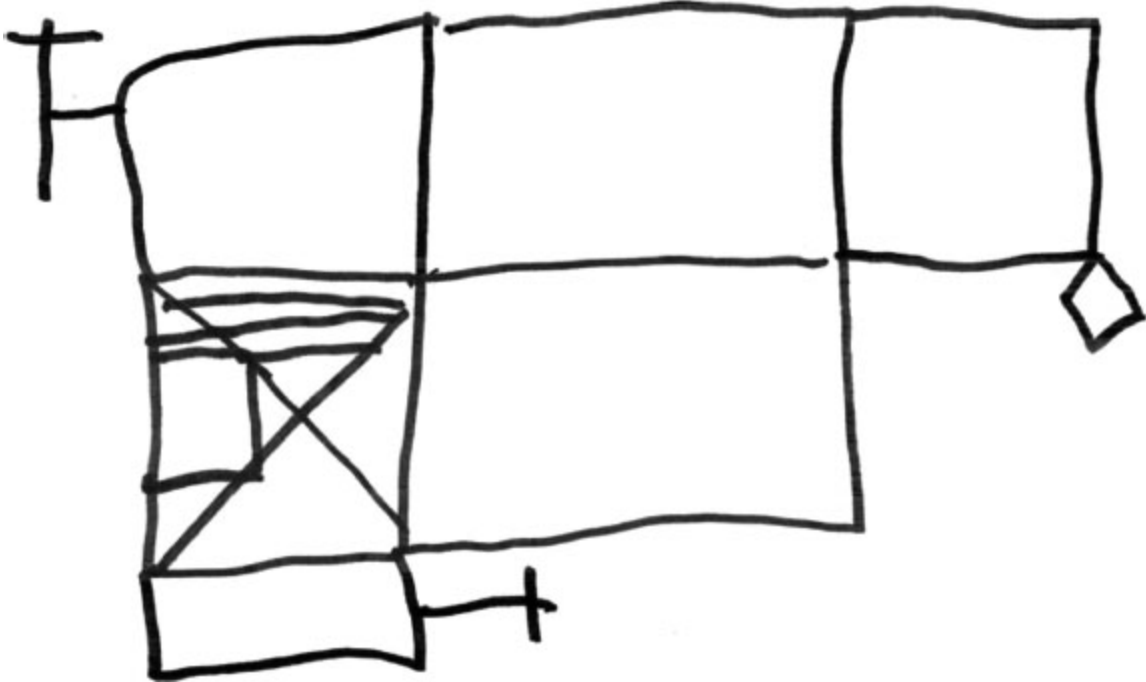
Ensuite, il décida de soumettre les stagiaires au test de dessin dit de la figure complexe de Rey-Osterrieth⁵. On vous présente ceci :

Vous commencez par copier la figure. Ensuite, on vous retire l'original et vous devez la reproduire de mémoire. La plupart des adultes s'en tirent plutôt bien en appliquant la stratégie suivante : ils dessinent d'abord les contours de la figure, puis insèrent les détails. Les enfants, en revanche, usent d'une approche fragmentaire : ils procèdent par blocs, dessinant au hasard une partie importante de la figure, puis passent à la suivante. Avant les interrogatoires, les stagiaires SERE s'acquittaient du test haut la main. Après tout, mémoriser rapidement et reproduire une présentation visuelle complexe est le genre d'aptitude à laquelle on vous forme chez les Bédouins et les Forces spéciales. En témoigne un exemple typique de figure de Rey-Osterrieth dessinée de mémoire par un stagiaire avant d'être interrogé. Pas de doute, ces gars sont bons.





Mais examinez le résultat un quart d'heure après l'interrogatoire :



Dans une version de l'expérience, précise Morgan, au terme d'un interrogatoire stressant, 80 % des sujets de l'échantillon dessinaient la figure par blocs, « comme l'aurait fait un jeune enfant, ce qui signifie que le cortex préfrontal s'est désactivé temporairement ».

Pour les experts en ce domaine, les travaux de Morgan se révélaient particulièrement inquiétants. La raison d'être de l'interrogatoire est d'amener le sujet à parler – d'entrer par effraction dans sa mémoire et d'accéder à son contenu. Mais que se passe-t-il si les techniques provoquent chez lui un stress aigu au point d'affecter ce dont il peut réellement se souvenir ? Morgan avait sous les yeux des adultes transformés en enfants.

« Je venais de passer un moment au camp, à recueillir des échantillons de salive des stagiaires », raconte Morgan, se souvenant d'un incident survenu au début de son affectation au SERE :

Et je me suis trouvé parmi eux parce qu'ils venaient d'ouvrir les portes, tous les membres de la famille étaient là. On se dit bonjour. Je m'approche de quelques stagiaires : « C'est quand même agréable de vous voir dans d'autres conditions ! » Et certains me lancent, je les entends encore : « Vous étiez là ? » Et moi : « Comment ça, j'étais là ? J'ai prélevé votre salive il y a vingt minutes ! Je vous ai fait remplir... » « Je ne m'en souviens pas. » « Et je vous ai vus l'autre soir quand on vous interrogeait ! »

— Aucun souvenir.

J'ai regardé un des instructeurs et j'ai dit : « C'est hallucinant ! » Et il m'a répondu : « Ça arrive tout le temps. Ils ne se souviennent même pas de moi alors que je leur criais après une demi-heure avant ! »

Stupéfait, Morgan décida de procéder aussitôt à une expérience sur le terrain. Il organisa une parade d'identification mêlant instructeurs, officiers de la CIA et quelques éléments externes.

« Le médecin chargé de l'unité était de retour après un congé... Je lui ai dit : "Aujourd'hui, c'est alignement de suspects, vous en faites partie." On l'a intégré au groupe. »

Puis Morgan donna ses instructions aux stagiaires : « Nous nous intéressons de près aux individus qui dirigent le camp et ont ordonné de vous maltraiter. S'il y en a ici, veuillez nous les signaler. Dans le cas contraire, dites juste : "Absent." » On voulait qu'ils identifient le commandant - le responsable. Sur les 52 stagiaires, 20 ont pointé le médecin... Il s'est défendu : "Mais je n'étais pas ici, j'étais à Hawaï !* 6"

Qu'un soldat se trompe, on l'aurait compris. L'erreur est humaine. Deux, voire trois mauvaises identifications

auraient pu passer. Mais 20 ? Devant n'importe quel tribunal, le pauvre médecin aurait fini derrière les barreaux.

Après le 11 Septembre, Morgan travailla pour la CIA. Il tenta de sensibiliser ses collègues à l'importance de ses conclusions.

L'agence comptait des espions et des sources confidentielles dans le monde entier. Leurs informations venaient d'individus qu'ils avaient faits prisonniers ou forcés à coopérer. Ces sources s'exprimaient souvent avec certitude. Certaines inspiraient la plus grande confiance, ou livraient des informations jugées crédibles. Mais le raisonnement de Morgan était le suivant : si ces individus avaient parlé sous l'effet du stress - s'ils venaient de vivre un cauchemar en Irak, en Afghanistan ou en Syrie -, les informations communiquées pouvaient être inexactes ou erronées, et ce, à l'insu même de ceux qui les livraient. Les stagiaires disaient : « C'est le médecin ! Je sais que c'était le médecin », même si ce dernier se trouvait à des milliers de kilomètres de là. « J'ai dit aux autres analystes : "Ce que ces résultats laissent entendre est terrifiant." »

Comment Charles Morgan réagit-il en apprenant que Mitchell et Jessen se bagarraient avec KSM dans leur site noir du bout du monde ?

Je leur ai dit - ça s'était passé avant que je sois à la CIA et je le leur ai dit seulement une fois que j'y étais - : « Essayer de soutirer des informations de quelqu'un qu'on prive de sommeil équivaut à vouloir affiner un signal radio alors qu'on pulvérise l'appareil au marteau-piqueur... Pour moi, c'est absurde. »

KSM livra ses premiers aveux publics dans l'après-midi du 10 mars 2007, un peu plus de quatre ans après avoir été capturé par la CIA à Islamabad, au Pakistan⁷. Il le fit lors d'une audience devant le tribunal militaire à la base navale américaine de la baie de Guantánamo, à Cuba. Outre KSM, huit personnes étaient présentes - un « assistant légal » assigné au prisonnier, un linguiste et des officiers appartenant aux six branches de l'armée américaine.

On demanda à KSM s'il comprenait la nature de la procédure. Il répondit par l'affirmative. Les charges retenues contre lui furent lues à haute voix. Par l'entremise de son « assistant », il apporta quelques rectificatifs : « Mon nom est mal orthographié dans le résumé des preuves. Ce devrait être *S-h-a-i-k-h* ou *S-h-e-i-k-h* et non *S-h-a-y-k-h* comme il figure à la ligne de l'objet. » Il demanda la traduction d'un verset du Coran. On débattit de quelques points administratifs. Puis l'« assistant » de KSM lut ses aveux :

Je reconnais et affirme sans contrainte ce qui suit :

J'ai fait la *bai'at* [c.-à-d. le serment d'allégeance] au cheikh Oussama ben Laden pour conduire le djihad...

J'ai été le directeur opérationnel du cheikh Oussama ben Laden pour l'organisation, la planification, le suivi et l'exécution de l'opération du 11 Septembre...

J'ai été directement chargé, après la mort du cheikh Abou Hafs Al-Masri Subhi Abu Sittah de la gestion et du suivi de la cellule pour la production d'armes biologiques, telles que l'anthrax et autres, et du suivi des opérations de bombe sale sur le sol américain.

Puis il énuméra les moindres opérations d'Al-Qaïda auxquelles il avait contribué en qualité de, pour le citer,

« participant responsable, planificateur principal, formateur, financier (par le biais de la *trésorerie du conseil militaire*), exécutant et/ou participant personnel ». La liste comportait 31 entrées : la Sears Tower à Chicago, l'aéroport de Heathrow, Big Ben à Londres, une kyrielle d'ambassades américaines et israéliennes, des tentatives d'assassinat sur Bill Clinton et le pape Jean-Paul II, etc., le tout assorti de précisions horribles. Ainsi les points 25 à 27 :

25. J'étais responsable des repérages indispensables pour frapper les centrales nucléaires productrices d'électricité dans plusieurs États américains.

26. J'étais responsable de la planification, des repérages et du financement pour frapper le siège de l'OTAN en Europe.

27. J'étais responsable de la planification et des repérages indispensables à l'exécution de l'opération Bojinka prévoyant d'abattre 12 avions américains remplis de passagers. J'ai moi-même effectué le repérage d'un aller-retour Manille-Séoul sur un vol de la Pan Am.

La déposition prit fin. Le juge se tourna vers KSM : « Avant de poursuivre, Khalid Sheikh Muhammad, la déposition que vient de lire l'assistant légal est-elle fidèle aux mots que vous avez prononcés ? » KSM le confirma, puis se lança dans une explication véhémente et prolixe de ses actes. Il n'était qu'un simple guerrier, dit-il, engagé dans un combat, ne différant en rien de n'importe quel autre soldat :

La guerre dure depuis Adam, quand Caïn a tué Abel, jusqu'à aujourd'hui. Elle n'arrêtera jamais de tuer. Tout est affaire de mots. Les Américains ont commencé la guerre de Sécession puis ils ont commencé la guerre du Mexique puis la guerre d'Espagne, puis la Première Guerre mondiale, la Seconde

Guerre mondiale. Lisez l'histoire. Vous ne savez jamais arrêter la guerre. C'est la vie.

Les extraordinaires aveux de KSM signèrent le triomphe de Mitchell et Jessen. L'homme qu'ils avaient vu, habité par la colère et la défiance, souhaitait maintenant dévoiler son passé.

Mais la coopération de KSM laissait en suspens une question capitale : ce qu'il avait dit était-il *vrai* ? Les individus soumis à ce type de stress relèvent du domaine de Charles Morgan. KSM avouait-il cette longue suite de crimes dans le seul but d'avoir enfin la paix ? D'après certaines sources, les deux psychologues, Mitchell et Jessen, avaient perturbé ses phases de sommeil, l'empêchant de dormir pendant une semaine. Après de tels sévices, KSM savait-il encore quels étaient ses souvenirs authentiques ? Dans son livre *Pourquoi la torture ne marche pas: l'interrogatoire à la lumière des neurosciences*, Shane O'Mara, professeur de neurosciences, écrit qu'une privation de sommeil prolongée pourrait rendre un détenu « superficiellement soumis » – mais seulement au prix de « changements structuraux à long terme dans les systèmes de son cerveau qui sont responsables des fonctions auxquelles l'interrogateur voudrait avoir accès⁸ ».

Après avoir lu les aveux, Robert Baer, ancien officier haut gradé de la CIA, parvint à la conclusion que KSM « inventait⁹ ». Parmi les cibles qu'il énumérait figurait l'immeuble de Plaza Bank, dans le centre d'affaires de Seattle. Or, Plaza Bank ne devint une société que plusieurs années après l'arrestation de KSM. Un autre vétéran chevronné de la CIA, Bruce Reidel, souligna que le facteur même qui avait rendu si difficile la coopération de KSM – le fait qu'il ne sortirait jamais de prison – rendait ses déclarations suspectes. « Il n'a plus rien à espérer sauf

rester dans les mémoires comme un terroriste légendaire, souligne Reidel. Il veut faire valoir son importance. C'est le problème depuis qu'on l'a capturé¹⁰. » S'il devait passer le restant de ses jours en prison, pourquoi ne pas en rajouter pour les livres d'histoire ? KSM se montrait intarissable :

9. J'étais responsable de la planification, de l'entraînement, des repérages et du financement de l'opération prévoyant un attentat contre le canal de Panama et sa destruction.

10. J'étais responsable des repérages et du financement de l'assassinat de plusieurs anciens présidents américains, dont le président Carter.

De quoi ne s'attribuait-il pas le mérite ?

Aucune de ces critiques ne contestait la nécessité de l'interroger. S'il est difficile de comprendre des inconnus, rien ne nous empêche d'essayer. On ne peut pas laisser les magouilleurs de chaînes de Ponzi ou les pédophiles s'adonner librement à leurs méfaits. Il incombait à la police italienne de comprendre Amanda Knox. Et pourquoi Neville Chamberlain tenait-il tant à rencontrer Hitler ? Parce que, devant la menace d'une guerre, tenter de faire la paix avec l'ennemi devient une tâche vitale.

Mais plus nous nous efforçons d'obliger les inconnus à se dévoiler, plus ils deviennent difficiles à cerner. Chamberlain se serait mieux porté de ne jamais rencontrer Hitler. Il aurait dû rester chez lui et lire *Mein Kampf*. Dans l'affaire Sandusky, la police se perdit en recherches pendant deux ans. Pour obtenir quoi ? Non pas de la clarté, mais de la confusion : les versions changeaient, les allégations faisaient surface pour disparaître ensuite, les victimes conduisaient leurs propres enfants chez Sandusky pour l'accuser de terribles crimes la minute suivante.

James Mitchell vivait la même situation. Tout laissait croire à la CIA qu'une seconde série d'attentats étaient projetés après le 11 Septembre, qui mettraient peut-être en jeu des armes nucléaires. Mitchell *devait* amener KSM à parler. Mais plus il y travaillait, plus il compromettait la qualité de leur communication. Il pouvait priver KSM de sommeil pendant une semaine, après quoi celui-ci avouerait tous les crimes de la création. Mais KSM prévoyait-il *vraiment* faire sauter le canal de Panama ?

Peu importe ce que nous essayons de découvrir sur les inconnus, c'est périlleux. La « vérité » sur Amanda Knox, Jerry Sandusky ou KSM n'est pas une pépite dure et brillante qu'on peut extraire à condition de creuser assez profondément et de chercher assez minutieusement. Cette vérité est fragile. Si nous ne regardons pas où nous posons les pieds, nous la réduisons en miettes. D'où une deuxième note d'avertissement : nous devons accepter que la compréhension que nous pouvons avoir d'un inconnu soit limitée. Nous ne connaissons jamais l'entière vérité. Nous devons nous contenter d'un à-peu-près. La bonne façon de parler à des inconnus consiste à le faire avec prudence et humilité.

Combien de crises et de polémiques décrites ici auraient été évitées si nous avions pris à cœur ces enseignements ?

Nous allons bientôt revenir à Prairie View, au Texas, et à cette journée où Brian Encinia obligea Sandra Bland à se ranger au bord de la route. Mais avant, un dernier sujet de réflexion s'impose - le phénomène étrangement méconnu du couplage (*coupling*).

* Bombe enrobée de matière radioactive (note de l'éditeur).

- * Pour autant, on fit largement usage du *waterboarding* à l'école SERE des forces navales. Le principe de la formation y était légèrement différent. « La Navy voulait faire comprendre à ceux qui pensent pouvoir tenir dans ce genre de situation qu'ils risquent d'être trop présomptueux. Quand ça vous arrive [de ne pas tenir], vous êtes anéanti et tous vos ressorts vous lâchent, explique Mitchell. De sorte qu'à l'école de la Navy on veut vous inculquer, entre autres, que vous capitulerez réellement à un moment ou à un autre. Mais que votre travail de soldat américain est de résister au mieux de vos capacités. » La Navy voulait montrer à ses stagiaires que les choses pouvaient excéder les limites du supportable. L'Air Force jugeait préférable que les siens l'ignorent.

- * Dans une autre étude, portant sur un plus vaste échantillon, Morgan releva que sur 114 soldats, 77 se trompèrent en identifiant les enquêteurs qui les interrogeaient alignés sur une photo - ceci vingt-quatre heures *après* l'interrogatoire ! Aucun lien ne put être établi entre le degré de certitude qu'ils ont dit avoir et l'exactitude de leurs réponses.

CINQUIÈME PARTIE

LE COUPLAGE

CHAPITRE X

Sylvia Plath

1.

À l'automne 1962, la poétesse Sylvia Plath quitta son cottage de la campagne anglaise pour s'installer à Londres. Il lui fallait prendre un nouveau départ. Son mari, Ted Hughes, l'avait quittée pour une autre femme, la laissant seule avec leurs deux jeunes enfants. Elle trouva un appartement à louer dans le quartier de Primrose Hill - les deux étages supérieurs d'une maison semi-détachée. « Je t'écris de Londres, si heureuse que je peux à peine parler, confiait-elle à sa mère. Et devine quoi : c'est la maison de W.B. Yeats ! Avec une plaque bleue au-dessus de la porte disant qu'il y a vécu¹ ! »

À Primrose Hill, elle se levait au petit matin pour écrire pendant que ses enfants dormaient encore. Ce fut une période extraordinairement féconde. Lorsque, en décembre, elle acheva un recueil de poèmes, son éditeur lui prédit le prix Pulitzer. On voyait déjà en elle l'un des jeunes poètes les plus renommés au monde - une réputation qui ne ferait que grandir au cours des années suivantes.

Mais à la fin de décembre, un froid mortel s'abattit sur l'Angleterre. Ce fut l'un des hivers les plus épouvantables depuis trois siècles. La neige commença à tomber et ne s'arrêta pas. On patinait sur la Tamise. L'eau gelait dans les

canalisations. Il y eut des coupures de courant et des grèves. Sylvia Plath n'avait jamais cessé de lutter contre la dépression, et ses heures noires revinrent. Son ami Alfred Alvarez, critique littéraire, passa la voir la veille de Noël. « Elle semblait changée », se souvenait-il dans ses Mémoires, *The Savage God*:

Ses cheveux, qu'elle coiffait d'ordinaire en chignon strict de maîtresse d'école, étaient défaits. Ils lui arrivaient à la taille et lui faisaient comme une sorte de tente, donnant à son visage blême et à sa silhouette émaciée un air curieusement absorbé, vide, telle une prêtresse épuisée par les rites de sa secte. Quand elle me précéda dans le couloir de l'entrée... ses cheveux dégagèrent une odeur puissante, âcre comme celle d'un animal.

Son appartement était nu et froid, quelques meubles à peine, de rares décorations de Noël pour les enfants. « Quand on est malheureux, écrivait Alvarez, Noël est toujours une mauvaise période : la fausse gaieté atroce qui vous assaille de toutes parts, puant la bonne volonté, la paix, la fête en famille, rend la solitude et la dépression particulièrement dures à supporter. Je ne l'avais jamais vue si tendue². »

Ils burent chacun un verre de vin et, conformément à leur habitude, elle lui lut ses derniers poèmes. Ils étaient sombres. Puis vint la nouvelle année et le temps empira. Sylvia Plath se querella avec son ex-mari. Elle congédia son aide domestique. Prenant ses enfants sous le bras, elle partit s'installer chez Jillian et Gerry Becker, qui vivaient à proximité. « Je me sens affreusement mal », leur dit-elle. Elle absorba quelques antidépresseurs, dormit comme un loir, puis se réveilla en larmes. On était un jeudi. Le vendredi, elle écrivit à son ex-mari, Ted Hughes, ce qu'il appellerait plus tard « un mot d'adieu ». Le dimanche, elle

exigea que Gerry Becker les reconduise, ses enfants et elle, à son appartement. Il repartit en début de soirée, après qu'elle eut couché les enfants et ouvert la fenêtre de leur chambre. Elle nota sur un papier le nom de son médecin accompagné d'un numéro de téléphone, et le colla sur la poussette de bébé dans l'entrée. Puis elle prit des serviettes de bain, des guenilles et du ruban adhésif, et colmata hermétiquement les jointures de la porte de la cuisine. Elle alluma le gaz de la cuisinière, introduisit la tête dans le four et se tua.

2.

Les poètes meurent jeunes. Ce n'est pas un cliché. Leur espérance de vie, en tant que groupe d'individus, est largement inférieure à celle des dramaturges, romanciers et auteurs de non-fiction. Ils affichent des taux de « troubles de l'émotivité » plus importants que les acteurs, les musiciens, les compositeurs et les romanciers. Et, toutes catégories professionnelles confondues, les poètes présentent de très loin le taux de suicide le plus élevé - jusqu'à cinq fois plus que celui de la population en général³. La pratique de ce genre littéraire semble soit attirer ceux que la vie a meurtris, soit ouvrir de nouvelles blessures - et peu ont incarné aussi parfaitement l'image du génie maudit que Sylvia Plath*⁴.

Le suicide l'obsédait. Il habitait ses écrits, ses pensées. « Elle parlait du suicide comme elle aurait évoqué n'importe quelle autre activité : avec insistance, voire passion, mais sans s'apitoyer sur elle-même pour autant, écrivait Alvarez. Elle semblait voir la mort comme un défi physique qu'elle avait, une fois encore, surmonté. C'était un sentiment très voisin de ce qu'on éprouverait à... dévaler une piste dangereuse sans savoir skier correctement. »

Elle répondait à tous les critères de risque élevé de suicide. Elle s'y était déjà essayée. Elle avait souffert de troubles mentaux. Elle était américaine et vivait dans une culture étrangère - coupée de sa famille et de ses amis. Elle venait d'un foyer désuni. Un homme qu'elle idolâtrait l'avait rejetée peu de temps auparavant*⁵.

Le soir de sa mort, Sylvia Plath laissa son manteau et ses clés chez les Becker. Dans le livre qu'elle lui consacre (toutes les personnes ayant connu Sylvia Plath, même indirectement, ont écrit au moins un livre sur elle), Jillian Becker y voit le signe du caractère irrévocable de sa décision :

Avait-elle pensé que Gerry ou moi allions la déranger en pleine nuit pour lui rapporter son manteau et ses clés ? Non. Elle n'espérait ni ne voulait être sauvée au dernier moment de la mort qu'elle s'infligeait.

Le rapport du médecin légiste précisait que Sylvia Plath s'était enfoui la tête le plus profondément possible dans le four, comme si elle était résolue à réussir. Jillian Becker continuait :

Elle avait obturé les interstices au bas des portes du palier et du salon, ouvert en grand les robinets à gaz, plié avec soin un linge à vaisselle qu'elle avait ensuite placé dans le bas du four, et y avait appuyé sa joue⁶.

Comment douter de ses intentions ? Lisez ce qu'elle écrivait quelques jours avant de se donner la mort.

Voici parfaite la femme.

Mort,

Son corps arbore le sourire de l'accomplissement...

Ses pieds

Nus semblent dire:

Nous sommes arrivés jusqu'ici, c'est fini.*

Nous lisons les poèmes et l'histoire de Sylvia Plath⁷, nous saisissons de brefs aperçus de sa vie intérieure, et nous croyons la comprendre, *elle*. Sauf que nous oublions quelque chose : la troisième erreur que nous commettons avec des inconnus.

3.

Dans les années qui suivirent la Première Guerre mondiale, de nombreux foyers britanniques commencèrent à utiliser « le gaz de ville », comme on l'appelait, pour alimenter leur cuisinière et leur chauffe-eau. Manufacturé à partir du charbon, le gaz était un mélange de composés divers : hydrogène, méthane, dioxyde de carbone, azote et, plus important, monoxyde de carbone, inodore et mortel. Cette dernière propriété offrait à pratiquement tout le monde un moyen simple de se suicider chez soi. « Dans la grande majorité des cas, on découvre les victimes la tête recouverte d'un manteau ou d'une couverture, d'où émerge le tuyau d'arrivée du gaz », écrivait un médecin en 1927, dans l'une des premières communications sur les propriétés létales du gaz de ville :

Dans plusieurs exemples, les personnes ont été découvertes assises sur une chaise avec le tuyau à gaz près de - ou dans - la bouche, et maintenu en position par la main ; ou gisant sur le sol, la tête à l'intérieur du four. Dans un cas, une femme fut retrouvée avec un masque qu'elle s'était confectionné en attachant un couvre-théière sur son visage,

le tuyau ayant été introduit par un trou pratiqué dans la partie supérieure⁸.

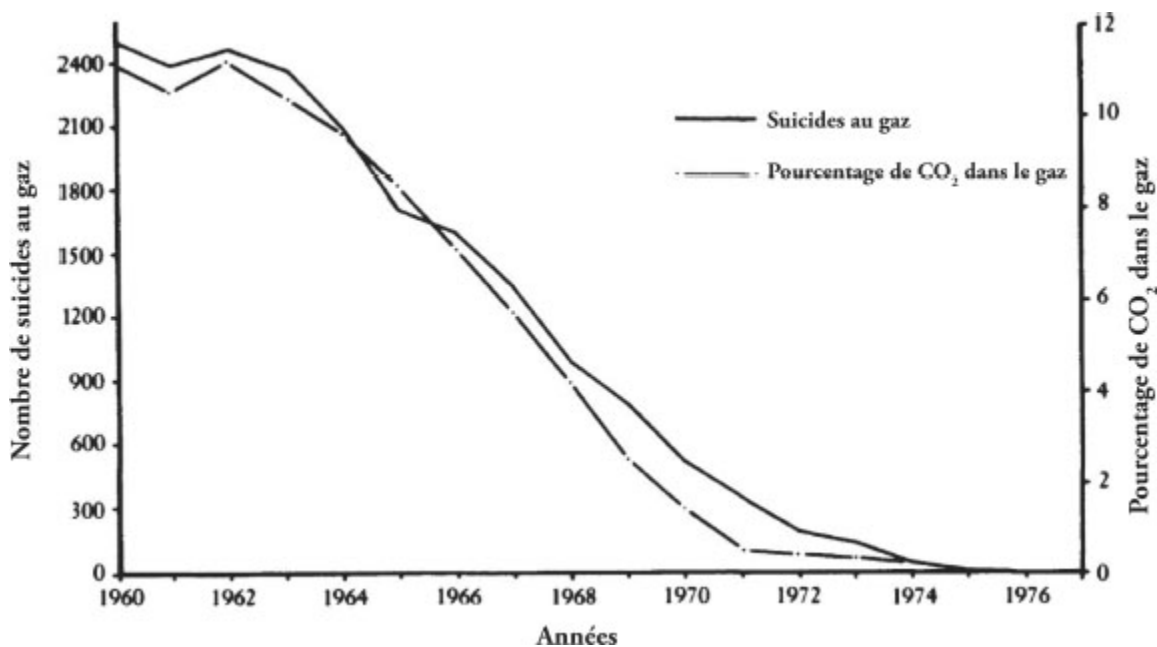
En 1962, l'année où Sylvia Plath se suicida, 5588 personnes en Angleterre et au pays de Galles attentèrent à leur vie - 44,2 % par le mode que choisit Sylvia Plath⁹. L'intoxication au monoxyde de carbone était alors la principale méthode de suicide employée au Royaume-Uni, loin devant l'overdose de médicaments ou le saut dans le vide depuis un pont.

Mais à la même période, l'industrie du gaz britannique se transforma. Le gaz de ville se révélait de plus en plus coûteux - et polluant. D'importantes réserves de gaz naturel ayant été découvertes dans la mer du Nord, il fut décidé de convertir le pays à cette énergie. C'était un projet d'une échelle gigantesque. Le gaz naturel possédait des propriétés chimiques très différentes de celles du gaz de ville ; il exigeait deux fois plus d'oxygène pour produire une énergie propre, sa combustion se faisait plus lentement, et il requérait plus de pression. La dimension et la forme des arrivées d'alimentation et des brûleurs de cuisinière de presque tous les logements anglais devinrent alors obsolètes. Tous les appareils en usage durent être modernisés ou remplacés : compteurs, chaudières, chauffe-eau, réfrigérateurs, radiateurs portables, réchauds, machines à laver, foyers à combustible solide, etc. Il fallut construire de nouvelles raffineries et de nouvelles conduites. Un responsable de l'époque parlait, sans aucune exagération, de « la plus grande manœuvre en temps de paix de l'histoire de la nation¹⁰ ».

Ce long processus s'amorça en 1965 avec un projet pilote mis en place dans une petite île située à une cinquantaine de kilomètres de Londres, comptant 7850 consommateurs. Le Yorkshire et le Staffordshire suivirent.

Puis Birmingham - et petit à petit, lentement, tous les appartements, maisons, bureaux et usines du pays passèrent l'un après l'autre au gaz naturel¹¹. Il fallut dix ans. Le processus s'acheva enfin à l'automne 1977. Le gaz de ville - hydrogène, méthane, dioxyde de carbone, azote, sulfure d'hydrogène - céda la place au gaz naturel : méthane, éthane, propane, petites quantités d'azote, dioxyde de carbone, sulfure d'hydrogène, mais pas de monoxyde de carbone (CO). Après 1977, si vous introduisiez votre tête dans le four et ouvriez le gaz, vous vous en tiriez au pire avec un mal de tête et un torticolis.

En atteste la diminution du nombre de suicides au gaz à mesure que l'on abandonnait, lentement, le gaz de ville au cours des années 1960 et 1970.



Une question se pose alors : une fois qu'il devint, physiologiquement, impossible de se suicider au gaz en Grande-Bretagne, les personnes suicidaires se tournèrent-elles vers d'autres méthodes ? Ou bien celles qui auraient mis leur tête dans le four renoncèrent-elle purement et simplement à se supprimer ?

L'hypothèse selon laquelle les gens se rabattraient tout bonnement sur une autre méthode est appelée « déplacement ». Elle suppose que lorsque les individus envisagent de commettre un acte aussi grave que le suicide, il est très difficile de les en empêcher. Le fait de renoncer à une option ne va pas changer grand-chose.

Sylvia Plath, par exemple, avait une longue histoire d'instabilité émotionnelle. Elle fut traitée par électrochocs pour combattre sa dépression alors qu'elle était encore étudiante. Sa première tentative de suicide datait de 1953. Elle passa six mois en soins psychiatriques au McLean Hospital, aux environs de Boston. Quelques années plus tard, elle précipita sa voiture dans une rivière – puis, fidèle à elle-même, elle écrivit un poème à ce propos :

*Et comme les chats je dois mourir neuf fois.
Ceci est ma mort Numéro Trois.*

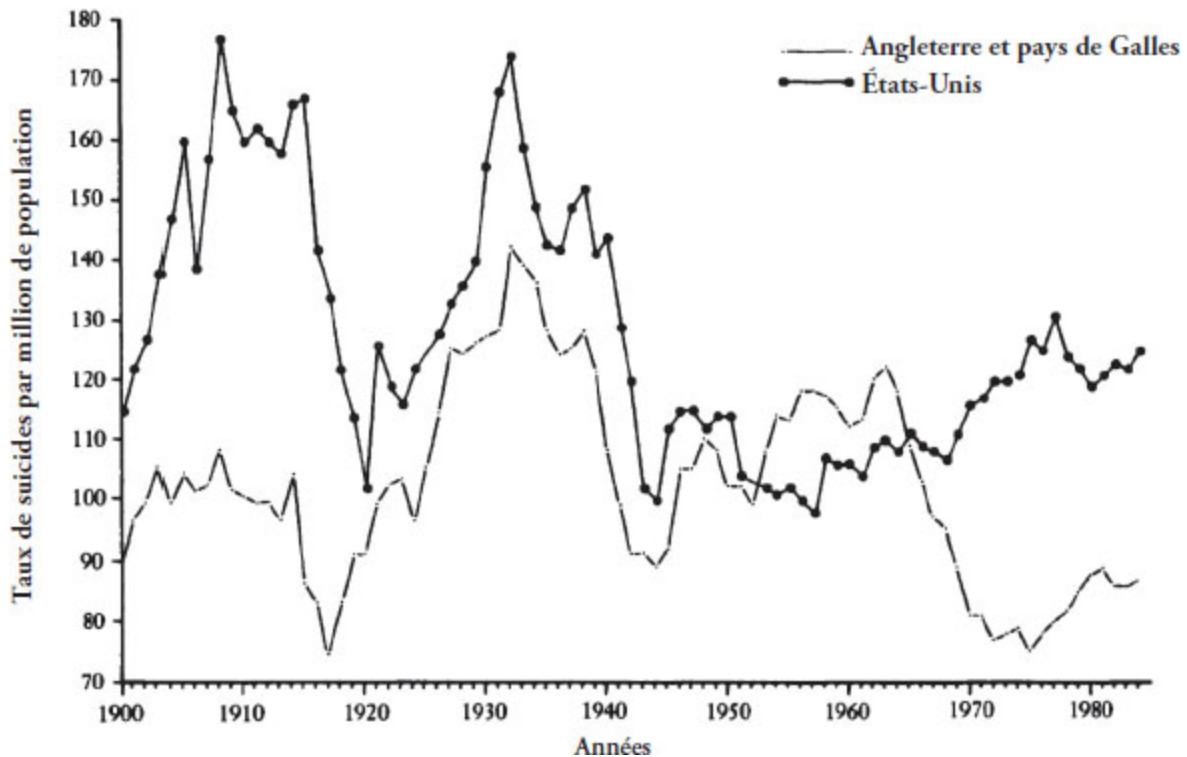
Elle obtura avec soin tous les interstices de la porte, ouvrit les robinets au maximum et s'enfonça la tête dans le four le plus loin qu'elle le put. Elle ne reviendrait pas sur sa décision. Si elle n'avait pu utiliser son four pour se supprimer, n'aurait-elle pas tout simplement essayé une autre méthode ?

Il existe une autre possibilité : le suicide est un comportement *associé* à un contexte particulier. Le couplage (*coupling*) est l'idée que les comportements sont liés à des contextes et à des situations spécifiques. Quand mes frères et moi étions enfants, mon père nous lisait *Le conte de deux cités*, de Dickens, et à la fin, quand Sydney Carton meurt chez Charles Darney, il pleurait. Mon père n'avait pas la larme facile. Ce n'était pas un homme qui montrait sa sensibilité lors des moments chargés d'émotion. Il ne pleurait pas en voyant des films tristes. Il ne pleura pas

quand ses enfants quittèrent la maison pour l'université. Peut-être s'autorisait-il furtivement un œil embué à l'occasion, mais seule ma mère le remarquait, et encore. Pour pleurer, il lui fallait que ses enfants blottis sur le canapé l'écoutent, et il lui fallait l'un des romanciers les plus sensibles de l'histoire littéraire. C'est cela, le *couplage*. S'il joue un rôle dans le suicide, alors il ne s'agit pas simplement de l'acte d'une personne déprimée. Mais de l'acte d'une personne déprimée à un moment d'extrême vulnérabilité, combiné avec des moyens de se tuer facilement disponibles.

Alors, déplacement ou couplage ? La modernisation du gaz en Grande-Bretagne est un outil presque parfait pour le vérifier. S'il s'agit de déplacement – si la personne suicidaire est déterminée au point que, lorsqu'on écarte la disponibilité d'une méthode, elle se rabattra simplement sur une autre –, les taux de suicides devraient être restés très stables au fil du temps et ne fluctuer qu'avec des événements majeurs affectant la société. (Le nombre de suicides tend à chuter en période de guerre, par exemple, et à s'élever en période de crise économique.) S'il s'agit de couplage, en revanche, les taux devraient varier avec la disponibilité de modes de suicide précis. Quand une méthode nouvelle et facile, comme le gaz de ville, fait son entrée en scène, ils devraient s'élever ; et chuter lorsqu'elle disparaît. Et les courbes du suicide s'apparenter à des montagnes russes.

Regardez plutôt.



Je vous le disais : des montagnes russes.

La courbe monte en flèche avec l'arrivée du gaz de ville dans les foyers britanniques. Et elle plonge avec le début du passage au gaz naturel à la fin des années 1960. Durant cette fenêtre de dix ans, avec l'abandon lent et progressif du gaz de ville, on fit l'économie de milliers de décès.

« Le gaz [de ville] présentait des avantages inégalés comme méthode létale », écrivait le criminologue Ronald Clarke dans son essai de 1988, aujourd'hui classique, exposant la première argumentation en faveur du couplage :

Il était très largement disponible (dans quelque 80 % des foyers britanniques) et exigeait peu de préparatifs ou de connaissances spécialisées, ce qui en faisait une option facile pour les personnes peu mobiles et pour celles sous le coup d'un stress soudain et extrême. Il était indolore, ne défigurait pas ceux qui y recouraient et ne produisait pas

d'effets rebutants (que les femmes en particulier cherchaient à éviter). La mort par pendaison, asphyxie ou noyade exige habituellement plus de planification, alors qu'il faudra plus de courage dans le cas de méthodes plus violentes comme recourir à des armes à feu, des lames de rasoir et des couteaux, précipiter sa voiture contre un obstacle, et se jeter dans le vide depuis un étage élevé ou devant des trains ou des autobus.

Il y a quelque chose de terrifiant dans la tonalité objective de ce paragraphe, non ? À aucun moment l'article de Clarke n'aborde le suicide avec empathie ou ne s'attarde sur les causes profondes de la souffrance de qui le commet. Il analyse cet acte avec le regard froid de l'ingénieur qui examine un problème de mécanique. « Tout, dans cette hypothèse, heurtait les psychiatres et les travailleurs sociaux », se souvient Clarke.

Ils pensaient qu'elle était très superficielle, que ces personnes étaient si perturbées et démoralisées qu'il était insultant de prétendre régler le problème en se contentant de rendre encore plus dur de se suicider. J'ai rencontré beaucoup d'opposition ici et là de la part de gens hostiles à cette idée* ¹².

Sauf que nous ne parlons pas ainsi du suicide. Nous agissons comme si la méthode n'entrait pas en ligne de compte. Lorsque le gaz fit son entrée dans les maisons anglaises dans les années 1920, deux commissions gouvernementales furent chargées d'étudier les effets de la nouvelle technologie. Aucune ne signala un accroissement éventuel du nombre de suicides. Le rapport officiel sur le programme de modernisation publié par le gouvernement en 1970 mentionnait, entre autres effets secondaires positifs du passage au gaz naturel, la réduction du nombre

d'accidents mortels et restait muet sur les suicides - même si le nombre de personnes qui se donnaient la mort au gaz dépassait largement celui de ses victimes accidentelles. En 1981 parut l'étude universitaire la plus complète sur le sujet, *A History of the British Gas Industry*. Elle explore avec minutie, et un extraordinaire luxe de détails, les effets de l'apparition et de l'essor du chauffage au gaz et des gazinières dans la vie des Anglais. Évoque-t-elle le suicide ? Non.

Ou réfléchissez à l'inexplicable saga du Golden Gate à San Francisco¹³. Depuis son inauguration en 1937, le pont a été le lieu géographique de plus de 1500 suicides. Aucun autre endroit au monde n'a vu tant de personnes en finir avec la vie pendant cette période*¹⁴.

Que nous dit la théorie du couplage sur le pont du Golden Gate ? Qu'un garde-fou empêchant les actes désespérés ou l'installation d'un filet récupérant les suicidaires avant leur chute ferait toute la différence. Les gens ainsi empêchés de se tuer n'iraient pas sauter dans le vide ailleurs. Leur décision de se suicider est *associée* à ce pont précis.

Et la réalité semble exactement le confirmer, à en croire le travail de détective très astucieux d'un psychologue, Richard Seiden. Il suivit 515 personnes prêtes à sauter du pont mais retenues de le faire contre toute attente, cela entre 1937 et 1971. Sur ce nombre, seulement 25 persistèrent dans leur intention en se supprimant d'une autre manière¹⁵. À une écrasante majorité, les gens qui envisageaient de sauter du Golden Gate à un moment donné ne voulaient le faire que du Golden Gate et à ce moment précis.

Et quand l'administration municipale responsable du pont se décida-t-elle enfin à installer une barrière antisuicide ? En 2018, plus de *quatre-vingts ans* après

l'inauguration de l'ouvrage. Comme le souligne John Bateson dans son livre *The Final Leap*, les autorités consacèrent des millions de dollars dans l'intervalle à la construction d'un garde-fou pour les bicyclettes empruntant le pont, alors qu'aucun cycliste n'y a jamais été tué par un automobiliste. Elles dépensèrent des millions de dollars pour aménager une bande de séparation médiane entre les axes de circulation nord et sud, au nom de la « sécurité publique ». À l'extrémité sud du pont, elles dressèrent un grillage anticyclonique haut de 2,5 mètres pour empêcher le déversement d'ordures sur Fort Baker, une ancienne installation de l'armée en contrebas. Un filet de protection fut même aménagé - à prix d'or - lors de la construction du pont pour parer aux chutes mortelles des ouvriers. Le filet sauva 19 vies. Puis on l'enleva. Les suicides ? La municipalité ne fit rien. Pendant plus de quatre-vingts ans.

Comment l'expliquer ? Les gestionnaires du pont seraient-ils des brutes sans cœur ? Pas du tout. C'est simplement que nous acceptons difficilement qu'un comportement soit si étroitement associé à un lieu. Au fil des ans, les responsables du pont ont procédé, à intervalles réguliers, à des enquêtes publiques sur la nécessité de construire une barrière antisuicide. Les lettres se répartissaient habituellement en deux catégories : les avis favorables venaient en général de personnes dont des proches ou des amis s'étaient suicidés et qui connaissaient plus ou moins l'état psychique de l'intéressé. Les autres - en fait, la majorité - écartaient simplement d'un geste l'existence d'un quelconque couplage.

En voici un petit échantillon :

« Si l'on installait un garde-fou sur le pont, je ne serais pas surpris qu'au bout de trois mois un individu suicidaire s'approche du pylône nord avec un pistolet et porte l'arme à

sa tempe par dépit d'être empêché de sauter. Que dire alors des millions dépensés pour construire une barrière antisuicide ? »

« Les gens enclins au suicide trouveront de nombreux moyens d'en finir – médicaments, pendaison, noyade, veines sectionnées, se jeter d'un autre pont ou d'un immeuble. Ne serait-il pas beaucoup plus avisé de consacrer cet argent à des soins psychiatriques dispensés à de nombreuses personnes que de s'inquiéter de quelques-unes qui sautent d'un pont ? »

« Je suis opposé à la construction d'une barrière antisuicide, car ce serait gaspiller de l'argent et cela ne servirait à rien. Tout individu qu'on aurait empêché de sauter du Golden Gate trouverait une autre façon, plus violente, de se supprimer. Quelqu'un qui saute d'un immeuble élevé aura beaucoup plus de chances de tuer un passant dans la rue que s'il saute dans l'eau du haut d'un pont. »

« Ça ne réussira qu'à coûter de l'argent et à défigurer le pont. Il existe toutes sortes de manières de se suicider. Vous en supprimez une, une autre la remplacera, c'est tout¹⁶. »

Dans une enquête nationale, les trois quarts des Américains prévoient que si l'on se décidait enfin à installer une barrière antisuicide sur le Golden Gate, la plupart des gens désireux d'en finir se rabattraient sur une autre méthode* ¹⁷. Mais c'est absolument faux. *Le suicide obéit à la théorie du couplage* (coupling).

Le premier groupe d'erreurs que nous commettons envers des inconnus – en vertu de la vérité par défaut et de l'illusion de la transparence – est lié à notre incapacité à les comprendre en tant qu'individus. Mais nous en ajoutons une autre, qui aggrave notre problème et le transforme en

crise : nous ne comprenons pas l'importance du *contexte* dans lequel ils opèrent.

4.

Le 72^e district de Brooklyn couvre le secteur de Green-Wood Cemetery, allant de la Prospect Expressway, au nord, à Bay Ridge, au sud. Dans la bande étroite comprise entre la lisière ouest du cimetière et les quais, une succession de rues dévalent la pente en direction de l'eau. Une voie rapide surélevée et en mauvais état se glisse au milieu. Aujourd'hui, le quartier s'embourgeoise. À la différence d'il y a trente ans, lorsque David Weisburd passa un an à arpenter les rues¹⁸.

« C'était une autre planète, se souvient-il. Un endroit dangereux. Quand on entrait dans un immeuble, on se cognait sur des réfrigérateurs dans l'entrée, on marchait entre les sacs de poubelles dans

les couloirs. Les cours arrière disparaissaient sous des tonnes de déchets. Les gens dans la rue vous donnaient la chair de poule. »

Weisburd avait une formation de criminologue. À Yale, il avait choisi pour sujet de thèse le comportement violent chez les colons en Cisjordanie. Il était né à Brooklyn. Après ses études à Yale, il avait regagné son ancien quartier pour travailler à un projet de recherche.

L'étude portait sur le commissariat de la 4^e Avenue, une construction moderniste et trapue, un vrai bunker conçu pour repousser l'envahisseur. Neuf policiers y participaient, chacun responsable de 10 à 30 pâtés de maisons. « Leur travail consistait à effectuer des rondes dans ces périmètres en établissant des rapports de proximité avec la population, et à concevoir d'éventuelles solutions aux problèmes », résumait Weisburd. Lui les accompagnait en observateur et

prenait des notes, avec pour mission de mettre en forme les données recueillies. Quatre jours par semaine pendant un an, il suivit les policiers pas à pas sur le terrain. « J'étais toujours en costume-cravate, et j'avais un insigne de la police. Les gens dans la rue me prenaient pour un inspecteur et je leur disais : "Surtout pas !" »

Il avait étudié la criminalité dans une bibliothèque ; maintenant, il se retrouvait sur le terrain avec les patrouilleurs. Et d'entrée de jeu, quelque chose lui parut bizarre. La sagesse populaire considère depuis toujours que la criminalité est liée à certains quartiers. Là où sévissent la pauvreté, la drogue et les dysfonctionnements familiaux, on se heurte à la délinquance : les conditions économiques et sociales générales de la vie en milieu défavorisé font le lit du non-respect des lois et de l'anarchie.

À Los Angeles, ce type d'environnement se concentrait à South Central. À Paris, il se déployait dans les banlieues. À Londres, dans des endroits comme Brixton. Weisburd arpentait la version new-yorkaise d'un de ces quartiers difficiles - à des milles de ce qu'il avait imaginé : « J'ai découvert très vite, une fois familiarisé avec le secteur, que nous passions tout notre temps dans une ou deux rues, explique-t-il. C'étaient les mauvais quartiers de la ville, [mais] on ne relevait aucun délit dans la plupart des rues. »

Au bout d'un moment, il lui parut presque absurde de quadriller les moindres rues de son secteur puisqu'il ne se passait jamais rien. Il ne se l'expliquait pas. Les délinquants opèrent hors des contraintes sociales. Ils sont mus par d'obscures pulsions personnelles : maladie mentale, convoitise, sentiment d'impuissance, colère. On lui avait appris que la meilleure façon de comprendre les agissements d'un délinquant consistait à déchiffrer sa personnalité. « C'est ce que j'appelle le modèle Dracula, disait-il. Vous avez des gens et ils se comportent comme

Dracula. Enfreindre la loi est pour eux une obligation. En vertu de ce modèle, commettre un délit l'emporte sur tout le reste. »

Or, s'ils s'apparentaient à Dracula, mus par le désir jamais assouvi de créer le chaos, les délinquants auraient dû grouiller dans le 72^e district. Les facteurs sociaux dont se nourrissent les vampires étaient omniprésents. Mais pas les Dracula. Ceux-ci hantaient des rues bien précises. Et par « rues », Weisburd désignait un pâté de maisons unique - un segment de rue. La délinquance sévissait à plein régime dans le segment en question, et le suivant, juste « au coin de la rue » au sens littéral, respectait la loi. Un point, c'est tout. Les délinquants n'ont-ils pas des jambes ? des voitures ? des billets de métro ?

« J'ai commencé alors à revoir mon idée de la criminologie, résumait Weisburd. Comme chez la majorité des spécialistes, mes études portaient sur les *individus*. Je me suis dit : "Peut-être qu'on devrait s'intéresser davantage aux *lieux*." »

5.

Lorsqu'il eut terminé sa mission à Brooklyn, Weisburd décida de faire équipe avec Larry Sherman, un autre criminologue de sa tranche d'âge. Sherman en était venu aux mêmes conclusions¹⁹. « C'est la répartition géographique du sida à l'échelle nationale qui m'a mobilisé à l'époque, se souvient-il. Elle faisait apparaître que, sur 50 000 secteurs de recensement, 50 regroupaient plus de la moitié des cas de séropositivité aux États-Unis. » Il ne voyait pourtant pas le sida comme une maladie contagieuse, frappant le pays à tort et à travers et de manière aléatoire. Ses atteintes lui semblaient représenter plutôt une interaction entre certains types de personnes et certains

lieux très précis, c'est-à-dire une épidémie répondant à sa logique interne.

Rassembler les données nécessaires à la cartographie de la criminalité ne tombait pas sous le sens. Depuis toujours, les rapports s'établissaient district par district – en fonction de l'aire géographique où elle survenait. Mais fort de son expérience dans le 72^e district, Weisburd savait qu'une zone aussi imprécise ne leur serait d'aucun secours. Il leur fallait des *adresses*. Par bonheur, il connaissait le chef de la police de Minneapolis, qui se montrait disposé à l'aider. « Nous avons choisi Minneapolis car où trouver, sinon, quelqu'un d'assez inconscient pour nous laisser les mains libres²⁰ ? » expliquait-il dans un éclat de rire.

Sherman traita les données et découvrit une réalité difficile à croire à première vue : 3,3 % des segments de rue étudiés concentraient plus de 50 % des appels que recevait la police. Weisburd et ses étudiants de troisième cycle à l'université Rutgers accrochèrent alors un plan de la ville au mur, collant de petites bandes de papier chaque fois qu'ils repéraient un endroit où un délit avait été commis. Impossible dès lors de traiter à la légère cette découverte incroyable. Depuis qu'il avait quadrillé le 72^e district, Weisburd s'attendait à une certaine concentration de la criminalité, mais pas à ça ! « Quand nous en parlions, Larry et moi, nous en restions bouche bée. »

À Boston, à peu près au même moment, un autre criminologue effectua une étude analogue : la moitié des délits commis touchaient 3,6 % des pâtés de maisons de la ville²¹. Au vu de ces deux constats identiques, Weisburd décida d'étendre sa recherche dans la mesure de ses possibilités : New York, Seattle et Cincinnati ; Sherman porta son attention sur Kansas City et Dallas. Chaque fois qu'une ville en faisait la demande, ils procédaient au décompte. Et partout où ils enquêtaient, ils faisaient le même constat :

dans toutes les villes, la criminalité se concentrait dans un nombre très réduit de segments de rue. Weisburd décida alors d'étudier une ville étrangère, un lieu entièrement différent - sur le plan culturel, géographique, économique. De famille israélienne, il pensa à Tel Aviv. Même résultat. « Je me suis exclamé : "Bon Dieu, ce n'est pas croyable ! Comment se fait-il que 5 % des rues de Tel Aviv produisent 50 % de la criminalité ? Et l'on observe le même phénomène dans des endroits qui diffèrent du tout au tout." » Ce phénomène, Weisburd lui a donné un nom : la loi de la concentration de la criminalité* ²². Comme le suicide, la criminalité est liée à des lieux et à des contextes très précis. L'expérience qu'en fit Weisburd dans le 72^e district et à Minneapolis n'a rien de singulier. Elle s'approchait au plus près d'une vérité fondamentale du comportement humain. En d'autres termes, quand vous êtes confronté à une personne inconnue, réfléchissez au lieu et au moment où se produit la rencontre : ces deux données influencent profondément votre interprétation de sa personnalité.

6.

Revenons à Sylvia Plath. Dans son autobiographie à peine voilée, *La cloche de détresse*, la protagoniste, Esther Greenwood, décrit sa plongée dans la folie. Et elle réfléchit au suicide exactement comme Ronald Clarke (qui effectua le rapprochement entre le gaz de ville et le suicide) l'imagine procéder. Elle attache une immense importance à la méthode qu'elle adoptera. « Si tu voulais te tuer, comment t'y prendrais-tu ? » demande Esther à Cal, un jeune homme à côté duquel elle est allongée sur la plage.

Cal a semblé satisfait que je lui pose la question. « J'y ai souvent pensé ; je me ferais sauter la cervelle avec un pistolet. » J'étais décontenancée. C'était bien une idée

d'homme de faire ça avec un pistolet. Je n'avais aucune chance de mettre la main sur un pistolet. Et même si j'en avais l'occasion, je n'aurais pas la moindre idée de l'endroit où je devrais tirer*.

Ce même matin, Esther avait tenté de se pendre avec la cordelette de soie du peignoir de sa mère, mais sans succès. « Chaque fois que je parvenais à tirer sur la corde assez fort pour sentir mes oreilles bourdonner et le sang monter à mon visage, mes mains faiblissaient, elles laissaient glisser la corde et je me sentais mieux à nouveau. » Cal et elle nagent en direction du rivage. Elle décide d'essayer de se noyer - et plonge vers le bas.

J'ai plongé et replongé, mais chaque fois, je remontais comme un bouchon. Le rocher gris se moquait de moi qui ballottais dans l'eau comme une bouée. Je savais me reconnaître battue. J'ai donc fait demi-tour²³.

La protagoniste de Sylvia Plath ne cherchait pas à se tuer. Elle cherchait *comment* se tuer. Et pas par n'importe quel moyen. C'est là qu'intervient le couplage : les conduites sont spécifiques. Il lui fallait une méthode à son goût. Et par cette nuit glacée de février, la méthode au goût de Sylvia Plath se trouva à être à portée de main, dans sa cuisine.

Si seulement tu savais combien de jours ces voiles m'ont tuée.

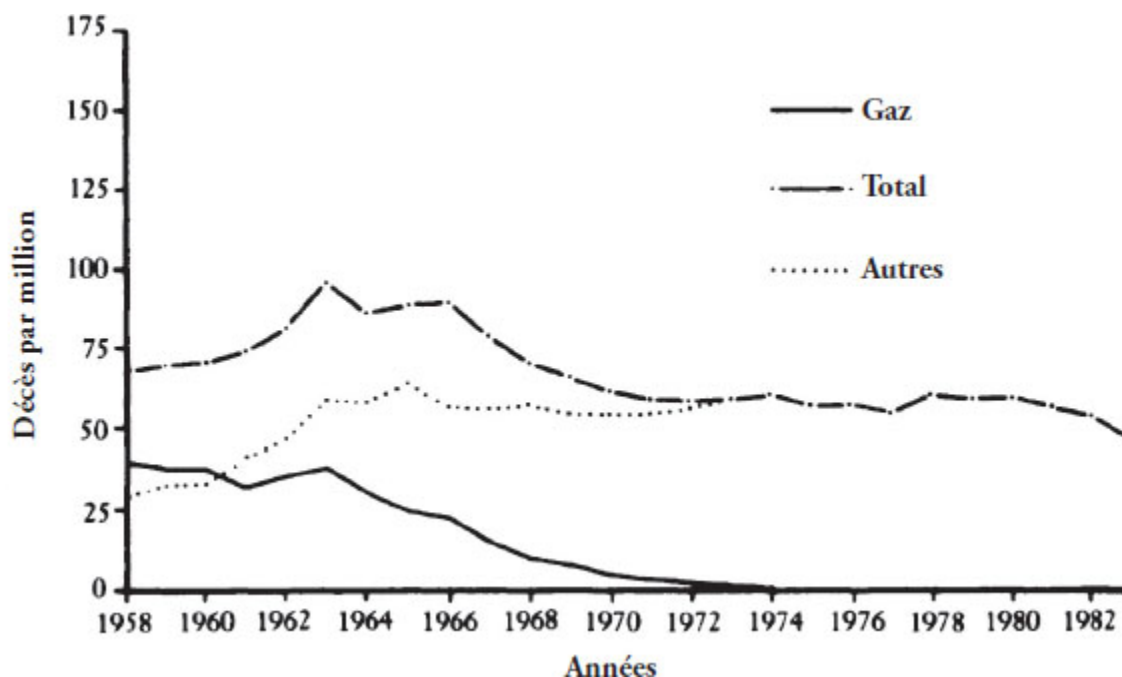
Pour toi ils ne sont que transparences, de l'air limpide.

Il s'agit du poème intitulé « A Birthday Present » (« Cadeau d'anniversaire »), écrit en septembre 1962, au

début des derniers mois tourmentés de Sylvia Plath à Londres:

*Mais mon dieu, les nuages sont comme du coton.
En troupes armées. C'est de l'oxyde de carbone.
Et je l'aspire en douceur, en douceur
J'emplis mes veines d'invisible...*

Le tableau ci-dessous montre les taux de suicides chez les femmes britanniques âgées de vingt-cinq à quarante-quatre ans pendant la période allant de 1958 à 1982. (Sylvie Plath avait trente ans quand elle mourut.)



Au début des années 1960, lorsque Sylvia Plath mit fin à ses jours, le taux de suicide chez les femmes de son âge en Angleterre atteignit le chiffre effarant de 10 pour 100 000 - conséquence d'un nombre de décès par intoxication au gaz tragiquement élevé. Jamais ce taux n'a atteint un tel pic chez les femmes en Angleterre²⁴. En 1977, une fois le passage au gaz naturel achevé, le taux de suicide chez les

femmes de cet âge avait diminué en gros de moitié. Sylvia Plath joua vraiment de malchance. Il a fallu dix ans pour qu'il n'y ait plus de nuages d'« oxyde de carbone » à aspirer « en douceur, en douceur ».

7.

À l'automne 1958, deux ans après leur mariage, Sylvia Plath et son mari, Ted Hughes, s'installèrent à Boston. Elle n'écrivait pas avant plusieurs années l'œuvre poétique qui ferait sa renommée. Elle accepta un poste de réceptionniste à l'unité psychiatrique du Massachusetts General Hospital. Et s'inscrivit à un séminaire du soir consacré à l'écriture, à l'université de Boston. Ce fut là qu'elle fit la connaissance d'Anne Sexton, une autre poétesse. De quatre ans son aînée, Anne Sexton se caractérisait par son chic et son charisme, et une beauté à couper le souffle. Elle obtiendrait plus tard le prix Pulitzer de poésie pour son recueil de poèmes *Live or Die*, s'imposant sur la scène littéraire comme l'un des plus prestigieux poètes américains contemporains. Les deux femmes se lièrent d'amitié. Elles s'attardaient après les cours, puis allaient boire un verre avec un autre jeune poète, George Starbuck. « On se tassait sur la banquette avant de ma vieille Ford et je fonçais dans le trafic jusqu'au Ritz ou à proximité », se souvenait Anne Sexton dans un essai qu'elle écrivit après la mort de Sylvia Plath :

Je me stationnais en toute illégalité dans une zone RÉSERVÉE AU CHARGEMENT en leur lançant gaiement : « Pas de problème, car c'est nous qui allons être chargés ! » Et nous faisons notre entrée au Ritz, chacune à un bras de George, et buvions trois, quatre ou deux martinis.

Anne Sexton et Sylvia Plath étaient toutes deux jeunes, surnaturellement douées, et obsédées par la mort :

Souvent, très souvent, Sylvia et moi évoquions à n'en plus finir nos premiers suicides ; longuement, en détail et en profondeur tout en grignotant les chips servies à volonté. Tout compte fait, le suicide est le contraire du poème. Sylvia et moi discussions souvent des contraires. Nous parlions de la mort avec une intensité véhémente, toutes deux attirées vers elle comme des phalènes par une ampoule électrique²⁵.

Anne Sexton venait d'une famille marquée par la maladie mentale. Elle avait connu les sautes d'humeur, l'anorexie, la dépression et l'alcoolisme. Elle avait effectué au moins cinq tentatives de suicide. Elle gardait en permanence dans son sac un flacon de comprimés de Nembutal - un barbiturique mortel à forte dose - volé dans l'armoire à pharmacie de ses parents. Comme l'explique sa biographe Diane Wood Middlebrook, Anne Sexton voulait « être prête à se tuer au moment où elle se sentirait d'humeur à le faire ».

Au début de la quarantaine, elle commença à décliner. Son alcoolisme empira, son mariage coula, son écriture se détériora. Le matin du 4 octobre 1974, Anne Sexton déjeuna avec une vieille amie, puis dîna avec une autre, comme si elle prenait congé.

Diane Wood Middlebrook écrit :

Elle ôta ses bagues, les laissant tomber dans son immense sac, et prit le vieux manteau de fourrure de sa mère dans la garde-robe. Bien que ce fût un après-midi ensoleillé, le fond de l'air était froid. La doublure en satin usée dut vite se réchauffer au contact de sa peau ; la mort ressemblerait à

une étreinte, ce serait comme de s'endormir dans des bras familiers.

Elle se servit une vodka et mit fin à ses jours. Comme son amie Sylvia Plath, Anne Sexton restera pour toujours dans la catégorie des génies maudits. « Son suicide ne surprit aucun de ceux qui la connaissaient bien », écrit sa biographe.

J'espère toutefois que, à ce point de notre enquête, ce récit de la mort d'Anne Sexton vous laisse sceptique. Si le suicide répond à la loi du couplage, alors la personnalité et la pathologie d'Anne Sexton n'expliquent que partiellement son destin. Il en va de même pour Sylvia Plath. Son ami Alfred Alvarez estimait que trop de gens l'avaient dépeinte sous les traits du « poète en victime sacrificielle, offrant sa vie pour l'amour de son art », et il a absolument raison. Cette vision déforme son identité profonde, laissant entendre qu'elle était absolument indissociable de sa nature autodestructrice. La loi du couplage nous oblige à voir en Sylvia Plath l'inconnue dans sa pleine ambiguïté et complexité.

Weisburd dispose d'un plan qui, selon moi, confirme encore plus puissamment ce point. C'est celui de Jersey City, sur l'autre rive de la rivière Hudson, en face de Manhattan²⁶.



La zone foncée, au centre - délimitée par Cornelison Avenue, Grand Street et Fairmount Avenue - est un quartier chaud de la prostitution, et ce, depuis un certain temps. Il y a quelques années, Weisburd y effectua une expérience dans laquelle il demandait à 10 policiers supplémentaires - nombre extraordinairement élevé - de patrouiller dans ces quelques pâtés de maisons. Le taux de prostitution dans ce secteur, on ne s'en étonnera pas, se réduisit des deux tiers.

Mais ce qu'il observa dans la partie plus claire du plan, juste à l'extérieur du triangle, retint tout particulièrement son attention. Lorsque la police sévissait, les travailleuses du sexe se contentaient-elles de se regrouper à deux ou

trois rues de là ? Il disposait d'observateurs qualifiés dans le secteur, qui discutaient avec les prostituées. Notait-on un déplacement ? Pas du tout. En réalité, la plupart d'entre elles préféreraient une autre solution - abandonner carrément le périmètre, changer de comportement -, plutôt qu'aller ailleurs. Elles n'étaient pas seulement associées au lieu : elles en étaient *indissociables*.

Nous avons constaté qu'elles nous disaient : « Je travaille dans le secteur. Je ne veux pas aller ailleurs parce que ça compliquerait la vie à mes clients. » Ou : « Pas question, ça m'obligerait à me refaire une clientèle. » Autant de raisons objectives de ne pas bouger. Il s'en ajoutait une autre : « Si je pars ailleurs, je suis bonne pour la drogue, pour devoir en vendre. La place est déjà prise, on me tuera. »

La manière la plus simple de comprendre une travailleuse du sexe consiste à dire qu'elle est une personne obligée de faire des passes - prisonnière de sa situation économique et sociale. Qu'elle est différente de nous. Or, que disaient ces femmes lorsqu'on leur demandait d'expliquer leur comportement ? Que s'installer ailleurs constituait pour elles une vraie source de stress - exactement ce que *tout le monde* dit d'un déménagement. Weisburd poursuit :

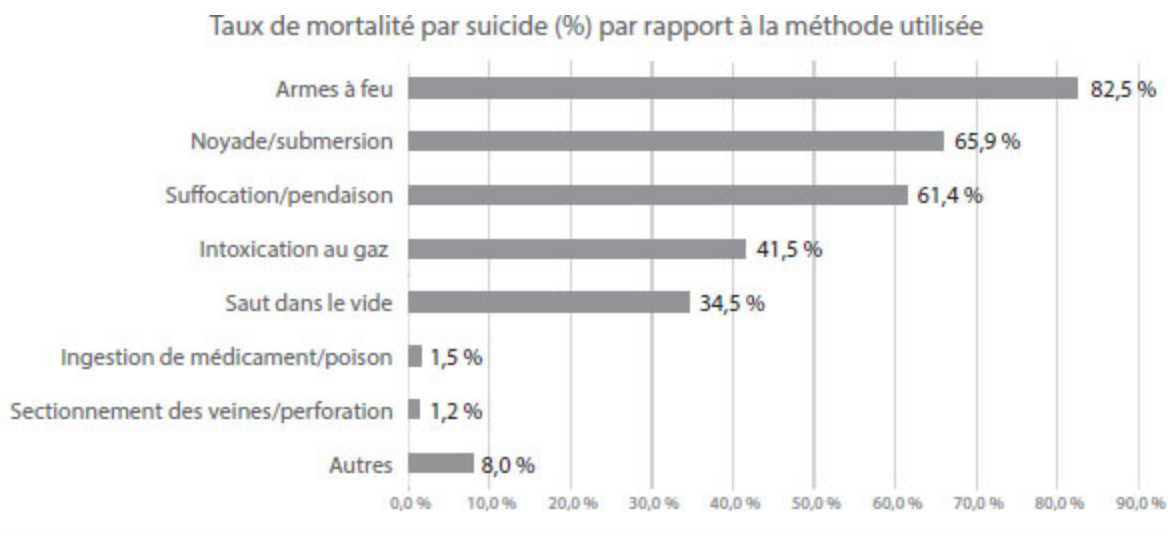
Elles disaient que leurs activités allaient terriblement en souffrir. Qu'elles devraient repartir à zéro. Elles parlaient du danger, des gens qu'elles ne connaissent pas. Qu'entendaient-elles par *des gens qu'elles ne connaissent pas* ? « Ici, je sais qui va appeler la police et qui ne va pas le faire. » C'est un gros problème pour elles... Quand elles restent au même endroit, elles commencent à pressentir correctement le comportement des gens. Aller ailleurs ? On ne sait pas qui ils sont. Quelqu'un qui n'inspire pas

confiance pouvait être une bonne personne. Une autre à première vue sympathique pouvait, d'après elles, leur vouloir du mal.

L'enquêteur lui a demandé : « Pourquoi ne pas aller juste quatre rues plus loin ? Il y a d'autres sites de prostitution. » Elle : « Ce n'est pas mon type de filles. Je ne me sens pas à l'aise là-bas. » Cela m'a frappé... Même des personnes avec ces terribles problèmes, ces terribles difficultés dans la vie, réagissent à beaucoup de choses comme vous ou moi.

Certaines d'entre elles auront des enfants qui fréquenteront l'école à proximité, des épiciers chez qui elles font leurs courses et des amies dont elles aiment être proches, des parents qu'elles doivent passer voir - autant de raisons de ne pas déplacer leurs activités. Elles sont, pour le moment, des travailleuses du sexe. Mais avant tout des mères, des filles, des amies et des citoyennes. La théorie du couplage nous oblige à voir ces inconnues dans toute leur ambiguïté et complexité.

Anne Sexton avait-elle résolu de se suicider, par n'importe quel moyen ? Pas du tout. Jamais elle n'utiliserait une arme à feu. « Je ne peux pas imaginer d'acte plus courageux que celui de Hemingway se tirant une balle, la carabine dans la bouche, confiait-elle à sa thérapeute. Ce qui m'inquiète, ce sont les minutes qui précèdent la mort, la peur de mourir. Je ne l'ai pas avec les médicaments, mais avec une arme, il y aurait une minute où l'on sait, une peur atroce. Je ferais n'importe quoi pour éviter cette terreur. » Elle choisit les barbituriques ingérés avec de l'alcool, pour elle « la solution des femmes ». Considérez le tableau suivant, qui compare les différentes méthodes de suicide et le taux de mortalité²⁷.



Les personnes qui se suicident par overdose de médicaments meurent dans 1,5 % des cas. La méthode adoptée par Anne Sexton présentait un risque léthal très peu élevé. Il ne s'agit pas d'une coïncidence. Comme beaucoup d'individus à tendances suicidaires, l'idée de se supprimer lui inspirait une attitude profondément ambivalente. Elle prenait des somnifères presque tous les soirs, frôlant la frontière entre dose et overdose mais ne la franchissant jamais. Il suffit d'écouter son raisonnement dans « The Addict » :

Marchande de sommeil,

marchande de mort, chaque nuit des capsules au creux des paumes,

huit à la fois prélevées dans des flacons sucrés de pharmacie

je prends mes dispositions pour un voyage du volume d'un verre.

Je suis la reine de cette affection.

Je suis une experte du voyage

et maintenant ils me traitent de droguée.

Maintenant ils me demandent pourquoi.

Pourquoi !

Ne savent-ils pas

que j'ai promis de mourir !

Je m'entraîne.

Je reste en forme, c'est tout.

Les pilules sont une mère, mais en mieux,

multicolores et aussi savoureuses que des bonbons acidulés.

Je suis au régime de la mort²⁸.

La mort de Sylvia Plath, cependant, l'obligea à réétudier ses options. « Je suis absolument fascinée par la mort de Sylvia, par l'idée d'une mort parfaite », confia-t-elle à sa thérapeute. Elle pensait que Sylvia Plath avait choisi une « méthode de femme » encore meilleure. Elle avait pris congé en « Belle au bois dormant », immaculée même dans la mort. Il fallait à Anne Sexton un suicide indolore et qui ne laisse pas de marques. Et en 1974, sa conviction était faite : l'asphyxie aux gaz d'échappement satisfaisait à ces deux critères. Ils seraient son gaz de ville. Elle y réfléchit, en discuta avec des amis.

Et c'est ainsi qu'elle mit fin à ses jours, après avoir ôté ses bagues et revêtu le manteau de fourrure de sa mère. Elle alla dans son garage, ferma la porte, s'assit sur le siège avant de sa Mercury Cougar 1967 rouge, et mit le moteur en marche. Il existe, bien sûr, une différence entre les barbituriques, son premier choix, et l'intoxication au monoxyde de carbone : si les premiers entraînent rarement la mort, le monoxyde de carbone ne pardonne pas. Elle mourut dans le quart d'heure qui suivit.

Mais ici, l'histoire d'Anne Sexton rejoint à nouveau celle de Sylvia Plath. À compter de 1975 - un an après son suicide -, les automobiles vendues aux États-Unis durent être pourvues de pots catalytiques sur leur système d'échappement. Un pot catalytique consiste en une seconde chambre de combustion qui brûle le monoxyde de carbone et autres impuretés avant leur expulsion par le tuyau d'échappement. Les gaz d'échappement de la Cougar 1967 d'Anne Sexton étaient forcément chargés de monoxyde de carbone. C'est pourquoi elle put s'enfermer dans un garage, moteur tournant, et mourir un quart d'heure après. Les gaz d'échappement du modèle 1975 de cette voiture auraient contenu deux fois moins de monoxyde de carbone - au minimum. Les véhicules actuels en émettent si peu que le gaz compte à peine dans leurs émissions. Se suicider aujourd'hui en démarrant le moteur de sa voiture et en fermant la porte du garage est infiniment plus ardu²⁹.

Comme son amie Sylvia Plath, Anne Sexton joua de malchance. Sa pulsion suicidaire associée à une méthode létale précéda d'un an l'obsolescence d'une solution jusque-là si efficace. Son année terrible de 1974 serait-elle survenue dix ans plus tard qu'elle aussi aurait vécu plus longtemps.

Nous surprenons la discussion de ces deux jeunes femmes brillantes, poétesses, au bar du Ritz, échangeant avec passion les récits de leurs premières tentatives de suicide, déjà sûres de ne plus être bientôt de ce monde. Le couplage nous enseigne le contraire. Méfiez-vous des conclusions hâtives en observant les inconnus. Observez le monde dans lequel ils vivent.

* « Les poètes doivent s'adapter, plus ou moins consciemment, aux exigences de leur vocation, écrivit un

jour Stephen Spender, lui-même doté d'un talent incomparable, d'où leurs bizarreries et la nature de leur inspiration que beaucoup disent proche de la folie. »

* « Lorsqu'elle se suicida à l'âge de trente ans, écrit Ernest Shulman, Sylvia s'inscrivait dans plusieurs catégories à risque. Bien que les candidats au suicide représentent 5 % de la population, un tiers des suicides aboutis succèdent à des tentatives antérieures ; ce qui inclut Sylvia. Une proportion importante de suicides est le fait d'anciens malades mentaux ; ce qui inclut aussi Sylvia. Les femmes divorcées ont un taux de suicide plusieurs fois supérieur à celui des femmes mariées ; Sylvia avait entamé une procédure de divorce. Partout, les personnes étrangères à un pays présentent des taux élevés de suicide ; Sylvia vivait en Angleterre, loin des lieux et des gens qu'elle connaissait. On observe une tendance suicidaire chez les personnes isolées et soumises à un stress sévère ; c'était le cas de Sylvia. Les foyers désunis produisent un nombre disproportionné de suicides ; Sylvia venait d'une telle famille. » Il poursuit : « Elle ne pourrait jamais plus être intimement liée à un homme à qui elle prêtait un génie capable de nourrir ses propres rêves de lauriers. » À quoi s'ajoutait le deuil ancien et jamais achevé de son père, mort quand elle avait huit ans. « Si le développement d'un enfant est entravé par un travail de deuil incomplet, cet enfant aura des difficultés à acquérir la réciprocité nécessaire à la construction et à l'intégration de son identité, et à la mise en place de liens affectifs stables, poursuit Shulman. Le narcissisme de Sylvia causa finalement sa perte. »

* « Extrémité », in Sylvia Plath, *Ariel*, traduction de Valérie Rouzeau, Paris, Gallimard, 2009, p. 103.

- * Je n'ai même pas évoqué l'exemple par excellence de notre incapacité à comprendre le coût du suicide en termes de vies humaines : en gros, 40 000 Américains se suicident tous les ans, dont la moitié par arme à feu. Aux États-Unis, les armes de poing sont la méthode de prédilection - à quoi s'ajoute le problème de leur efficacité quasiment garantie. Les armes à feu sont le gaz de ville de l'Amérique. Qu'arriverait-il si les États-Unis s'alignaient sur les Britanniques et supprimaient, d'une façon ou d'une autre, le principal agent de suicide chez eux ? On l'imagine sans peine. Cette initiative séparerait les candidats au suicide de leur méthode préférée. Et elle obligerait les rares obstinés à se rabattre sur des options infiniment moins mortelles, comme l'overdose de médicaments, 55 fois moins définitive qu'une arme à feu. D'après une estimation très prudente, interdire la possession d'armes de poing sauverait 10 000 vies par an, simplement en décourageant les candidats au suicide. C'est beaucoup, non ?
- * Les suicides se succédaient sur le Golden Gate avec une régularité si démoralisante qu'en 2004 le réalisateur Eric Steel plaça une caméra vidéo aux deux entrées du pont et se trouva à filmer 22 suicides au cours de l'année. Dans celui qui servit d'étude de cas emblématique au documentaire qu'il en tira, *The Bridge*, la caméra suivait un homme de trente-quatre ans, Gene Sprague, pendant les quatre-vingt-treize minutes où il arpenta le pont avant de se précipiter vers la mort. Si vous restez assez longtemps sur le pont, vous pouvez *vous attendre* à voir quelqu'un tenter de sauter dans le vide.
- * Une proportion de 34 %, en réalité, prévoyait que *tous* les gens qu'on empêcherait de se suicider en sautant du pont le feraient par une autre méthode.

- * Reportez-vous au plan de Seattle établi par Weisburd (p. 325). Ces points représentent les points chauds de la criminalité dans la ville. Si vous discutez avec des habitants, ils vous diront qu'il y a des quartiers infréquentables. Mais, le plan l'atteste, c'est faux. Seattle n'a pas de quartiers malfamés, mais *quelques pâtés* de maisons à problème disséminés dans la ville. En quoi se distinguent-ils du reste de la cité ? Par un fouillis de facteurs combinés. Les points chauds se situeront le plus souvent sur des voies à grande circulation, avec des terrains vagues, des arrêts d'autobus, des résidents qui ne votent pas, à proximité d'un établissement public, une école par exemple. La liste des variables - dont certaines sont bien comprises à la différence d'autres - ne s'arrête pas là. Et la plupart de ces variables étant stables, les pâtés de maisons en cause ne changent guère avec le temps.

- * Sylvia Plath, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 490.

Étude de cas: expériences à Kansas City

1.

Il y a un siècle, une figure légendaire de la police américaine, O.W. Wilson, inventa « la patrouille préventive* ». Dans son idée, la présence de voitures de police se déplaçant en permanence et de façon aléatoire dans les rues d'une ville prévenait la criminalité. Elle obligeait n'importe quel délinquant en puissance à toujours se demander si la police l'attendait au tournant.

Mais réfléchissez. Quand vous marchez dans une rue de votre quartier, avez-vous le *sentiment* que la police est au coin de la rue ? Les villes sont des espaces démesurés, tentaculaires. Comment les forces de l'ordre - même en nombre - parviendraient-elles à donner l'impression d'être omniprésentes ?

Tel était le problème qui se posait à la police de Kansas City au début des années 1970. Elle s'apprêtait à augmenter ses effectifs, mais restait partagée sur leur déploiement. Devait-elle suivre le conseil de Wilson - et laisser ses policiers rouler au hasard dans la ville ? Ou leur assigner des lieux spécifiques - comme les écoles ou les quartiers difficiles ? Perplexe, la municipalité engagea un criminologue, George Kelling.

« Les uns disaient que les patrouilles en voiture n'apportent aucune amélioration, sont inutiles, se souvient Kelling. Les autres soutenaient qu'elles sont absolument essentielles. C'était l'impasse. Ils ont alors fait appel à moi. »

Kelling décida de choisir 15 rondes de la partie sud de la ville et de les répartir en trois secteurs. C'était un vaste périmètre : 83 kilomètres carrés, 150 000 habitants, de bons quartiers mais aussi de mauvais, parfois un peu de terres agricoles en bordure. Le premier secteur constituerait le groupe témoin : les policiers ne changeraient rien à leurs méthodes de travail. Dans le deuxième secteur, Kelling ne plaçait aucune patrouille préventive, les policiers se contenteraient de répondre aux appels. Dans le troisième secteur, il doublait et dans certains cas triplait le nombre de voitures de patrouille dans les rues.

« On n'avait jamais rien fait de pareil en matière de maintien de l'ordre, se souvient Kelling. On était en 1970. Il n'existait aucune étude sur la stratégie de la police... Le maintien de l'ordre en était encore à un stade très primitif. » O.W. Wilson et ses pairs ne manquaient pas d'idées et d'intuitions. Mais le travail de la police était considéré comme un métier, non comme une science procédant à des évaluations avant de lancer un nouveau médicament. Beaucoup prédirent à Kelling que c'était voué à l'échec, « que la police n'était tout simplement pas prête pour la recherche, résume-t-il. Je n'aurais pas les moyens d'agir, ils torpilleraient le projet ». Mais il avait l'appui du chef de la police de la ville. Ayant effectué l'essentiel de sa carrière au FBI, ce dernier fut stupéfait d'apprendre que les services de police semblaient en savoir si peu sur leurs activités. « Nous étions nombreux au département à penser que nous entraînions, équipions et déployions nos hommes pour faire un métier dont on ne savait pas grand-chose, ni nous ni

personne¹ », reconnaîtrait plus tard le chef de la police. Il donna le feu vert à Kelling.

Kelling mena l'expérience pendant un an, recueillant avec minutie toutes les statistiques disponibles sur la criminalité dans les trois secteurs étudiés. Le résultat ? Rien. On y relevait le même nombre de cambriolages. De même que de vols de véhicules, braquages et actes de vandalisme. Les citoyens bénéficiant de patrouilles renforcées ne se sentaient pas plus en sécurité que ceux laissés à leur sort. Ils semblaient même n'avoir rien remarqué. « Les résultats allaient tous dans le même sens, à savoir : ça ne change rien, constatait Kelling. On ne relevait aucune incidence sur les sentiments de la population ni sur les statistiques de la criminalité, juste une réaction d'indifférence. »

Tous les chefs des départements de police du pays furent informés des résultats. Ils suscitèrent d'abord l'incrédulité. Dans quelques villes, la police urbaine restait farouchement pro-Wilson. Kelling revoit encore le chef de la police de Los Angeles se lever lors d'une conférence nationale sur le maintien de l'ordre et dire : « Si ces conclusions sont exactes, alors c'est que tous les policiers de Kansas City ont failli à leur devoir, car je peux vous garantir que ça ne se passe pas comme ça à Los Angeles. »

Mais, petit à petit, la résistance fit place à la résignation. L'étude parut au moment où débutaient deux longues décennies de criminalité violente sur tout le territoire américain, et elle nourrit chez tous les acteurs du maintien de l'ordre le sentiment croissant de leur impuissance devant l'ampleur de leur tâche. Ils avaient cru pouvoir neutraliser la grande délinquance par des patrouilles de police, mais Kansas City venait de tester empiriquement cette hypothèse, et les patrouilles se révélaient une vue de l'esprit. Et si elles ne servaient à rien, par quoi les

remplacer ? Dans une fameuse interview qu'il donna en pleine épidémie de crack, Lee Brown, chef de la police de New York, jetait l'éponge : « Les problèmes sociaux de ce pays dépassent de loin la capacité de la police à les gérer seule », déclara-t-il. Il avait lu le rapport de George Kelling sur Kansas City, c'était perdu d'avance. Quels que soient les effectifs de policiers dont disposait une ville. « Vous n'en aurez jamais assez pour recourir aux techniques traditionnelles de prévention de la criminalité... Si vous n'avez pas un policier pour couvrir en permanence le moindre périmètre de la ville, les chances qu'un policier en patrouille tombe sur une activité criminelle en cours sont infimes². »

En 1990, le président George H. W. Bush se rendit à Kansas City. Il passa la matinée dans l'un des quartiers les plus défavorisés et les plus violents de la ville, puis s'adressa à un groupe de policiers de l'endroit. Il joua la carte de l'optimisme. En vain. Le taux d'homicides cette année-là à Kansas City atteignit le triple de celui de la moyenne nationale. Il allait à nouveau flamber en 1991, puis en 1992, et une fois encore en 1993. Il n'y avait pas grand-chose à dire. À mi-parcours de son allocution, Bush se vit réduit à énumérer les faits horribles survenus dans les rues de la ville :

Un petit garçon de quatre ans tué par balle dans ce qu'on pense être une fumerie de crack ; un gamin de onze ans abattu devant un repaire de drogue, probablement par un ado de quatorze ans qui faisait le guet ; une mère vend son bébé contre du crack dans un bar du centre-ville ; et un cocktail Molotov tue trois générations, parmi lesquelles une grand-mère et trois jeunes enfants - les gros titres sont terrifiants, révoltants, odieux³.

Mais au début des années 1990, vingt ans après l'expérience initiale, Kansas City décida d'effectuer une nouvelle tentative. Elle fit appel, cette fois, à un jeune criminologue brillant nommé Lawrence Sherman. Comme à George Kelling, elle lui donna carte blanche. Kansas City se retrouvait pour la seconde fois sur le banc d'essai. Tant qu'à faire, pourquoi pas ?

2.

De l'avis de Lawrence Sherman, l'attention devait se porter sur les armes. La simple quantité d'armes en circulation dans la ville, estimait-il, nourrissait l'épidémie de violence. Il décida de tester tour à tour plusieurs idées, d'évaluer avec rigueur leur efficacité – comme l'avait fait Kelling – et de retenir la plus prometteuse. Il réunit un groupe d'officiers supérieurs de la police de la ville pour planifier la stratégie. Comme terrain expérimental, ils choisirent le Patrol District 144 : un périmètre de 1,6 kilomètre carré consistant en maisons individuelles modestes, limité au sud par la 39^e Rue et à l'ouest par l'autoroute 71. Ce secteur n'avait rien à envier aux quartiers les plus malfamés de Kansas City au début des années 1990. Il affichait un taux d'homicides *vingt* fois supérieur à la moyenne nationale. On y enregistrerait un crime violent par jour et 24 fusillades depuis une voiture en marche par an. Des terrains vagues occupaient un tiers de sa superficie. Quelques mois plus tôt, un policier en patrouille avait repéré des enfants qui jouaient au basketball dans la rue. Il était descendu de voiture et leur avait demandé d'aller s'amuser ailleurs. L'un des jeunes lui avait expédié le ballon en pleine tête, puis les deux autres s'étaient rués sur lui. C'était cela, le District 144⁴.

La première idée de Sherman fut d'envoyer des équipes de deux policiers frapper à toutes les portes pendant une

période de trois mois. Les policiers se présentaient, discutaient de la violence armée et remettaient aux résidents un dépliant indiquant un numéro d'appel gratuit : s'il leur revenait quoi que ce soit sur la présence d'armes, on les encourageait à prévenir anonymement la police. Le plan se déroula sans accroc. Les policiers étaient très souvent accompagnés par un étudiant de troisième cycle en criminologie, James Shaw, chargé d'évaluer l'efficacité du programme. Ils restaient parfois jusqu'à vingt minutes à bavarder avec des gens qui n'avaient jamais vu la police frapper à leur porte autrement que pour les arrêter. Dans son rapport de stage, Shaw débordait d'enthousiasme :

Les policiers ont visité toutes les résidences du quartier, parfois à plusieurs reprises, et ils ont discuté avec les habitants sur un ton amical, sans rien de menaçant. De sorte que les gens se sont montrés très ouverts et ravis de les voir faire du porte-à-porte. Ils s'exclamaient souvent : « Dieu vous bénisse, dommage que vous n'y ayez pas pensé plus tôt ! » ou « Dieu soit loué ! Je me disais que vous ne viendriez jamais⁵ ! »

À la fin de la discussion, 88 % des habitants ainsi contactés promirent d'utiliser le numéro d'urgence s'ils voyaient des armes. Ce qui fit combien d'appels au total - après 858 visites de porte-à-porte en trois mois ? Deux. Les deux signalant la présence d'armes dans un autre quartier.

Le problème, tout le monde le comprit vite, n'était pas que les résidents du District 144 refusaient d'aider la police. Mais qu'ils se réfugiaient chez eux. « Pour un peu, on se croirait à Beyrouth », déclara un propriétaire à Shaw. Et si l'on est terrifié au point de se cloîtrer chez soi, comment diable savoir qui détient des armes ? Shaw écrivait :

Comme les résidents de nombreux autres quartiers déshérités, ces gens ressemblent à des animaux en cage dans leurs propres maisons ; les barreaux aux fenêtres sont la norme. Il n'est pas rare d'en voir même à celles du premier étage. Mais il y a plus démoralisant encore : maison après maison, les stores sont baissés et les doubles rideaux étroitement tirés, occultant toute trace du monde extérieur. Les personnes âgées s'enferment à double tour et ne bougent pas de chez elles. Elles entendent le bruit du monde extérieur qui résonne parfois comme une zone de combat. Mais elles ne peuvent rien voir.

L'idée suivante du groupe fut de former les policiers à l'art subtil de la détection d'armes cachées. L'impulsion vint d'un policier new-yorkais, Robert T. Gallagher, qui, en dix-huit ans de service, avait désarmé rien de moins que 1200 malfrats ! Fort de sa longue expérience, Gallagher avait défini ses propres théories : les délinquants urbains, à une écrasante majorité, glissent leur arme dans leur ceinture (du côté gauche dans le cas des droitiers), ce qui provoque un déhanchement infime mais visible dans leur démarche. La jambe du côté de l'arme effectue un pas plus court que l'autre jambe, et le mouvement du bras correspondant trahit la même gêne. Lorsqu'ils descendent d'un trottoir ou sortent de voiture, estimait Gallagher, ces individus jettent invariablement un coup d'œil vers leur arme ou vérifient inconsciemment sa position.

Gallagher débarqua en grande pompe à Kansas City dans le mois qui suivit l'échec du numéro d'appel gratuit. Il donna des conférences, il fit des vidéos, les policiers prirent des notes. L'émission de télévision *20/20* envoya une équipe de tournage effectuer un reportage sur les méthodes testées dans les rues de Kansas City. Laquelle ne remarqua rien de spécial. *20/20* fit une nouvelle tentative. Avec le même résultat - rien à signaler. Quelles qu'elles fussent, les

formules magiques de Robert T. Gallagher n'étaient pas applicables aux patrouilles urbaines. Deux des meilleures idées des stratèges pour infléchir la courbe de la violence armée avaient échoué. Il en restait une.

3.

En matière d'expérimentation sur les armes, la palme revint à une idée d'une simplicité trompeuse. Elle se fondait sur une bizarrerie de la Constitution américaine. Le Quatrième Amendement protège les citoyens « contre les perquisitions et saisies déraisonnables ». La police n'est donc pas en droit de fouiller votre domicile sans mandat. De même, dans la rue, un policier doit avoir une raison valable (*reasonable suspicion*) pour vous fouiller* ⁶. Mais si vous êtes à l'intérieur de votre voiture, cette norme ne lui pose aucun problème. Le code de la route aux États-Unis (et dans la plupart des pays, d'ailleurs) donne aux représentants de la loi des centaines – ce n'est pas une image – de raisons d'interpeller un automobiliste.

« Il y a les infractions de déplacement : vitesse excessive, non-respect d'un feu rouge. Les infractions d'équipement : un feu défectueux, un pneu pas tout à fait conforme », écrit le juriste David Harris.

Plus les dispositions fourre-tout : les règles qui autorisent la police à arrêter un conducteur pour une conduite au volant qui respectera le code à la lettre, mais qu'elle estime « imprudente » ou « déraisonnable » considérant le contexte, ou qui décrivent l'infraction en des termes assez généraux pour recouper l'appréciation personnelle et sans appel du représentant de la loi⁷.

On relève même une décision de la Cour suprême concernant un policier de Caroline du Nord qui avait interpellé un conducteur en tort à ses yeux, sous prétexte qu'un feu de freinage du véhicule ne fonctionnait pas. Or, rien n'interdit dans cet État de rouler avec un des feux de freinage éteint du moment que l'autre est allumé. Que croyez-vous qu'il arriva quand le conducteur porta l'affaire devant la justice, alléguant l'illégalité de son arrestation ? La Cour suprême statua en faveur du policier⁸. Le seul fait qu'il eût *pensé* que rouler avec un seul feu semblait être une infraction suffisait. En clair, les policiers aux États-Unis ne disposent pas seulement d'une liste quasiment illimitée de raisons légales pour arrêter un automobiliste : libre à eux, aussi, d'ajouter toutes celles qui leur viennent à l'esprit, du moment qu'elles leur semblent raisonnables. Et une fois qu'ils l'ont obligé à s'immobiliser, la loi les autorise à fouiller la voiture, du moment qu'ils ont des raisons de croire que le conducteur risque d'être armé ou dangereux.

Kansas City décida d'exploiter cette latitude. Sherman proposa que la police affecte quatre hommes et deux voitures de patrouille à une nouvelle expérience. Leur surveillance s'exercerait dans le seul District 144. Ils reçurent l'instruction de ne pas sortir de la zone de 1,6 kilomètre carré. Pour le reste, ils étaient dégagés de toute autre obligation : ils n'avaient pas à répondre aux appels radio ni à foncer vers les scènes d'accident. Leurs instructions étaient claires : gardez un œil sur tous les conducteurs qui vous semblent suspects. Utilisez n'importe quel prétexte d'infraction au code de la route pour les interpellier. Si vos soupçons subsistent, fouillez la voiture et confisquez tout ce qui ressemble de près ou de loin à une arme. Les policiers patrouillèrent de 19 h à 1 h du matin, sept jours sur sept, pendant 200 jours d'affilée. Et qu'arriva-t-il ? Hors du District 144, où la police vaquait à ses activités comme à l'accoutumée, la criminalité demeura inchangée.

Et dans le périmètre du 144 ? Les patrouilles de la nouvelle police réduisirent les crimes à main armée - échanges de tirs, meurtres, blessures - *de moitié*.

Rappelez-vous qu'à ce stade la police avait presque baissé les bras. Le numéro d'appel gratuit ? Personne ne l'utilise. La détection d'armes dissimulées ? Une équipe de 20/20 se déplace à deux reprises et rentre bredouille. Lee Brown, à New York, déplorait l'impuissance de la police à s'attaquer sérieusement au problème de la criminalité violente. Personne n'avait oublié la première expérience menée à Kansas City, qui avait plongé la communauté du maintien de l'ordre dans vingt ans de découragement. Or, la même ville était de retour sur le devant de la scène et, cette fois, criait victoire. « J'ignore pourquoi nous n'avons pas eu l'idée de nous concentrer réellement sur les armes à feu », déclara le chef de la police de Kansas City quand les statistiques furent publiées. Comme tout le monde, les résultats obtenus par le simple ajout de deux voitures de patrouille le stupéfiaient. « D'habitude, nous traquons les bandits après un crime. Rechercher des armes a dû nous paraître trop simpliste⁹. »

La première expérience menée à Kansas City avait révélé que la patrouille préventive ne servait à rien, que multiplier le nombre de voitures de police dans les rues ne changeait rien. La deuxième expérience corrigea cette idée. Des voitures de patrouille supplémentaires firent bel et bien la différence - du moment que les policiers prenaient l'initiative, obligeaient tout conducteur jugé suspect à s'arrêter et à descendre de son véhicule aussi souvent que possible, et prenaient la peine de chercher des armes. La patrouille donnait l'impression d'une police *active*. Les statistiques du rapport final concernant cette expérimentation furent éclairantes. En sept mois, chacune des voitures de patrouille délivra 5,45 contraventions en moyenne par équipage posté. Elles procédèrent à 2,23

arrestations en moyenne par nuit. En seulement deux cents jours, les quatre policiers avaient plus contribué au « maintien de l'ordre » que leurs collègues de l'époque durant toute leur carrière : 1090 contraventions, 948 interceptions de véhicule, 616 arrestations, 532 contrôles de piétons et 29 armes saisies. Soit une intervention toutes les quarante minutes. Dans la petite enclave de 1,6 kilomètre carré du District 144, chaque voiture parcourait de nuit environ 45 kilomètres. Les policiers ne se positionnaient pas à une intersection, tuant le temps en mangeant des beignes. Ils se déplaçaient constamment.

Les policiers ne sont pas différents de nous. Ils veulent avoir le sentiment que leurs efforts comptent, que leurs activités sont prises en considération, que leur labeur sera récompensé. Les résultats obtenus dans le District 144 fournirent exactement ce que leur profession recherchait : une validation.

« Les policiers qui récupéraient une arme à feu inspiraient le respect à leurs pairs, au point que la réussite se mesura bientôt à cette aune, écrivait Shaw dans son rapport. On les entendait souvent dire : "Faut que je trouve un fusil ce soir" ou "Je n'ai pas encore confisqué d'arme, mais cette nuit sera la bonne !" »

En 1991, le *New York Times* publia un article en première page sur le miracle de Kansas City¹⁰. Larry Sherman se souvient de l'avalanche d'appels téléphoniques durant les jours suivants : 300 départements de police disséminés dans tout le pays l'assaillirent de demandes d'informations sur sa méthode. Les uns après les autres, partout, ils l'imitèrent. Pour citer un exemple, la police routière de l'État de Caroline du Nord passa de 400 000 à 800 000 contrôles routiers par an en l'espace de sept ans¹¹.

La Drug Enforcement Agency (l'agence américaine de lutte antidrogue) mit en place l'« Operation Pipeline » pour

former, sur tout le territoire américain, des dizaines de milliers de policiers locaux aux contrôles routiers destinés à intercepter les trafiquants. Les services d'immigration appliquèrent bientôt cette stratégie pour appréhender les immigrants sans papiers. Aujourd'hui, les policiers américains effectuent quelque 20 millions de contrôles par an. Soit 55 000 *par jour*. Dans tous les États-Unis, les forces de police ont tenté de renouveler le miracle du District 144. Le mot à retenir ici est *tenté*. Parce que, au cours de cette transmission tous azimuts, un facteur vital de l'expérience de Lawrence Sherman s'est perdu.

4.

Le Lawrence Sherman qui prit la route de Kansas City est le même Larry Sherman qui avait travaillé avec David Weisburd à Minneapolis quelques années plus tôt et défini la législation sur la concentration de la criminalité. Ils étaient amis. Ils enseignèrent un temps ensemble à l'université Rutgers*, où le président de leur département n'était autre que Ronald Clarke, à qui l'on devait des travaux précurseurs sur le suicide. Clarke, Weisburd et Sherman - chacun dans son domaine de recherche, à savoir le gaz de ville en Angleterre, la géographie de la criminalité à Minneapolis et les armes à feu à Kansas City - exploraient la même hypothèse révolutionnaire : la notion de couplage (*coupling*).

Et que laissait-elle entendre pour l'essentiel ? Que la police n'avait pas besoin de plus de policiers, mais d'être plus axée sur ses objectifs. Si les criminels opéraient à une majorité écrasante en des points sensibles de la ville, ces secteurs clés devaient bénéficier d'effectifs plus importants que partout ailleurs, et les stratégies de lutte contre la criminalité appliquées par la police, y être très différentes

de celles déployées dans les grandes zones urbaines où elle ne sévissait pas ou très peu.

« Si la criminalité se concentre dans un petit pourcentage des rues de la ville, pourquoi gaspiller vos ressources ailleurs ? demandait Weisburd. Surtout si elle est associée à ces endroits précis et y reste cantonnée. » Les théoriciens du couplage crurent avoir résolu le problème qui avait démenti les prévisions lors des patrouilles préventives. Comment assurer efficacement la surveillance d'une vaste zone urbaine quand on ne dispose que de quelques centaines de policiers ? Non pas en multipliant les effectifs ni en transformant la ville entière en État policier. Mais en se concentrant sur les quelques points chauds où sévit la criminalité en tout genre.

Mais revenons aux statistiques de la Caroline du Nord. Si vous passez de 400 000 à 800 000 contrôles routiers en sept ans, s'agit-il de vigilance et de concentration du maintien de l'ordre ? Ou bien est-ce que la police de la route de cet État recruta à grande échelle et ordonna à tout le monde et partout de faire se ranger nettement plus de conducteurs sur le bas-côté ? La communauté du maintien de l'ordre tira un enseignement de l'expérience : la patrouille préventive donnait des résultats si elle se montrait plus agressive. Mais il lui échappa que cette patrouille était censée confiner ses activités là où se concentrait la criminalité. Kansas City avait été une expérience de *couplage*.

Weisburd et Sherman disent avoir inlassablement montré leurs plans et leurs chiffres à leurs collègues de la législation sur la concentration du crime, sans réussir à les convaincre. Dans le 72^e district de Brooklyn où il avait entamé son étude, après une longue journée à patrouiller dans le secteur, Weisburd se tournait vers les policiers qu'il avait accompagnés et leur disait : « Vous ne trouvez pas

bizarre qu'on revienne sans cesse aux mêmes intersections ? » Ils le regardaient sans comprendre. « Je me trouvais à une réunion avec le commissaire [de police] adjoint en Israël », se souvient-il.

À la réunion quelqu'un a dit : « David constate que la criminalité ne bouge pas. En clair : vous devriez vous concentrer davantage. » Le type s'est retourné et a lancé : « Moi, mon expérience me dit que ce n'est pas vrai. Je suis convaincu du contraire. » Point final*.

Le commissaire de police adjoint israélien avait-il un problème ? Pas du tout. Car sa réaction concorde avec le comportement du policier de la route en Caroline du Nord, avec celui de l'administration municipale responsable du pont, ou celui des chercheurs en littérature qui méditent en toute certitude sur le génie maudit de Sylvia Plath. Quelque chose dans la notion de couplage - l'idée que le comportement d'un inconnu est étroitement lié au lieu et au contexte - nous échappe. Cela nous conduit à nous méprendre sur l'un des plus grands poètes américains, à rester indifférent face au suicide, et à confier aux policiers des missions qui ne riment à rien.

Et que se produit-il lorsqu'un policier fait sienne cette idée foncièrement erronée - et qu'on y ajoute le problème de la vérité par défaut et celui de la transparence ?

L'affaire Sandra Bland.

* Wilson expérimenta pour la première fois son idée lorsqu'il était chef de la police à Wichita, dans le Kansas. Il occupa plus tard le même poste à Chicago.

- * Pour contourner l'obstacle, par exemple, Gallagher conçut des ruses diverses et variées. Son coéquipier et lui s'approchaient de quelqu'un qu'ils soupçonnaient d'avoir une arme sur lui. Ils le coinçaient, le mettant sur la défensive. Après quoi Gallagher s'identifiait : *Police*. « Quand vous interceptez un type armé, vous avez 99 % de chances d'obtenir la même réaction, avait-il expliqué à un reporter des années plus tôt. Il va détourner de vous le côté sur lequel l'arme est placée – ça va de quelques centimètres à un brusque mouvement de la hanche, ou entre les deux. Et le bras et la main se projettent tout naturellement vers l'arme », dans un geste de protection instinctif. « À ce moment-là, inutile d'attendre de voir s'il glisse la main sous sa chemise pour la saisir ou simplement la cacher, expliquait-il. Là, vous avez toutes les autorisations au monde pour le fouiller. »

- * La plus importante université d'État du New Jersey et l'une des plus importantes universités d'État des États-Unis.

- * Un ancien élève de Weisburd, Barak Ariel, alla jusqu'à tester la résistance à la théorie du couplage dans la région de Londonderry, en Irlande du Nord. Les forces de l'ordre y sont tenues d'identifier les périmètres de ronde difficiles pour lesquels elles prévoient exiger sous peu une présence policière accrue. Leurs prévisions définissent des *waymarkers*, des points d'alerte. Ariel s'interrogeait : dans quelle mesure ces balises correspondent-elles aux points sensibles où survient réellement la criminalité ? Vous devinez sûrement. « Dans leur grande majorité, les rues comprises dans les "balises" n'étaient ni "sensibles" ni "dangereuses", démentant le taux faussement positif supérieur à 97 % auquel on aboutissait », concluait Ariel. Autrement dit, 97 % des pâtés de maisons jugés dangereux et violents par

les policiers n'étaient ni l'un ni l'autre. Les policiers qui signalaient ces balises ne travaillaient pas derrière un bureau, loin du contact direct avec la rue, mais dans leur chasse gardée. Ils enquêtaient sur ces crimes, ils en arrêtaient les auteurs. Or, curieusement, ils se montraient incapables de cartographier le terrain où sévissaient les inconnus qu'ils appréhendaient.

Sandra Bland

1.

À 16 h 27, l'après-midi du 10 juillet 2015, un policier obligea Sandra Bland à se ranger sur le bas-côté de la FM 1098 dans le comté de Waller, au Texas. Elle conduisait une Hyundai Azera gris métallisé immatriculée dans l'Illinois. Elle avait vingt-huit ans et arrivait tout juste de son Chicago natal pour travailler à l'université de Prairie View qui venait de l'embaucher. Le policier s'appelait Brian Encinia. Il se gara derrière elle, puis s'approcha lentement de la Hyundai arrêtée au bord du trottoir, se pencha pour lui parler par la vitre ouverte du côté passager.

Brian Encinia : Bonjour, madame. Police de la route du Texas. Je vous ai demandé de vous arrêter parce que vous n'avez pas signalé que vous changiez de voie. Pouvez-vous me montrer votre permis de conduire et le certificat d'immatriculation du véhicule ? Avez-vous un problème ? Depuis quand vous trouvez-vous au Texas ?

Sandra Bland : Je suis arrivée hier.

Encinia : Bien. Avez-vous un permis de conduire ? [*Une pause.*] Bien. Quel est votre lieu de destination ? Une minute, je vous prie.

Encinia emporte le permis jusqu'à sa voiture. Quelques minutes s'écoulent. Puis il revient, abordant cette fois la

voiture du côté conducteur.

Encinia : Très bien, madame. [*Une pause.*] Un problème ?

Bland : J'attends que vous ayez fini. C'est votre travail. Moi, j'attends. Vous pensez me laisser repartir ?

Encinia : Je ne sais pas, vous semblez très, vraiment très en colère.

Bland : Et je le suis. Vraiment ! J'estime que ce n'est pas correct de m'infliger une contravention. Je me suis rangée pour vous laisser passer. Vous accélériez, vous étiez derrière moi, je me range, vous m'obligez à m'arrêter. Alors oui, je suis un peu en colère, mais ça ne vous empêche pas de me donner une contravention, une [*inaudible*] contravention.

Les nombreuses analyses rétrospectives de l'affaire Bland s'accordent à voir dans cet échange la première erreur d'Encinia. La colère de la conductrice s'intensifie. Il aurait pu essayer de la désamorcer. Plus tard, pendant l'enquête, il apparut qu'Encinia n'avait jamais eu l'intention de lui donner une contravention – juste un avertissement. Il aurait pu le lui dire. Mais il ne le fit pas. Il aurait pu lui expliquer, en détail, pourquoi elle aurait dû allumer son clignotant. Sourire, plaisanter avec elle. *Voyons, vous ne pensez tout de même pas que je vais vous infliger une contravention pour si peu !* Elle avait quelque chose à dire et tenait à se faire entendre, il aurait pu reconnaître qu'il n'écoutait pas. Au lieu de quoi il marque une pause. Longue et déplaisante.

Encinia : Vous avez fini ?

C'est la première occasion manquée. Vient la deuxième.

Bland : Vous m'avez demandé si j'avais un problème, je vous ai répondu.

Encinia : Ok.

Bland : Alors oui, j'ai fini.

Elle a fini. Elle a dit ce qu'elle avait sur le cœur, elle a exprimé son irritation. Elle sort alors une cigarette et l'allume. Elle essaie de se calmer. Dans la vidéo, nous ne voyons rien de tout cela, parce que la caméra est fixée au tableau de bord de la voiture d'Encinia ; seuls sont visibles l'arrière de sa voiture à elle et Encinia, debout près de la portière. Si vous arrêtez la bande enregistrée à ce point et la montrez à 100 personnes, 99 vous diront que l'histoire s'arrête là.

Pas du tout.

Encinia : Vous pouvez éteindre votre cigarette, s'il vous plaît ? Si ça ne vous ennuie pas ?

Il est direct, calme, sûr de lui. « Pourriez-vous », mais en plus sec.

Deuxième erreur : il aurait dû marquer un temps, laisser à Sandra Bland le temps de se reprendre.

Bland : Je suis dans ma voiture, pourquoi est-ce que je devrais éteindre ma cigarette ?

Elle a raison, bien sûr. Un policier n'est pas habilité à ordonner à quelqu'un de ne pas fumer. Il aurait dû dire : « Vous avez raison. Mais pourriez-vous attendre que nous ayons fini ? Je n'aime pas trop la fumée. » Ou carrément laisser tomber le sujet, c'est juste une cigarette. Mais non. Quelque chose dans le ton de la voix de Sandra Bland le hérissé. On a contesté son autorité, il réagit au quart de tour. Troisième erreur.

Encinia : Veuillez descendre de votre véhicule.

Bland : Je ne suis pas obligée.

Encinia : Descendez de votre véhicule.

Bland : Pourquoi est-ce que... ?

Encinia : Descendez de la voiture.

Bland : Non. Vous n'avez pas le droit. Vous n'avez pas le droit.

Encinia : Descendez de la voiture.

Bland: Vous n'avez pas le droit. Vous n'avez pas le droit de m'obliger.

Encinia : J'en ai le droit, alors maintenant vous descendez ou c'est moi qui vous fais descendre.

Bland : Je refuse de vous parler sinon pour vous donner mon identité [*Leurs voix se chevauchent.*] Vous m'obligez à sortir de voiture parce que je n'ai pas mis mon clignotant ?

Encinia : Vous descendez ou je vous fais descendre.

Sur les forums Internet fréquentés par la police après que l'affaire eut éclaté, quelques commentateurs soutenaient le comportement d'Encinia. Mais ils ne furent guère nombreux à s'étonner du tour qu'elle prit :

Hey, donne-lui son c*** d'avertissement et passe à autre chose ! ÇA VAUT PAS LA PEINE... ! On force pas une femme à descendre parce qu'on a bobo à son ego, parce qu'elle ne tremble pas et ne lâche pas sa maudite cigarette ! ! ! Une question : et si elle était descendue quand il le lui a demandé... ALORS QUOI ? ? ? On va la chicaner pour la cigarette ? ? ? Il voulait en venir où ? ? Dans quel but la faire sortir de force¹ ?

Mais Encinia lui en a maintenant donné l'ordre, et elle l'a défié.

Encinia : Vous descendez ou je vous fais descendre.

Bland : Et moi j'appelle mon avocat.

Encinia : Je vais vous faire sortir de là, croyez-moi. [*// plonge les bras à l'intérieur de la voiture.*]

Bland : Me sortir d'où ? De ma voiture ? Parfait.

Plié en deux, les bras dans le véhicule, Encinia tente de la faire bouger.

Bland : Essayez voir...

Encinia : C'est ce que je vais faire. [*Il agrippe Sandra Bland.*]

Dans la vidéo, on entend comme un bruit de gifle, puis un cri de Sandra Bland, comme si elle avait été frappée.

Bland : Ne me touchez pas !

Encinia : Descendez de la voiture !

Bland : Ne me touchez pas. Ne me touchez pas ! Je ne suis pas en état d'arrestation - vous n'avez pas le droit de me faire sortir de force.

Encinia : Je vous arrête !

Bland : Vous m'arrêtez ? Comment ça ? Pourquoi ? Pour quel motif ?

Encinia [*Au standard*] : 2547 County FM 1098 [*Inaudible*] envoyez-moi une autre unité. [*À Sandra Bland*] : Sortez de la voiture ! Immédiatement !

Bland : Pourquoi est-ce que je suis appréhendée ? Vous voulez me donner une contravention pour un oubli de...

Encinia : J'ai dit sortez de la voiture !

Bland : Pourquoi suis-je appréhendée ? Vous ouvrez ma portière...

Encinia (*l'interrompant*): C'est un ordre ! Obéissez ou je vous fais sortir de force.

Bland : Vous me menacez de me sortir de force de ma propre voiture ?

Encinia : Sortez du véhicule !

Bland : Et quand allez-vous me [*leurs voix se chevauchent*] ?

Encinia : Je vais vous taser ! Sortez ! Tout de suite ! [*Il dégaine un pistolet à impulsion électrique et le pointe sur Sandra Bland.*]

Bland : Wow... Du calme ! [*Elle sort de la voiture.*]

Encinia : Sortez ! Tout de suite ! Sortez de la voiture !

Bland : Pour un oubli de clignotant ? Tout ça pour un oubli de clignotant ?

Encinia : Mettez-vous là.

Bland : Parfait. On se voit au tribunal, excellente idée.

Encinia : C'est ça.

L'altercation se poursuit pendant encore plusieurs minutes. Sandra Bland s'énerve de plus en plus. Il lui passe les menottes. La seconde unité arrive. Tout le monde crie, Sandra Bland se débat, etc.

Encinia : Ça suffit maintenant. Assez ! Cessez de résister, voulez-vous ?

Policrière : Cessez de résister, madame.

Bland : [*pleurant*] Pour une simple contravention. Vous êtes un lâche. Un sale lâche !

Policrière : C'est vous qui êtes lâche. Je ne vous conseille pas de vous débattre.

Encinia : Couchez-vous !

Bland : Pour un clignotant !

Encinia : Vous n'arrêtez pas de bouger. Quand vous refusez d'obtempérer, vous résistez à une arrestation.

Bland : Ça vous rend vraiment fier de vous, hein ? Une femme, et pour une contravention. Vraiment fier de vous, pas vrai, agent Encinia ? Maintenant vous êtes un vrai homme. Vous m'avez frappée, vous m'avez cogné la tête par terre. Je suis épileptique, espèce de malade !

Encinia : C'est ça, c'est bien.

Bland : Bien ? C'est bien ?

Sandra Bland fut placée en détention provisoire pour infraction majeure et voies de fait. Trois jours plus tard, on la retrouva morte dans sa cellule, pendue à un nœud coulant confectionné avec un sac en plastique. Après une courte

enquête, Encinia fut congédié pour violation du chapitre 5, section 05.17.00, du *Manuel général* de la police de l'État du Texas :

Tout employé du département de la Sécurité publique devra se montrer courtois envers le public et les autres employés.

Un employé fera preuve de tact dans l'accomplissement de sa tâche, contrôlera son comportement, et usera de la plus grande patience et du plus grand discernement. Un employé ne s'engagera pas dans des discussions contradictoires même en cas d'extrême provocation².

Brian Encinia usait d'intimidation, était insensible aux nuances. L'enseignement à tirer des événements de cet après-midi du 10 juillet 2015 est que la police, lorsqu'elle s'adresse à des inconnus, doit le faire avec respect et courtoisie. Affaire classée, d'accord ?

Non.

À ce stade, je pense que nous pouvons mieux faire.

2.

Effectuer un contrôle routier à Kansas City revient à chercher une aiguille dans une botte de foin. Un policier prend prétexte d'une infraction banale pour rechercher quelque chose d'exceptionnel - des armes et de la drogue. Dès le tout début, à mesure que les idées expérimentées à Kansas City commencèrent à se propager dans le monde entier, il apparut que ce type de maintien de l'ordre exigeait un changement des mentalités.

La personne qui fouille vos bagages à main à l'aéroport, par exemple, effectue une recherche tout aussi compliquée. Et de temps à autre, la Transportation Security

Administration (TSA) procède à des contrôles dans divers aéroports. Elle glisse une arme ou une bombe factices dans un bagage. Et constate que dans 95 % du temps leur présence n'est pas détectée. Non que les agents de sécurité de l'aéroport soient paresseux ou incompetents. Mais parce que ce type de recherche impossible met directement en jeu la tendance humaine à choisir la vérité par défaut. L'agent voit quelque chose, peut-être légèrement suspect. Mais il jette un regard à la file de voyageurs très anodins à première vue qui attendent patiemment leur tour, et se souvient qu'en deux ans de travail à ce poste il n'a jamais vu d'arme réelle. Et puis il sait que, au cours d'une année normale, la TSA inspecte 1,7 milliard de bagages de cabine et ne découvre, sur ce nombre, que quelques milliers d'armes de poing. Soit un taux de réussite de 0,0001 % - en clair, il y a toutes les chances qu'en soixante ans de carrière il n'en voie jamais³. En vertu de quoi, il repère l'objet suspect glissé par les contrôleurs de la TSA et le laisse passer.

En quête d'efficacité lors des contrôles routiers, le policier de Kansas City ne pouvait pas adopter ce raisonnement. Il devait soupçonner le pire chaque fois qu'il abordait un véhicule, *cesser* de choisir la vérité par défaut, raisonner comme Harry Markopolos.

Tactics for Criminal Patrol, de Charles Remsberg, est la bible du maintien de l'ordre post-Kansas City. Publié en 1995, l'ouvrage exposait très précisément et en détail ce qu'on attendait du policier nouveau et sans reproche. D'après Remsberg, il devait prendre l'initiative et « *go beyond the ticket* », aller plus loin que la contravention. À savoir, repérer en premier lieu ce qu'il appelle les « *curiosity ticklers* », les éléments qui « titillent la curiosité » - les anomalies qui suggèrent la possibilité d'un acte répréhensible⁴. Dans un quartier difficile, un conducteur s'arrête à un feu rouge et ne quitte pas des yeux quelque

chose sur le siège du passager. *Quoi et pourquoi ?* Un policier repère un petit morceau de papier d'emballage pointant entre deux parois d'un véhicule par ailleurs immaculé. L'extrémité d'un colis dissimulé ? Dans le lamentable épisode survenu en Caroline du Nord, où un policier interpellait un conducteur pour un clignotant brisé - y voyant, à tort, une infraction à la loi de l'État -, le fait que l'homme était « crispé et nerveux⁵ » avait éveillé sa suspicion. Les délinquants les plus avisés se gardant de toute infraction évidente, les agents de la circulation doivent faire preuve d'inventivité quant à ce qu'ils cherchent : pare-brise étoilé, changement de voie sans avertissement préalable, non-respect des distances sécuritaires.

« Un policier, écrit Remsberg, sachant que certains endroits particulièrement fréquentés du commerce de stupéfiants de sa ville se situent dans des impasses ou des culs-de sac, se gare à ces emplacements précis pour les surveiller. Souvent les conducteurs se rapprocheront avant de voir sa voiture [de patrouille], puis feront un arrêt dangereux sur la chaussée ou un demi-tour non autorisé. "Je relève donc deux infractions, dit-il, avant même de me mettre à la poursuite du véhicule." »

En s'approchant de la voiture immobilisée, le policier nouveau genre doit être attentif au moindre indice⁶. Les transporteurs de drogue accrochent souvent des désodorisants diffuseurs d'odeurs au rétroviseur ou ailleurs - avec un faible pour ceux en forme de sapin - pour couvrir les effluves de stupéfiants. (La « forêt du forfait », comme on surnomme ces babioles en forme d'arbre.) Des emballages de restauration rapide à bord trahissent un conducteur pressé et peu désireux de laisser son véhicule (et sa précieuse cargaison) sans surveillance. Si la drogue ou les armes sont dissimulées dans des logements secrets, il peut y avoir des outils sur la banquette arrière. Combien

de kilomètres la voiture affiche-t-elle au compteur ? Un chiffre anormalement élevé pour l'année du modèle ? Des pneus neufs sur un bazou ? Un trousseau de clés dans le contact, ce qui serait normal - ou juste une, comme si la voiture avait été préparée pour le conducteur ? Un excès de bagages pour un déplacement de courte durée ? Ou trop peu pour le séjour invoqué par l'automobiliste ? Lors d'une interpellation, le policier est tenu de faire traîner les choses au maximum. *D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Chicago ? Vous avez de la famille là-bas ? Où ?* Il est attentif aux mégots, à la nervosité de l'intéressé, à une réponse peu vraisemblable, observe si la réponse du conducteur correspond à ce que lui a sous les yeux. Le policier cherche à déterminer s'il passe au stade suivant et fouille la voiture.

N'oublions pas que la majorité écrasante d'automobilistes qui roulent avec de la nourriture dans leur voiture, des sapins désodorisants, un kilométrage ahurissant, des pneus neufs sur une antiquité et trop ou trop peu de bagages ne transportent pas illégalement de la drogue ou des armes. Mais s'il veut trouver l'aiguille dans la botte de foin, le policier doit lutter contre l'idée rationnelle que la plupart des gens se font du monde : qu'il s'agit d'un lieu plutôt honnête.

Brian Encinia ? *Il est le policier qui ne souscrit pas à la vérité par défaut.* Voici un exemple de son emploi du temps prélevé au hasard dans sa carrière, à la date du 11 septembre 2014⁷.

15 h 52. Début de son quart de travail. Interpellation d'un camionneur qu'il arrête pour défaut de bande réfléchissante sur sa remorque.

16 h 20. Interpellation d'une conductrice pour mauvais emplacement de sa plaque d'immatriculation.

16 h 39. Interpellation d'une autre femme pour une infraction de plaque d'immatriculation.

16 h 54. Il remarque un conducteur dont l'enregistrement de véhicule a expiré, l'interpelle, et lui donne une contravention, à laquelle il ajoute l'infraction de permis expiré.

17 h 12. Interpellation d'une femme pour excès de vitesse mineur (soit moins de 10 % au-dessus de la limite permise).

17 h 58. Interpellation pour excès de vitesse majeur.

18 h 14. Interpellation d'un conducteur pour expiration de l'enregistrement du véhicule, à qui il inflige en plus trois contraventions pour permis de conduire non en règle et présence d'un contenant de boisson alcoolisée ouvert dans le véhicule.

20 h 29. Interpellation d'un conducteur pour « défaut/nonconformité de feux de position » et « défaut/non-conformité de feux de gabarit ».

Et ainsi de suite. Dix minutes plus tard, il oblige une femme à s'arrêter pour feux avant non réglementaires, puis sanctionne encore deux légers excès de vitesse dans la demi-heure suivante. À 22 h, interpellation pour « chaînes de sécurité », puis, en fin de service, pour feux avant non réglementaires.

Dans cette énumération, on ne relève qu'une seule infraction flagrante - une vitesse supérieure à 10 % de la limite autorisée, signifiée à 17 h 58. N'importe quel policier réagirait. Quant aux nombreuses autres interpellations de la journée, Encinia donne manifestement dans le maintien de l'ordre moderne et proactif. Vous arrêtez un conducteur de camion pour non-conformité de bande réfléchissante, ou un autre automobiliste pour « défaut/nonconformité de feux de gabarit », alors que vous cherchez autre chose - quand vous

êtes déterminé, consciemment, à « aller plus loin que la contravention », comme le résume Remsberg.

Un des principaux conseils donnés aux policiers pour les protéger contre les accusations de préjugés ou de racisme est de veiller à interpellier tout le monde. Si vous pensez user de motifs insignifiants ou fallacieux, assurez-vous de ne jamais faillir à cette règle. « Si on vous accuse d'intercepter un conducteur pour profilage racial ou pour de fausses raisons, vous êtes en droit de produire au tribunal votre livre de bord et de faire valoir, pièces à l'appui, qu'interpeller des automobilistes au nom de la "stricte application du règlement" est conforme à votre façon de faire habituelle, et non une exception flagrante montée en épingle par la défense pour les besoins de la cause. »

Des instructions qu'Encinia suivait à la lettre. Jour après jour, ainsi le 11 septembre 2014. Il donnait des contraventions pour pare-chocs non conformes, défaut du port de ceinture, changement de voie et obscures violations des règles d'éclairage du véhicule. Il jaillissait de sa voiture de patrouille comme un diable de sa boîte. En seulement une année de service, il distribua 1557 contraventions. Dans les vingt-six minutes qui précédèrent l'interpellation de Sandra Bland, il avait contrôlé trois autres automobilistes.

Donc, l'attention d'Encinia est éveillée par Sandra Bland durant l'après-midi du 10 juillet. Dans sa déposition, lors de l'enquête menée plus tard par le bureau de l'inspecteur général de la Sécurité publique du Texas, il déclara avoir vu Sandra Bland brûler un *stop* alors qu'elle sortait de l'université de Prairie View. C'est le premier élément déclencheur. Il ne peut pas l'obliger à se ranger à ce moment précis : le panneau de signalisation se trouve dans l'enceinte de l'université. Mais lorsqu'elle tourne dans State Loop 1098, il la suit. Il remarque que sa voiture est immatriculée dans l'Illinois. Deuxième élément déclencheur.

Que vient faire un citoyen vivant à l'autre bout du pays dans l'East Texas ?

« Je vérifiais l'état du véhicule, comme la marque, le modèle, s'il avait une plaque d'immatriculation, les autres détails », déclare-t-il sous serment. Il cherchait un prétexte pour l'intercepter. « Aviez-vous déjà accéléré comme vous l'avez fait pour obliger des véhicules à s'arrêter afin de vérifier leur état ? », demande la personne qui l'interroge, Cleve Renfro. « Oui, bien sûr⁸ », répond Encinia. Pour lui, c'est la norme.

Lorsqu'elle voit dans son rétroviseur Encinia accélérer derrière elle, Sandra Bland se range sur le côté pour le laisser la dépasser. Mais elle ne met pas son clignotant. Eurêka ! Il tient son motif. Titre 7, sous-titre C, Section 545.104, article (a) du Code de la route du Texas, stipulant : « Le conducteur doit utiliser le mode de signalement prévu à la Section 545.106 pour indiquer son intention de tourner, de changer de voie ou de quitter un espace de stationnement⁹. » (Au cas où Sandra Bland aurait actionné son clignotant juste avant de changer de voie, Encinia disposait d'un plan B : l'article (b) de la Section 545.104 : « Le conducteur prévoyant de tourner à droite ou à gauche doit signaler son intention de façon continue sur une distance d'au moins 30 mètres avant de le faire. » Il aurait pu l'interpeller pour avoir omis d'avertir, ou pour ne pas l'avoir fait assez longtemps*.)

Encinia sort de sa voiture et s'approche lentement de la Hyundai de Sandra Bland du côté passager, se penche légèrement pour examiner l'intérieur : l'inspection visuelle de routine. Quelque chose de pas net ? Des emballages de restauration rapide sur le tapis au sol ? Une vignette désodorisante accrochée au rétroviseur ? Des outils sur la banquette arrière ? Une clé unique au porte-clés ? Sandra Bland arrivait tout juste de Chicago ; naturellement, il y

avait des emballages de nourriture sur le tapis au sol. En temps normal, quiconque de nous regarderait par cette fenêtre ferait taire ses doutes. Mais Brian Encinia est le policier nouveau modèle. Et nous préférons maintenant que nos chefs et nos représentants de la loi exercent leur suspicion plutôt que le contraire. Encinia se penche par la fenêtre, lui dit pourquoi il l'a obligée à s'arrêter et, d'emblée, ses soupçons s'éveillent.

3.

Renfro : Bien. Après avoir prié la conductrice de présenter son permis de conduire, vous lui avez demandé où elle allait et elle vous a répondu : « Peu importe. » Vous écrivez dans votre rapport : « J'ai alors su à son comportement que quelque chose n'allait pas. »

Dans sa déposition, Encinia répond à l'interrogatoire de l'enquêteur nommé par l'État, Cleve Renfro.

Renfro : Expliquez, aux fins de l'enregistrement, ce qui vous a fait croire que quelque chose n'allait pas.

Encinia : ... Un langage corporel et un comportement agressifs. Elle donnait l'impression d'avoir un problème.

Brian Encinia croyait en la transparence - que le comportement des gens est un indicateur fiable de leurs émotions et de leur personnalité. C'est ce que nous nous enseignons les uns aux autres. Plus précisément, ce que nous enseignons aux *policiers*. La technique Reid, par exemple, est la méthode de formation la plus suivie au monde en matière de maintien de l'ordre. Elle est enseignée dans à peu près les deux tiers des services de police américains - sans compter le FBI et d'innombrables agences de la force publique dans le monde entier. Ce programme se

fonde *directement* sur l'idée de la transparence : il enjoint aux policiers, lorsqu'ils ont affaire à des personnes qu'ils ne connaissent pas, de se fier à leur comportement pour jauger leur innocence ou leur culpabilité. Prenons ce que dit le manuel Reid sur le contact visuel :

Dans la culture occidentale, se regarder dans les yeux (contact oculaire prolongé) signifie l'ouverture, l'innocence et la confiance. En règle générale, les suspects qui mentent ne regardent pas l'enquêteur droit dans les yeux ; ils fixent le sol, détournent les yeux ou fixent le plafond comme pour implorer des directives divines afin de répondre aux questions...

Les suspects qui disent la vérité, en revanche, ne sont pas sur la défensive quand ils regardent ou agissent et peuvent soutenir sans peine un contact visuel avec l'enquêteur¹⁰.

Le manuel post-Kansas City, *Tactics for Criminal Patrol*, invite les membres de la police à procéder à un « interrogatoire caché » lors des interpellations, en se fondant sur les informations qu'ils auront recueillies lors de leur premier examen du suspect.

Tandis que vous analysez en silence ce qu'ils vous racontent, leur manière de parler et leur langage corporel en y cherchant des indices prouvant qu'ils mentent, vous essaieriez de les convaincre que vous ne les soupçonnez pas... Plus vous retarderez le moment où ils comprendront qu'en réalité vous les jugez, eux, leur véhicule et le motif de leur déplacement, plus ils ont de chances de vous livrer involontairement des éléments compromettants.

Et c'est exactement ce que fait Encinia. Il remarque que Sandra Bland tape du pied, balance les pieds d'avant en

arrière. Il s'applique donc à faire durer l'échange. Il lui demande depuis quand elle est au Texas. « Je suis arrivée hier », répond-elle. Encinia sent son inquiétude grandir. Elle arbore une plaque d'immatriculation de l'Illinois. Que fait-elle au Texas ?

Renfro : La sécurité vous a-t-elle paru compromise à ce moment précis ?

Encinia : Je sentais que quelque chose n'allait pas, mais je ne savais pas quoi. J'ignorais si un délit était en cours, avait été commis, ou autre chose.

Il regagne sa voiture de patrouille pour vérifier le permis et l'enregistrement de Sandra Bland, et lorsqu'il lève les yeux et l'observe à travers la fenêtre arrière de sa voiture à elle, il la voit, dit-il, « faire de nombreux mouvements furtifs, et notamment disparaître de son champ visuel pendant un temps ». C'est un élément déterminant, car il explique un détail qui paraîtrait, sinon, déconcertant sur la vidéo. Pourquoi Encinia aborde-t-il la voiture de Sandra Bland du côté du passager la première fois, mais de celui du conducteur la seconde ? Parce qu'il commence à s'alarmer. Comme il l'écrivit dans son rapport : « L'instructeur de formation à la sécurité m'a enseigné qu'il est beaucoup plus facile à un contrevenant d'essayer de faire feu sur moi depuis le côté passager du véhicule. »

Renfro : Alors expliquez, aux fins de l'enregistrement, par quel raisonnement logique vous passeriez de « Il s'agit d'un contrôle routier de routine sur une personne énervée dont vous estimez qu'elle refuse de coopérer ou qui fait preuve d'agitation », à l'idée d'être peut-être obligé de l'aborder du côté conducteur parce qu'on vous a mis en garde, lors de votre formation, sur les risques qu'on tire sur un policier.

Encinia : Ok. C'est parce que, quand je me trouvais encore dans la voiture de patrouille, j'avais observé de nombreux mouvements vers la droite, en direction de la console, le côté droit de son corps disparaissant aussi de mon champ de vision.

Sa réaction immédiate a été : *Cherche-t-elle une arme ?* Donc, il s'approche avec prudence.

Encinia : Comme elle a des vitres non teintées à ses fenêtres, je vais être en mesure de voir si elle a quoi que ce soit dans les mains, si elle va devoir se retourner ou pas. C'est pourquoi j'ai choisi ce côté...

Dans l'esprit d'Encinia, le comportement de Sandra Bland correspond au profil du criminel potentiellement dangereux. Elle est agitée, nerveuse, irritable, agressive, imprévisible. Elle cache sûrement quelque chose.

Dans le meilleur des cas, c'est une déduction dangereusement biaisée. Les êtres humains ne sont pas transparents. Mais quand ce type de raisonnement est-il le plus redoutable ? Quand nous relevons une discordance chez les gens que nous observons : quand leur comportement ne correspond pas à notre attente. Amanda Knox ne correspondait pas. Sur la scène de crime, alors qu'elle enfile ses bottes de protection, elle imite une publicité et dit : « ta-dah... » Bernie Madoff ne correspondait pas. C'était un sociopathe déguisé en altruiste.

Sandra Bland ? Elle non plus ne correspond pas. Aux yeux d'Encinia, elle a le profil d'une délinquante. Or, elle ne l'est pas. Elle est juste en colère. Après sa mort, il apparut qu'elle avait déjà eu 10 altercations avec la police au cours de sa vie d'adulte, dont 5 avec des patrouilleurs, qui lui avaient valu près de 8000 \$ en contraventions et l'avaient endettée. Elle avait fait une tentative de suicide l'année précédente, après la perte d'un bébé. Ses bras portaient de

nombreuses traces de scarification. Dans l'un de ses blogues vidéo « Ici Sandy », quelques mois seulement avant de gagner le Texas, elle avait fait allusion à son mal-être :

Toutes mes excuses. Je suis désolée, beaux rois et gentes reines. Cela fait deux longues semaines. J'ai manqué à l'appel. Mais je vous dois la vérité. Je souffre de quelque chose avec quoi certains d'entre vous se battent peut-être juste en ce moment... Il s'agit d'un brin de dépression, et aussi de SPT*. J'ai vraiment stressé ces deux dernières semaines¹¹...

Nous avons donc là une personne perturbée ayant des antécédents de problèmes médicaux et psychiatriques qui s'efforce de prendre sa vie en main. Elle est partie s'installer dans une autre ville. Elle commence un nouvel emploi. Et au moment précis où elle arrive pour entamer ce nouveau chapitre de son existence, elle est interpellée par un policier – répétant un scénario qui l'a endettée jusqu'au cou. Et pour quel motif ? Pour avoir omis d'indiquer qu'elle changeait de voie alors qu'une voiture de police accélérât derrière elle. Brusquement, ce départ, encore neuf et fragile, est remis en cause. Durant les trois jours qu'elle a passés en prison avant d'attenter à ses jours, Sandra Bland a été folle d'angoisse, pleurant sans cesse, téléphonant sans discontinuer. Elle était en crise.

Mais Encinia, fort de la fausse assurance que nous donne notre croyance en la transparence, voit dans son état émotionnel et dans son comportement imprévisible la preuve de quelque chose d'inquiétant.

Renfro interroge Encinia sur le moment crucial de la scène – lorsqu'il demande à Sandra Bland de lâcher sa cigarette. Pourquoi ne pas lui avoir juste dit : « Hey ! Je reçois des cendres ! » ?

Encinia : Je voulais m'assurer qu'elle la lâcherait sans me la jeter à la figure ou qu'elle ne la poserait pas sans l'éteindre.

Renfro lui demande alors pourquoi, si tel était le cas, il ne lui a pas précisé tout de suite le motif de son arrestation.

Encinia : Parce que j'essayais de me défendre et de la contenir.

Il est terrifié. Et être terrifié par une parfaite inconnue tenant une cigarette est le prix à payer pour ne pas choisir la vérité par défaut. C'est pour cette raison que Harry Markopolos s'est terré dans sa maison, armé jusqu'aux dents, attendant que la SEC fasse irruption d'un instant à l'autre.

Renfro : Je ne vous ai pas encore posé la question, je vous la pose maintenant. Lorsqu'elle vous dit « Essayez voir », vous répondez « C'est ce que je vais faire ». Qu'entendez-vous par là ?

Encinia : J'étais décidé à agir à partir du moment où elle s'était penchée et avait porté la main sur moi, et même sans être policier, si je vois quelqu'un serrer les poings, je sais qu'il va se produire une confrontation ou un risque d'atteinte physique à ma personne ou à un tiers.

Renfro : Est-ce la raison pour laquelle vous ne vous êtes pas contenté de la mettre à terre ?

Encinia : Oui, c'est exact.

Renfro : Pourquoi ?

Encinia : Elle m'avait déjà donné un coup de poing. Rien ne l'empêchait de m'en donner un autre, qui m'aurait peut-être neutralisé.

Un autre enquêteur intervient.

Louis Sanchez : Avez-vous eu peur ?

Encinia : Ma sécurité a été compromise plus d'une fois.

Puis :

Sanchez : Je ne veux pas parler à votre place. Donc, après l'incident, pendant combien de temps votre rythme cardiaque est-il resté supérieur à la moyenne, êtes-vous resté sous l'effet de la montée d'adrénaline ? Quand avez-vous retrouvé votre calme ?

Encinia : Probablement pendant le trajet de retour à la maison, soit plusieurs heures après.

Dans l'analyse rétrospective du dossier, Encinia a souvent été décrit comme un policier dénué d'empathie. Mais c'est passer à côté de l'essentiel. Une personne dénuée d'empathie est indifférente au vécu d'autrui. Or, Encinia n'est pas indifférent à ce que vit Sandra Bland. Lorsqu'il s'approche de sa voiture, une des premières choses qu'il lui dit est : « Avez-vous un problème ? » Lorsqu'il revient après avoir vérifié son permis de conduire, il lui demande à nouveau : « Un problème ? » Il note immédiatement son inconfort émotionnel. Simplement, il se méprend du tout au tout sur le sens de cet inconfort. Il acquiert bientôt la conviction d'être engagé dans une épreuve de force alarmante avec une femme dangereuse.

Et que commande *Tactics for Criminal Patrol* sur le comportement à adopter dans ce genre de situation ? « Trop de policiers aujourd'hui semblent craindre d'affirmer leur autorité, hésiter à donner des ordres. Les gens sont libres de se déplacer à leur guise, de s'installer où ils veulent, après quoi les policiers tentent de s'adapter au comportement du suspect. » Encinia ne l'entend pas de cette oreille.

Encinia : Maintenant veuillez descendre de votre véhicule... Vous descendez ou je vous fais descendre. C'est un ordre !

Brian Encinia était décidé à aller plus loin que la contravention. Il était en état d'alerte constant. L'examen visuel et l'interrogatoire caché n'avaient pas de secrets pour lui. Et quand la situation semblait devoir lui échapper, il intervenait, avec fermeté. Si quelque chose se passa mal ce jour-là sur la route avec Sandra Bland, ce ne fut pas qu'Encinia ne se conforma pas à la formation qu'il avait reçue. Mais l'inverse. C'est parce qu'il fit exactement ce qu'on lui avait appris.

4.

Le 9 août 2014, un an avant que Sandra Bland ne meure dans sa cellule de Prairie View, au Texas, un Afro-Américain de dix-huit ans nommé Michael Brown fut abattu par un policier blanc à Ferguson, dans le Missouri. Brown avait été suspecté d'un braquage dans un dépanneur. Lorsque Darren Wilson - le policier - l'interpella, les deux hommes en vinrent aux coups. Brown expédia un coup de poing à Wilson par la fenêtre ouverte de sa voiture de patrouille. Il s'avéra au final que Wilson avait tiré sur lui à six reprises. Dix-sept jours d'émeute s'ensuivirent. La justice refusa de poursuivre le représentant de la loi.

L'affaire Ferguson marqua le début d'une curieuse période dans la vie des Américains, durant laquelle le comportement des policiers occupa brusquement le devant de la scène. Et elle aurait dû servir d'avertissement. Le département de la Justice américain dépêcha presque aussitôt une équipe d'enquêteurs à Ferguson - et leur rapport, publié six mois plus tard, est un document peu banal¹². Un des chefs de l'équipe en question était un juriste nommé Chiraag Bains, lequel déclara avoir été frappé, presque d'emblée, par ce que signifiait la colère de la ville. Elle ne s'expliquait pas seulement par la mort de Brown - ni même en grande partie par sa personne. Mais

par un style particulier de maintien de l'ordre, pratiqué depuis des années dans la ville. La police de Ferguson constituait l'exemple par excellence des méthodes de Kansas City. L'application de la loi se résumait pour elle à un principe unique : intercepter des citoyens au maximum pour toutes les raisons imaginables.

« C'était très troublant », se souvient Bains.

Un policier déclarait : « Tout est venu des tribunaux. » Un autre enchaînait : « Parfaitement. Tous les mois, nos supérieurs affichent au mur la liste des policiers et le nombre de contraventions qu'ils ont remises ce mois-là. » Nous avons compris que l'objectif, c'était le rendement.

La police de Ferguson était bourrée de Brian Encinia. Bains poursuivait.

Ils savaient que leur travail consistait à dresser des contraventions et à arrêter les gens qui n'avaient pas payé leurs amendes et autres dus, et qu'ils seraient évalués sur ces résultats.

Bains évoquait un incident qui l'avait particulièrement indigné. Il mettait en cause un jeune homme noir qui jouait au basket sur un terrain. Assis dans sa voiture, il reprenait son souffle, quand une voiture de police s'était rangée derrière lui. Le policier s'était approché de la vitre côté passager et avait exigé de voir ses papiers, l'accusant d'être un prédateur sexuel.

Je crois qu'il [le policier] lui a dit quelque chose du genre : « Il y a des enfants ici, vous traînez au parc. Vous êtes pédophile ou quoi ? »... Puis le policier lui ordonne de sortir de voiture, et le gars lui dit : « Je n'ai rien fait ! Je veux dire,

j'ai des droits garantis par la Constitution. Je me suis juste assis là. »

Après quoi le policier braque son arme sur lui en exigeant qu'il sorte de la voiture. Finalement, il l'arrête pour huit infractions, notamment : il n'a pas mis sa ceinture, il est assis dans sa voiture dans un parc, il n'a pas son permis sur lui, il a déjà écopé d'une suspension de permis. Le policier a réussi à dissocier les deux dernières infractions !

À quoi s'ajouta même une amende pour « fausse déclaration », parce qu'il avait déclaré s'appeler « Mike » alors que son prénom était en réalité Michael.

Il a fini avec un nombre appréciable de contraventions pour un bon moment. Il se retrouve coupable de huit infractions au code municipal de Ferguson et tente de plaider sa cause. Résultat ? On l'arrête ! Du coup, il perd son boulot - un emploi de personnel occasionnel au gouvernement fédéral. Cette arrestation l'a anéanti.

L'arrestation de Mike est la copie conforme de celle de Sandra Bland, non ? Un policier aborde un citoyen pour le moindre prétexte, cherchant l'aiguille dans la botte de foin - avec pour résultat que, considérant le nombre d'innocents qui se font happer par cette vague de suspicion, la confiance entre la police et la communauté disparaît. Voilà contre quoi l'on s'insurgeait dans les rues de Ferguson : des années et des années de policiers prenant un joueur de basket pour un pédophile*¹³.

S'agit-il seulement de Ferguson, dans le Missouri, ou de Prairie View, au Texas ? Non, bien sûr. Rappelez-vous l'augmentation spectaculaire du nombre d'interpellations effectuées par la police de la route en Caroline du Nord. Elles passèrent de 400 000 à 800 000 en sept ans¹⁴. Est-ce

parce que, pendant cette période, les automobilistes de cet État se mirent brusquement à brûler plus de feux rouges, à consommer plus d'alcool et à enfreindre plus souvent les limites de vitesse ? Non, bien sûr. C'est parce que la police changea de méthodes. Elle commença à multiplier ses recherches d'aiguilles dans la botte de foin. Elle donna la consigne à ses hommes de ne pas céder à leur penchant naturel pour la vérité par défaut - et d'imaginer dès lors le pire : que des jeunes femmes rentrant d'une entrevue d'embauche risquent d'être armées et dangereuses, ou que des jeunes hommes reprenant leur souffle après des tirs au panier de basket soient des pédophiles.

Combien d'armes et de doses de drogue les patrouilleurs de Caroline du Nord trouvèrent-ils au terme de ces 400 000 fouilles ? Dix-sept. Cela vaut-il vraiment la peine de s'aliéner et de stigmatiser 399 983 Mike et Sandra pour isoler 17 brebis galeuses ?

Quand il conçut l'expérience sur les armes à feu à Kansas City, Larry Sherman avait clairement conscience du problème. « Vous n'allez pas dire aux médecins de partir au hasard et de se mettre à découper les gens pour voir s'ils ont des pierres au rein, dit-il. Il vous faut effectuer une foule de diagnostics avant de procéder à une quelconque intervention dangereuse. Et interpellier-fouiller en est une. Elle peut générer de l'hostilité à l'endroit de la police. » Pour Sherman, le serment d'Hippocrate - « Je m'abstiendrai de tout mal » - vaut aussi pour la police. « Je viens de m'acheter un buste d'Hippocrate afin de penser tous les jours, quand je le regarde, que nous devons réduire les préjudices causés par le maintien de l'ordre, poursuivait-il. Nous devons comprendre que tout ce que fait la police empiète, d'une façon ou d'une autre, sur la liberté de quelqu'un. Et il ne s'agit pas seulement de la poster aux endroits sensibles, mais de définir un point idéal où elle

peut empiéter sur la liberté autant que nécessaire, mais pas d'un pouce, pas d'un iota de plus. »

Les policiers qui participaient à l'expérience de Sherman à Kansas City reçurent ainsi une formation spéciale. « Nous savions qu'un maintien de l'ordre proactif compromettait la légitimité de la police, et j'insistais régulièrement sur ce point », soulignait Sherman. Mais surtout, c'est la raison pour laquelle l'expérience se limita au District 144, *là où sévissait la criminalité*. « Nous visions à reconstituer la cartographie des points sensibles », insistait-il. Dans le pire quartier de la ville, il franchit un pas supplémentaire en appliquant l'analyse fine que Weisburd et lui avaient utilisée à Minneapolis pour localiser les segments de rue dans lesquels se concentrait essentiellement la criminalité. On demanda ensuite aux policiers de concentrer leur énergie sur ces segments. Sherman n'aurait jamais recherché activement des armes dans un secteur qui n'était pas une zone de guerre.

Dans le District 144, « le problème Mike et Sandra » persista. Mais cantonner l'expérience aux pires secteurs de Kansas City visait à réduire juste un peu la botte de foin et à rendre juste un peu plus gérable l'inévitable compromis entre la lutte contre la criminalité et le harcèlement d'innocents. Dans une communauté ordinaire, renforcer l'activité de la police comme le demandait Sherman aurait seulement jeté de l'huile sur le feu. En revanche, pour la population en détresse dans 3 ou 4 % des rues où la criminalité était endémique - où la police enregistrait jusqu'à 100, voire 200 appels par an -, la théorie du couplage laissait prévoir des chiffres différents.

« Qu'observe-t-on en matière de maintien de l'ordre aux points sensibles ? Vous dites aux policiers : "Vous allez dans 10 rues sur la centaine ou le millier que compte le secteur, et vous n'en bougez pas". C'est là que ça se passe, explique

Weisburd. Et il y a toutes les chances alors que le quartier dise : “Leur présence est justifiée parce que je ne veux pas recevoir une balle demain.” »

Dans le cas de Brian Encinia, la première question est : a-t-il fait les bons choix ? Mais la deuxième question revêt la même importance : se trouvait-il au bon endroit ?

5.

Prairie View, au Texas, où Sandra Bland fut interpellée, s’accompagne parfois de la précision « à l’extérieur de Houston », comme s’il s’agissait d’une banlieue. C’est une erreur. Houston se trouve à 80 kilomètres de là. Prairie View est la campagne.

Il s’agit d’une localité modeste : quelques milliers d’habitants tout au plus, des petites rues bordées de maisons sans prétention. L’université occupe l’extrémité de la principale artère, la FM 1098, qui longe alors la bordure ouest du campus. Si l’on contourne l’école sur la route périphérique, on découvre une petite église épiscopale à gauche, le stade de football de l’université à droite, puis une succession de pâturages avec, par-ci par-là, un cheval ou une vache. Waller County – le comté dans lequel est située Prairie View – abrite une population en majorité blanche appartenant à la classe moyenne et ouvrière, et qui vote républicain.

Renfro : Ok, parlez-moi du secteur. Est-ce une zone à fort taux de délinquance ?

Encinia : Cette portion de la FM 1098 a un taux élevé de délinquance et de consommation de drogue¹⁵. C’est... compte tenu de mon expérience dans ce secteur, j’ai... dans des circonstances similaires, compte tenu de ce que j’ai vu, je suis tombé sur de la drogue, des armes et des individus qui ne respectaient pas la loi.

Encinia dit ensuite à Renfro qu'il a procédé à de multiples arrestations pour « exécution de mandats, présence de drogue et de nombreuses armes, presque [toutes] dans ce périmètre ».

Toutefois, le dossier officiel d'Encinia ne montre rien de tel. Entre le 1^{er} octobre 2014 et l'incident Sandra Bland, le 10 juillet de l'année suivante, il a arrêté 27 automobilistes sur cette portion de la route, longue de 1600 mètres. Six pour excès de vitesse. Il les a obligés à s'arrêter : nous pouvons présumer que tout policier raisonnablement vigilant, même à l'ère pré-Kansas City, en aurait fait autant. Quant au reste et pour l'essentiel, Encinia partait à la chasse au contrevenant. En mars 2015, il arrête un conducteur noir pour « dépassement non justifié ». Il interpelle cinq automobilistes pour infraction à la « FMVSS 571.108 », la section du règlement fédéral de la sécurité des véhicules régissant l'utilisation du clignotant, l'éclairage de la plaque d'immatriculation et les feux de freinage. Les pires infractions de la liste concernent deux cas de conduite en état d'ébriété, mais n'oublions pas qu'il s'agit d'une route en bordure d'un campus universitaire.

C'est tout. Cette portion de la FM 1098 n'a pas « un taux élevé de délinquance et de consommation de drogue ». Il vous faudrait aller à Laurie Lane, à cinq kilomètres de là, pour trouver un endroit dans les parages qui s'apparente, même de loin, à une zone sensible.

« Pourquoi interpellier des gens là où il n'y a pas de criminalité ? demande Weisburd. Ça me paraît absurde. »

Sherman est tout aussi indigné : « À cette heure de la journée, à cet endroit précis, arrêter [Sandra Bland] pour un changement de voie n'est pas défendable. » Même lors de la première expérience sur les armes à Kansas City – dans un secteur cent fois pire que Prairie View –, les policiers spécialement affectés à ce périmètre le faisaient seulement

et uniquement la nuit. C'était la seule période de la journée où le taux de criminalité était assez élevé pour justifier un maintien de l'ordre renforcé. Sandra Bland a été interpellée au milieu de l'après-midi.

Brian Encinia exagérait peut-être délibérément les dangers de cette portion de la route pour justifier le traitement infligé à Sandra Bland. Mais il semble tout aussi possible que l'idée ne l'ait jamais effleuré de *réfléchir* à la délinquance comme étant étroitement liée au lieu. Les théoriciens des manuels, les ingénieurs spécialistes des ponts et les chefs de la police acceptent difficilement cette idée. Pourquoi en irait-il autrement des policiers de surveillance ?

Le sort a voulu que Brian Encinia soit à un endroit où il n'aurait jamais dû se trouver, intercepte quelqu'un qui n'aurait jamais dû être interpellé, tire des conclusions qui n'auraient jamais dû exister. La mort de Sandra Bland est ce qui arrive quand une société ne sait pas parler aux inconnus.

6.

Ce livre aura traité d'une énigme. Nous n'avons pas d'autre choix que de parler à des inconnus, en particulier dans notre monde moderne sans frontières. Nous ne vivons plus dans des villages. Les policiers doivent interpellier des gens qu'ils ne connaissent pas. Les agents du renseignement doivent affronter la tromperie et l'incertitude. Les jeunes veulent aller à des fêtes pour faire de nouvelles rencontres : l'inconnu participe au frisson de la découverte amoureuse. Or, nous brillons par notre inaptitude à effectuer ces tâches absolument nécessaires. Nous croyons pouvoir transformer la personne inconnue, sans coût ni sacrifice, en individu familier et que nous avons l'habitude de côtoyer ; mais nous en sommes incapables. Que faire ?

Peut-être commencer par cesser de nous pénaliser mutuellement en choisissant la vérité par défaut. Si vous êtes un parent dont l'enfant a été abusé par un inconnu - et même si vous étiez présent dans la pièce -, cela ne fait pas de vous un mauvais parent. Et si vous êtes un recteur d'université et que vous n'envisagez pas aussitôt le pire scénario en recevant un rapport louche concernant l'un de vos employés, cela ne fait pas de vous un criminel. Présumer le meilleur chez autrui est le trait qui a créé la société moderne. Les occasions où notre nature confiante se voit violée sont tragiques. Mais l'autre solution dont nous disposons - renoncer à la confiance pour nous défendre contre la prédation et la duplicité - est encore plus funeste.

Nous devrions aussi accepter les limites de notre aptitude à déchiffrer les inconnus. Dans l'interrogatoire de KSM, on observait deux camps. D'une part James Mitchell et son collègue Bruce Jessen, résolus à amener KSM à parler. D'autre part, Charles Morgan, inquiet du coût que représente le fait de forcer les gens à parler. Et si la coercition exercée sur un prisonnier pour l'amener à le faire endommagerait ses souvenirs et rendait ses aveux moins fiables ? Les attentes plus modestes de Morgan fournissent au reste d'entre nous un modèle satisfaisant. Il n'existe pas de mécanisme permettant à la CIA de débusquer les espions dans ses rangs, ni aux investisseurs de repérer les magouilleurs et les escrocs, ni à aucun d'entre nous de scruter, avec un don de clairvoyance, l'esprit des personnes que nous ne connaissons pas. La retenue et l'humilité s'imposent. Nous pouvons dresser des garde-fous sur les ponts pour contrer la pulsion de l'instant. Nous pouvons enseigner aux jeunes que la consommation irréfléchie d'alcool durant une fête étudiante rend quasiment impossible de déchiffrer autrui. Il existe des indices permettant de comprendre une personne inconnue. Mais en tenir compte exige de l'attention et de la vigilance.

J'ai dit au début de ce livre que je refusais de refermer le dossier de la mort de Sandra Bland. Je ne saurais dire combien de fois j'ai visionné la vidéo de son altercation avec Brian Encinia - et, encore et toujours, la façon dont l'affaire fut « résolue » éveille en moi une indignation croissante. On en réduisit considérablement la gravité - un mauvais policier et une jeune femme noire en colère. C'est ne rien comprendre. Ce qui tourna mal ce jour-là sur la FM 1098 représentait un échec collectif. Quelqu'un avait écrit un manuel de formation qui encouragea stupidement Brian Encinia à soupçonner tout le monde, et il prit sa tâche à cœur. Quelqu'un plus haut placé dans la chaîne de commandement à la police de la route du Texas se méprit sur ce qui saute aux yeux et jugea bon de lui donner, ainsi qu'à ses collègues, l'instruction de multiplier les interpellations dans un secteur de basse criminalité. Tout le monde, dans l'univers qui était le sien, partait du principe que les automobilistes circulant dans leur petit coin de Texas pouvaient être identifiés et catalogués en fonction d'un ton de voix, de gestes nerveux et d'emballages de hamburger. Et derrière toutes ces idées sont à l'œuvre des préjugés que nous sommes trop nombreux à partager - et trop rares à jamais avoir pris la peine de réviser.

Renfro : Si Bland avait été une femme blanche, la même chose se serait-elle produite ?

La déposition touche à sa fin. Encinia et son vis-à-vis tentent encore de comprendre ce qui s'est passé ce fameux jour, et ne sont pas plus éclairés.

Encinia : Ce n'est pas une affaire de couleur... Nous interceptons les véhicules et interpellons les gens pour des manquements à la loi, sans nous fonder sur la couleur de peau ou le sexe. Nous les interpellons pour des infractions.

« Nous les interpellons pour des infractions », sans doute le commentaire le plus honnête de tout l'épisode. Mais au lieu d'enchaîner avec la question inévitable – *pourquoi* les interpellés pour toutes les infractions ? –, Renfro continue d'aligner les gaffes.

Renfro : D'après vous, comment va réagir quelqu'un d'énermé quand vous lui demandez : « Vous avez un problème ? » Elle vous répond et vous la relancez en demandant : « Avez-vous fini ? » Je veux dire, est-ce une façon d'établir une relation positive ?

Renfro est ferme mais compréhensif, tel un père disputant son enfant pour s'être mal comporté avec les invités au souper. Tous deux sont d'accord pour voir dans la mort tragique de Sandra le résultat d'une altercation qui a mal tourné. À ce stade, Renfro critique « la conduite à table » d'Encinia.

Encinia : À aucun moment je n'ai voulu me montrer grossier envers elle ou minimiser une seule de ses réponses. Je lui demandais juste si elle avait fini, pour être sûr qu'elle avait sorti ce qu'elle avait sur le cœur, et que dès lors je pouvais terminer l'interpellation ou repérer ce qui se serait trouvé dans le véhicule.

Renfro : Peut-on dire qu'elle aurait pu y voir de l'ironie de votre part ?

Encinia : C'est possible, oui. Mais ce n'était pas mon intention.

C'était donc sa faute, à *elle* ? Apparemment, Sandra Bland s'était trompée sur l'intonation de la question. Si les notions expliquant nos erreurs à l'égard d'inconnus – et les institutions et pratiques mises en place autour de ces concepts – vous échappent, vous en êtes réduit à vos impressions personnelles : l'Alpiniste le crédule, Graham Spanier l'imprudent, Amanda Knox l'inquiétante, Sylvia Plath née sous une mauvaise étoile. Et maintenant Sandra

Bland, qui - au terme de l'analyse rétrospective et interminable du funeste contrôle routier sur la FM 1098 - devient le méchant de l'histoire.

Renfro : Vous êtes-vous remémoré votre formation, à ce stade, en vous disant que vous aviez peut-être interpellé une personne qui, tout simplement, n'aimait pas les policiers ? Cette idée vous a-t-elle traversé l'esprit ?

Encinia : Tout à fait... C'est une possibilité, elle n'aimait peut-être pas les policiers.

Parce que nous ne savons pas parler aux inconnus, que faisons-nous quand la situation tourne mal ? Nous rejetons la faute sur eux.

* D'où l'irritation de Sandra Bland, bien sûr. « J'estime que ce n'est pas correct de m'infliger une contravention. Je me suis rangée pour vous laisser passer. Vous accélériez, vous étiez derrière moi, je me range, vous m'obligez à m'arrêter. » En clair : une voiture de police a accéléré derrière elle. Elle lui a cédé le passage, comme tout automobiliste est censé le faire, et maintenant, le même policier qui l'a obligée à changer de voie l'interpelle pour changement de voie non conforme. Encinia est la *cause* de l'infraction.

* Stress post-traumatique (note de l'éditeur).

* De nombreux éléments montrent que les Afro-Américains courent considérablement plus de risques d'être soumis à un contrôle au volant que les Américains blancs ; autrement dit, l'humiliation particulière du faux positif n'est pas équitablement répartie entre tous les citoyens. Elle se concentre sur ceux qui souffrent déjà d'autres préjugés défavorables et de profilage.

Remerciements

Parler aux inconnus, comme tous les livres, est le résultat d'un travail d'équipe et je me félicite de l'excellence de mes partenaires. Ce fut un délice de travailler avec la brigade de Little, Brown & Co : mon incomparable éditrice, Asya Muchnik, mon champion, Reagan Arthur, et tous ceux et celles qui ont soutenu ce livre depuis le début : Elizabeth Garriga, Pamela Marshall, Allan Fallow et tant d'autres collaborateurs de la meilleure maison d'édition américaine. Helen Conford, chez Penguin UK, a exprimé la quintessence de l'âme britannique en s'exclamant : « Une foule de troisièmes rails : j'adore ! » J'adresse ma reconnaissance toute particulière à Eloise Lynton, mon infatigable vérificatrice de l'exactitude des faits et des informations, à Camille Baptista, qui a répondu à mon million de questions, et à mon agente, Tina Bennett, sans qui j'écrirais en lettres attachées sur du parchemin dans un grenier non chauffé, allez savoir où. D'innombrables amis ont pris le temps de lire le manuscrit et de me faire part de leurs conseils : Adam Alter, Ann Banchoff, Tali Farhadian, Henry Finder, Mala Gaonkar, Emily Hunt, les Lynton au grand complet, Brit Marling, Kate Moore, Wesley Neff, Kate Taylor, Lily et Jacob Weisberg, et Dave Wirtshafter.

J'espère n'avoir oublié personne.

Et comme toujours, des remerciements très personnels vont à ma mère, qui m'a appris à écrire clairement et simplement.

Malheureusement, mon père est mort avant que j'aie achevé ce livre. Il l'aurait lu avec attention, aurait médité

sur son contenu, puis émis une remarque profonde ou pleine d'humour. Ou les deux. Sans sa contribution, ce livre devient plus modeste.

Notes

Parler aux inconnus est le fruit de trois années de travail. Au cours de mes recherches, j'ai mené d'innombrables entretiens et lu plusieurs centaines de livres et d'articles. Sauf autres précisions d'attribution, les citations figurant dans le texte proviennent de mes conversations personnelles.

Ce qui suit n'est pas la somme définitive de tout ce qui a orienté ma réflexion. C'est simplement un inventaire de ces sources que j'estime être de première importance. Il comporte presque à coup sûr des omissions. Si vous voyez quoi que ce soit qui tombe dans cette catégorie ou des exemples où je suis clairement dans l'erreur, veuillez me contacter à lbpublicity.generic@hbgusa.com et je me ferai un plaisir d'effectuer la mise au point nécessaire.

INTRODUCTION : « DESCENDEZ DE VOITURE ! »

1. « Sandy Speaks on her birthday, February 7th, 2015 », YouTube, 7 février 2015, consulté le 10 janvier 2019. <https://www.youtube.com/watch?v=KfrZM2Qjvtc>.
2. Voir Texas Department of Public Safety video (963 000 vues), *WSJ* video (42 000 vues), second *WSJ* video (37 000 vues), plus des sites sans indication de statistiques comme nytimes.com and nbc.com.
3. « Sandra Bland Traffic Stop », Texas Department of Public Safety, YouTube, 2015, <https://www.youtube.com/watch?v=CaW09Ymr2BA>.
4. L'affaire Sandra Bland a fait l'objet d'un documentaire de HBO en 2018, *Say Her Name : The Life and Death of Sandra Bland*, réalisé et produit par Kate Davis et David

Heilbroner. Créé avec l'entière coopération de la famille de Sandra Bland, *Say Her Name* reconstitue avec empathie la vie de la jeune femme et l'élan qui l'animait. Mais il alimente l'idée - couramment exprimée dans divers recoins d'Internet - que des doutes subsistent sur les circonstances de sa mort. Ces spéculations ne me paraissent pas convaincantes et *Say Her Name* ne présente aucun élément de preuve propre à les étayer. Le désespoir de Sandra Bland, comme vous venez de le lire, est plus complexe - et, tragiquement, plutôt imputable au système.

5. Rachel Clarke et Christopher Lett, « What happened when Michael Brown met Officer Darren Wilson », CNN, 11 novembre 2014, <https://www.cnn.com/interactive/2014/08/us/ferguson-brown-timeline/>.
6. Peter Herman et John Woodrow Cox, « A Freddie Gray primer : Who was he, how did he die, why is there so much anger? », *Washington Post*, 28 avril 2015, <https://www.washingtonpost.com/news/local/wp/2015/04/28/a-freddie-gray-primer-whowas-he-how-did-he-die-why-is-there-so-much-anger/>.

Pour Philando Castile, voir Mark Berman, « Minnesota officer charged with manslaughter for shooting Philando Castile during incident on Facebook », *Washington Post*, 16 novembre 2016, <https://www.washingtonpost.com/news/post-nation/wp/2016/11/16/prosecutors-to-announce-update-on-investigation-into-shooting-of-philando-castile/>

Pour Eric Garner, voir Deborah Bloom et Jareen Imam, « New York man dies after chokehold by police », CNN, 8 décembre 2014, <https://www.cnn.com/2014/07/20/justice/ny-chokehold-death/index.html>

Pour Walter Scott, voir Michael Miller, Lindsey Bever et Sarah Kaplan, « How a cellphone video led to murder

- charges against a cop in North Charleston, S.C. », *Washington Post*, 8 avril 2015, https://www.washingtonpost.com/news/morning-mix/wp/2015/04/08/how-a-cell-phone-video-led-to-murder-charges-against-a-cop-in-north-charleston-s-c/?utm_term=.476f73934c34.
7. « Sandy Speaks - April 8th 2015 (Black Lives Matter) », YouTube, 8 avril 2015, <https://www.youtube.com/watch?v=CIKeZgC8lQ4>.
 8. William Prescott, *History of the Conquest of Mexico*, New York, Modern Library, 1980.
 9. Bernal Diaz del Castillo, *L'histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne 1495-1582*, traduit par Dominique Aubier, Club des Libraires de France, 1959, p. 83-84.
 10. Hugh Thomas, *Conquest : Cortés, Montezuma, and the Fall of Old Mexico*, New York, Simon & Schuster, 1995, p. 279.
 11. Camilla Townsend, « Burying the White Gods : New Perspectives on the Conquest of Mexico », *American Historical Review*, 108, n° 3, 2003, p. 659-687. Townsend est de ces très rares historiens capables d'écrire en spécialistes dans des revues universitaires aussi clairement que s'ils s'adressaient à tout un chacun.
 12. Hugh Thmomas, *Conquest : Cortés, Montezuma, and the Fall of Old Mexico*, New York, Simon & Schuster, 1995, p. 280.
 13. Matthew Restall, *When Montezuma Met Cortés : The True Story of the Meeting That Changed History*, New York, Harper Collins, 2018, p. 345. Si vous vous intéressez à l'épisode Cortés-Montezuma, je vous recommande vivement le livre de Restall, qui est une merveille comme celui de C. Townsend.

1. Ce récit est emprunté à Brian Latell, *Castro's Secrets : Cuban Intelligence, the CIA, and the Assassination of John F. Kennedy*, New York, Palgrave Macmillan, 2013, p. 26.
2. Herald Staff, « Spy work celebrated at museum in Havana », *Miami Herald*, 16 juillet 2001, <http://www.latinamericanstudies.org/espionage/spy-museum.htm>.
3. Benjamin B. Fischer, « Doubles Troubles : The CIA and Double Agents during the Cold War », *International Journal of Intelligence and Counterintelligence*, 21, n° 1, 2016, p. 48-74.
4. I.C. Smith, *Inside : A Top G-Man Exposes Spies, Lies, and Bureaucratic Bungling Inside the FBI*, Nashville, Nelson Current, 2004, p. 95-96.
5. Herald Staff, « Spy work celebrated at museum in Havana », *Miami Herald*, 16 juillet 2001.
6. Fischer cite ici Markus Wolf, avec Anne McElvoy, *Man Without a Face : The Autobiography of Communism's Greatest Spymaster*, New York, Times Books/Random House, 1997, p. 285 [en français, Markus Wolf, avec Anne McElvoy, *L'homme sans visage : mémoires du plus grand maître-espion communiste*, Paris, Plon, 1998].

CHAPITRE II - APPRENDRE À CONNAÎTRE *DER FÜHRER*

1. Le récit des contacts entre Chamberlain et Hitler est tiré de plusieurs sources, mais principalement de l'excellent David Faber, *Munich, 1938 : Appeasement and World War II*, New York, Simon & Schuster, 2008, p. 272-296.
2. *Ibid.*, p. 229.
3. Sur l'admiration de King pour Hitler, voir *W.L. Mackenzie King's Diary*, 29 juin 1937, National Archives of Canada, MG 26 J Series 13, <https://www.junobeach.org/canada-in-wwii/articles/aggression-and-impunity/w-l-mackenzie-kings-diary-june-29-1937/>.

4. Diana Mosley, *A Life of Contrasts : The Autobiography*, Londres, Gibson Square, 2002, p. 124.
5. Faber, *op. cit.*, p. 284-285.
6. Neville Chamberlain à Ida Chamberlain, 19 septembre 1938, in Robert Self, éd., *The Neville Chamberlain Diary Letters : Volume Four : The Downing Street Years, 1934-1940*, Aldershot, R-U, Ashgate, 2005, p. 346.
7. *Ibid.*, p. 348.
8. Faber, *op. cit.*, p. 296.
9. *Ibid.*, 1938, p. 302.
10. *Ibid.*, p. 300.
11. *Ibid.*, p. 40. Faber cite les Mémoires du diplomate britannique Ivone Kirkpatrick, *The Inner Circle*, Londres, Macmillan & Company, 1959.
12. Pour un bon compte rendu de la visite de Halifax à Berlin : Lois G. Schwoerer, « Lord Halifax's Visit to Germany : November 1937 », *The Historian* 32, n° 3, mai 1970, p. 353-375.
13. Peter Neville, *Hitler and Appeasement : The British Attempt to Prevent the Second World War*, Londres et New York, Hambledon Continuum, 2006, p. 150.
14. Faber, *op. cit.*, p. 257.
15. Abraham Ascher, *Was Hitler a Riddle? Western Democracies and National Socialism*, Stanford University Press, 2012, p. 73.
16. Sir Nevile Henderson, *Failure of a Mission : Berlin 1937-39*, New York, G.P. Putnam's Sons, 1940, p. 82.
17. Je pense que cela n'a rien de si étonnant : il vous faut être confronté à l'imposture avant de pouvoir en être victime. Par ailleurs, les dupes de Hitler étaient toutes des hommes intelligents, au fait des affaires du monde et sur la défensive. Pourquoi les informations, quelles qu'elles fussent, recueillies sur Hitler en face à face, ne leur donnèrent-elles pas une idée plus exacte de sa personne ? Faber, *op. cit.*, p. 285, 302, 351.

18. Pour l'étude de Sendhil Mullainathan, voir Jon Kleinberg *et al.*, « Human Decisions and Machine Predictions », NBER Working Paper 23180, février 2017 ; c'est une première version de Kleinberg *et al.*, « Human Decisions and Machine Predictions », *The Quarterly Journal of Economics* 133, n° 1, février 2018, p. 237-293.
19. Faber, *op. cit.*, p. 414.
20. *Ibid.*, p. 302.
21. Neville à Ida Chamberlain, 19 septembre 1938, *op. cit.*, p. 350.
22. Faber, *op. cit.*, p. 4.
23. *Ibid.*, p. 6 et 7.
24. Emily Pronin *et al.*, « You Don't Know Me, But I Know You : The Illusion of Asymmetric Insight », *Journal of Personality and Social Psychology* 81, n° 4, APA PsycNET 2001, p. 639-656.

J'ai cité partiellement la conclusion d'Emily Pronin. Mais le paragraphe entier mérite qu'on y réfléchisse : « Notre conviction de connaître les autres mieux qu'ils ne nous connaissent - et de pouvoir discerner leurs manques (mais non vice-versa) nous conduit à parler quand nous ferions mieux d'écouter et à être moins patients que nous le devrions l'être quand les autres se disent convaincus qu'on se méprend sur eux ou qu'on les juge de façon injuste.

Les mêmes convictions peuvent nous rendre peu disposés à écouter les conseils des autres, qui ignorent nos pensées, sentiments, interprétations de faits ou motivations, mais prêts à leur dispenser les nôtres, fondés sur notre opinion de leur conduite passée, sans prêter l'attention nécessaire à leurs pensées, sentiments, interprétations et motivations. De fait, les biais documentés ici feront obstacle aux échanges d'information, et en particulier à l'écoute attentive et respectueuse, susceptible d'atténuer considérablement

les sentiments de frustration et de ressentiment qui accompagnent le conflit entre les personnes et entre les groupes. »

C'est la sagesse qui parle.

CHAPITRE III - LA REINE DE CUBA

1. Transcription du documentaire *Shoot Down*, réalisé par Cristina Khuly (Palisades Pictures, 2007), qui cite également Juan Roque comme étant la source des Cubains au sein de Hermanos al Rescate.

Conscient depuis quelque temps de l'irritation grandissante de Cuba devant les initiatives de Hermanos al Rescate, le gouvernement américain avait alerté l'organisation peu avant l'incident, notamment son chef, José Basulto. Au cours de l'été et de l'automne 1995, le département d'État et la Federal Aviation Administration (FAA) prirent publiquement position et avertirent l'organisation qu'aucun plan de vol à destination de Cuba ne serait toléré. La FAA tenta même d'annuler la licence de pilote de Basulto. Toutefois, les mises en garde du gouvernement faiblirent à l'automne 1996, les autorités comprenant que de nouveaux avertissements « risquaient plutôt de provoquer Basulto que de le modérer ». À cette période, l'administration Clinton et Hermanos al Rescate étaient en conflit en raison de la politique « pieds mouillés, pieds secs » définie par Clinton en 1995, qui prévoyait le rapatriement forcé des *balseiros*, les immigrants cubains interceptés en mer sur des embarcations de fortune.

2. « CNN Interview with Admiral Eugene Carroll, U.S. Navy Rear Admiral (Ret.) », CNN, 25 février 1996, Transcript #47-22, [http://www.hermanos.org/CNN Interview with Admiral Eugene Carroll.htm](http://www.hermanos.org/CNN%20Interview%20with%20Admiral%20Eugene%20Carroll.htm).
3. Scott Carmichael, *True Believer : Inside the Investigation and Capture of Ana Montes, Cuba's Master Spy*, Annapolis, Naval Institute Press, 2007, p. 5.

4. Pour la liste complète des expériences de Tim Levine sur la tromperie, voir « Deception and Deception Detection », <https://timothy-levine.squarespace.com/deception>, consulté le 7 mars 2019.
5. Le département d'État eut connaissance de la menace d'une action après avoir rencontré le contre-amiral Eugene Carroll le 23 février, mais le gouvernement ne contacta pas Hermanos al Rescate. Par contre, il prévint la FAA le soir précédant l'attaque qu'« il ne serait pas invraisemblable que [Hermanos al Rescate] tente une sortie non autorisée dans l'espace aérien demain ». La FAA prit aussitôt les dispositions nécessaires pour que les centres radar prêtent une attention particulière aux vols au-dessus du détroit de Floride. Pourtant, quand les écrans radar repérèrent les MiG le 24 février, les pilotes ne furent pas alertés. Les avions de chasse F-15 se tenaient prêts à agir, mais l'instruction de protéger les appareils ne leur parvint jamais. Le gouvernement américain imputa plus tard sa passivité à des problèmes de communication. Basulto, qui réchappa de l'incident, laissa entendre que celui-ci résultait d'un complot entre les dirigeants cubains et le gouvernement américain. Ce récit est tiré de Marifeli Pérez-Stable, *The United States and Cuba : Intimate Enemies*, New York, Routledge, 2011, p. 52.
6. On la surnommait « la Reine de Cuba » : la DIA trouvant les codes dans son sac et la radio dans sa penderie ; et la citation de l'analyse rétrospective « Ses agents traitants... travailler pour La Havane » sont tirés de Jim Popkin, « "Queen of Cuba" Ana Montes did much harm as a spy. Chances are you haven't heard of her », *Washington Post*, 8 avril 2013.
7. Pour la vidéo de « Philip » et les autres sujets interrogés, voir T.R. Levine, *NSF funded cheating tape interviews*, East Lansing, Michigan State University, 2007-2011.

8. Levine montra les vidéos de 22 menteurs et 22 diseurs-de-vérité. Les sujets identifièrent correctement les menteurs dans 56 % des cas. Voir expérience 27, chapitre 13, in Timothy R. Levine, *Duped : Truth-Default Theory and the Social Science of Lying and Deception*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2019. Des versions similaires de la même expérience menée par d'autres psychologues font apparaître un taux moyen de 54 %, C.F. Bond, Jr., et B.M. DePaulo, « Accuracy of deception judgments », *Review of Personality and Social Psychology*, 10, 2006, p. 214-234.
9. Timothy Levine, « Truth-Default Theory (TDT) : A Theory of Human Deception and Deception Detection », *Journal of Language and Social Psychology*, 33, n° 4, 2014, p. 378-392.
10. Stanley Milgram, « Behavioral Study of Obedience », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 64, n° 4, 1963, p. 371-378.
11. La présentation du deuxième enseignement de l'expérience de Milgram découlait en grande partie de l'ouvrage concluant de Gina Perry, *Behind the Shock Machine : The Untold Story of the Notorious Milgram Psychology Experiments*, New York, The New Press, 2013 ; « doux et docile », p. 55-56 ; « j'ai vraiment cru que le bonhomme y était passé », p. 80 ; « "peut-être qu'au fond c'était vrai" », p. 127-129.
12. Stanley Milgram, *Obedience to Authority : An Experimental View*, New York, Harper Torchbooks, 1969, p. 172 [en français : *Soumission à l'autorité*, éd. de référence, Paris, Pluriel, 2017 ; 2^e éd., Paris, Calmann-Lévy, 2015].

CHAPITRE IV - LE FOU SACRÉ

1. « Opening Statement of Harry Markopolos », Public Resource Org, YouTube, courtoisie du réseau C-SPAN, 4

février 2009, consulté le 8 mars 2019.

Détails biographiques sur Markopolos : Harry Markopolos, *No One Would Listen : A True Financial Thriller*, Hoboken, N.J., John Wiley & Sons, 2010, p. 11 ; essayant d'approcher Spitzer avec l'enveloppe en papier kraft, p. 109-111.

2. Chapitre 11 de Timothy R. Levine, *Duped : Truth-Default Theory and the Social Science of Lying and Deception*, University of Alabama Press, 2019.
3. L'épisode James Angleton et la chasse à la taupe au sein de la CIA relatés dans la note en bas de page sont dans Tom Mangold, *Cold Warrior : James Jesus Angleton - The CIA's Master Spy Hunter*, New York, Simon & Schuster, 1991, p. 263-264.
4. *Ibid.*

CHAPITRE V - ÉTUDE DE CAS : LE GARÇON DANS LES DOUCHES

1. « Sandusky addresses sex abuse allegations in 2011 interview », NBC News, 21 juin 2012, <https://www.nbcnews.com/video/sandusky-addresses-sex-abuse-allegatio-in2011-interview-44570179907>, consulté le 12 mars 2019.
2. Malcolm Gladwell, "In Plain View", *The New Yorker*, 24 septembre 2012, <https://www.newyorker.com/magazine/2012/09/24/in-plain-view>.
3. Joe Posnanski, *Paterno*, New York, Simon & Schuster, 2012, p. 251.
4. Jerry Sandusky, *Touched : The Jerry Sandusky Story*, Champaign, Ill., Sports Publishing Inc., 2000, p. 33, 210.
5. Jack McCallum, « Last Call : Jerry Sandusky, the Dean of Linebacker U, is leaving Penn State after 32 years to devote himself to a different kind of coaching », *Sports Illustrated*, 20 décembre 1999, <https://vault.si.com/vault/1999/12/20/last-call-jerry-sandusky-the-dean-of-linebacker-u-is-leaving-penn-state->

after-32-years-to-devote-himself-to-a-different-kind-of-coaching.

6. Bill Lyon, « Penn State defensive coordinator Jerry Sandusky is the Pied Piper of his time », *Philadelphia Inquirer*, 27 décembre 1999.
7. *Commonwealth vs Gerald A. Sandusky*, 11 juin 2012, p. 53 ; témoignage de Brett Swisher Houtz, 11 juin 2012, p. 70 ; témoignage de Dorothy Sandusky, 19 juin 2012, p. 257.
8. D'après l'une des nombreuses analyses rétrospectives, « [l]e garçon disait qu'il ne voulait pas causer d'«ennuis» et que Sandusky n'avait pas d'idées derrière la tête en se comportant comme il le faisait. Il refusait qu'on en parle à Sandusky de peur que celui-ci ne l'invite plus aux matchs ». Freeh Sporkin & Sullivan, LLP, *Report of the Special Investigative Counsel Regarding the Actions of the Pennsylvania State University Related to the Child Sexual Abuse Committed by Gerald A. Sandusky*, 12 juillet 2012, https://pdfs.semanticscholar.org/380e/de38627b6bf9f843772bdbd744deb7b7e53b.pdf?_ga=2.105791555.1502699877.1583961050-179809463.1583961050, p. 42 ; « rien de sexuel dans ce contact » et « Je jure devant Dieu qu'il ne s'est rien passé », p. 43-46.
9. Aaron Fisher, Michael Gillum et Dawn Daniels, *Silent No More : Victim 1's Fight for Justice Against Jerry Sandusky*, New York, Ballantine Books, 2012.
10. Mark Pendergrast, *The Most Hated Man in America : Jerry Sandusky and the Rush to Judgment*, Mechanicsburg, Penn., Sunbury Press, 2017, p. 90, 52, 55 ; Fisher modifiant ses souvenirs, p. 59 ; « Myers dit... profit vénal », cité dans l'entretien de la police de l'État de Pennsylvanie avec Allan Myers, septembre 2011, p. 147 ; la note en bas de page sur le rapport de l'accusation sur Allan Myers est tirée d'Anthony Sassano,

Supplemental Report on Allan Myers, 11 avril 2012, Penn State Police, cité à la page 168 du livre de Pendergrast. Le texte complet de ce passage de *The Most Hated Man in America* :

« À ce que déclara Corricelli, le procureur Shubin lui précisa que Myers lui avait rapporté des faits de pénétration orale et anale de la part de Sandusky », écrivait Sassano dans son rapport. « Shubin a montré à Corricelli un document de trois pages censé consigner les souvenirs de Myers sur son contact sexuel avec Sandusky. Corricelli examina le document et me dit qu'il le soupçonnait d'avoir été rédigé par Anthony Shubin. J'ai signalé que je refusais de verser au dossier un document qu'on soupçonnait être de la main du procureur Shubin. » Sassano concluait : « Pour le moment, je ne prévois aucun complément d'enquête sur Allan Myers. »

Pour plus d'information sur le débat autour des souvenirs traumatiques refoulés, voir, par exemple, C.J. Brainerd et V.F. Reyna, *The Science of False Memory*, Oxford, Oxford University Press, 2005 ; E.F. Loftus et K. Ketcham, *The Myth of Repressed Memory : False Memories and Allegations of Sexual Abuse*, New York, St Martin's Press, 1994 ; R.J. McNally, *Remembering Trauma*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2003 ; R. Ofshe et E. Watters, *Making Monsters : False Memories, Psychotherapy, and Sexual Hysteria*, New York, Scribner, 1994 ; D.L. Schacter, *The Seven Sins of Memory : How the Mind Forgets and Remembers*, Boston, Houghton Mifflin, 2001.

11. Geoffrey Moulton, Jr., *Report to the Attorney General of the Investigation of Gerald A. Sandusky*, 30 mai 2014, Appendix J, http://filesource.abacast.com/commonwealthofpa/mp4_podcast/2014_06_23_REPORT_to_AG_ON_THE_SANDUSKY_INVESTIGATION.pdf

Soyons clair. L'affaire Sandusky est *bizarre*. Depuis l'arrestation de Sandusky et sa condamnation, un petit groupe de personnes n'a cessé d'affirmer son innocence. Le plus véhément est l'animateur d'émissions radiophoniques John Ziegler, journaliste de tendance conservatrice. Ziegler s'exprime avec trois autres intervenants sur le site Internet www.framingpaterno.com, déterminé à exposer les failles du dossier de l'accusation.

Comme je le mentionne dans mon analyse de l'affaire Sandusky, c'est Ziegler qui fait valoir de manière convaincante que cinq semaines au moins s'écoulèrent entre le moment où McQueary repéra Sandusky dans les douches et celui où il en parla aux autorités haut placées de Penn State. Voir John Ziegler, « New Proof that December 29, 2000, Not February 9, 2001, was the Real Date of the McQueary Episode », *The Framing of Joe Paterno* (blog), 9 février 2018, <http://www.framingpaterno.com/new-proof-december-29-2000-not-february-9th-2001-was-real-date-mcqueary-episode> Ziegler y voit la preuve que McQueary n'a pas vu ce qu'il crut voir. Je pense quant à moi que cela indique – dans le contexte de la vérité par défaut – que McQueary *doutait* de ce qu'il avait vu. Il y a, cela va sans dire, une énorme différence entre ces deux interprétations.

Ziegler a relevé plusieurs autres faits que je n'ai pas inclus dans ce chapitre par manque de place et parce qu'ils n'entrent pas dans mon analyse. (L'affaire Sandusky est un terrier de lapin très, très profond et bourré de galeries.) À ce que signale Ziegler, quelques victimes au moins de Sandusky ne sont pas crédibles. Elles semblent avoir cédé aux importants dédommagements en espèces qu'a offerts Penn State et profité des critères relativement souples retenus par l'université pour décider de leur attribution.

En travaillant à ce chapitre, j'ai correspondu à diverses occasions avec Ziegler et bavardé avec lui au téléphone. Il m'a généreusement communiqué plusieurs documents - dont le mémo rédigé par l'enquêteur indépendant Curtis Everhart. Je ne partage pas la conclusion définitive de Ziegler - que Sandusky est innocent. Mais, comme lui, je suis convaincu que cette affaire est infiniment plus ambiguë et singulière que la presse conventionnelle ne le laisse entendre. Pour qui souhaite explorer les galeries du terrier Sandusky, Ziegler peut fournir une bonne introduction.

L'affaire laisse également dubitatif Mark Pendergrast (auteur peut-être plus grand public), à qui l'on doit *The Most Hated Man in America : Jerry Sandusky and the Rush to Judgment*, en 2017. Pour Pendergrast, l'affaire Sandusky fut un exemple classique de « panique morale » [au sens nord-américain de réaction disproportionnée de certains groupes par rapport à d'autres jugés dangereux pour la société, *n.d.t.*] et de la fragilité de la mémoire humaine. Je me suis largement inspiré de son livre dans ma présentation des dossiers Aaron Fisher et Allan Myers. Une de ses particularités, je dois l'avouer, tient à sa quatrième de couverture qui reproduit dans son argumentaire les appréciations de deux spécialistes de la mémoire parmi les plus éminents et respectés au monde : Richard Leo, de l'université de San Francisco, et Elizabeth Loftus, de l'université de Californie à Irvine.

Je citerai Richard A. Leo : « *The Most Hated Man in America* nous raconte une histoire vraiment étonnante. Dans l'abondante couverture médiatique accordée à l'affaire Sandusky, il est ahurissant que personne d'autre n'ait remarqué cette mine de sujets ou n'ait écrit sur eux, notamment sur tous les "souvenirs" retrouvés au fil de thérapies et de procédures judiciaires. On pourrait penser

que la pure folie que représente cette incroyable quantité d'éléments aurait fini par apparaître. »

Ce que j'en pense ? Je n'en ai aucune idée. Je laisse à d'autres le soin de s'attaquer au borbier de preuves, de spéculations et d'ambiguïtés contradictoires qu'est l'affaire Sandusky. Je ne poserai qu'une question : si le dossier est une telle pagaille, comment diable peut-on mettre Spanier, Curley et Schultz derrière les barreaux ?

12. Sandusky Grand Jury Presentment, 5 novembre 2011, <https://boston.cbslocal.com/wp-content/uploads/sites/3859903/2011/11/sandusky-grand-jurypresentment.pdf>.
13. Le courriel de McQueary à Jonelle Eshbach fut obtenu par Ray Blehar, un blogueur du secteur de Penn State. Ray Blehar, « Correcting the Record : Part 1: McQueary's 2001 Eye-witness Report », *Second Mile - Sandusky Scandal (SMSS): Searching for the Truth through a Fog of Deception* (Blog), 9 octobre 2017, <https://notpsu.blogspot.com/2017/10/correcting-record-part-1-mcquearys-2001.xhtml#more>.
14. « Rachael Denhollander delivers powerful final victim speech to Larry Nassar », YouTube, 24 janvier 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=7CjVOLTORjk>.
15. « Survivor reported sexual assault in 1997, MSU did nothing », YouTube, 19 janvier 2018, https://www.youtube.com/watch?v=OYJlx_3hbRA.
16. Melissa Korn, « Larry Nassar's Boss at Michigan State Said in 2016 That He Didn't Believe Sex Abuse Claims », *Wall Street Journal*, 19 mars 2018, <https://www.wsj.com/articles/deans-comments-shed-light-on-culture-at-michigan-state-during-nassars-tenure-1521453600>.
17. Kate Wells et Lindsey Smith, « The Parents », *Believed*, NPR/Michigan Radio, podcast audio, 26 novembre 2018, <https://www.npr.org/templates/transcript/transcript.php?storyId=669669746>.

18. Kerry Howley, « Everyone Believed Larry Nassar », *New York Magazine/The Cut*, 19 novembre 2018, <https://www.thecut.com/2018/11/how-did-larry-nassar-deceive-so-many-for-so-long.html>.
19. « Lifelong friend, longtime defender speaks against Larry Nassar », YouTube, 19 janvier 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=H8Aa2MQORd4>.
20. Entretien d'Allan Myers avec Curtis Everhart (enquêteur criminel de la défense), 9 novembre 2011.
21. *Commonwealth vs Gerald A. Sandusky* (Appeal), 4 novembre 2016, p. 10.
22. Jeffrey Toobin, « Former Penn State President Graham Spanier Speaks », *The New Yorker*, 21 août 2012, <https://www.newyorker.com/news/news-desk/former-penn-state-president-graham-spanier-speaks>.

CHAPITRE VI - LES FAUX-SEMBLANTS DE *FRIENDS*

1. Dialogue tiré de *Friends*, « The One with the Girl Who Hits Joey » (« Celui qui prenait des coups » dans la version française »), saison 5, épisode 15, réalisateur : Kevin Bright, NBC, 1998.
2. Paul Ekman et Wallace V. Friesen, *Facial Action Coding System, parts 1 and 2*, San Francisco, Human Interaction Laboratory, Dept. of Psychiatry, University of California, 1978.

Dans mon deuxième livre, *Blink* [Little, Brown and Company ; en français : *La force de l'intuition*, trad. par Danielle Charron, Montréal, Les Éditions Transcontinental, 2006], j'ai consacré une grande partie du chapitre 6, « Sept secondes dans le Bronx - La face cachée des émotions » à l'examen des travaux de Paul Ekman, l'un des psychologues les plus marquants du siècle dernier. Il est le coinventeur du FACS, que j'ai demandé à Jennifer Fuger d'appliquer à l'analyse de *Friends*. FACS est aujourd'hui la référence en matière de compréhension et de nomenclature des émotions humaines qui s'inscrivent

sur le visage. La grande contribution d'Ekman a été de démontrer la notion de *leakage*, l'infime partie de l'émotion refoulée qui échappe à notre contrôle conscient : les émotions que nous éprouvons s'affichent souvent involontairement sur notre visage par le biais d'une combinaison particulière des muscles faciaux. Et si vous êtes formé au « langage » du visage et avez l'occasion de décomposer une vidéo des expressions de quelqu'un, milliseconde par milliseconde, vous pouvez identifier ces configurations.

Voici ce que j'écrivais dans *La force de l'intuition* : « Toute émotion de base s'exprime par les muscles du visage, c'est automatique. Elle peut durer une fraction de seconde ou se déceler uniquement au moyen de senseurs électriques. Mais elle se manifestera d'une manière ou d'une autre. »

Ekman énonçait deux hypothèses audacieuses. D'abord, que l'émotion s'exprime nécessairement sur le visage - vous la ressentez, vous la montrez. Ensuite, que ces types d'expressions émotionnelles sont universels - que partout tous les individus utilisent leur visage pour montrer de la même façon ce qu'ils éprouvent.

Ces propositions ont toujours chiffonné certains psychologues. Mais depuis que *La force de l'intuition* a été écrit, la position d'Ekman suscite un débat grandissant dans la communauté des psychologues.

Par exemple, pourquoi croyait-il à l'universalité des émotions ? Dans les années 1960, lui et deux de ses confrères allèrent en Papouasie-Nouvelle-Guinée armés de 30 photographies. Il s'agissait de portraits d'Occidentaux affichant les expressions faciales qui correspondent aux émotions de base : colère, tristesse, mépris, dégoût, surprise, joie et peur.

L'équipe d'Ekman s'intéressait aux Fore, une tribu de Nouvelle-Guinée. Il y a douze ans, les Fore vivaient encore à l'âge de pierre, complètement coupés du reste

du monde. Si les Fore pouvaient identifier la colère ou la surprise sur les visages photographiés aussi vite que le ferait un habitant de New York ou de Londres, pensait Ekman, on aurait la preuve que les émotions sont universelles. On s'en doute, ils le purent.

« Nos observations confirment l'affirmation de Darwin, selon qui les expressions faciales de l'émotion sont identiques chez les humains, sans distinction de culture, en raison de leur origine évolutive », écrivirent-ils dans une communication publiée dans *Science*, revue scientifique prestigieuse entre toutes (voir P. Ekman *et al.*, « Pan-Cultural Elements in Facial Display of Emotions », *Science*, n° 164, 1969, p. 86-88).

Cette idée – qu'il existe un ensemble universel de réactions émotionnelles chez l'homme – est le principe sur lequel repose l'entière catégorie d'outils que nous utilisons pour comprendre les inconnus. C'est pourquoi nous avons des détecteurs de mensonge. Pourquoi les couples profondément épris se regardent au fond des yeux, Neville Chamberlain prit la décision risquée d'aller voir Hitler en Allemagne, et Salomon scruta longtemps le prévenu accusé de violences sur enfant.

Mais il y a un problème. L'argumentation d'Ekman s'appuyait puissamment sur ce qu'il avait observé chez les Fore. Or, l'expérience de reconnaissance d'émotion qu'il leur avait proposée se révélait infiniment moins probant qu'à ses dires.

Ekman s'était rendu en Nouvelle-Guinée avec un autre psychologue, Wallace Friesen, et un anthropologue, Richard Sorenson. Ni Ekman ni Friesen ne parlaient la langue des Fore ; Sorenson n'en possédait que d'infimes rudiments (voir James Russell, « Is There Universal Recognition of Emotion from Facial Expression ? A Review of the Cross Cultural Studies », *Psychological Bulletin*, 115, n° 1, 1994, p. 124.) Ils sont donc là, montrant aux

membres de la tribu des portraits de Blancs faisant des grimaces - et totalement à la merci de leur interprète. Impossible de recourir à l'association libre avec chaque sujet pour savoir ce qu'il déchiffre sur la photo. Comment s'en faire une idée ? La simplicité s'imposant, Ekman et son équipe recourent à ce qu'on appelle le « choix forcé ». Ils montrent les photos, l'une après l'autre, à chaque sujet en lui demandant de choisir la bonne réponse dans une courte liste d'émotions. S'agit-il de colère, de tristesse, de mépris, de dégoût, de surprise, de joie ou de peur ? (Les Fore n'ayant pas de mot précis pour *dégoût* ou *surprise*, les trois chercheurs improvisèrent : *dégoût* était *quelque chose qui sent mauvais* ; *surprise*, *quelque chose de nouveau*.)

Soit. Mais le choix forcé est-il une méthode satisfaisante ? Supposons, par exemple, que je veuille savoir si vous connaissez la capitale du Canada (j'ai constaté qu'un nombre étonnant d'Américains n'en ont aucune idée.) Je pourrais vous demander tout de go : quelle est la capitale du Canada ? La question relève de l'*association libre*. Pour donner la bonne réponse, vous devez vraiment la connaître. Voici maintenant la version *choix forcé*:

La capitale du Canada est :

Washington

Kuala Lumpur

Ottawa

Nairobi

Toronto

Vous êtes capable de deviner, non ? Ce n'est pas Washington. Même une personne ignare en géographie saura probablement que c'est la capitale des États-Unis. Ce n'est, probablement pas, Kuala Lumpur ou Nairobi, car ces noms ne *sonnent* pas canadiens à l'oreille. Restent Toronto ou Ottawa. Même si vous ne connaissez pas la capitale du Canada, vous avez 50 % de chances de

tomber juste. Or, l'étude d'Ekman sur les Fore vérifia-t-elle ce raisonnement ?

Sergio Jarillo et Carlos Crivelli - les deux chercheurs dont je parle au chapitre 6 de ce livre - essayèrent d'abord de transposer les observations d'Ekman. Leur idée : on corrige les défauts de l'expérience qu'il a proposée et on voit si les conclusions tiennent toujours. La première étape consista à choisir une tribu isolée - les habitants des îles Trobriand - dont la langue et la culture étaient bien connues d'au moins l'un d'entre eux (Jarillo). C'était leur premier avantage sur Ekman : ils en savaient infiniment plus sur leurs sujets d'observation que son équipe. Ils décidèrent aussi de ne pas recourir au « choix forcé », mais d'utiliser une méthodologie d'association libre beaucoup plus rigoureuse. Ils déployèrent un jeu de portraits (joyeux, triste, en colère, effrayé et dégoûté) et demandèrent « Lequel est triste ? ». Puis, au sujet suivant « Lequel est en colère ? ». Et ainsi de suite. Après quoi ils procédèrent au décompte.

Et que découvrirent-ils ? Que lorsqu'on renouvelle l'expérience fondatrice d'Ekman - mais, cette fois, avec soin et rigueur -, l'universalité disparaît. Ces quelques dernières années les vannes se sont ouvertes, libérant un afflux d'études d'où je tire une grande partie de la recherche décrite dans ce chapitre.

Quelques points encore. À bien y réfléchir, la communication originelle d'Ekman dans *Science* est un peu déconcertante. Il affirmait avoir trouvé chez les Fore la preuve de l'universalité. Mais l'examen de ses données laisse dubitatif.

Les Fore discernèrent sans peine les visages joyeux, mais seulement la moitié d'entre eux virent dans le visage effrayé une expression de peur. Quarante-cinq pour cent prirent le visage surpris pour un visage effrayé. Cinquante-six pour cent identifièrent la tristesse comme étant de la colère. Vous avez dit universalité ?

Crivelli me fit une remarque très judicieuse alors que nous parlions des fervents partisans de l'universalité. Beaucoup d'entre eux appartenaient à la génération qui grandit au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ils avaient vu le jour dans un monde obsédé par la différence des êtres humains - postulant l'infériorité génétique des Noirs et le caractère nuisible et malfaisant des juifs - et ils étaient puissamment attirés par une théorie affirmant que nous sommes tous semblables.

Il est important de souligner, cependant, que les travaux des anti-universalistes *ne sont pas* une réfutation des contributions d'Ekman. Tous les chercheurs explorant le champ des émotions humaines prennent solidement appui, dans un sens ou un autre, sur le travail qu'il a entamé. Jarillo, Crivelli et autres tiennent simplement qu'on ne peut pas comprendre l'émotion si on la dissocie de la culture.

Pour citer la psychologue Lisa Feldman Barrett - une des chefs de file des contestataires -, « les émotions sont... créées et non pas déclenchées » (voir son livre *How Emotions Are Made*, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2017, p. XIII.)

Pour un bon résumé de ce nouvel axe de recherche, voir L.F. Barrett *et al.*, « Emotional expressions reconsidered : Challenges to interlocking emotion in human facial movements », *Psychological Science in the Public Interest* (sous presse), ainsi que L.F. Barrett, *op. cit.*

3. Photos des sourires Pan Am et de Duchenne : Jason Vandeventer et Eric Patterson, "Differentiating Duchenne from non-Duchenne smiles using active appearance models », *2012 IEEE Fifth International Conference on Biometrics : Theory, Applications and Systems (BTAS)*, 2012, p. 319-324.
4. Unités du système de reconnaissance faciale codant Ross dans l'entrebâillement de la porte : Paul Ekman et

- Erika. L Rosenberg (sous la direction de), *What the Face Reveals : Basic and Applied Studies of Spontaneous Expression Using the Facial Action Coding System (FACS)*, 2^e édition, Oxford University Press, New York, 2005, p.14.
5. Charles Darwin, *The Expression of the Emotions in Man and Animals*, Londres, J. Murray, 1872 [en français : *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris, G. Ballière, 1874 ; Payot & Rivages, 2001]. Ekman a écrit de nombreux textes sur les contributions de Darwin à la compréhension de l'expression des émotions (voir Paul Ekman, éd., *Darwin and Facial Expression*, Los Altos, Calif., Malor Books, 2006).
 6. *Ginnah Muhammad vs Enterprise Rent-A-Car*, 3-4, 31st District, 2006.
 7. Carlos Crivelli *et al.*, « Are smiles a sign of happiness? Spontaneous expressions of judo winners », *Evolution and Human Behavior*, 2014, doi : <https://doi.org/10.1016/j.evolhumbehav.2014.08.009>.
 8. Carlos Crivelli *et al.*, « Facial Behavior While Experiencing Sexual Excitement », *Journal of Nonverbal Behavior*, 35, 2011, p. 63-71.
 9. Pour une introduction à l'étude de Jarillo Crivelli sur les habitants des îles Trobriand, voir Carlos Crivelli *et al.*, « Reading Emotions from Faces in Two Indigenous Societies », *Journal of Experimental Psychology : General*, 145, n^o 7, juillet 2016, p. 830-843, doi : [10.1037/xge0000172](https://doi.org/10.1037/xge0000172). Le tableau comparant leurs taux de réussite avec ceux des élèves madrilènes provient aussi de cette source.
 10. Photo montrant la colère : Job van der Schalk *et al.*, « Moving Faces, Looking Places : Validation of the Amsterdam Dynamic Facial Expression Set (ADFES) », *Emotion*, 11, n^o 4, 2011, p. 912. Portail de recherche.
 11. Étude en Namibie : Maria Gendron *et al.*, « Perceptions of Emotion from Facial Expressions Are Not Culturally

- Universal : Evidence from a Remote Culture », *Emotion*, 14, n° 2, 2014, p. 251-262.
12. Mary Beard, *Laughter in Ancient Rome : On Joking, Tickling, and Cracking Up*, Oakland, University of California Press, 2015, p. 73.
 13. Achim Schützwohl et Rainer Reisenzein, « Facial expressions in response to a highly surprising event exceeding the field of vision : A test of Darwin's theory of surprise », *Evolution and Human Behavior*, 33, n° 6, novembre 2012, p. 657-664.
 14. Schützwohl s'inspire d'une étude antérieure : R. Reisenzein et M. Studtmann, « On the expression and experience of surprise : No evidence for facial feedback, but evidence for a reverse self-inference effect », *Emotion*, n° 7, 2007, p. 612-627.
 15. Associated Press, « "Real Smart Kid" Jailed, This Time for Killing Friend », *Spokane (Wash.) Spokesman-Review*, 26 mai 1995, <https://www.spokesman.com/stories/1995/may/26/real-smart-kid-jailed-this-time-for-killing-friend/>.
 16. Kleinberg *et al.*, « Human Decisions », *op. cit.*

CHAPITRE VII - UNE EXPLICATION (CONCISE) DE L'AFFAIRE AMANDA KNOX

1. *Amanda Knox*, réalisé par Rod Blackhurst et Brian McGinn, Netflix, 2016. Également dans ce documentaire : la liste des amants d'Amanda Knox ; « Elle s'est mise à se frapper... la soupçonner » ; « Tout élément de preuve... ne fait aucun doute » et « Il n'existe aucune trace... ne sont pas une preuve objective ».
2. Peter Gill, « Analysis and Implications of the Miscarriages of Justice of Amanda Knox and Raffaele Sollecito », *Forensic Science International : Genetics*, 23, juillet 2016, p. 9-18. Elsevier, doi : 10.1016/j.fsigen.2016.02.015.
3. Levine, *Duped*, *op. cit.*, chapitre 13.

4. Il s'agit de l'expérience 27 de Levine, *Duped*, chapitre 13 (voir aussi Timothy Levine, Kim Serota, Hillary Shulman, David Clare, Hee Sun Park, Allison Shaw, Jae Chul Shim et Jung Hyon Lee, « Sender Demeanor : Individual Differences in Sender Believability Have a Powerful Impact on Deception Detection Judgments », *Human Communication Research*, 37, 2011, p. 377-403. Les performances d'interrogateurs entraînés sur les émetteurs concordants et non concordants proviennent également de cette source.
5. The Global Deception Research Team, « A World of Lies », *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 37, n° 1, janvier 2006, p. 60-74.
6. Markopolos, *No One Would Listen*, p. 82.
7. Seth Stevenson, « Tsarnaev's Smirk », *Slate*, 21 avril 2015, <https://slate.com/newsand-politics/2015/04/tsarnaev-trial-sentencing-phase-prosecutor-makes-case-that-dzhokhar-tsarnaev-shows-no-remorse.html>.
8. Barrett, *How Emotions Are Made*, p. 231.
9. Amanda Knox, *Waiting to Be Heard : A Memoir*, New York, Harper, 2013, p. 11-12 [en français : *J'aimerais qu'on m'entende*, trad. par Isabelle Saint-Martin, Paris, Michel Lafon, 2013, p. 20]. Les extraits suivants sont aussi tirés de ce livre : « "Vous m'avez l'air très souple"... d'un ton méprisant », p. 109 ; « Mais ce qui faisait rire à Seattle... qui acceptaient moins la différence » (note en bas de page), p. 33 ; l'épisode « Ta-dah », p. 93.
10. John Follain, *Death in Perugia : The Definitive Account of the Meredith Kercher Case from Her Murder to the Acquittal of Raffaele Sollecito and Amanda Knox*, Londres, Hodder and Stoughton, 2011, p. 90-91, 93, 94.
11. « Amanda Knox Speaks : A Diane Sawyer Exclusive », ABC News, 2013,

<https://abcnews.go.com/2020/video/amanda-knox-speaks-diane-sawyer-exclusive-19079012>.

12. Ian Leslie, « Amanda Knox : What's in a face? », *The Guardian*, 7 octobre 2011, <https://www.theguardian.com/world/2011/oct/08/amanda-knox-facial-expressions>.
13. Tom Dibblee, « On Being Off : The Case of Amanda Knox », *Los Angeles Review of Books*, 12 août 2013, <https://lareviewofbooks.org/article/on-being-off-the-case-of-amanda-knox/>.
14. Nathaniel Rich, « The Neverending Nightmare of Amanda Knox », *Rolling Stone*, 27 juin 2011, <https://www.rollingstone.com/culture/culture-news/the-neverending-nightmare-of-amanda-knox-244620/>.

CHAPITRE VIII - ÉTUDE DE CAS : LA FÊTE DE LA FRATERNITÉ D'ÉTUDIANTS

1. Le témoignage de Jonsson et la description de l'incident proviennent de *People vs Turner*, vol. 6, 18 mars 2016, p. 274-319. Témoignage d'Emily Doe sur son réveil à l'hôpital, vol. 6, p. 445 ; témoignage de Brock Turner sur sa consommation d'alcool, vol. 9, 23 mars 2016, p. 836, 838 ; estimation de la police sur le taux d'alcoolémie de Turner, vol. 7, 21 mars 2016, p. 554 ; témoignage de Julia sur sa consommation d'alcool, vol. 5, 17 mars 2016, p. 208-209, 213 ; taux d'alcoolémie de Doe et de Turner, vol. 7, p. 553-554 ; témoignage de Doe sur sa consommation d'alcool, vol. 6, p. 429, 433-434, 439 ; témoignage de Turner sur l'intensification du rapport sexuel, vol. 9, p. 846-847, 850-851, 851-853 ; réquisitoire final de l'accusation, vol. 11, 28 mars 2016, p. 1072-1073 ; témoignage de Turner sur le « collé-serré », vol. 9, p. 831-832 ; témoignage de Doe sur le *black-out*, vol. 6, p. 439-440 ; témoignage de Turner sur le *black-out*, vol. 11, p. 1099-1100 ; témoignage de Turner sur le message vocal de Doe, vol. 9, p. 897.

2. Cette statistique s'appuie sur des dizaines d'études effectuées depuis 1987, notamment le sondage du *Washington Post/Kaiser Family Foundation* de 2015. Une étude de l'Association of American Universities (AAU) a fait apparaître que 23 % d'étudiantes de premier cycle sont victimes d'agressions sexuelles. Une étude de 2016 publiée par le département de la Justice donne un chiffre encore plus élevé, soit 25,1 % ou 1 sur 4. Voir David Cantor *et al.*, « Report on the AAU campus climate survey on sexual assault and sexual misconduct », Westat ; 2015, <https://www.aau.edu/sites/default/files/AAU-Files/Key-Issues/Campus-Safety/AAU-Campus-Climate-Survey-FINAL-10-20-17.pdf> ; Christopher Krebs *et al.*, « Campus Climate Survey Validation Study Final Technical Reports », U.S. Department of Justice, 2016, <http://www.bjs.gov/content/pub/pdf/ccsvsftr.pdf>.
3. Bianca DiJulio *et al.*, "Survey of Current and Recent College Students on Sexual Assault", *Washington Post/Kaiser Family Foundation*, 12 juin, 2015, p. 15-17, kff.org/other/poll-finding/survey-of-current-and-recent-college-students-on-sexual-assault/.
4. Lori E. Shaw, "Title IX, Sexual Assault, and the Issue of Effective Consent : Blurred Lines - When Should 'Yes' Mean 'No' ?", *Indiana Law Journal* 91, n° 4, Article 7, 2016, p. 1412. "It is not enough... 'too much to drink'", p. 1416. Shaw quotes from *People vs Giardino* 98, Cal. Rptr. 2d 315, 324 (Cal. Ct. App. 2000) and Valerie M. Ryan, "Intoxicating Encounters : Allocating Responsibility in the Law of Rape", 40 CAL. W.L. REV. 407, 416 (2004).
5. L'histoire de Dwight Heath en Bolivie rapportée initialement dans mon article « Drinking Games », *The New Yorker*, 15 février 2010, <https://www.newyorker.com/magazine/2010/02/15/drinking-games>.

6. Dwight B. Heath, « Drinking patterns of the Bolivian Camba », *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, 19, 1958, p. 491-508.
7. Ralph Beals, *Ethnology of the Western Mixe*, New York, Cooper Square Publishers Inc., 1973, p. 29.
8. Claude Steele et Robert A. Josephs, « Alcohol Myopia : Its Prized and Dangerous Effects », *American Psychologist*, 45, n° 8, 1990, p. 921-933.
9. Tara K. MacDonald *et al.*, « Alcohol Myopia and Condom Use : Can Alcohol Intoxication Be Associated With More Prudent Behavior? », *Journal of Personality and Social Psychology*, 78, n° 4, 2000, p. 605-619.
10. Helen Weathers, « I'm No Rapist... Just a Fool », *Daily Mail*, 30 mars 2007, www.dailymail.co.uk/femail/article-445750/Im-rapist-just-fool.html.
11. *R v Bree* [2007] EWCA Crim 804 [16] - [17] ; « Elle n'avait aucune idée... combien de temps » [8] ; « Tous deux étaient adultes... cadre législatif détaillé », [25] - [35] ; autres citations de la décision, [32], [35], [36].
12. Test de mémoire avec trois souris mortes : Donald Goodwin, « Alcohol Amnesia », *Addiction*, 1995, p. 90, 315-317 (aucun conseil d'éthique n'accepterait cette expérience aujourd'hui.) L'histoire du représentant de commerce ayant expérimenté un *black-out* de cinq jours provient aussi de cette source.
13. Joann Wells *et al.*, « Drinking Drivers Missed at Sobriety Checkpoints », *Journal of Studies on Alcohol*, 1997, p. 58, 513-517.
14. Robert Straus et Selden Bacon, *Drinking in College*, New Haven, Yale University Press, 1953, p. 103.
15. Aaron M. White *et al.*, « Prevalence and Correlates of Alcohol-Induced Blackouts Among College Students : Results of an E-Mail Survey », *Journal of American College Health*, 51, n° 3, 2002, p. 117-131, doi : 10.1080/07448480209596339.

16. Ashton Katherine Carrick, « Drinking to Blackout », *New York Times*, 19 septembre 2016, www.nytimes.com/2016/09/19/opinion/drinking-to-blackout.html.
17. William Corbin *et al.*, « Ethnic differences and the closing of the sex gap in alcohol use among college-bound students », *Psychology of Addictive Behaviors*, 22, n° 2, 2008, p. 240-248, <http://dx.doi.org/10.1037/0893-164X.22.2.240>.
18. « Body Measurements », National Center for Health Statistics, Centers for Disease Control and Prevention, U.S. Department of Health & Human Services, 3 mai 2017, <https://www.cdc.gov/nchs/fastats/body-measurements.htm>.
19. Chiffres trouvés en utilisant une calculette sang-alcool en ligne à http://www.alcoholhelpcenter.net/program/bac_standalone.aspx.
20. Emily Yoffe, « College Women : Stop Getting Drunk », *Slate*, 16 octobre 2013, <https://slate.com/human-interest/2013/10/sexual-assault-and-drinking-teach-women-the-connection.html>.
21. Craig MacAndrew et Robert B. Edgerton, *Drunken Comportment : A Social Explanation*, Chicago, Aldine Publishing Company, 1969, p.172-173.
22. Emily Doe's Victim Impact Statement, p. 7-9 <https://www.sccgov.org/sites/da/newsroom/newsreleases/Documents/B-Turner%20VIS.pdf> [la traduction transcrite ici est celle de Nora Bouazzouni, Cécile Dehesdin et Bérengère Viennot, disponible sur buzzfeed.com].

CHAPITRE IX - KSM : QU'ARRIVE-T-IL QUAND L'INCONNU EST UN TERRORISTE ?

1. James Mitchell, *Enhanced Interrogation : Inside the Minds and Motives of the Islamic Terrorists Trying to Destroy America*, New York, Crown Forum, 2016, p. 7.

2. Sheri Fink et James Risen, « Psychologists Open a Window on Brutal CIA Interrogations », *New York Times*, 21 juin 2017, <https://www.nytimes.com/interactive/2017/06/20/us/cia-torture.html>.
3. Cité de Wikipédia : « L'intoxication à l'eau, également connue sous le nom d'hyperhydratation ou empoisonnement à l'eau, est un trouble des fonctions cérébrales potentiellement mortel, qui est la conséquence d'un déséquilibre des électrolytes provoqué par une surconsommation d'eau. »
4. Charles A. Morgan *et al.*, « Hormone Profiles in Humans Experiencing Military Survival Training », *Biological Psychiatry*, 47, n° 10, 2000, p. 891-901, doi : 10.1016/S0006-3223(99)00307-8.
5. Charles A. Morgan III *et al.*, « Stress-Induced Deficits in Working Memory and Visuo-Constructive Abilities in Special Operations Soldiers », *Biological Psychiatry*, 60, n° 7, 2006, p. 722-729, doi : 10.1016/j.biopsych.2006.04.021. La figure complexe Rey-Osterrieth fut d'abord conçue par Andre Rey et publiée dans son article « L'examen psychologique dans les cas d'encéphalopathie traumatique (Les problèmes) », *Archives de Psychologie*, 28, 1941, p. 215-285.
6. Charles Morgan *et al.*, « Accuracy of eyewitness memory for persons encountered during exposure to highly intense stress », *International Journal of Law and Psychiatry*, 27, 2004, p. 264-265.
7. *Verbatim Transcript of Combatant Status Review Tribunal Hearing for ISN 10024*, 10 mars 2007, http://i.a.cnn.net/cnn/2007/images/03/14/transcript_ISN10024.pdf.
8. Shane O'Mara, *Why Torture Doesn't Work : The Neuroscience of Interrogation*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2015, p. 167 [en français :

Pourquoi la torture ne marche pas : L'interrogatoire à la lumière des neurosciences, trad. par Margaret Rigaud, Genève, Markus Haller, 2018, p. 198].

9. Robert Baer, « Why KSM's Confession Rings False », *Time*, 15 mars 2007, <http://content.time.com/time/world/article/0,8599,1599861,00.html>.
10. Adam Zagorin, « Can KSM's Confession Be Believed? », *Time*, 15 mars 2007, <http://content.time.com/time/nation/article/0,8599,1599423,00.html>.

CHAPITRE X - SYLVIA PLATH

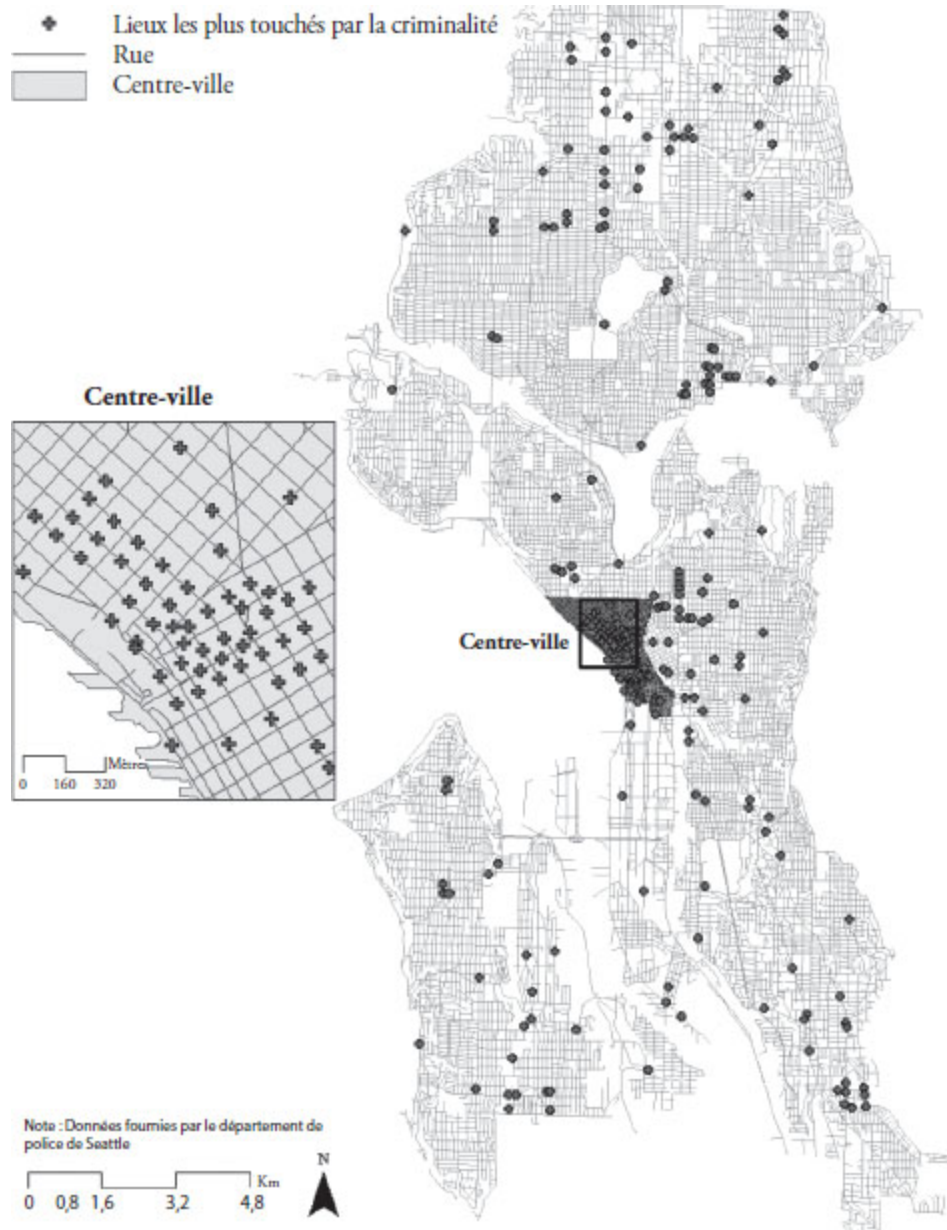
1. Sylvia à Aurelia Plath, 7 novembre 1962, in Peter K. Steinberg et Karen V. Kukil, éd., *The Letters of Sylvia Plath Volume II : 1956-1963*, New York, Harper Collins, 2018, p. 897 [voir en français : *Letters Home*, trad. par Sylvie Durastanti, tome 1, 1950-1963, Paris, Éditions des femmes, 1988].
2. Alfred Alvarez, *The Savage God, A Study of Suicide*, New York, Random House, 1971, p. 30-31 ; « Elle parlait du suicide... sans savoir skier correctement », p. 18-19 ; « le poète en victime sacrificielle... pour l'amour de son art », p. 40.
3. Mark Runco, « Suicide and Creativity », *Death Studies*, 22, 1998, p. 637-654.
4. Stephen Spender, *The Making of a Poem*, New York, Norton Library, 1961, p. 45.
5. Ernest Shulman, « Vulnerability Factors in Sylvia Plath's Suicide », *Death Studies*, 22, n° 7, 1988, p. 598-613. (« Lorsqu'elle se suicida... foyer désuni » provient également de cette source.)
6. Jillian Becker, *Giving Up, The Last Days of Sylvia Plath*, New York, St. Martin's Press, 2003, p. 80, 291.

7. Poèmes de Sylvia Plath : « Voici parfaite la femme... mort », tiré de « Edge » in *The Collected Poems of Sylvia Plath*, édité par Ted Hughes, New York, Harper Perennial Modern Classics, 2008, p. 272 [en français : « Extrémité », in *Ariel*, trad. par Valérie Rouzeau, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2009, p. 103 ; « Et comme les chats... ma mort Numéro Trois », tiré de “Dame Lazarus”, p. 244-245 [« Dame Lazare », p. 20] ; et « Si seulement tu savais... j’emplis mes veines d’invisible », tiré de « A Birthday Present », p. 207 [« Cadeau d’anniversaire », p. 60].
8. Douglas J.A. Kerr, “Carbon Monoxide Poisoning : Its Increasing Medico-Legal Importance », *British Medical Journal*, 1, n° 3452, 5 mars 1927, p. 416.
9. Le taux de suicides au Royaume-Uni en 1962 : Ronald V. Clarke et Pat Mayhew, « The British Gas Suicide Story and Its Criminological Implications », *Crime and Justice*, 10, 1988, p. 88, doi : 10.1086/449144 ; schéma « Rapport entre les taux de suicides en Angleterre et au pays de Galles et la teneur en CO du gaz domestique, 1960-1977 », p. 89 ; schéma « Taux brut de suicides (pour 1 million) pour l’Angleterre, le pays de Galles et les États-Unis, 1900-1984 », p. 84 ; « Le gaz [de ville] présentait des avantages inégalés... devant des trains ou des bus », p. 99 ; schéma « Suicides en Angleterre et au pays de Galles au gaz domestique et autres méthodes chez les femmes âgées de vingt-cinq à quarante-quatre ans », p. 91.
10. Malcolm E. Falkus, *Always under Pressure : A History of North Thames Gas Since 1949*, London, Macmillan, 1988, p. 107.
11. Passage du gaz de ville au gaz naturel, 1965-1977, Trevor Williams, *A History of the British Gas Industry*, Oxford, Oxford University Press, 1981, p. 190.

12. Voir, par exemple, Kim Soffen, « To Reduce Suicides, Look at Gun Violence », *Washington Post*, 13 juillet 2016, <https://www.washingtonpost.com/graphics/business/wonk-blog/suicide-rates/>.
13. John Bateson, *The Final Leap : Suicide on the Golden Gate Bridge*, Berkeley, University of California Press, 2012, p. 8 ; histoire de la barrière antisuicide (ou de son absence) sur le pont, p. 33, 189, 196.
14. Le documentaire d'Eric Steel s'intitule sobrement *The Bridge*, More4, 2006.
15. Richard H. Seiden, « Where are they now? A follow-up study of suicide attempters from the Golden Gate Bridge », *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 8, n° 4, 1978, p. 203-216.
16. Ces cinq citations proviennent d'un sondage auprès des usagers sur la proposition du Transportation District d'installer un filet antisuicide : http://goldengatebridge.org/projects/documents/sds_letters-emails-individuals.pdf.
17. Matthew Miller *et al.*, « Belief in the Inevitability of Suicide : Results from a National Survey », *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 36, n° 1, 2006.
18. David Weisburd *et al.*, « Challenges to Supervision in Community Policing : Observations on a Pilot Project », *American Journal of Police*, 7, 1988, p. 29-50.
19. Larry Sherman *et al.*, *Evidence-Based Crime Prevention*, Londres, Routledge, 2002. (Sherman et Weisburd publient sans désespérer. J'ai inclus ici un petit exemple de leurs travaux ; si le sujet vous intéresse, vous trouverez amplement de quoi vous satisfaire !)
20. L.W. Sherman *et al.*, « Hot spots of predatory crime : Routine activities and the criminology of place », *Criminology*, 1989, p. 27-56.
21. Glenn Pierce *et al.*, « The character of police work : strategic and tactical implications », *Center for Applied*

Social Research Northeastern University, novembre 1988.
Les auteurs de l'étude ignoraient que leurs données confirmaient la loi sur la concentration du crime, mais Weisburd effectua le rapprochement en consultant leurs conclusions.

22. Carte établie par Weisburd sur la configuration de la criminalité à Seattle :



Voir figure 2 *in* David Weisburd *et al.*, « Understanding and Controlling Hot Spots of Crime : The Importance of Formal and Informal Social Controls », *Prevention Science*, 15, n° 1, 2014, p. 31-43, doi : 10.1007/s11121-012-0351-9. Le plan montre la criminalité pour la période allant de 1989 à 2004. Pour plus de détails sur les recherches de Weisburd concernant la criminalité et sa localisation, voir David Weisburd *et al.*, *The Criminology of Place : Street Segments and Our Understanding of the Crime Problem*, Oxford, Oxford University Press, 2012, et David Weisburd *et al.*, *Place Matters : Criminology for the Twenty-First Century*, New York, Cambridge University Press, 2016.

Peu après que j'eus fait sa connaissance en 2018, Weisburd organisa à mon intention une journée en compagnie d'une de ses collègues, Claire White. Depuis 2012, tous deux conduisent un projet de recherche de « points chauds » de plusieurs millions de dollars - portant sur 450 tronçons de rues dans toute la ville. « Il ressort de plus en plus que la criminalité est fortement concentrée, m'expliqua Claire White. [Weisburd] nous en a apporté la preuve dans de nombreuses villes par le biais de divers types de données. La grande question est : pourquoi ? Qu'y a-t-il, à ces emplacements, qui explique une telle concentration ? »

Claire White et David Weisburd engagèrent 40 étudiants en qualité d'enquêteurs. Ils les envoyèrent tous les jours documenter l'état de ces 450 tronçons en recueillant le maximum d'informations sur leurs résidents. « Nous cherchons à déterminer ce que nous appelons l'efficacité collective, le désir d'intervenir, me dit-elle. Si des gamins escaladent une voiture en stationnement, dans quelle mesure vos voisins sont-ils prêts à les en empêcher ? Si l'on s'apprête à fermer la caserne de pompiers locale, dans quelle mesure

souhaitez-vous que vos voisins protestent ? Le désir de participer devant être inclus dans le degré de confiance. Faites-vous confiance à vos voisins ? Partagez-vous les mêmes valeurs qu'eux ?... Nous avons des questions sur la police. Pensez-vous que la police vous traite équitablement ? Pensez-vous que les policiers traitent les résidents avec respect ? »

Pour les besoins de comparaison, certaines portions de rue sont des « *cold spots* », des points froids, en l'occurrence des pâtés de maisons faisant appel à la police moins de quatre fois par an. N'oubliez pas que Baltimore est une ville du XVIII^e siècle – les îlots sont de très petite taille. On peut traiter un minimum de 18 appels en moins d'une minute. D'après White, l'étude recensait dans certaines rues plus de 600 appels d'intervention par an. C'est ce que signifiait Weisburd par « loi de concentration de la criminalité ». La plupart des rues ne font jamais l'objet d'appels à la police. Quelques-unes concentrent à peu près toute la délinquance.

Nous avons entamé notre tournée dans West Baltimore, non loin du centre-ville.

« Le périmètre est connu pour être une zone de criminalité élevée. C'est là que Freddie Gray a été arrêté et que se sont produites les émeutes », me précisa-t-elle, faisant allusion au cas d'un jeune Afro-Américain mort pendant sa garde à vue dans des circonstances suspectes, déclenchant des manifestations de colère. « Si vous avez vu *The Wire*, il y est toujours question de West Baltimore. » La zone était typique d'une vieille ville du nord-est : des rues étroites, des alignements de maisons en brique rouge. Certains îlots s'étaient embourgeoisés, mais pas tous. « Il y a indiscutablement de nombreux endroits où on a l'impression d'être dans un quartier agréable quand on se promène, où on se sent bien, poursuivit-elle en explorant le cœur du quartier. Et puis

vous tournez et vous vous retrouvez dans une rue dont toutes les ouvertures sont condamnées : une ville fantôme. À se demander si la rue est habitée. »

Elle me conduisit dans le premier tronçon de rue qu'ils étudiaient et coupa le moteur. Elle voulait me faire deviner si c'était un « point chaud » ou un « point froid ». À l'angle se dressait une charmante église du XIX^e siècle, avec un petit parc derrière. Ce pâté de maisons avait des proportions élégantes, un petit quelque chose d'européen. Le soleil brillait. Sûrement un point froid, lui dis-je. Ce qu'elle démentit d'un signe de tête : « C'est une rue violente. »

Elle redémarra.

Parfois, on ne pouvait se méprendre sur l'identité d'une rue : une suite de maisons délabrées, avec un bar à une extrémité et une agence de cautionnement à l'autre, qui correspondait exactement à son apparence - un double point chaud cumulant criminalité et trafic de drogue. « Il y a des rues où c'est très clair, non ? me lança-t-elle. On descend de voiture et on entend fuser les appels codés signalant l'arrivée de la police. » Elle se mit à rire. « J'adore accompagner les chercheurs de terrain quand leurs appels signifient que c'est *nous* qui tenons la rue. » Une fois, en plein jour, les chercheurs de Claire White se trouvèrent pris dans une fusillade ; cette portion de rue ne laissait planer aucun doute.

Mais quelques rues décrépies étaient parfaitement fréquentables. À un moment, au milieu d'un parcours particulièrement déprimant, nous sommes tombés sur une petite oasis : deux sections de rue aux pelouses soignées et maisons fraîchement repeintes se faisant suite. Une pancarte à la fenêtre d'une bâtisse à l'abandon évoquait l'évangile de Jean, 14 : 2, 3 : « Il y a de nombreuses demeures dans la Maison de mon Père. »

Une preuve ironique de fonctionnalité ou de dysfonctionnement ?

Je demandai à Claire White de m'expliquer ce qui faisait pencher la balance dans un sens ou dans l'autre. Hormis quelques exemples, elle avoua son impuissance. « C'est bien ça le problème, me dit-elle. L'environnement ne trahit pas toujours ce qui s'y passe. Dans notre étude pilote, nous avons choisi une rue où sévissait la violence. À écouter le policier et le clinicien, nous n'avions "aucune chance d'en trouver le coin". Toutes les maisons sont bien entretenues, c'est une belle rue. Je suis allée vérifier pour en avoir le cœur net. Peut-être y avait-il une erreur dans nos données. J'ai ce policier qui me dit aucune chance que ce soit un point chaud. Eh bien, si ! On ne peut jamais être sûr. »

Un après-midi sur la route à arpenter Baltimore avec Claire White m'apprit combien il est facile de se méprendre sur les inconnus. Le taux d'homicides dans la ville de Baltimore est plusieurs fois supérieur à la moyenne nationale. La solution la plus simple consisterait à répertorier les bâtiments abandonnés, la pauvreté et les revendeurs de drogue se criant leurs signaux d'alerte, puis à éradiquer ces zones et tous ceux qui s'y trouvent. Or, la loi sur la concentration de la criminalité montre que la plupart des rues de « ces zones » ne posent pas de problèmes. Le point névralgique est un *point*, pas un territoire. « Nous centrons notre attention sur tous les éléments nuisibles, me dit Claire White en évoquant la réputation de Baltimore, mais en réalité on a essentiellement affaire à d'honnêtes gens. » C'est notre ignorance de l'inconnu qui nourrit nos peurs.

23. Sylvia Plath, *The Bell Jar*, Londres, Faber and Faber, 1966, p. 175, 179, 181 [en français : *La cloche de détresse*, trad. par Michel Persitz, Paris, Denoël, 1972 ;

- trad. révisée par Audrey van de Sandt, « coll. Quarto », Gallimard, 2011, p. 490, 492, 493].
24. Voir figure 3 *in* Kyla Thomas et David Gunnell, « Suicide in England and Wales, 1861-2007: A time-trends analysis », *International Journal of Epidemiology*, 39, livraison 6, 2010, p. 1464-1475, <https://doi.org/10.1093/ije/dyq094>.
 25. Anne Sexton, « The Barfly Ought to Sing », *TriQuarterly*, 7, 1996, p. 174-175, cité *in* Diane Wood Middlebrook, *Anne Sexton : A Biography*, New York, Houghton Mifflin, 1991, p. 107. Aussi dans la biographie de Middlebrook : « être prête à se supprimer », p. 165 ; « Elle ôta... s'endormir dans des bras familiers » et « Son suicide me surprit », p. 397 ; « plus courageux que celui d'Hemingway... cette terreur », « la solution des femmes », « Je suis si fascinée... une mort parfaite » et « en "Belle au bois dormant" », toutes à la p. 216.
 26. Voir figure 2 *in* David Weisburd *et al.*, « Does Crime Just Move Around the Corner ? A Controlled Study of Spatial Displacement and Diffusion of Crime Control Benefits », *Criminology*, 44, n° 3, 08, 2006, p. 549-592, doi : <http://dx.doi.org.i.ezproxy.nypl.org/10.1111/j.1745-9125.2006.00057.x>.
 27. « Lethality of Suicide Methods », Harvard T. H. Chan School of Public Health, 6 janvier 2017, <https://www.hsph.harvard.edu/means-matter/means-matter/casefatality/>, consulté le 17 mars 2019.
 28. Anne Sexton, « The Addict », *in The Complete Poems*, New York, Open Road Media, 2016, p. 165.
 29. Prenez le déclin des suicides par intoxication au monoxyde de carbone dans les années qui suivirent 1975. Il montre la même tendance que le taux de suicide en Grande-Bretagne à la fin de l'âge du gaz de ville. Voir la figure 4 *in* Neil B. Hampson et James R. Holm, « Suicidal carbon monoxide poisoning has decreased with

controls on automobile emissions », Undersea and Hyperbaric Medical Society, Inc., 42, 2, p. 159-164, mars 2015.

CHAPITRE XI - ÉTUDE DE CAS : EXPÉRIENCES À KANSAS CITY

1. George Kelling *et al.*, « The Kansas City Preventive Patrol Experiment : A Summary Report », Washington, DC, Police Foundation, 1974, George Kelling *et al.*, « The Kansas City Preventive Patrol Experiment : A Summary Report », Washington, DC, Police Foundation, 1974, p. V, <https://www.policefoundation.org/wp-content/uploads/2015/07/Kelling-et-al.-1974-THE-KANSAS-CITY-PREVENTIVE-PATROL-EXPERIMENT.pdf>.
2. Alan M. Webber, « Crime and Management : An Interview with New York City Police Commissioner Lee P. Brown », *Harvard Business Review*, 63, livraison 3 (mai-juin 1991), p. 100, <https://hbr.org/1991/05/crime-and-management-an-interview-with-new-york-city-police-commissioner-lee-p-brown>.
3. George Bush, « Remarks to the Law Enforcement Community in Kansas City, Missouri », 23 janvier 1990, in *George Bush : Public Papers of the Presidents of the United States*, 1^{er} janvier-30 juin 1990, p. 74.
4. La description du Patrol District 144 de Kansas City est tirée de Lawrence Sherman *et al.*, « The Kansas City Gun Experiment », National Institute of Justice, janvier 1995, <https://www.ncjrs.gov/pdffiles/kang.pdf> ; la nouvelle stratégie réduisant de moitié les crimes commis par des armes à feu dans le District 144, Exhibit 4, p. 6 ; statistiques pour les deux cents jours de l'expérience sur les armes à feu, p. 6.
5. James Shaw, « Community Policing Against Crime : Violence and Firearms », thèse de doctorat, University of Maryland College Park, 1994, p. 11 ; « À l'instar des résidents... ne peuvent rien voir », p. 122-123 ;

statistiques de sept mois de l'expérience sur les armes à feu à Kansas City, p. 13 ; « Les policiers qui récupéraient... cette nuit sera la bonne », p. 155-156.

6. Erik Eckholm, « Who's Got a Gun? Clues Are in the Body Language », *New York Times*, 26 mai 1992, <https://www.nytimes.com/1992/05/26/nyregion/who-s-got-a-gun-clues-are-in-the-body-language.html>.
7. David A. Harris, « Driving While Black and All Other Traffic Offense : The Supreme Court and Pretextual Traffic Stops », *Journal of Criminal Law and Criminology*, 87, livraison 2, 1997, p. 558, <https://scholarlycommons.law.northwestern.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=6913&context=jclc>.
8. *Heien v. North Carolina*, 135 S. Ct. 534, 2014, <https://www.leagle.com/decision/insco20141215960>.
9. Fox Butterfield, « A Way to Get the Gunmen : Get the Guns », *New York Times*, 20 novembre 1994, <https://www.nytimes.com/1994/11/20/us/a-way-to-get-the-gunmen-get-the-guns.html>.
10. Don Terry, « Kansas City Police Go After Own "Bad Boys" », 10 septembre 1991, <https://www.nytimes.com/1991/09/10/us/kansas-city-police-go-after-own-bad-boys.html>.
11. Pour l'augmentation des contrôles routiers en Caroline du Nord au début des années 2000, voir Deborah L. Weisel, « Racial and Ethnic Disparity in Traffic Stops in North Carolina, 2000-2001: Examining the Evidence », North Carolina Association of Chiefs of Police, 2014, <http://ncracialjustice.org/wp-content/uploads/2015/08/Dr.-Weisel-Report.compressed.pdf>.

CHAPITRE XII - SANDRA BLAND

1. Nick Wing et Matt Ferner, « Here's What Cops and Their Supporters Are Saying about the Sandra Bland Arrest Video », *HuffPost*, 22 juillet 2015.

https://www.huffingtonpost.com/entry/cops-sandra-bland-video_us_55afd6d3e4b07af29d57291d.

2. Texas Department of Public Safety General Manual, Chapter 5, Section 05.17.00, <https://www.documentcloud.org/documents/3146604-DPSGeneralManual.html>.
3. DHS Press Office, « DHS Releases 2014 Travel and Trade Statistics », 23 janvier 2015, <https://www.dhs.gov/news/2015/01/23/dhs-releases-2014-travel-and-trade-statistics>, consulté en mars 2019.
4. Charles Remsberg, *Tactics for Criminal Patrol : Vehicle Stops, Drug Discovery, and Officer Survival*, Northbrook, Ill., Calibre Press, 1995, p. 27, 50, 68. Aussi de cette source : « Si on vous accuse... pour les besoins de la cause », p. 7 ; « interrogatoire caché » et « Tandis que vous analysez en silence... des éléments compromettants », p. 16 ; « Trop de policiers aujourd'hui... au comportement du suspect », p. 83-84.
5. *Heien v. North Carolina*, 135 S. Ct. 534, 2014, <https://www.leagle.com/decision/insco20141215960>.
6. Gary Webb, « DW: Driving While Black », *Esquire*, 131, livraison 4, avril 1999, p. 118-127. L'article de Webb fut, de fait, le premier témoignage de l'application grandissante des techniques de Kansas City. Il est magistral - et vous donne froid dans le dos. Il interviewe notamment un policier de Floride nommé Vogel, farouche partisan des fouilles préventives. Vogel se flattait de son sixième sens pour repérer les possibles délinquants. Webb écrit : « D'autres indices sont des enjolivements comme les "anneaux aux oreilles, au nez, aux paupières". C'est un dénominateur commun chez les individus impliqués dans la délinquance. » Ajoutez-y les « tatouages », en particulier ceux de « feuilles de marijuana ». Les autocollants du véhicule lui donnent aussi une idée de la vraie nature du conducteur. « Ceux à tête de mort indiquent aussi que les individus dans ce

genre de véhicule sont presque toujours liés à la drogue. » Sérieusement ?

7. *Los Angeles Times* Staff, « Citations by Trooper Brian Encinia », *Los Angeles Times*, 9 août 2015, <http://spreadsheets.latimes.com/citations-trooper-brian-encinia/>.
8. Entretien avec Cleve Renfro (lieutenant du département de la Sécurité publique du Texas), 8 octobre 2015. Audiocassette communiquée à KXAN-TV à Austin, <https://www.kxan.com/news/investigations/trooper-red-for-sandra-bland-arrest-mysafety-was-in-jeopardy/1052813612>, consulté en avril 2019.
9. Texas Transportation Code, Title 7: Vehicles and Traffic, Subtitle : Rules of the Road, Chapter 54: Operation and Movement of Vehicles, Sections 104, 105, p. 16, <https://statutes.capitol.texas.gov/?link=TN>.
10. John E. Reid *et al.*, *Essentials of the Reid Technique : Criminal Investigation and Confessions*, Sudbury, Mass., Jones and Bartlett Publishers, 2005, p. 98.

Le manuel Reid comporte quantité d'allégations sur la détection du mensonge qui sont, soyons clair, de pures absurdités. La « méthode » enjoint aux interrogateurs, par exemple, de prêter une attention particulière aux indicateurs non verbaux qui « intensifient » les déclarations du suspect. Par indicateurs non verbaux elle désigne les postures, gestes des mains et autres. Et le manuel de souligner, p. 93 : « ... d'où les expressions courantes telles que "les actes en disent plus long que les mots" et "regardez-moi droit dans les yeux si vous dites la vérité" ».

Si vous les empilez, les articles scientifiques réfutant cette affirmation atteindraient la Lune. J'ai un faible pour une critique émanant de Richard R. Johnson, criminologue à l'université de Toronto (on peut se reporter à sa communication « Race and Police Reliance on Suspicious Non Verbal Cues », *Policing : An*

International Journal of Police Strategies and Management, 30, n° 2, juin 2007, p. 277-290).

Johnson s'est penché sur d'anciens épisodes de la série documentaire *Cops*, réalisée pour la télévision, d'une demi-heure chacun. Peut-être vous en souvenez-vous : elle débuta en 1989 et elle est encore diffusée aujourd'hui, ce qui établit le record de longévité pour une émission de télévision américaine. Une équipe de tournage accompagne un policier pour filmer en *cinéma-vérité*, sans narration, tout ce qui se passe durant son service (c'est étrangement captivant, même si l'on oublie vite que ce que montre *Cops* est amplement modifié au montage, les policiers n'étant pas à ce point occupés). Il en visionna 480 épisodes. Il s'intéressait aux moments d'interaction policier-citoyen, dans lesquels on voyait ledit citoyen filmé à mi-corps pendant au moins soixante secondes. Il trouva 452 segments correspondant à ce qu'il cherchait. Il les répartit en deux catégories, « innocent » et « suspect » en fonction de l'information fournie par l'épisode. S'agissait-il d'une mère, son enfant dans les bras, dont le domicile venait d'être cambriolé ? Ou de l'adolescent qui filait en voyant la police et qu'on retrouvait avec les bijoux de la femme dans son sac à dos ? Puis il subdivisa sa collection de coupures en fonction de la couleur de peau - Blanc, Noir, Hispanique.

Soulignons qu'il existe une profusion de recherches sur les indicateurs comportementaux. Mais l'étude de Johnson se détache du lot : elle n'a pas été faite dans un laboratoire universitaire de psychologie. Elle montre la vraie vie.

Commençons par l'indicateur par excellence de l'avis des policiers : le contact oculaire. Qu'observe Johnson en étudiant cette idée à la lumière des interactions dans *Cops* ? Un citoyen innocent regarde-t-il plus volontiers un policier dans les yeux qu'un citoyen coupable ?

Johnson calcula le nombre total de secondes de contact oculaire par minute de pellicule. Les Noirs qui sont parfaitement innocents regardent en fait *moins* souvent la police dans les yeux que les Noirs suspectés d'un délit. Maintenant, prenons les Blancs.

La première chose à noter ici est que les Blancs de *Cops*, en tant que groupe, regardent infiniment plus la police dans les yeux que ne le font les Noirs. Sur les trois groupes, c'étaient les Blancs suspectés qui passaient le plus de temps à regarder le policier dans les yeux. Si vous vous fiez au détournement des yeux pour jauger la culpabilité d'un individu, vous vous méfiez beaucoup plus des Noirs que des Blancs. Beaucoup plus pernicieux, vous allez soupçonner essentiellement tous les Afro-Américains *parfaitement innocents*.

Et maintenant les expressions faciales. La méthode Reid enseigne aux policiers qu'elles peuvent fournir des indications précieuses sur les dispositions intérieures du suspect. Ai-je été découvert ? Suis-je sur le point de l'être ? Comme le précise le manuel:

« Un simple changement d'expression peut révéler un manque de véracité, alors que l'absence d'une telle modification indiquera le contraire » (Reid *et al*, *Essentials of the Reid Technique*, p. 99).

C'est une version de l'idée largement répandue que lorsqu'on est coupable ou qu'on élude on sourit beaucoup. Les enquêtes effectuées auprès des policiers montrent que les représentants de la loi sont particulièrement attentifs aux « sourires fréquents », pour eux signe qu'il y a anguille sous roche. Au poker, on parlerait d'un *tell* - un comportement qui trahit. Voici l'analyse du sourire *Cops* selon Johnson. Cette fois, j'ai inclus les données de Johnson sur les Hispaniques aussi.

Une fois encore, la règle à laquelle se fient de nombreux policiers va exactement à l'encontre de la réalité. Les personnes qui sourient le plus sont les Afro-

Américains innocents. Celles qui sourient le moins, les Hispaniques suspects. La seule conclusion sensée à tirer de ce tableau est que les Noirs, quand ils figurent dans *Cops*, sourient beaucoup, les Blancs un petit peu moins, et les Hispaniques très rarement.

Un dernier pour la route ? Le discours haché. Si quelqu'un tente de s'expliquer et ne cesse de s'interrompre et de recommencer, on pense qu'il se dérobe ou qu'il ment, n'est-ce pas ? Que disent les données de *Cops* ?

Les suspects afro-américains s'expriment de manière fluide. Les Hispaniques qui n'ont rien à se reprocher bafouillent de nervosité. Si vous vous conformez aux instructions du manuel Reid, vous jetez en prison des Hispaniques innocents et vous vous laissez berner par des Afro-Américains coupables.

Est-ce à dire qu'il nous faut simplement des règles d'appréciation plus spécifiques à l'usage des policiers ? *Méfiez-vous du Noir beau parleur. Les Blancs qui ne sourient pas sont sur un coup.* Non ! C'est une stratégie tout aussi stérile, compte tenu de l'énorme variabilité que Johnson a mise au jour.

Jetez un coup d'œil, par exemple, à la fourchette de réponses qui définissent ces moyennes. Chez les Afro-Américains innocents, le contact oculaire va de 7 à 49,41 secondes. Il y a des Noirs innocents qui ne vous regardent presque jamais dans les yeux, et des Noirs innocents qui multiplient ce type de contacts. Le sourire chez les Noirs innocents s'inscrit dans une fourchette de 0 à 13,34. Il y a des Noirs innocents qui sourient *beaucoup* - 13,34 fois par minute. Mais il y a aussi des Noirs innocents qui ne sourient jamais. Les « troubles d'élocution » chez les Blancs innocents vont de 0,64 à 9,68. Il y a des Blancs qui bafouillent comme des adolescents nerveux, et des Blancs qui s'expriment comme Winston Churchill. Le seul enseignement à retenir

est que l'on trouve de tout quand il s'agit de sourire et à quelle fréquence, ou de regarder dans les yeux, ou de parler avec fluidité. Et qu'il est impossible de discerner un modèle récurrent dans ces comportements.

Attendez. J'ai oublié un des grands indicateurs de la méthode Reid : les mains ! Pendant qu'il répond, le sujet peut faire l'une de ces trois choses. Il peut rester indifférent et immobile, ce qui signifiera qu'il manque d'assurance sur ce qu'il énonce ou ne veut simplement pas parler d'un point qu'il estime très important. Les mains peuvent s'écartier du corps et « illustrer par le geste ». Enfin, les mains peuvent toucher une partie du corps, en fonction d'un « comportement d'adaptation ». (Reid *et al.*, p. 96.) Ce qui suit explique comment les mains nous aident à comprendre si notre interlocuteur dit vrai. D'après la méthode Reid, il existe un comportement type des mouvements des mains. Vraiment ? Voici les données de Johnson sur ce point. Cette fois, j'ai inclus la fourchette de réponses - la plus courte figure dans la deuxième colonne, la plus longue dans la troisième. Regardez plutôt :

GESTES DE LA MAIN PAR MINUTE

	Temps moyen (en secondes)	Temps le plus court (en secondes)	Temps le plus long (en secondes)
Afro-Américain/ innocent	28,39	0,00	58,46
Afro-Américain/ suspect	23,98	0,00	56,00
Blanc/innocent	7,89	0,00	58,00
Blanc/suspect	17,43	31,00	56,00
Hispanique/innocent	22,14	23,00	57,00
Hispanique/suspect	31,41	13,43	53,33
Échantillon total	23,68	0,00	58,46

Si ces chiffres vous parlent, vous êtes plus doué que moi.

À propos, l'obsession de Reid bizarre entre toutes : « Des modifications dans l'agitation des pieds - si ce comportement se déclenche ou s'interrompt brusquement - accompagnant une réponse verbale peuvent indiquer clairement que le sujet ment... Les pieds sont aussi un indicateur important dans un changement de posture en position assise : le sujet "se tortille sur sa chaise". Dans ce type de comportement, il prend appui sur ses pieds pour se redresser, décollant littéralement de son siège pour adopter une nouvelle position. Ces changements ostensibles sont une bonne indication de mensonge lorsqu'ils précèdent immédiatement ou accompagnent la réponse verbale du sujet » (Reid *et al*, *Essentials of the Reid Technique*, p. 98).

Pardon ? Il se trouve que je suis de ces personnes qui remuent les pieds constamment, par nervosité. Je le fais quand je suis impatient, quand je suis sur ma lancée,

quand j'ai forcé sur le café. Quel rapport avec ma sincérité ou mon hypocrisie, je vous le demande ?

Dernier coup de griffe à la méthode Reid : je citerai simplement l'article ravageur de Brian Gallini dans une revue juridique, « Police "Science" in the Interrogation Room : Seventy Years of Pseudo-Psychological Interrogation Methods to Obtain Inadmissible Confessions », *Hasting Law Journal*, 61, 2010, p. 529. Ce passage rapporte une étude réalisée par Saul Kassin et Christina Fong, « "I'm innocent !" : Effects of Training on Judgments of Truth and Deception in the Interrogation Room », *Law and Human Behavior*, 23, n° 5, octobre 1999.

« Plus concrètement, les professeurs Kassin et Fong ont enregistré sur vidéo-cassette un groupe de participants interrogés conformément à la méthode Reid pour déterminer s'ils avaient commis un pseudo-délit. Un deuxième groupe de participants, parmi lesquels certains étaient formés à la méthode Reid, visionnèrent les vidéos et se prononcèrent sur (1) la culpabilité ou l'innocence de chacun des sujets, et (2) l'assurance avec laquelle ils affirmaient leur culpabilité ou leur innocence. Les résultats furent aussi prévisibles que perturbants. D'abord, les taux d'exactitude de leurs appréciations étaient comparables aux choix fortuits. Ensuite, « être formé à l'utilisation d'indicateurs verbaux et non verbaux n'avait pas d'incidence sur l'exactitude de l'appréciation ». Cherchant à expliquer pourquoi la formation n'améliorait pas la justesse d'appréciation, les auteurs déclaraient à juste titre : « La thèse selon laquelle ces mêmes indicateurs distinguent correctement les délinquants et les personnes innocentes accusées de délits qu'elles n'ont pas commis ne repose sur aucune base empirique solide. »

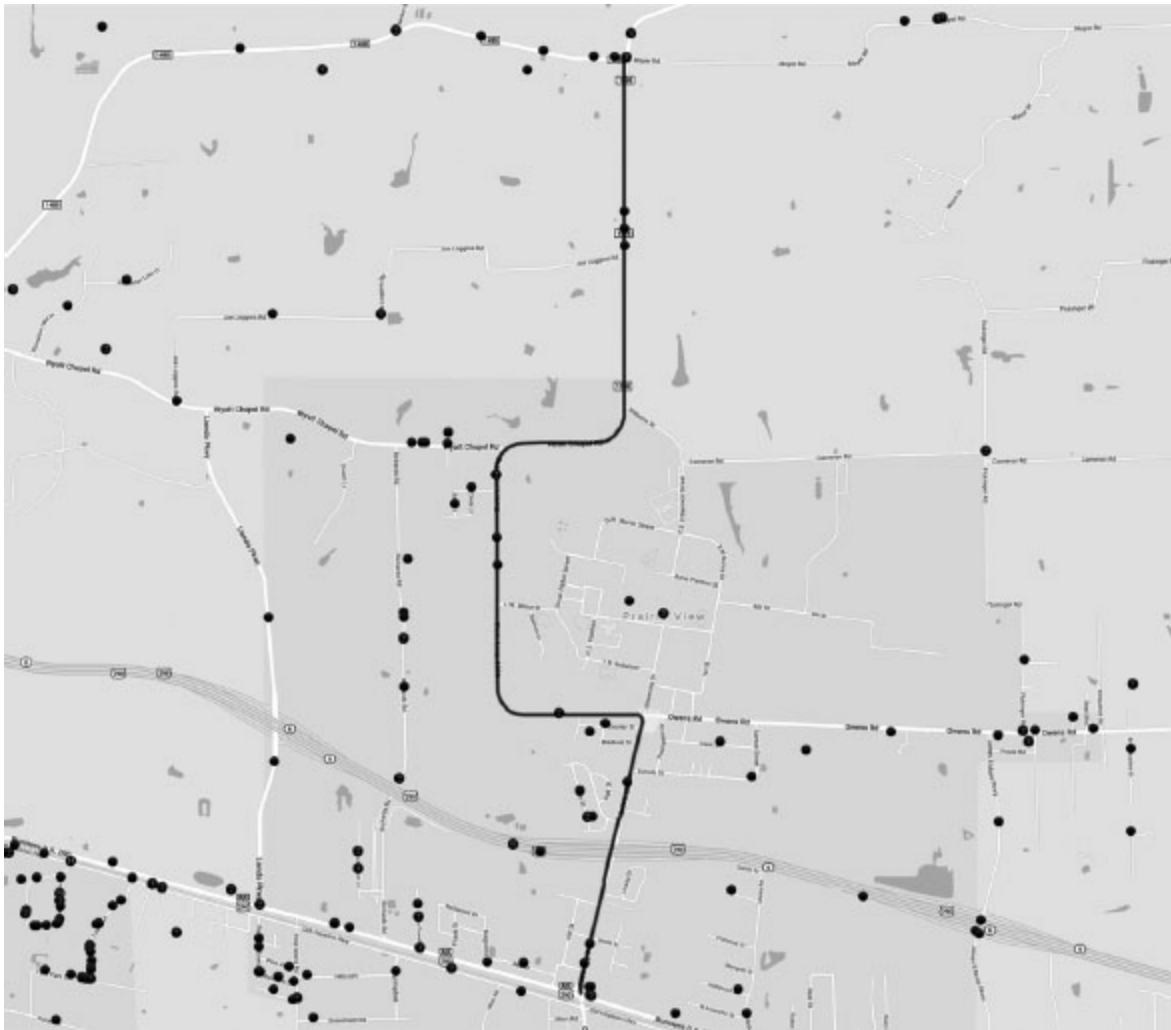
Enfin, rapportaient les auteurs, les participants ont fait preuve d'une confiance excessive dans leurs appréciations de culpabilité ou d'innocence. Pour les citer:

[N]ous avons observé, tant chez les participants formés à la méthode que chez les autres, qu'il n'y avait pas de relation significative entre la précision de l'appréciation et la confiance dans le jugement, que cette dernière soit évaluée avant, après ou pendant la tâche. De plus, les évaluations de la confiance dans le jugement étaient corrélées de façon positive avec plusieurs raisons (y compris celles fondées sur Reid), elles-mêmes fondées sur une autre mesure dépendante et non prédictive d'exactitude montrant d'autres problèmes métacognitifs dans ce domaine. La formation avait un effet particulièrement préjudiciable en la matière. En particulier, les sujets ayant reçu une formation, comparés à ceux qui l'ignoraient, étaient moins précis dans leur appréciation de la vérité et du mensonge. Ils se montraient pourtant plus sûrs d'eux-mêmes et exprimaient mieux les raisons de leurs appréciations souvent erronées.

11. « Sandy Speaks - March 1, 2015 », YouTube, diffusé le 24 juillet 2015, https://www.youtube.com/watch?v=WJw3_cvrcwE, consulté le 22 mars 2019.
12. United States Department of Justice Civil Rights Division, « Investigation of the Ferguson Police Department », 4 mars 2015, https://www.justice.gov/sites/default/files/opa/press-releases/attachments/2015/03/04/ferguson_police_department_report.pdf.
13. Charles R. Epp, Steven Maynard-Moody et Donald Haider-Markel, *How Police Stops Define Race and Citizenship*, Chicago, University of Chicago Press, 2004.
14. « Open Data Policing : North Carolina », consulté en mars 2019, <https://opendatapolicing.com/nc/>, consulté en

2019.

15. Ce diagramme montre les données de la criminalité dans le comté de Waller de 2013 à 2017 réunies par SpotCrime, l'agrégateur de données sur la criminalité basé à Baltimore, où convergent les informations des services de police locaux.



Voici un autre exemple de la méthode « chercher une aiguille dans une botte de foin ». Dans la plupart des pays, on encourage les femmes d'âge mûr à passer régulièrement une mammographie. Mais le cancer du sein est une maladie vraiment rare ; on le détecte chez un peu moins de 0,5 % des femmes qui se soumettent à

ce test. Chercher un cancer du sein équivaut à chercher une aiguille dans une botte de foin.

L'épidémiologiste Joann Elmore s'est récemment penchée sur les probabilités entourant la détection de ce type de cancer. Imaginez, dit-elle, qu'un groupe de radiologistes fassent passer une mammographie à 100 000 femmes. Statistiquement, il devrait y avoir 480 cancers. Combien ces radiologistes en trouvent-ils ? 398. Croyez-moi, étant donné la difficulté de lire une radiographie, c'est un très bon résultat.

Cependant, en cours de route, ces radiologistes vont aussi trouver 8957 faux positifs. Normal dans ce type de recherche. C'est comme quand on fouille les bagages des voyageurs à la recherche d'une arme rare ; on tombe nécessairement sur un paquet de séchoirs à cheveux.

Maintenant, disons qu'on veut améliorer le taux de détection des cancers du sein ; en trouver 398 sur 480 n'est pas suffisant. Elmore a fait un second calcul, cette fois en imaginant un groupe de radiologistes spécialement entraînés. Ces médecins étant encore plus aux aguets - l'équivalent médical de Brian Encinia -, ils réussissent à identifier 422 des 480 cancers. Bien mieux ! Mais au prix de combien de faux positifs ? 10 947. Ce qui signifie que 2000 femmes en parfaite santé *de plus* ont eu peur pour rien, et ont même peut-être été exposées à des traitements dont elles n'avaient pas besoin. Les radiologistes spécialement entraînés ont trouvé davantage de tumeurs parce qu'ils étaient plus efficaces. Plus attentifs. Ils voyaient des cancers partout.

Si vous êtes une femme, à quel groupe de radiologistes confieriez-vous votre mammographie ? Au premier groupe, en courant le petit risque qu'ils passent à côté d'une tumeur, ou au second, en courant le risque, beaucoup plus important, de recevoir un faux diagnostic de cancer ? Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse à cette question. Différentes personnes font des

choix différents à l'égard de leur santé et des risques qu'elles sont prêtes à prendre. Ce qu'il faut retenir de cet exemple, la leçon cruciale, c'est à propos de la démarche. Chercher une aiguille dans une botte de foin a un prix.

Crédits iconographiques

L'auteur remercie les personnes et organisations suivantes d'avoir bien voulu lui accorder leur autorisation de reproduction.

Photographies pages 135 et 136 : reproduites avec l'autorisation de Paul Ekman, Ph.D./Paul Ekman Group, LLC.

Photographie page 144 tirée de : Job van der Schalk *et al.*, « Moving Faces, Looking Places : Validation of the Amsterdam Dynamic Facial Expression Set (ADFES) », *Emotion*, 11, n° 4, 2011, p. 912. Reproduite avec l'autorisation de l'auteur.

Figure page 223 et dessins pages 224 et 225 tirés de : Charles A. Morgan III *et al.*, « Stress-Induced Deficits in Working Memory and Visuo-Constructive Abilities in Special Operations Soldiers », *Biological Psychiatry*, 60, n° 7, 2006, p. 722-729. Reproduits avec l'autorisation de Charles A. Morgan III et Elsevier.

Extraits de *Edge* [61], *Lady Lazarus* [2] et *A Birthday Present* [6] tirés de : *The Collected Poems of Sylvia Plath*, sous la direction de Ted Hughes. Copyright © 1960, 1965, 1971, 1981 Estate of Sylvia Plath. Copyright du matériel éditorial © Ted Hughes. Reproduits avec l'autorisation de Harper Collins.

Extrait de *The Addict*, tiré de *Live or Die*, d'Anne Sexton (Boston, Houghton Mifflin, 1966). Reproduit avec l'autorisation de SLL/Sterling Lord Literistic, Inc. Copyright Anne Sexton.

Graphiques pages 241, 243, 254 tirés de : Ronald V. Clarke et Pat Mayhew, « The British Gas Suicide Story and Its Criminological Implications », *Crime and Justice*, 10 (1988) : p. 79-116. Reproduits avec l'autorisation de Ronald V. Clarke, Pat Mayhew et la University of Chicago Press.

Carte page 257 : David Weisburd *et al.*, « Does Crime Just Move Around The Corner ? A Controlled Study of Spatial Displacement and Diffusion of Crime Control Benefits », *Criminology*, 44, n° 3 (2006), p. 549-591. Reproduite avec l'autorisation de David Weisburd et l'American Society of Criminology.